

MONOGRAPHIE PHONÉTIQUE
DU
PARLER DE CHAULGNES

(*εὐν*)

CANTON DE LA CHARITÉ-SUR-LOIRE (NIÈVRE)

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

JEAN-MARIE MEUNIER

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS
ANCIEN ÉLÈVE DES CARMES ET DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES
DIRECTEUR DE L'INSTITUTION DU SACRÉ-CŒUR, A CORBIGNY (NIÈVRE)

AVEC UNE CARTE ET 21 PLANCHES HORS TEXTE

(Fig. réduites de 1/8^e.)

SUPPLÉMENT DE CE VOLUME

*Index de tous les mots celtiques, grecs, latins, franciens, bourguignons,
chaulgnards, etc, contenus dans cet ouvrage.*

PARIS
H. CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

NEVERS
LIBRAIRIE MAZERON FRÈRES
41, RUE DU COMMERCE
JOSEPH GREMION, SUCC^r

1912



Digitized by the Internet Archive
in 2026

MONOGRAPHIE PHONÉTIQUE

DU

PARLER DE CHAULGNES

DU MÊME AUTEUR
ET EN VENTE CHEZ LUI, A CORBIGNY (NIÈVRE)

- Le patois du Nivernais étudié au phonomètre*, paru dans le *Bulletin* de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, 8 pages, 1896. — Épuisé.
- Étymologies de Beuvray et de Château-Chinon*, *Bulletin* de la Société nivernaise, 16 pages, 1897. — Épuisé.
- L'évolution des Parlers du Nivernais*, étudiée d'après la méthode graphique, 8 pages dans le *Compte rendu* du quatrième Congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg (Suisse), du 16 au 20 août 1897. — Épuisé.
- Origine et Histoire des Parlers du Nivernais*. Six articles parus en 1897 et 1898 dans la *Revue du Nivernais*. — Épuisé.
- Les Parlers du Nivernais*, discours prononcé à l'Institution Saint-Cyr le 26 juillet 1899.
Prix : 0 fr. 50.
- Emploi de la méthode graphique pour l'éducation des sourds-muets*, 22 pages (avec 11 figures), février 1900, paru dans la *Parole*, revue internationale de rhinologie, otologie, laryngologie, et phonétique expérimentale, 6, quai des Orfèvres, Paris. — Épuisé.
- La Prononciation du latin classique*. Extrait de la *Revue du Nivernais*, 1902. Prix : 1 fr. 50.
- Les Passages du Pape Pie VII dans la Nièvre (1804-1812)*. — Ouvrage orné de deux similigravures hors texte et d'une carte du département de la Nièvre, et honoré d'une Réponse de Sa Sainteté PIE X et d'une Lettre du Cardinal MERRY DEL VAL, 1904.
Prix : 3 fr.
- Les dérivés nivernais de « manere » et étymologie du nom de lieu « Maumigny »*, 1905.
Prix : 1 fr.
- Histoire du nom de lieu « Chaulgnes », canton de La Charité-sur-Loire (Nièvre)*, 1907.
Prix 1 fr.
- L'emplacement de Noviodunum Aeduorum de César et le nom de Nevers*, 1907. Prix : 1 fr.
- Origine du nom de lieu « Saint-Benin-d'Azy » (Nièvre)*, 1908. Prix : 1 fr.
- Deux nouveaux oppida terminés en -durum dans la Celtica*, 1908. Prix : 1 fr.
- La Prononciation du latin*, discours prononcé par M. l'abbé Meunier, directeur de l'Institution du Sacré-Cœur, à la distribution solennelle des prix, le 23 juillet 1908. Prix : 1 fr.
- De l'utilité de la Linguistique et de son application à la Géographie*, 1908. Prix : 0 fr. 50.
- Traité de la prononciation normale du latin* (1909), Paris, veuve Poussielgue, 15, rue Cassette.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES :

- 1^o *Étude morphologique sur les Pronoms personnels dans les Parlers actuels du Nivernais*, 1911, Paris, H. Champion, 5, quai Malaquais, et Nevers, M. Mazon, rue du Commerce. Prix : 15 fr.
- 2^o *Monographie phonétique du Parler de Chaulgnes (Nièvre)*, 1911, Paris, H. Champion, 5, quai Malaquais, et Nevers, M. Mazon, rue du Commerce. Prix : 15 fr.

SUPPLÉMENTS :

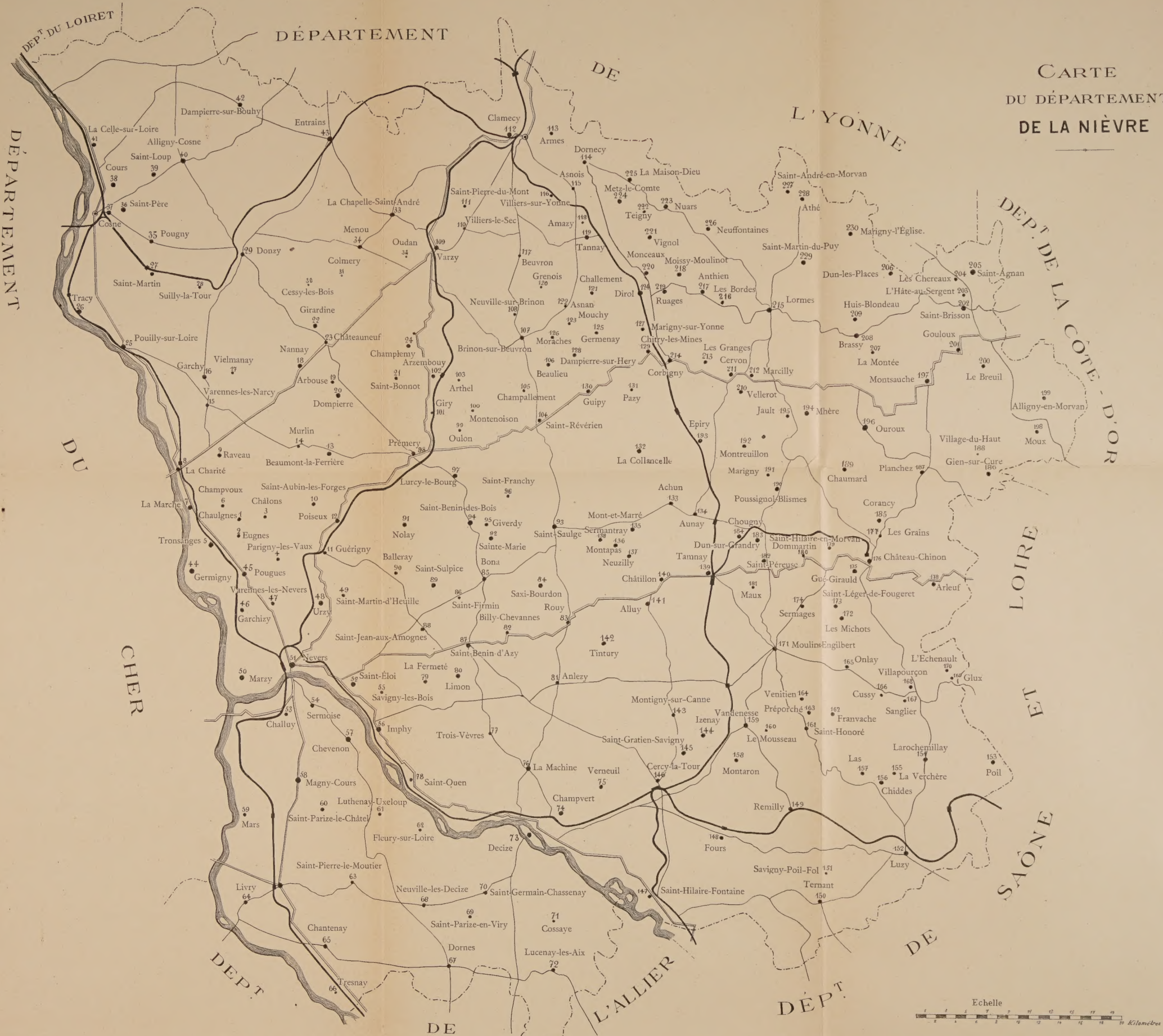
- 1^o *Atlas linguistique et tableaux des Pronoms personnels du Nivernais*, 1911, Paris, H. Champion, 5, quai Malaquais, et Nevers, M. Mazon, rue du Commerce. Prix : 25 fr.
- 2^o *Index de tous les mots celtiques, grecs, latins, franciens, bourguignons, chaulgnards, etc., contenus dans le 2^e volume*, 1911, Paris, H. Champion, 5, quai Malaquais, et Nevers, M. Mazon, rue du Commerce. Prix : 10 fr.

Les quatre volumes ensemble, net : 45 fr.

Les noms de lieux dans le Nivernais terminés en y et descendant de gentilices gallo-romains en -ius, auxquels on ajouta le suffixe gaulois -acos. (En préparation.)

DÉPARTEMENT

CARTE
DU DÉPARTEMENT
DE LA NIÈVRE



MONOGRAPHIE PHONÉTIQUE
DU
PARLER DE CHAULGNES
(*œdy*)

CANTON DE LA CHARITÉ-SUR-LOIRE (NIÈVRE)

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

JEAN-MARIE MEUNIER

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

ANCIEN ÉLÈVE DES CARMES ET DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES

DIRECTEUR DE L'INSTITUTION DU SACRÉ-CŒUR, A CORBIGNY (NIÈVRE)

AVEC UNE CARTE ET 21 PLANCHES HORS TEXTE

(Fig. réduites de 1/8^e.)

SUPPLÉMENT DE CE VOLUME

*Index de tous les mots celtiques, grecs, latins, franciens, bourguignons,
chaulgnards, etc., contenus dans cet ouvrage.*



PARIS

H. CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

NEVERS

LIBRAIRIE MAZERON FRÈRES

41, RUE DU COMMERCE

JOSEPH GREMION, SUCC^r

1912

A MON ANCIEN ÉLÈVE ET AMI
HENRY DE LA MOTTE SAINT-PIERRE

ET A SA CHARMANTE ÉPOUSE, NÉE

SUZANNE COCHIN

HOMMAGE RECONNAISSANT

ET

AFFECTUEUX SOUVENIR

J.-M. M.

PRÉFACE

COMMENT A ÉTÉ COMPOSÉ CE TRAVAIL

Il est d'usage, dans la préface d'une thèse, d'en exposer la genèse aux lecteurs. L'auteur dérogera d'autant moins à cette coutume, qu'il éprouve le besoin de s'excuser d'avoir employé dix-sept années à préparer son travail.

La phonétique expérimentale était à peine fondée depuis deux ans à l'Institut catholique de Paris, par M. l'abbé Rousselot, quand j'eus l'heureuse fortune d'en profiter. C'était en 1891.

Envoyé alors à l'Institut catholique, je suivis, avec beaucoup d'assiduité et d'intérêt, les cours de M. Rousselot jusqu'à l'été de 1894. A cette époque, rappelé par Mgr Lelong, évêque de Nevers, je m'éloignai avec regret de Paris et de mes Maîtres. Mais, si les riches bibliothèques de la capitale étaient désormais fermées pour moi, je partais, au dire de mes Professeurs, assez bien outillé pour travailler seul.

Sur leurs conseils, j'entrepris l'étude des parlers du Nivernais. Pas besoin n'était de livres : des documents vivants et variés m'entouraient de tous côtés. Parcourir la Nièvre, ouvrir les yeux et les oreilles, observer et noter le langage des habitants de la campagne pour étudier les patois morvandiaux, tel était mon programme. Ce qui fut dit, fut fait.

Nommé, en octobre 1894, professeur à l'Institution Saint-Cyr de Nevers, dès l'année suivante, je pus me procurer tous les appareils graphiques alors inventés par M. l'abbé Rousselot. Depuis cette époque, j'ai employé les rares loisirs que me laissaient mes devoirs professionnels à l'étude des parlers nivernais et surtout du patois de Chaulgnes, ma première langue. J'ai passé de bien douces heures, absorbé dans ces études, faisant des expériences, le plus souvent sur

moi-même, quelquefois enregistrant le parler des visiteurs, que le hasard ou la curiosité attirait dans mon laboratoire de phonétique expérimentale. Plusieurs centaines de feuilles ont été ainsi remplies de graphiques, sur la nature des voyelles de mon patois, leur durée, leur intensité, leur hauteur et leur timbre. L'étude des consonnes avait été aussi entreprise, leur durée à l'atone et à la tonique, leur comparaison réciproque, leur assimilation, la nature et la durée des consonnes doubles, le changement de la bilabiale sonore *p* en labiale nasale *m* devant la nasale *n*, etc., etc.

Quelques-uns de ces problèmes ont été traités au *Congrès scientifique international des catholiques*, tenu à Fribourg (Suisse), en 1897¹.

Les matériaux étaient donc plus que suffisants pour écrire une thèse de doctorat sur mon patois, étudié d'après la méthode graphique.

Je n'ai tiré qu'un seul chapitre de ces graphiques : celui des palatales actuelles de Chaulgnes, étudiées au moyen du palais artificiel.

Bien des raisons m'ont empêché de publier les autres graphiques.

D'abord, j'ai craint de ne rien dire de neuf et de connu en cette matière, après les beaux travaux de mon Maître, exposés dans *Principes de phonétique expérimentale*, H. Welter, éditeur, Paris.

Ensuite, je voulais faire une étude d'ensemble sur la phonétique de mon patois.

Enfin, je désirais pouvoir être lu par les Nivernais, mes compatriotes. La méthode graphique, encore si peu connue, les aurait rebutés. Ils ne liront peut-être pas davantage ma *Monographie phonétique du parler de Chaulgnes*, du moins ils n'auront pas d'excuse sérieuse.

Leur compatriote a essayé de mettre à leur portée ces études encore si neuves parmi les Français. Voilà pourquoi j'ai expliqué, dans une longue *Introduction*, bien inutile aux linguistes, l'histoire du parler de mon pays natal. Je l'ai écrite, mes Maîtres me le pardonneront, pour répandre l'histoire de notre langue, que peu de gens, et je parle des plus lettrés, connaissent même aujourd'hui.

C'est encore pour être plus facilement compris de mes compatriotes, que j'ai donné, le plus souvent, non seulement l'origine des

1. *Compte rendu du quatrième Congrès scientifique international des Catholiques tenu à Fribourg (Suisse) du 16 au 20 août 1897. Sixième section, Sciences philologiques*, p. 233, 239.

mots patois, issus du latin classique ou vulgaire, mais de plus, quelques-unes des nombreuses étapes, qu'ils ont parcourues, pour arriver du latin jusqu'au parler actuel de Chaulgnes.

L'auteur aurait pu comparer la phonétique de son patois avec celle d'un grand nombre de communes de la Nièvre, car ses enquêtes, pendant ces dix-sept années, ont porté sur le parler de 170 localités. Il se contente, pour ne pas grossir démesurément son volume, de la rapprocher de quelques-unes des formes les plus intéressantes, qu'il a recueillies, et quelquefois aussi de la phonétique de Château-Chinon, où il a été deux ans professeur à l'Institution Saint-Romain (1889-1891). Seule la thèse principale *Étude morphologique sur les pronoms personnels dans les parlers actuels du Nivernais* comprend toutes ses enquêtes à travers le département de la Nièvre.

Il est bien difficile de dire où commence le Morvan nivernais. On croit généralement que c'est aux premières montagnes granitiques, que l'on rencontre au nord-est de Cercy-la-Tour. Pas du tout. Il en est ainsi pour les Nivernais de la plaine, mais les habitants de la montagne protestent à tour de rôle. Personne ne veut être du Morvan. Chaque commune recule la limite du côté du nord-est jusqu'à la commune voisine. Pour Saint-Honoré-les-Bains, le Morvan commence à Villapourçon ; pour Villapourçon, à Château-Chinon ; pour Château-Chinon, à Arleuf, et les gens d'Arleuf vous disent que le vrai Morvan, c'est Autun.

C'est que le mot Morvan représente, pour le paysan, une région naturelle, qui est caractérisée par les productions du sol et le patois de ses habitants, et comme aucun changement brusque ne se produit, une fois qu'on est dans la montagne, ni dans le parler, ni dans la constitution géologique, aucune limite précise ne s'impose.

Ces voyages à travers le Morvan ont bien souvent charmé l'imagination du professeur, en même temps que ses enquêtes sur les parlers morvandiaux, dont il suivait les modifications insensibles et inconscientes, augmentaient et perfectionnaient son oreille. Né dans la partie basse du département de la Nièvre, à six kilomètres des bords de la Loire, à mesure qu'il s'avancait vers les montagnes qui couvrent la partie est du département, il entendait le timbre des voyelles varier de village à village et les sons se modifier insensiblement. Par exemple, certaines voyelles fermées des environs de Nevers s'ouvrent à mesure qu'on s'avance vers l'est dans les Amognes ; au contraire, d'autres voyelles ouvertes sur les bords de la Loire se

ferment à mesure qu'on s'avance du côté du Morvan. En un mot, les voyelles se transforment insensiblement des bords de la Loire aux Amognes, des Amognes en Bazois et du Bazois dans le Haut-Morvan, jusqu'à ce qu'elles aient, quelques-unes du moins, changé plusieurs fois de timbre dans le parcours de Nevers à Château-Chinon et à Arleuf¹. De même pour les consonnes, par exemple, le *j* et le *ch* (ε) de la plaine se modifient peu à peu — je parle pour le vulgaire — à mesure qu'on se dirige vers l'est, en *z* et en *s*. Enfin les groupes *kl*, *gl*, *pl*, *bl* évoluent aussi en allant de la plaine à la montagne et ils deviennent *kl*, *gl*, *pl*, *bl*, puis *ky*, *y*, *py*, *by*.

C'est tout un monde nouveau et vivant, qui se déroule insensiblement devant les yeux étonnés et les oreilles émerveillées de l'explorateur.

Ces travaux des vacances, ajoutés aux deux classes que je professais pendant l'année scolaire, m'ont fait contracter une laryngite aiguë. Il fallut abandonner mes élèves, me soigner et garder un silence rigoureux pendant une année entière. Grâce à Dieu et aux bons soins des docteurs Trivas, de Nevers, et Natier, de Paris, ma voix est enfin revenue.

Je ne veux pas clore cette préface sans remercier mes confrères les Curés, qui, au cours de mes explorations linguistiques, m'ont toujours offert l'accueil le plus fraternel. Quelques-uns même ont facilité ma tâche par leurs précieux renseignements.

M. et M^{me} de la Motte Saint-Pierre ont droit surtout à ma reconnaissance. Chaque année, et plusieurs fois par an, ces aimables châtelains m'offrent, en Touraine, dans leur château de Montpoupon, l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale.

Je ne saurais non plus oublier mes anciens Maîtres, à qui je suis redevable des quelques connaissances que je possède. Je ne les nommerai pas tous ici, bien que j'aie contracté envers chacun d'eux de nombreuses obligations et que j'aie conservé de tous un excellent souvenir.

Hélas! deux d'entre eux ont déjà disparu : Victor Henry et Gaston Paris. J'ai dédié à la mémoire de ce dernier, en 1903, la seconde édition de ma *Prononciation du latin classique*, dont il devait écrire la Préface.

1. Voir les cartes linguistiques qui accompagnent mon travail sur les *Pronoms personnels du Nivernais*.

Je dois à M. Louis Havet, professeur au Collège de France, les quelques connaissances que j'ai de la métrique grecque et latine, et la prononciation correcte du latin ; à M. Gilliéron, maître de Conférences à l'École pratique des Hautes-Études, mes premières notions des patois et l'éducation de mon oreille, commencée auprès de lui par l'étude des parlers de la Picardie et de la Suisse romande ; à M. Ferdinand Brunot, maître de Conférences à la Sorbonne, un aperçu sommaire de la syntaxe du ^{xvii}^e siècle et les travaux des grammairiens sur la langue française de cette époque ; à mes professeurs de l'Institut catholique, la préparation immédiate aux examens, et en particulier à M. l'abbé Paul Lejay, la lecture des anciens manuscrits et la critique des textes, où je puise mes renseignements pour les transformations passées, et enfin, à M. l'abbé Rousselot, créateur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, ma première initiation à l'art délicat de l'expérimentateur ; je lui dois, de plus, le doute scientifique, qui précède et accompagne toute expérience pour ne se dissiper que devant l'évidence expérimentale, je lui dois aussi des encouragements réitérés, des conseils affectueux et une direction sûre et méthodique, dont je ressens tous les jours à distance les précieux effets. Lui surtout a découvert à mes yeux étonnés et ravis le vaste horizon et l'intérêt sans cesse grandissant des parlers vivants, étudiés d'après la méthode graphique, et la portée immense qu'ils ont maintenant dans la connaissance du langage.

Que Dieu, auteur de tout bien et maître des sciences, accorde à ces Professeurs dévoués et aimés, et à tous ceux auxquels je suis redevable — et ils sont nombreux — les récompenses dues à leurs travaux et la gloire que méritent leur savoir et leur dévouement¹.

1. Je n'ai pas eu l'honneur ni le bonheur de compter, parmi mes Maîtres, M. Antoine Thomas. Je ne lui en suis pas moins redevable pour tous ses écrits philologiques, que j'ai lus et relus avec grand intérêt et profit. La partie étymologique du *Dictionnaire général de la langue française*, rédigée par M. Thomas, m'a été d'un grand secours pour ma thèse sur le *Parler de Chaulgnes*. Que ce savant romaniste veuille bien aussi agréer l'expression de ma reconnaissance.

SYSTÈME GRAPHIQUE EMPLOYÉ

Dans la transcription des mots de mon patois j'ai eu pour unique but de figurer le plus exactement possible la prononciation actuelle. Les superfluités de l'orthographe française moderne ont été bannies impitoyablement.

Je me suis donc servi de l'orthographe phonétique, c'est-à-dire celle qui n'exprime que le son.

Le principe est bien simple :

Chaque signe a toujours la même valeur, et le même son est toujours représenté par le même signe.

Le système graphique employé est celui qui a été inauguré par la *Revue des patois gallo-romans*, de MM. Gilliéron et Rousselot.

Voici les lettres de l'alphabet français, qui conservent la même valeur qu'elles ont en français : *a, b, d, e, f, i, j, k, l, m, n, o, p, r, t, u, v, z.*

Nota : *æ* = *eu* français ; *w* = *w* anglais ; *y* = *y* français dans *yeux* ; *ill*, *ll* et *il* dans le parisien *travaille*, *fille*, *travail*.

Lettres modifiées : *u* = *ou* français, *ε* = *ch* fr., *g* = *g* dur fr. (*ga, gue*) ; *s* = *s* dur fr. (*s, ss, c* doux et *ç*) ; *ũ* = *u* consonne dans le français nuit ; *à* et *ê* = *e* muet français, quand il sonne, comme dans *je*.

Signes diacritiques : *consonnes-mouillure* (*l* = *l* mouillée telle qu'elle se prononce dans le Midi, *u* ou *ñ* = *gn* fr., *k* = *k* mouillé ; *g* = *g* mouillé).

Voyelles. — ' *voyelle ouverte* (*â*, partir ; *ê*, fête ; *ô*, or ; *æ*, heure) ; — ' *voyelle fermée* (*â*, pas ; *é*, chantée ; *i*, nid ; *ô*, chapeau ; *û*, fendue ; *é*, heureux) ; — ~ *voyelle nasale* : *ã*, enfant ; *ẽ*, vin, pain, sein ; *õ*, rond ; *ũ*, un, parfum ; —, ou *voyelle tonique*, ex. *amqre*, *uidẽre* ; — ~ *voyelle longue* ; — ~ *voyelle brève*.

Ainsi, nous rejetons toutes les lettres doubles et les combinaisons de lettres françaises, qui font double emploi, comme *c* dur et *qu* = *k* ; *c* doux = *s* ; *s* douce = *z* ; *g* doux = *j* ; *an, am, en, em* = *ã* ; *in, ein, ain, aim, im* = *ẽ* ; *un, eun, um* = *ũ* ; *on, om* = *õ* ; *au, eau* = *o* ; *ai, ei* = *ê* ; *oi, oe*, qui ont plusieurs valeurs différentes et jamais celles qu'ils figurent.

LISTE DES LOCALITÉS

DONT LE LANGAGE A ÉTÉ ÉTUDIÉ

ET NOMS DES PERSONNES INTERROGÉES ¹

Abrest (Allier), 1895, un vieillard ne sachant ni lire, ni écrire.

Achun, 1898, une vieille femme.

Alligny, com. de Tresnay, 1900.

Alligny-Cosne, 1895, un vieillard, et Alphonse Passeron.

Alligny-en-Morvan, 1899, Collinot, curé de Roussillon (Saône-et-Loire).

Alluy (*ālŭi*), 1897, une vieille femme.

Anthien, 1895, Gabrielle Cougnot, environ 40 ans.

— Les Bordes, com. d'Anthien, Perreau.

Arleuf (*ārlǣ*), 1906, un jeune homme.

Arthel, 1895, une sexagénaire.

Arzembouy (*rābwi*), 1897, une femme d'une cinquantaine d'années.

Asnan (*ānō*), 1896, Cointe.

Asnois (*ānwā*), 1897, une septuagénaire.

Augy-sur-l'Aubois (Cher), 1895, Gabrielle Léguille, 13 ans.

Beaubery, cant. de Saint-Bonnet-de-Joux (Saône-et-Loire), 1907, Eugénie Aubeuf, 1880.

1. *Nota* : La première date est l'année de l'enquête linguistique, la seconde, l'année ou l'âge de la personne interrogée. — Presque toutes ces personnes ont été interrogées par moi. Inutile de dire que j'ai pris toutes mesures nécessaires pour être bien renseigné sur le parler de chaque localité : 1° en choisissant des personnes le plus souvent illettrées, des femmes de préférence, parce qu'elles quittent moins souvent le pays que les hommes ; 2° en interrogeant des indigènes, établis dans la localité depuis plusieurs générations ; 3° en m'entourant, pour ces enquêtes, de toutes les précautions conseillées par MM. Rousselot, Gilliéron, Psychari et Dauzat.

- Beaugy, près Clamecy, 1896, une vieille femme.
 Beaulieu (*byólê*), 1897, Soulier, 1887.
 Beunas, com. de Maux, 1907, Pasquelin.
 Blismes, 1899, A. Dussaule.
 Bona, 1907, M. Jaillard.
 — Lichy, com. de Bona, 1896, Pierre Colin, 1833.
 Beuvron, 1901, un jeune homme.
 Brassy (*brěši*), 1895, Naudin, 70 ans.
 — La Montée, com. de Brassy, 1895, Philibert Leuthreau.
 — Huis Blondeau, com. de Brassy, 1907, A. Terasier, 50 ans.
 Brinon-sur-Beuvron, 1900, Philibert Bluzat, 61 ans.
 Ceré (*srě*), (Indre-et-Loire), 1895, Montpouet, 1833.
 Cercy-la-Tour, 1894, un vieillard de 80 ans.
 Challement (*sělmě*), 1899, Marion, curé d'Amazy.
 Champ-Charmont (*sāsārmō*), com. d'Aunay-en-Bazois, 1907, un homme de 79 ans.
 Champvert, 1896, une vieille femme.
 Champvoux, 1894, Château.
 Château-Chinon (*sātyo. styo syō*), 1894, Jean-Pierre Nugues, 1838, et M. l'abbé J. Jacquand, 1865.
 — Gué-Girauld (*gĩ žirō*), com. de Château-Chinon, 1907, Louis Duvernoy, 1867.
 — Les Grains, com. de Château-Chinon, 1894, une septuagénaire, et 1897, Pierre Lemaître, 1873.
 Châteauneuf-Val-de-Bargis, 1908, Marthe Robinot, et Bucheton.
 — Girardine, com. de Châteauneuf, 1894, Marie Gravier, 1821.
 Château-sur-Allier (Allier), 1908, un homme d'une cinquantaine d'années.
 Chaulgnes (*cōy*), 1894 à 1911, ma famille et de nombreux compatriotes.
 — Châlons-les-Coques, com. de Chaulgnes, 1894, Louis Bourcier, septuagénaire.
 — Eugnes, com. de Chaulgnes.
 Chaumard (*sōmār*), 1895, un homme d'une quarantaine d'années.
 Chevannes (*evān*), 1895, une septuagénaire.
 Chevenon (*evēnnō*), une vieille femme.
 Chevenoz (Haute-Savoie), 1900.
 Chiddes, 1896, M. le chanoine Alexandre, archiprêtre de Château-Chinon.

- La Verchère (*lě vārsi*), com. de Chiddes, une vieille femme.
- Las (*lā*), com. de Chiddes, une femme de 65 ans.
- Chitry (*sītri*), 1895, abbé Bongard.
- Chouigny, 1897, une octogénaire, et 1901, L. Séguin.
- Corancy, 1896, une femme de 75 ans.
- Cosne, 1895, un vieillard.
- Dampierre-sur-Bouhy, un homme de 58 ans.
- Darnac, com. de Serres, cant. de Foix (Ariège), 1900, M^{me} Fer-
rand, 1864.
- Dirol, 1899, Rousseau, 1885.
- Dompierre-sur-Herry (*dōpyār*), 1895, une femme de 90 ans.
- Dompierre-sur-Nièvre (*dōpyār*), 1894, Catherine Bourget, d'une
soixantaine d'années.
- Donzy, 1896, femme d'environ 65 ans.
- Dornecy, 1897, une septuagénaire.
- Dornes, 1899, Michot.
- Douvaines, 1900, Émile Durand, 1873.
- Dun-sur-Grandry, 1895, une octogénaire.
- Dun-les-Places, une femme d'une soixantaine d'années.
- Écutigny (*ēktuně*) (Côte-d'Or), 1901, Virely, 1883.
- Ennezat (*nāzā*) (Puy-de-Dôme), 1896, un homme de 65 ans.
- Entrains, 1897, un jeune homme.
- Épiry, une vieille femme.
- Faverolles, cant. de Valençay, ar. de Châteauroux (Indre), un
homme d'une cinquantaine d'années.
- Fours, 1901, une femme de 52 ans.
- Garchy, 1896, un vieillard.
- Germanay (*zārmānā*), 1896, M. le chanoine Gaulon, qui connaît
et parle son patois mieux que personne.
- Gien-sur-Cure, 1908, Alfred Fourré, 1873.
- Giry, 1900, P. Piroux.
- Giverdy, com. de Sainte-Marie, 1899, Leblanc, 1886.
- Gouloux, 1899, Laboureau.
- Le Breuil, com. de Gouloux, 1896, E. Balivet, 75 ans, et
Fourré.
- Guérigny, 1900, une septuagénaire.
- Guipy (*gīpi*), 1899, Georges Ponge, 1885.
- Grenois (*gērnowā*), 1899, une femme de 75 ans.
- Huis Bary (*yā būri*), com. de Maux, 1897, une femme de 65 ans,
et Pasquelin.

- Imphy (*êfi*), 1898, une sexagénaire.
 Isenay, 1898, Lyonnais.
 Issy-l'Évêque (*ci l'evêk*) (Saône-et-Loire), 1895, une sexagénaire.
 La Celle-sur-Loire, 1895, un homme de 50 ans.
 La Chapelle-Saint-André (*lă ăăpêl sêt âdrê*), 1895, un vieillard.
 La Charité-sur-Loire, 1901, une femme de 56 ans.
 La Colancelle (*le karâsel*), 1907, Joseph Benoist, surnommé *kên* (Étienne), 1834.
 La Fermeté (*lă fêrtê*), 1896, une septuagénnaire.
 La Machine, 1895, femme d'une soixantaine d'années.
 La Maison-Dieu (*lê mēō dyă*), 1897, Ballet, 45 ans environ.
 Le Fuilet, cant. de Montrevault (Maine-et-Loire), 1908, Berthe Boussicot, 1883.
 Le Veudre (Allier), 1908, un jeune homme.
 L'Eschenault (*ěsnô*), com. de Glux (*yă*), 1896, Dominique Damont, 1823.
 Les Granges, com. de Corbigny, 1909, Marie Boiteux, 1892.
 Les Pompons, com. de Saint-Brisson, 1908, Louis Guyard, 52 ans.
 Langé, cant. de Valençay, 1897, Clémence Thérot, 1858.
 Larochemillay (*lê rôsmilê*), 1900, abbé Noël.
 — Mesles, com. de Larochemillay, une vieille femme.
 Léré (Cher), 1901, un homme de 55 ans.
 Liernais, 1899, Collinot, curé de Roussilon.
 Limon, 1899, Guinot Henry, 1884.
 Lormes, 1897, M. le chanoine Gurlot, archiprêtre de Cosne.
 Lully, ar. de Thonon (Haute-Savoie), 1901, Blanchet (*blâsê*).
 Lurcy-le-Bourg (*lôrsi*), 1899, Jules Poussereau.
 Lusigny-sur-Ouche (*lăzîyê*) (Côte-d'Or), 1901, abbé Fournier, 1850.
 Luzu, 1896, un jeune homme.
 Magny-Cours, 1898, une septuagénnaire.
 Marcigny, com. de Saint-Pierre-le-Moutier, un homme de 51 ans.
 Marigny-sur-Yonne (*măiyi*), 1907, Chamoreau, veuve Taupin, 83 ans.
 Marzy, 1897, Taillon, femme de 70 ans.
 Melay (Saône-et-Loire), 1899, J. Benetière.
 Mhère, 1898, une sexagénaire.

- Jaux, com. de Mhère, un homme de 65 ans.
- Menou, 1898, une femme de 45 ans.
- Metz-le-Comte (*mă*), 1907, Henri Cordier, 1889.
- Millau (Aveyron), 1909, Elmie-Jonquet, 1866.
- Minot, cant. d'Aignay-le-Duc (Côte-d'Or), 1907, Marie Lereuil, 1826.
- Moissy-Moulinot, 1898, Thépenier, curé de Saint-Parize-le-Châtel, et Chapuis, 1873.
- Monceaux-le-Comte (*mōsyô*), 1897, femme d'une soixantaine d'années.
- Montapas (*môtépă*), 1899, Jallet.
- Neuzilly, com. de Montapas, 1896, Marguerite Bertin, 1836.
- Sermentray, com. de Montapas, 1896, Jeanne Silvain, 1816.
- Montaron, 1895, Alexandre Jouanin.
- Les Genièvres (*ĕ gněvrĕ*), com. de Montaron, Julie Bernard, 1816.
- Mont-et-Marré, 1900, une vieille femme.
- Montenoison (*mōtnĕô* et *mōtnōyô*), 1897, un jeune homme.
- Montpont, ar. de Louhans (Saône-et-Loire), 1898, Bourgeois, 1884.
- Montreuillon (*mŕĕyô*), 1895, un homme né en 1872, et Georges Pigenet.
- Marigny, com. de Montreuillon, 1825, une femme d'une cinquantaine d'années.
- Montron, ar. de Chambéry, 1900, Daniel Richard.
- Moraches (*mŕrĕ*), 1895, femme de 80 ans.
- Mouchy, com. de Moraches, 1907, J. Gauthier, 1889.
- Mornant, 1896, un septuagénaire.
- Moux, 1899, Alexandre Rasse, 1886.
- Neuffontaines, 1895, un vieillard.
- Neuville, com. de Champlemy (*ĕălmĭ*), 1897, une femme d'une soixantaine d'années.
- Neuville-les-Decize, 1908, Laforge.
- Nevers, banlieue, 1897, une septuagénaire.
- Nolay, 1898, un jeune homme.
- Nuars, 1896, une femme de 61 ans.
- Onlay (*ôlĕ*), 1895, Marie Febvre, 75 ans, 28 *zăvĕ* (janvier).
- Oudan (*ŭdă*), 1894, Annette Chambon, 1840.
- Oulon, 1898, une vieille femme.

- Ouroux, 1907, Barbotte, Prévotat.
 Orbigny (Indre-et-Loire), une femme de 68 ans.
 Parigny-les-Vaux, 1895, Marie Duprilot, veuve Maté, 75 ans.
 — Usseau (*üsyö*), com. de Parigny, 1825, Bureau (*büyö*), 66 ans.
 Planchez, une femme de 71 ans, et Chaventon.
 Pont-Gibaud, ar. de Riom (Puy-de-Dôme), 1907, Gilbert Mouly, 1852.
 Poil (*puë*), 1900, Pacot.
 Pouilly-sur-Loire, 1898, l'abbé Figeat, qui connaît et parle son patois mieux que personne.
 Pougny, 1895, Veneau, octogénaire.
 Prémary (*prômri*), 1908, Bourgeot, 39 ans.
 Préporché (*prëpörsë*), 1894, une vieille femme.
 — Franvache (*fräväs*), com. de Préporché, 1894, Pierrette Paradis, 1813.
 — Vinitien (*viñeyë*), com. de Préporché, 1864, Jeanne Bouillat.
 Riousse, com. de Livry, 1898, une femme d'une cinquantaine d'années.
 Roussillon, cant. de Lucenay-l'Évêque, ar. d'Autun (Saône-et-Loire), 1899, Collinot, curé de Roussillon.
 Ruages, 1900, Bideux.
 Rumilly (Haute-Saône), 1899.
 Salornay-sur-Guye (*sälörnä*), cant. de Cluny, ar. de Mâcon (Saône-et-Loire), 1898.
 Sancy, com. de Saint-Franchy, 1899, Pierre Pinson, 1886.
 Sauterre, cant. de Manzat (Puy-de-Dôme), 1899, Blanchonnet.
 Sauvigny-les-Bois, 1897, une octogénaire.
 Saxi-Bourdon, 1900, G. Larrivey.
 Sermages, 1895, Montaron.
 Serres (Ariège), 1896.
 Sœuvres, com. de Fontenay, près Vézelay, ar. d'Avallon (Yonne), (*jötnä prë vëdlä*), 1900, F. Guillemot.
 Saint-André-en-Morvan, 1898, un homme de 65 ans et une femme de 68 ans.
 Saint-Agnan-en-Morvan, 1908, L. Leblanc, 63 ans.
 — Les Chereaux (*lë erö*), 1908, com. de Saint-Agnan.
 Saint-Benin-d'Azy (*së mnë d äzi*), 1900, Ant. Guitton.
 Saint-Benin-des-Bois, 1899, Millot.
 Saint-Éloi (*sët älwë*), 1895, une femme de 70 ans.

Saint-Germain-des-Champs (Yonne), 1900, un vieillard.

Saint-Gratien (*sě grěsyě*), 1897, une octogénaire.

Saint-Hilaire-en-Morvan (*sě lě*), 1898, une femme de 60 ans.

Saint-Hilaire-Fontaine, 1897, un homme de 53 ans.

Saint-Honoré (*sět norě*), 1898, un jeune homme.

Saint-Laurent-du-Cros-en-Champsaur, vallée du Drac, cant. de Saint-Bonnet, ar. de Gap (*sā lūrens sāsăd*), 1907, abbé Jaussaud, 27 ans.

Saint-Léger-de-Fougeret (*sě lěřě*), 1896, Pascallet, 1830.

— Les Michots (*lā mīsō*), com. de Saint-Léger-de-Fougeret, 1909, Hélène Girard, 1894.

Saint-Loup, 1895, une jeune fille.

Saint-Martin-du-Puy (*sě martěy dū pwě*), 1898.

Saint-Martin-du-Tronsec, 1897, une femme de 60 ans.

Saint-Parize-le-Châtel (*sět pāřiz*), 1898, un homme de 66 ans.

Saint-Péraville (*sě pě vil*, Petri uilla), com. de Saint-Jean-aux-Amognes, une femme de 65 ans.

Saint-Péreuse (*sět pěřăz*), 1897, Barré, femme Fernand Jouffray, 86 ans.

Saint-Révérien, 1907, un vieillard.

— Brèches, com. de Saint-Révérien, 1907, Desnoyers.

Saint-Saulge, *Sanctum Saluim*, une femme de 63 ans.

Saint-Sulpice (*sě spi*), 1898, Lucien Duprilot, 1883.

Tamnay-Châtillon, 1896, Charles Bertin, 1822, et Éléonore Régnier, 1851.

Tannay (*tānā*), 1895, une sexagénaire.

Ternant, 1900, J. Varlot et J. Perret.

Tintury, 1898, une jeune fille.

Tracy-sur-Loire, 1897, un homme de 66 ans.

— Boisgibault (*bōjibō*), com. de Tracy, 1897, une septuagénaire.

Trambly, cant. de Matour (Saône-et-Loire), 1907, Marie Roux, 1867.

Treigny (Yonne), 1899, une femme de 45 ans.

Ury (*ăry*), 1900, F. Joly.

Vandenesse (*vādnēs*), 1896, Louis Thirault, 1845, et Bourgoin.

Varzy, 1899, une septuagénaire.

Veillard (Haute-Savoie), 1900.

Vellerot, com. de Cervon, 1895, Marie Souverain, 1857, et Louise Camusat, femme Charrier, 1849.

Verneuil, 1895, Grizard, et Blondeau, 1838.

Vignol, 1899, Margout.

Villaz, cant. de Thorens, ar. d'Annecy, 1900, J. Jacquet, 1859.

Villorget, com. de Cours-les-Cosne, 1900, M. Chevalier.

MONOGRAPHIE PHONÉTIQUE

DU

PARLER DE CHAULGNES

DIVISION

Cette étude renferme deux parties :

I^{re} PARTIE : *Histoire du parler de Chaulgnes.*

II^e PARTIE : *Phonétique du parler de Chaulgnes.*

APPENDICE : *Textes du parler de Chaulgnes.*

PREMIÈRE PARTIE

(INTRODUCTION)

HISTOIRE DU PARLER DE CHAULGNES¹

CHAPITRE I

LA LANGUE DES PREMIERS HABITANTS DU NIVERNAIS LE CELTIQUE

1. Il est bien difficile de dire quelle fut la langue des premiers habitants de la province qui, vers la fin du Moyen Age, s'est appelée le Nivernais. Nous ignorons si les Ibères et les Ligures, qui peuplèrent une partie de la Gaule avant les Celtes, ont habité le Nivernais et laissé à la postérité la plus reculée, au moins dans quelques noms topographiques, un souvenir de leur séjour.

Avec les Éduens nous abandonnons les conjectures pour entrer dans le domaine historique². Toutefois, nous ne parlons de ces anciens habitants du Morvan, qu'au point de vue de l'influence linguistique, qu'ils ont exercée dans cette région.

Rappelons seulement que les Éduens occupaient une grande partie de la Bourgogne et étaient un de ces 305 peuples, que paraît avoir compris la *Gallia comata* ou Gaule conquise par César. Rivaux de

1. *Nota.* — Je rappelle que je n'ai pas l'intention de soumettre au jugement de la Faculté cette *Introduction historique*. Elle ne renferme que les faits désormais banals de la langue celtique, de la conquête romaine, de la diffusion du latin, de la conquête germanique, etc. J'ai cru devoir écrire cette Introduction pour éclairer les patoisants, mes confrères, sur l'histoire de leurs langages.

2. Voir CÉSAR, *De bello gallico*. — DESJARDINS, *Géographie de la Gaule romaine*, t. II, p. 465-468. — *La cité gauloise selon l'histoire et les traditions*, par J.-G. BULLIOT et J. ROICOT.

leurs voisins les Arvernes et les Séquanes, ils étaient les amis du peuple romain, dont ils se vantaient d'être les parents. Cicéron lui-même les regardait comme tels, *fratres nostri*¹, et ils ne se rallièrent à la cause nationale qu'en 53.

Ils appartenaient à la race celtique ou gauloise. Leur langue se rattachait à la famille indo-européenne, elle était parente du sanscrit, du grec, du latin, du slave et du gothique.

Nous savons que les Gaulois avaient une littérature très florissante. César nous fait un assez brillant tableau de la culture littéraire des Celtes². Malheureusement ces peuples n'écrivaient pas; leur enseignement était uniquement oral. Sauf de rares débris, et quelques fragments écourtés, aucun texte, aucun monument important ne subsiste de cette langue entendue par César, parlée par Vercingétorix, chantée par les Bardes et enseignée par les Druides. Rien n'est conservé de ces vingt mille vers, où les Druides et les Eubages avaient réuni, dans une sorte d'encyclopédie, leurs dogmes, leur morale et toute la science connue de leur temps. Ils faisaient apprendre de mémoire ces vingt mille vers à de nombreux initiés, dont le stage parfois durait vingt ans.

On a cependant trouvé à Nevers, il y a plusieurs siècles, et à Autun, assez récemment, deux inscriptions gauloises³. Il en existe d'autres ailleurs.

Très peu de mots de cet idiome, que nos ancêtres ont parlé pendant plus de cinq ou six siècles, sont parvenus jusqu'à nous dans la langue française et dans les parlers du Morvan. Ces mots gaulois nous sont d'ailleurs arrivés par l'intermédiaire du latin⁴. Nous en expliquerons quelques-uns dans le cours de ce travail.

Sans doute, le dénombrement de tous les mots du Morvan n'a pas

1. CICÉRON, *Épist. famil.*, VII, x; *Ad Attic.*, I, xix.

2. CÉSAR, *De bello gallico*, lib. VII, cap. xiv.

3. A Nevers :

ANDECAMVLOS

TOVTISSIGNOS IEVRV

A Autun :

LIGNOS CONTEXTOS IEVRV

AVALLONACU CANECOSÉDLON

C'est-à-dire :

« Andecamulos,

fil de Toutissos, a consacré. »

C'est-à-dire :

« Lignos Contextos a consacré à Avallonac

(une divinité du pays) ce beau siège. »

4. On en peut voir la liste dans le *Dictionnaire général de la langue française*, par A. HATZFELD, A. DARMESTER et A. THOMAS, p. 11-13.

encore été dressé — le sera-t-il jamais ? — quoique de Chambure en ait recueilli une très grande partie dans son *Glossaire du Morvan*, mais il est bien probable que les futures enquêtes linguistiques dans cette contrée n'augmenteront guère l'état civil de la langue celtique.

Les noms topographiques, qui nous viennent des Éduens, c'est-à-dire de la langue gauloise, sont aussi moins nombreux qu'on le croit généralement, du moins pour le Nivernais. Ce sont, entre autres, des noms de rivières comme le Beuvron *Bibronem*, de *bebros* (bièvre) castor, qui est en même temps un nom de lieu dans le canton de Brinon-sur-Beuvron.

Puis l'Yonne *Icauna*, dont le masculin *Icaunus*, à l'époque romaine, nous a été conservé par une inscription célèbre, qui a permis de le rapprocher avec le nom de cette rivière¹. Est encore gaulois *Aturauus* l'Arroux, qui se jette dans la Loire, etc.

Viennent aussi du celtique les noms des montagnes, comme Morvan, même mot que le Morven écossais, et Beuvray, l'ancienne Bibracte².

Ensuite, des noms de villes comme Decize, *Decetia*, Mèves *Mas-saua*, Brèves *Briua*, Blismes *Belisama*, Cosne *Condate*, Dun-les-Places et Dun-sur-Grandry *Dunum*, Vandenesse *Vindonissa*, Uxeloup *Ussellauus*, Nogent, près Decize *Noviodunum Aeduorum*², Achun *Scadunum*, Nuars *Nudodurum*² ? Chantenay *Cantonacum*, Cervon *Ceruedunum*, etc.

Qu'est devenu ce riche vocabulaire de nos ancêtres ? Il a été remplacé par le latin.

I. AVG SACR DEAB

ICAVNI

T TETRICIVS AFRICAN

D S D D

Aug(ustis) sacr(um) deab(us)

Icauni

T. Tetricius African(us)

d(e) s(uo) d(ono) d(edit)

C'est-à-dire « aux déesses augustes (divinités Lares) de l'Icaunus, etc. ».

Voyez LEBEUF, *Histoire d'Auxerre* ; MILLIN, *Voyage*, I, p. 167, et ORELLI, 187.

2. Voir mes opuscules : *Étymologies de Beuvray et de Château-Chinon*, Imp. Val-lière, Nevers, 1897. *L'emplacement de Noviodunum Aeduorum de César et le nom de Nevers*, 1907 ; *Deux nouveaux oppida terminés en -durum dans la Celtica*, 1908.

CHAPITRE II

LA LANGUE LATINE CHEZ LES AEDUI

2. La brillante civilisation des Celtes et, en particulier, des Éduens, disparut avec leur langue devant la conquête romaine. Mais « la substitution du latin au gaulois fut lente et résulta seulement du long travail des siècles¹ ». On peut dire néanmoins que la conquête fut habilement organisée, et que, s'il a fallu aux Romains cinq cents ans pour transformer le pays éduen et toute la Gaule, on ne saurait cependant méconnaître leur génie civilisateur et leur puissance assimilatrice.

Pendant que les soldats, les colons et les marchands introduisaient le latin vulgaire dans notre contrée, des écoles florissantes, établies sur différents points de la Gaule, enseignaient le latin littéraire aux jeunes gens de noble famille et leur apprenaient à comprendre et à goûter les chefs-d'œuvre des écrivains de Rome. Personne n'ignore la célébrité de l'école d'Autun, appelée alors « la Rome celtique ».

Bientôt des routes magnifiques sillonnent le pays en tous sens, des aqueducs, des amphithéâtres, des thermes ornent nos villes principales, et peu à peu l'idiome des Gaulois recule devant la langue latine.

Ajoutez à cela le titre de citoyen romain, accordé par l'édit de Caracalla (212) à tous les habitants de l'Empire, puis le besoin de vivre et la nécessité des relations. « La loi parlait latin, la guerre parlait latin; pour traiter avec le vainqueur, pour lui demander grâce, pour obtenir la remise de l'impôt, toujours il fallait la langue latine². »

De plus, l'ambition d'imiter les hautes classes de la société, de parvenir aux honneurs, d'obtenir le droit de cité, furent autant de puissants mobiles, qui poussèrent les Gaulois à l'étude du latin.

1. Ferdinand BRUNOT, *Histoire de la langue française, des origines à 1900*, t. I. *De l'époque latine à la renaissance*, p. 31, Paris, lib. Armand Colin, 1905.

2. VILLEMAM, *Histoire littéraire du Moyen Âge*, p. 6-9. — Un édit de Tibère ordonnait aux soldats des légions de se servir uniquement de la langue latine. SUÉTONE, *Tib.*, ch. LXXI.

Enfin, la cause la plus efficace peut-être, qui acheva d'implanter la langue latine dans les Gaules et dans notre Morvan, fut le christianisme, reconnu comme religion d'État, par l'édit de Milan 313. Le celtique, outre qu'il n'était pas écrit, fut alors l'idiome d'une religion abandonnée et proscrite. Ainsi, le latin était devenu la langue de l'Église en Occident, et, grâce aux évêques, aux curés, aux prédicateurs, aux missionnaires, cette langue descendit et pénétra à des profondeurs où la politique seule de Rome n'aurait pu atteindre. Un tel changement mit de longues années à s'accomplir, mais toujours est-il, qu'au moment des invasions barbares du ^v^e siècle, toute la Gaule parlait latin, *y compris le Morvan*. Il est probable que l'Armorique fut aussi romanisée à cette époque, et que le celtique a été réimporté en cette contrée par les Bretons insulaires, qui, fuyant l'invasion saxonne, vinrent s'établir en Gaule, du ^v^e au ^{vii}^e siècle. Il en est peut-être de même du pays basque, où cet idiome aurait été rapporté dans son domaine actuel par des Vascons venus d'Espagne, 587 après J.-C.

Si outre le langage nous pouvions interroger les secrets que la terre renferme dans son sein, nous trouverions bien d'autres vestiges de la civilisation latine dans ces nombreuses villas gallo-romaines, enfouies dans le sol de notre Nivernais. Il en a été découvert une magnifique, ces années dernières, à Champvert, près Decize. En tout cas, ces villas gallo-romaines subsistent encore aujourd'hui, dans tous ces noms de lieux de la Nièvre, terminés en *y*, et remontant à des gentilices gallo-romains en *-ius*, auxquels on ajouta le suffixe gaulois *-acos*¹. On en compte plus de trois cents. Ces villas appartenaient à de gros propriétaires fonciers gallo-romains, qui groupaient leurs colons et leurs esclaves autour de ces demeures. Ce fut l'origine de nos communes nivernaises, actuellement terminées en *y*. En voici quelques-unes : Amazy *Amatiacum*, Azy *Atiacum*, Brassy *Bracciacum*, Corbigny *Corbiniacum*, Cercy-la-Tour *Certiaceum*, Cessy-les-Bois *Sacciacum*, Chitry *Castoriaceum*, Chouigny *Cauanniacum*, Colmery *Columbariacum*, Donzy *Domitiaceum*, Épiry *Spuriaceum*, Fleury *Floriaceum*, Germigny *Germaniacum*, Guérigny *Wariniaceum*, Guipy *Wespiaceum*, Héry *Arriaceum*, Jailly *Galliaceum*, Livry *Liberiaceum*, Luzy *Lusiacum*, Magny *Magniacum*, Marcy *Martiacum*, Marigny *Matriniaceum*, Marzy *Marsiacum*, Montigny *Montaniaceum*, Narcy *Nertiaceum*, Neuilly

1. *Origine du nom de lieu « Saint-Benin d'Azy » (Nièvre), Nevers, 1908.*

Noviliacum ou *Nobiliacum*, Neuvy *Novum vicum*, vi^e siècle (bibliothèque historique de l'Yonne, I, 328) et non *Nœviacum*, Oisy *Avitiacum*, Ougny *Oniacum*, Parigny *Patriniaum*, Pazy *Pagatiacum*, Pouilly *Pauliacum*, Prémery *Primariacum*, Remilly *Romiliacum*, Saint-Cy *Sugentiacum*, Saizy *Satiacum*, Sauvigny-les-Bois *Salviniaum*, Savigny-Poil-Fol *Sabiniacum*, Saxi-Bourdon *Sacciacum*, Suilly *Soliacum*, Toury *Tauriacum*, Tracy *Drappetiacum*, Vitry-Laché *Victoriacum*, etc., etc.

On pourrait peut-être dire, avec mon ancien Maître, M. Brunot, que ce n'est pas une preuve, qu'à l'époque gallo-romaine, où remontent tous ces noms de lieux, le latin ait été alors parlé dans toutes ces localités, c'est au moins un indice sérieux de profonde romanisation.

Sans doute, les différentes parties de la Gaule furent romanisées plus ou moins rapidement, mais toujours est-il que notre région, si elle le fut après la Provence, et c'est incontestable, dut l'être une des premières, grâce aux nombreuses voies romaines qui la traversaient et à sa célèbre école d'Autun.

CHAPITRE III

LE LATIN VULGAIRE DANS LE NIVERNAIS

3. Le latin qui s'implanta dans notre province, comme dans toute la Gaule, fut le latin vulgaire. A Rome même, surtout depuis l'époque des Scipions et depuis l'influence grecque, on avait distingué deux sortes de langage : l'un cultivé par l'étude du grec, enrichi par cette langue de mots nouveaux, de tours variés, est devenu le latin harmonieux et élégant, le latin classique ; l'autre n'ayant subi presque en aucune façon l'influence du grec et s'étant développé spontanément, est devenu le latin du vieux Latium, le parler du peuple, du soldat et du colon. C'était moins deux langues différentes, que deux manières de s'exprimer, avec des différences, dès le début peu sensibles, mais, l'une étant seulement parlée et l'autre écrite, les différences s'accrochèrent considérablement dans la suite des siècles, soit dans la phonétique, soit dans la morphologie, le vocabulaire et la syntaxe.

C'est cette langue populaire, transportée dans notre Morvan et dans toute la Gaule, qui se perpétue encore aujourd'hui chez les peuples néo-latins. Ce latin vulgaire n'a jamais été écrit. On en trouve quelques traces dans les comiques de Rome, dans les Inscriptions et dans les anciennes chartes.

Il est certain que la langue populaire et le latin classique étaient entendus par le peuple, aux temps de Plaute et de Térence, et qu'il y avait de l'une à l'autre un perpétuel échange et une circulation quotidienne, mais peu à peu la langue classique, maintenue par l'écriture et la tradition, se trouva comme endiguée dans son évolution, qui fut moins rapide que celle du parler populaire. Il est probable, qu'au ^{vi}^e siècle ou au ^{vii}^e après J.-C., le peuple ne comprenait plus ou très difficilement la langue classique, parce que l'écart entre les deux langues était devenu trop grand.

Je ne donnerai que deux exemples, pour montrer comment pouvait se développer la langue vulgaire. On peut croire qu'à un moment donné, à une époque qu'on ne saurait préciser, mettons au ⁱⁱⁱ^e siècle avant J.-C., *user* et *oser* se disaient *uti* et *audere*, dans le langage parlé comme dans la langue écrite. Mais, peu à peu, dans la suite des temps, comme les formes périphrastiques : *usus sum*, *fui*, *eram*, *ero*, *essem*, étaient bien plus fréquemment employées que les infinitifs *uti* et *audere*, qui, de plus, étaient très éloignés de *usus* et *ausus*, ces deux formes servirent de type à des infinitifs et à des verbes nouveaux : **ūsare* et **ausare*. C'est l'origine de nos deux verbes français et morvandiaux *ûzê* et *ôzê*, ainsi que la source des verbes correspondants dans les autres langues romanes.

A quelle époque la langue latine vulgaire fut-elle employée universellement dans notre Nivernais ? Nous l'ignorons. Ce fut sûrement quand les mères purent parler latin à leurs enfants, puisque l'enfant tient de sa mère son langage. C'est donc avant l'invasion des barbares, car après le ^v^e siècle le latin se serait implanté plus difficilement.

En tout cas, le latin populaire pénétra si profondément dans le Morvan comme dans toute la Gaule, qu'il servit de véhicule même aux mots grecs, qui ont passé anciennement en français et dans les parlers du Nivernais.

CHAPITRE IV

LA LANGUE GRECQUE DANS LES PARLERS DU MORVAN

4. Les historiens nous rapportent que des Grecs phocéens, vers le VI^e siècle avant J.-C., abordèrent sur les côtes de la Provence actuelle et établirent sur les bords de la Méditerranée des cités florissantes, dont plusieurs portent encore aujourd'hui un nom grec : Marseille *Massilia*, Agde *Agatha*, Antibes *Antipolis*, Nice *Niké*, etc.

Mais l'influence de ce peuple, du moins au point de vue de la langue, fut très restreinte. Les quelques mots grecs de notre patois et ceux du français — j'entends les mots de l'ancienne couche — n'ont pas été apportés par les Phocéens, qui n'ont jamais, comme colonie, quitté les bords de la Méditerranée. Ces termes, nous le répétons, nous sont venus par le latin.

Le latin littéraire avait beaucoup emprunté au grec. La langue vulgaire a bien moins subi son influence. Cependant les relations commerciales ou politiques introduisirent, dans la langue latine, un certain nombre de mots, qui s'y incorporèrent rapidement. Mais le plus grand apport du lexique grec fut fourni par le christianisme, qui fit entrer, dans les parlers du Nivernais, comme dans la langue française, bon nombre de termes, ayant surtout trait à la religion. Nous en expliquerons quelques-uns dans le cours de ce travail. On en trouvera la liste, pour le français, dans le *Dictionnaire général*, p. 13-14.

Ces mots avaient droit de cité dans la langue vulgaire latine, quand survinrent les invasions barbares du V^e siècle ¹.

CHAPITRE V

LA LANGUE GERMANIQUE DANS LE NIVERNAIS

5. Nous avons vu comment la langue des Celtes disparut peu à peu de la Gaule et même des montagnes du Morvan, pour faire place à la langue latine. Nous savons que l'idiome des Éduens, parent du

1. Voir dans la *Revue du Nivernais*, 1908, mon article : *Le français ne vient pas du grec*, contre l'abbé Espagnolle, qui dérive le français du grec.

celtique, a laissé peu de mots dans le vocabulaire nivernais et dans la toponymie morvandelle, et que le grec a fourni aussi à nos patois un bien faible contingent.

A peine la romanisation de la Gaule fut-elle terminée, que les Barbares se précipitèrent sur l'empire romain, en menaçant de tout détruire, cinq siècles après la conquête par César. L'histoire nous apprend comment les Bourgondions vinrent se fixer entre les Cévennes et les Alpes. Ils occupèrent la vallée de la Saône jusqu'aux sources de la Seine, et la vallée du Rhône jusqu'à la Durance. Toutefois, leur empire ne dura guère plus d'un siècle, car il fut détruit par les fils de Clovis en 534, mais le nom de Bourgogne est resté jusqu'à ce jour à une partie du territoire occupé par ce peuple barbare, et à plusieurs communes et hameaux de cette contrée ¹.

Alors le Morvan tomba au pouvoir des Francs, qui appartenaient, comme les Bourgondions, à la famille germanique. Mais ni les Bourgondions ni les Francs ne surent imposer leur langue au peuple vaincu. Ils ont pu piller les villes et les campagnes, renverser les monuments, détruire les écoles, où l'on enseignait le latin littéraire, ils n'ont point anéanti la langue du peuple, le latin populaire. Au contraire, la langue latine, fortement implantée dans notre pays, pénétra peu à peu leurs parlers barbares, qui disparurent insensiblement. Ainsi, les Bourgondions et les Francs s'emparèrent successivement dans la Gaule, du gouvernement et de l'autorité, mais ils n'imposèrent pas leur idiome national aux Gallo-Romains vaincus, parce que le latin avait alors pour lui le nombre, la puissance, le prestige et l'unité. Ajoutez à cela qu'il était la langue de l'Église, comme nous l'avons vu.

1. De *Bürgondius* vient aussi le nom d'homme *Bourgoin*, très fréquent dans notre Nivernais. On sait, en effet, que beaucoup d'hommes autrefois furent désignés par le pays d'où ils étaient originaires. Ainsi Langlois, François, Lallemand, Lebreton, Normand, Picard, etc. Adolf SCHIBER, dans son livre sur les *Établissements franciques et alémaniques* dans l'est de la Gaule, s'appuie sur les différentes terminaisons des noms de lieux dans cette région, pour déterminer les rapports des Germains et des Romains aux époques des invasions, et délimiter, au point de vue historique et géographique, leur séjour et leur influence réciproque en Alsace et en Lorraine. *Die fränkischen und alemannischen Siedlungen in Gallien, besonders in Elsass und Lothringen*, Strasbourg, 1894. Voir aussi son ouvrage sur les noms de lieux du pays messin : *Die Ortsnamen des Metzzer Landes und ihre geschichtliche und ethnographische Bedeutung*. Metz, 1898.

Dans le Nivernais en particulier, à partir du VII^e siècle, toutes les charges et les dignités ecclésiastiques — il n'y avait guère à cette époque, en Gaule, d'autre autorité que l'Église — furent remplies par des hommes portant des noms germains.

A Nevers, du VI^e au XIV^e siècle, on compte huit ou dix évêques portant un nom germain, contre un évêque portant un nom gallo-romain ¹. Il en est de même des *decani* et des *præpositi*. Que conclure de là, sinon que le germain vainqueur prit pour lui les honneurs et les dignités, et relégua dans l'ombre la population gallo-romaine, cependant de beaucoup plus nombreuse ².

Cette puissance effective des Bourguignons et des Francs du Nord, si elle ne supplanta pas le parler latin, y fit cependant entrer beaucoup de termes germains. Le français actuel en compte à peine cinq cents et il est probable que la langue du Nivernais n'en renferme guère plus ³. La Chanson de Roland et la langue du Moyen Âge en contenaient un bien plus grand nombre ⁴.

Mais, qu'est-ce qu'un demi-millier de mots, comparé au riche vocabulaire de notre province, lequel remonte presque tout au latin.

Un apport plus considérable a été laissé dans les noms de personnes. Bon nombre de noms de baptême, et beaucoup de noms de famille dans notre Nivernais appartiennent à la langue des Bourguignons ou des Francs.

1. Voici quelques-uns des noms germains les plus fréquents, que nous trouvons dans la liste des évêques de Nevers : *Leodebaldus*, *Hecherius*, *Gilbertus*, *Chebroaldus*, *Raginfredus*, *Gerfredus*, *Hugo*, *Herimannus*, *Raginus*, *Adalgarius*, *Gerardus*, *Gaufrius*, *Bernardus*, *Theobaldus*, *Guillelmus*, *Raginaldus*, *Radulfus*, *Robertus*, *Henricus*, *Bertrandus*, *Albertus*, etc., etc.

2. On pourrait peut-être dire aussi que beaucoup de ces noms germains ont été pris par des gallo-romains, pour des raisons que nous ignorons. M. l'abbé Rousselot croit que c'est le cas le plus fréquent.

3. La liste de ces noms germains se trouve dans le *Dictionnaire général*, p. 14-16.

4. Ainsi, le mot *larriz* « clairière, lieu non cultivé », en allemand *laar*, en hollandais *laer*; en latin du Moyen Âge *larritium* devait être bien employé en Nivernais, puisqu'il a remplacé un nom de lieu : *ulla silua* « ville des Saulges », appelé dès le XIII^e siècle : *Beaularriz* 1207-1220. *Bibliothèque historique de l'Yonne*, I, 474. Ce lieu s'appelle aujourd'hui *Bellary*, ferme de la commune de Châteauneuf (Nièvre). C'était une chartreuse célèbre avant la Révolution, fondée en 1209. Un chroniqueur du XIII^e siècle, moine de cette maison, l'appelle *Beau-lieu* et *Bel-laris* « Dicitur locus noster *Bellus locus* et *Bellus laricus* », et il en donne à la suite l'étymologie : « *Larricus* siue *larricius*, ex ipso sui nominis sono, delectationem uel amoenitatem loci uulgariter exprimit. »

Outre les noms propres et les noms communs, qui sont demeurés dans le langage courant du Morvan, les peuples germanins nous ont encore laissé, dans la toponymie de notre province, quelques traces de leur séjour ¹.

Depuis les invasions germaniques d'autres peuples ont foulé aussi le territoire du Nivernais, mais ils n'ont guère laissé, que nous sachions, dans la langue, de trace de leur passage, parce qu'ils n'ont fait que traverser notre province. On peut donc croire, qu'à partir du VII^e siècle, les parlers nivernais ont suivi leur développement naturel, sans rencontrer d'autres ennemis, dans ces derniers temps, que l'école et les instituteurs.

CHAPITRE VI

LE ROMAN — LE GALLO-ROMAN — LES DIALECTES — LE FRANÇAIS

6. Après les invasions des barbares et leur établissement dans le vaste empire romain, que les derniers écrivains appelaient *Romania*, le latin populaire n'en continua pas moins son évolution, tout en subissant l'influence germanique. Bien plus, il est à croire que le parler vulgaire, alors plus libre et plus indépendant, — car l'influence littéraire était, pour ainsi dire, nulle, presque toutes les écoles ayant été détruites — se développa sans contrainte, en suivant sa propre évolution ². Aussi, l'époque qui suivit les invasions fut-elle féconde en transformations rapides. L'écart entre la langue classique et le latin parlé fut tel, qu'on eut deux langues absolument différentes. C'est pourquoi on appelle *roman* le latin parlé dans tout l'Empire, environ du III^e au VIII^e siècle. On ne peut donner de date fixe,

1. On peut en voir la liste dans la *Revue du Nivernais : Origine et Histoire des Parlers du Nivernais*. Six articles que j'ai publiés en 1897 et 1898.

2. Voici à ce sujet une belle page de DARMESTETER, *Cours de grammaire historique de la langue française, Phonétique*, p. 45 : « Les invasions ont détruit toute civilisation, et une nuit profonde semble envelopper l'Occident. Seule, l'Église conserve la tradition des lettres latines ; quelques prêtres de talent créent une nouvelle littérature ; dans les couvents, les moines copient studieusement et conservent pour les âges futurs les manuscrits de la Rome païenne ; des clercs se livrent à l'étude élémentaire de la théologie, ou écrivent quelques chroniques historiques. Mais en dehors de ce nombre bien restreint d'hommes instruits, qui maintiennent dans leurs mains le flambeau vacillant de la science, le pays est livré à une barbarie

puisque les changements phonétiques s'accomplissent insensiblement, mais on est convenu d'appeler *roman* la forme *unique* ou *différente*, probablement *différente suivant les lieux*, que la langue latine vulgaire avait revêtue à cette époque dans l'Empire romain. Le roman est donc le latin populaire tel qu'il se parlait dans l'Empire, du III^e au VIII^e siècle. Il donna naissance, dans la suite des temps, par une évolution toujours lente et ininterrompue, aux différentes langues romanes, suivant les régions où il était parlé : au portugais, à l'espagnol, à l'italien, au ladin, au roumain, au provençal et au français.

7. Ces deux dernières langues appartenaient au *gallo-roman*, c'est-à-dire au roman parlé dans la Gaule. Ainsi, non seulement les modifications du langage s'accomplissent *dans le temps*, c'est-à-dire après une longue suite de siècles, mais elles s'accomplissent aussi *dans l'espace*, c'est-à-dire *différemment suivant les lieux*. Par conséquent, deux pays voisins se comprennent, mais, à mesure que la distance augmente, l'évolution variant, ils se comprennent plus difficilement, et, séparés par une grande distance, ils deviennent intelligibles l'un à l'autre.

8. C'est pourquoi, cette force d'évolution qui a créé les langues romanes a aussi produit dans la Gaule des différences telles, entre les divers parlers, qu'après le XII^e siècle, le langage de la France fut classé par les écrivains suivant les différentes régions, sans que pour cela — nous le verrons à propos de notre patois — il y ait uniformité non seulement dans la même province, mais même dans deux lieux fort rapprochés l'un de l'autre. On distingua donc d'abord en France une langue du Midi ou *langue d'oc*, et une langue du Nord ou *langue d'oïl*, et, de plus, dans chacune d'elles, divers parlers suivant les provinces. Dans la langue du Midi ce fut principalement :

toujours croissante. L'immense majorité des habitants de la Gaule, abandonnée de toute administration protectrice, en proie au caprice et à l'arbitraire des conquérants, incapable de culture, laisse sa langue aller à l'abandon ; et la force révolutionnaire qui précipite les idiomes agit sans contrainte. Aussi cette période est celle où le latin se déforme le plus rapidement et le plus complètement. En l'espace de quatre siècles, les sons latins ont si bien changé qu'on se trouve en présence d'un système nouveau : *lacryma* (prononcez *lacrûma*) s'est changé en *laurme* (larme), *uetulum* (*uêclum*) en vieil. Les mots sont devenus pour une bonne part méconnaissables. Le latin populaire est désormais le français. »

le gascon, le catalan, le limousin, le languedocien, le provençal, le dauphiné, le savoyard, et dans la langue d'oui : le francien ou français, le picard, le normand et le bourguignon.

Tous ces parlers, abandonnés à eux-mêmes et livrés aux mystérieuses actions qui dirigent l'évolution spontanée du langage, se développèrent, s'épanouirent, vécurent à peu près d'une vie indépendante et produisirent chacun des œuvres littéraires jusqu'au xiv^e siècle.

9. Cette indépendance fut de bonne heure contrariée par le dialecte de l'Ile de France. Avec la dynastie capétienne, le pouvoir central se substitua peu à peu à la féodalité. La cour royale, qui eut son siège à Paris, fit monter en dignité le francien qu'elle parlait et l'imposa graduellement à l'aristocratie et aux écrivains. Dès le xiv^e siècle la prééminence est assurée au français de l'Ile de France, et l'éclat de la royauté sous Philippe-Auguste et sous saint Louis en consacra définitivement la suprématie ¹.

On peut dire, avec un de mes anciens maîtres, que le français « est la continuation de ce que les savants commencent, pour plus de propriété, à appeler le *francien*, c'est-à-dire la forme spéciale prise par le latin parlé, tel qu'il s'était implanté à Paris et dans la contrée avoisinante, et tel qu'il s'y est développé par la suite des temps, pour s'étendre peu à peu hors de son domaine propre, dans tous les pays, où des raisons politiques, économiques, scientifiques, littéraires l'ont fait parler, écrire ou comprendre ² ».

CHAPITRE VII

EXISTE-T-IL DES DIALECTES ? — LE BOURGUIGNON

LE MORVANDIAU ET LES PATOIS NIVERNAIS ³

10. Nous venons de voir que les écrivains avaient distingué en France, dès le xii^e siècle, différentes manières de parler ou dialectes qu'ils avaient désignés par le nom des provinces. Ainsi le bourguignon est le parler de la Bourgogne, comme le morvandiau est le

1. Ar. DARMESTETER, *loc. cit.*, p. 38.

2. Ferdinand BRUNOT, *loc. cit.*, p. v.

3. Il est superflu de reproduire ici la liste des divers ouvrages, qui renferment quelque travail sur le bourguignon et le morvandiau. Elle figure tout au long dans la *Bibliographie des patois gallo-romans*, que M. BEHRENS a donnée en 1893 et 1903.

parler du Morvan, c'est-à-dire la forme qu'a prise le latin populaire en se développant spontanément et sans interruption dans la Bourgogne et le Morvan, depuis la conquête de la Gaule par les Romains jusqu'à nos jours.

11. On a beaucoup discuté pour savoir s'il existe véritablement des dialectes ¹. Nous ne voulons pas reprendre cette question, qui est en dehors de notre sujet. Nous en dirons seulement un mot.

Si on entend par dialecte le parler d'une ville quelconque d'une province, élevé par les écrivains au rôle de langue littéraire, et imposé aussi à d'autres écrivains, qui les ont imités, on peut admettre le mot dialecte dans ce sens. Ainsi compris, le dialecte sera une langue qui pourra à la rigueur correspondre à peu près à un lieu donné de cette province, mais dont la phonétique, la morphologie, le vocabulaire et la syntaxe différeront plus ou moins du parler de chacun des autres lieux de cette même province. Ce dialecte sera plus ou moins compris en général par les habitants suivant que la langue écrite sera plus ou moins rapprochée du lieu d'origine de chacun d'eux. Il peut même arriver qu'un habitant, compris dans les limites de ce qu'on a appelé un dialecte, saisisse plus facilement un autre dialecte, que cette langue un peu factice dans les limites de laquelle vous le rangez. Ainsi, il est certain qu'un patoisant de Chaulgnes et des environs de Nevers, entendra plus facilement le patois tourangeau, dont il est cependant bien plus éloigné, que le parler de Château-Chinon, qui faisait autrefois partie de la Bourgogne, de même que Nevers. Le langage d'un lieu donné, pris dans les limites d'une ancienne province, appartenant à ce qu'on a appelé autrefois dialecte, peut donc quelquefois être plus rapproché du par-

¹ J'ai dit ce que j'en pensais dans la *Revue des parlers populaires*, année 1902, n° 6, p. 131.

Il n'y a aucun ouvrage sérieux, excepté :

1° DE CHAMBURE, *Glossaire du Morvan*, où les renseignements sont souvent peu précis, quelquefois inexacts.

2° GOERLICH (E.). *Der burgundische Dialect im XIII und XIV Jahrhundert*.

3° Le remarquable travail de l'abbé RABET, *Patois de Bourberain* (Côte-d'Or), paru dans la *Revue des Patois gallo-romans*, années 1887, 1888, 1890.

4° E. PHILIPON, *Les Parlers du duché de Bourgogne aux XIII^e et XIV^e siècles*, *Romania*, n° 156, oct. 1910, p. 476-531 ; et du même auteur : *L'u long latin dans le domaine Rhodanien*, *Romania*, n° 157, janv. 1911, p. 1-16.

1. Ferdinand BRUNOT, *loc. cit.*, p. 296-304.

ler d'une autre province et d'un autre dialecte plus éloigné. C'est une preuve, entre mille autres, que les frontières linguistiques ne coïncident point avec les divisions administratives anciennes ou récentes.

Si, au contraire, on entend par dialecte une masse linguistique se développant spontanément et uniformément, malgré quelques différences, dans une province, de façon à faire une même langue, je dis que cela est impossible, attendu, comme nous l'avons déjà vu, qu'il y a dans le parler de deux agglomérations d'hommes, même voisins, des variantes de sons, de formes, de vocabulaire et de syntaxe.

Des 170 localités de la Nièvre, dont j'ai recueilli le parler, aucune n'a le même langage. On verra cette différence très marquée dans ma thèse sur les *Pronoms nivernais*. On trouve dans la Nièvre, pour ne parler que du pronom personnel de la 3^e personne, des régions où *illi* et *ille* sont devenus *ĩ*, *il*; *ě*, *ěl*; *ä*, *äl*; *ö*, *öl*. Or les formes des autres pronoms personnels ne coïncident pas avec les aires géographiques de ces premières. De même le développement de *gl*, *gł*, *gy*, *y*, de *kl*, *kł*, *ky*, de *bl*, *bł*, *by*, de *pl*, *pł*, *py* ne recouvre pas des territoires correspondants, etc., etc. Il en est ainsi pour les voyelles. Dans la plaine, *o* bref latin tonique entravé a donné *u* (*ou*), dans le Haut-Morvan il a abouti à *ó*. De plus, l'imparfait de l'indicatif des verbes est en *ě* dans la plaine pour les trois personnes du singulier, il est en *o* à Château-Chinon, en *a* à Villapourçon, et toutes ces aires phonétiques sont indépendantes les unes des autres. Non seulement elles ne coïncident pas, mais elles s'enchevêtrent les unes dans les autres, quelquefois un phénomène n'embrassant que deux ou trois communes, quelquefois couvrant tout un canton, d'autres fois un arrondissement et même davantage. Ce sont, en un mot, des évolutions qui se superposent les unes aux autres, chacune avec des notes communes et distinctives. Il n'y a donc pas d'aires concordantes absolues entre les phénomènes linguistiques de ces 170 communes, certaines débordant sur les limites, d'autres étant moins étendues, quelquefois aussi, il est vrai, on trouve des aires géographiques peu nombreuses, approximativement concordantes.

Ce qui est dit de la phonétique doit être étendu à la morphologie, au vocabulaire et à la syntaxe. Des tournures employées dans le haut Morvan sont inconnues dans la plaine, de même, des mots

fréquents à Chaulgnes, comme *ārīnī* ← *araneata*, sont inusités à Château-Chinon, où on dit *vódwáz*, de même *ārānĕ* **adratio-nare* v. f. *araisnier* (exciter les bœufs) est très employé dans tout le Morvan et dans l'Yonne, tandis qu'il est inconnu dans la partie ouest du département de la Nièvre. Enfin, *pœ pŭttidum*, *pœt puttidam* sont d'un usage fréquent dans la montagne, où le diable est même appelé le *pœ*. Ces termes ne sont pas connus sur les bords de la Loire, où ils sont remplacés par les mots *vilĕ villanum*, *villana vilĕn*, etc., etc.

En somme, le mot dialecte ne peut désigner qu'un patois écrit artificiel, dans lequel les écrivains d'une province ont composé leur œuvre. Le dialecte ne saurait donc correspondre ni à la phonétique, ni à la morphologie, ni au vocabulaire, ni à la syntaxe, je ne dis pas de toute une province, mais même de sept ou huit communes fort rapprochées l'une de l'autre, du moins si j'en juge par mes études sur les parlers du Morvan. Vous avez beau restreindre les notes caractéristiques et dire que le morvandiau est un sous-dialecte du bourguignon, il faudrait autant de divisions et de subdivisions que de communes, attendu que le parler de chacune d'elles diffère sous bien des rapports de ses voisins ¹.

12. On est convenu d'appeler *patois* les parlers, qui n'ont pas eu les honneurs de l'écriture, en réalité les patois sont en nombre indéfinis, comme nous venons de le voir, puisque non seulement chaque commune, mais chaque agglomération d'hommes a son langage spécial. Il faut donc en revenir à ce qu'écrivait, il y a déjà bien longtemps, M. Paul Meyer : « Je suis convaincu que le meilleur moyen de faire apparaître, sous son vrai jour, la variété du roman consiste non pas à tracer des circonscriptions marquées par tel ou tel fait linguistique, mais à indiquer sur quel espace de terrain règne chaque fait. »

1. C'est la conclusion à laquelle était déjà arrivé mon maître M. Gillieron, en rendant compte du livre de Charles JORET, *Des caractères et de l'extension du patois normand*, *Romania*, t. XII, 1883, p. 393-403.

CHAPITRE VIII

LE CHAULGNARD ¹

13. Le mot *Chaulgnard* est très employé par les habitants des communes voisines, pour désigner à la fois et les indigènes de Chaulgnes et leur langage. J'applique ce terme ici exclusivement au patois local. Le chaulgnard est donc le parler des habitants de Chaulgnes, tel qu'ils l'ont reçu de leurs ancêtres et cela en remontant le cours des siècles sans interruption jusqu'au parler originel, qui est le latin. Ainsi, ce travail a pour objet la langue vulgaire latine, telle qu'elle s'est développée, par une série ininterrompue de transformations lentes et inconscientes, depuis la conquête de César, jusqu'à nos jours, non pas sur le territoire entier de cette commune — car dans chaque village on constate des différences — mais dans le bourg seul de Chaulgnes, où je suis né.

Ce lieu paraît remonter très haut dans l'antiquité, s'il est vrai, comme j'ai essayé de le démontrer, que le nom vienne de *domus Cauanias* ².

Quelle que soit l'origine du mot, il est certain que les habitants parlent latin et nous en verrons l'évolution au cours de cette étude.

La commune de Chaulgnes fait partie du canton de La Charité-sur-Loire, dont elle est éloignée environ de neuf kilomètres, dans la direction du sud-est.

Au dernier recensement de 1906 elle comprenait 1.230 habitants, répartis en 24 villages et hameaux, savoir : le bourg 353 h., la Tuilerie 8 h., Langle 142 h., Pertuisseau 71 h., Beaulieu 13 h., La Sourde 7 h., Eugnes 174 h., Le Chateau 122 h., Châlons 46 h., Le Chailoux 21 h., Le Riot 27 h., Le Petit Charly 11 h., La Berge 22 h., Le Paradis 9 h., Les Revenus 19 h., Le Pré Millien 5 h., La Malle 13 h., Grands Champs 4 h., Le Tremblay 40 h., Chazelles 3 h.,

1. M. Antoine THOMAS a donné, dans la Préface qu'il a écrite en tête des *Études linguistiques sur la Basse-Auvergne*, par Albert DAUZAT, Université de Paris, Bibliothèque de la Faculté des Lettres, Paris, 1897, « la liste des monographies de quelque importance, consacrées au patois d'un lieu déterminé ».

Le parler de Chaulgnes n'a pas été étudié jusqu'ici.

2. *Histoire du nom de Chaulgnes*, canton de La Charité-sur-Loire (Nièvre), Imp. Vallière, Nevers, 1907.

Les Chaumes 12 h., Les Boulats 5 h., Les Aubues 96 h., Le Vieux Charly 4 h. Population comptée à part 3 h.

La superficie de la commune, d'après la statistique établie le 25 novembre 1909, renferme 2.502 hectares, dont 1.043 hect. en terres labourables, 1.005 hect. en bois, appartenant partie à l'État, partie à la commune et partie à des particuliers, 170 hect. de vignes, 154 hect. de prés naturels, 22 hect. d'herbages, 41 hect. de pâturages et de pacages, et 15 hect. de landes ou terres incultes.

Le parler de mon pays natal présente beaucoup d'analogie avec le français, ce qui fait croire aux lettrés que c'est du « français écorché ». Il diffère peu aussi du berrichon, dont il est séparé à l'ouest seulement par les communes de Germigny, Tronsanges, Champvoux et La Marche, et surtout par le fleuve de la Loire, qui passe à quelques kilomètres de la limite de la commune de Chaulgnes. De même, beaucoup de points de contact l'unissent avec le parler du Bourbonnais, qui commence à une cinquantaine de kilomètres au sud. Il est très différent du morvandiau proprement dit, si bien qu'un habitant des environs de Nevers, nous le répétons, comprendra plus facilement un Tourangeau qu'un indigène de Villapourçon. Le langage est tellement contracté dans le Haut-Morvan, que beaucoup de mots n'ont plus que la syllabe accentuée : *male hābitum mléd*, *molīnum mlēy*, *vīndemia mīwēz*. Ainsi à Château-Chinon (*styo sñō*) *ego hābeo manducātum est* devenu « *y è mʒé* ».

Le parler du Haut-Morvan paraît si différent de celui de la plaine, que plusieurs écrivains ont regardé ces deux idiomes comme appartenant à deux familles de langues absolument distinctes : « Le langage des habitants du Morvan, dit Née de la Rochelle, est si particulier, qu'on les prendrait pour des gens d'un autre continent ¹ ». Duvivier, parlant du patois morvandiau, l'appelle « un idiome celtique, dans lequel on trouve quelques noms d'origine latine ² ».

Des conditions géographiques spéciales et des mœurs anciennes longtemps conservées ont sauvé, non seulement aux parlers du Haut-Morvan, mais même à celui de Chaulgnes, son individualité propre assez longtemps, pour que ce langage indigène n'ait pas encore disparu sous l'invasion triomphante du français. Le pays est

1. *Mémoires pour servir à l'histoire du Nivernois et Donzinois*, Paris, Huart et Moreau fils, 1747, in-12, p. 264.

2. *Une voix du Morvan*, Nevers, N. Duclos et Fay, 1840, in-8, p. vi.

traversé par la route de moyenne communication de La Charité à Guérigny, et par le chemin vicinal du Tremblay à la route nationale n° 151. Il n'y a pas de chemin de fer, les gares les plus proches sont (sans compter la halte de Tronsanges, à 5 kilom.) La Charité à 10 kilom., Pougues-les-Eaux à 8 kilom., et la gare de Guérigny à 10 kilom.

Tous les mots que je donne dans mon travail, je les ai vécus en quelque sorte. Cependant, une foule d'expressions très employées dans mon patois et dans les parlers voisins ont été laissées de côté, parce que l'étymologie en est inconnue ou contestée. Ce travail repose, autant que possible, sur l'étude des termes dont l'étymon ne souffre aucune difficulté.

Je n'ai pas étudié non plus le mode d'introduction de l'élément étranger (français ou patois voisins), ni les modifications que ces mots éprouvent en pénétrant dans le parler de mon pays natal. Je laisse donc de côté les troubles occasionnés dans le langage par l'introduction d'un élément étranger et les modifications que ce fonds nouveau est obligé de subir pour se faire accepter.

Seuls ont été examinés les mots appartenant à l'ancien fonds du patois; ceux qui sont de fabrique ou d'importations récentes ont été exclus. Assurément, ce serait intéressant de constater la plus ou moins grande force de résistance de mon patois devant le français ou les parlers voisins, de découvrir les lois de mélange, qui président à l'introduction ou aux introductions successives des mots dits savants, et de les dater d'après leur âge d'admission, mais nous préférons — pour être plus court — éliminer tout élément étranger ou récent et n'examiner que l'ancienne couche latine.

Chaulgnes est une commune essentiellement agricole, ne possédant aucune industrie. Les mille hectares de bois qu'elle comprend sont exploités seulement en partie, par coupes régulières, pour le besoin des habitants, par quelques bûcherons pendant l'hiver. Les habitants, en grande majorité, sont occupés toute l'année à la culture de leurs champs et de leurs vignes, situées sur les collines, qui environnent le bourg plongé au fond d'une petite vallée. Tout le pays respire l'aisance et la richesse, les maisons sont neuves et bien construites. Le caractère des Chaulgnards représente assez bien celui des Nivernais de la plaine et diffère essentiellement de celui des gens de la montagne, des Morvandiaux. Ils n'ont pas l'énergie ni l'esprit d'économie et d'indépendance de ces derniers, mais ils sont

plus ouverts et moins entêtés, et ne manquent pas de bon sens et d'esprit pratique.

Avant l'apparition du phylloxera, qui a détruit, il y a une quinzaine d'années, l'ancien vignoble assez renommé, le pays était riche. Les vignes ont été replantées, en partie, sur greffes de plants américains, qui donnent un vin bien apprécié des villes voisines. Il y a quelque trente ans, pendant les longues soirées d'hiver, on se réunissait encore autour d'une vaste cheminée, auprès de la bûche traditionnelle. Les veillées commençaient en novembre et finissaient habituellement aux environs du carnaval. Le foyer paternel était des plus fréquentés. Pendant que les hommes causaient dans la boutique de mon père, qui possédait une forge de maréchal, la mieux achalandée et la plus renommée à vingt lieues à la ronde, et qui travaillait jusqu'à 7 heures du soir avec ses ouvriers, les femmes tricotaient des bas ou filaient le chanvre dans la chambre voisine. A ces veillées on faisait peu de politique, le journal n'ayant pas encore pénétré à Chaulgnes, mais on racontait les nouvelles du jour, les histoires et les légendes du passé, des contes de fées, de revenants, de sorciers, de meneurs de loups et les exploits du loup-garou, puis on chantait des chansons. J'ai rapporté deux de ces histoires à la fin de mon travail. Ma mère en connaissait un grand nombre. Elle chantait aussi fort bien, et savait, quand mes frères et moi étions petits, nous endormir « en nous chantant ».

Ces soirées se terminaient par une petite collation, qu'on arrosait de bon vin du pays, ou quelquefois par une simple goutte d'eau-de-vie de marc. Avec les progrès, les veillées chez le voisin s'en sont allées. Les gens ne « voisinent plus le soir », chacun reste chez soi. On devient égoïste et méfiant, sans être pour cela plus heureux.

Les habitants voyageaient peu alors et restaient au pays. Comme le chêne de leurs forêts, ils grandissaient sur la terre où ils étaient nés et mouraient sous le même climat, pour être enterrés autour de leur vieux clocher ¹. La vie retirée que ces Chaulgnards menaient à cette époque avait bien ses charmes. La population était très unie par les liens d'une charité fraternelle, qu'on décore aujourd'hui du nom pompeux de solidarité réciproque, et ne formait pour ainsi dire qu'une seule famille. Chaque ménage tuait un porc à l'entrée

1. L'église a été reconstruite, il y a quarante ans, et le cimetière, placé à environ un kilomètre du bourg.

de l'hiver et les voisins en avaient leur part. On se rendait mutuellement service, on allait volontiers le soir les uns chez les autres « acaler des pois » (écosser des haricots), ou « délire des calons » (casser et trier des noix).

Les mariages se faisaient presque tous dans le pays et c'était rare de voir des alliances se contracter entre jeunes gens et jeunes filles de communes éloignées. La noce était alors l'occasion de repas vraiment pantagruéliques. Souvent la fête se prolongeait huit jours et les invités étaient plus d'une centaine. Après le repas, jeunes filles et garçons dansaient la bourrée. C'était la danse indigène et presque nationale. Elle nous venait du Bourbonnais et de l'Auvergne. Aujourd'hui elle est remplacée par la polka, la valse, la mazurke et la scotisch, quand ce ne sont pas d'autres danses encore plus modernes.

La religion était en honneur. Presque toute la population, hommes, femmes et enfants assistaient aux offices le dimanche, et après la messe, les hommes restaient quelque temps sur la place publique pour causer de leurs affaires. A cette religion se mêlait bien quelques pratiques superstitieuses : personne, par exemple, n'aurait changé de chemise un vendredi, ni dîné à une table où il y aurait eu treize convives. Aucune ménagère n'aurait fait la « buie » (lessive) pendant la semaine sainte. De plus, on redoutait beaucoup les sorciers (il y en avait, paraît-il, plusieurs dans le pays). A la Noël, le soir avant la messe de minuit, le père de famille mettait dans la vaste cheminée une grosse coque de bois, et après l'avoir aspergée d'eau bénite toute la maisonnée faisait sa prière à genoux autour du foyer pétillant. Cette « coque de Noël », choisie depuis longtemps parmi les plus gros morceaux de bois du bûcher, devait brûler, sans s'éteindre, jusqu'au premier janvier.

Le premier dimanche de carême, les jeunes gens apportaient sur la place publique des épines et des fagots, dérobés dans les haies et un peu partout, et le soir, à la tombée de la nuit, ils y mettaient le feu. Des feux semblables étaient allumés dans toutes les communes des environs, et on apercevait alors à l'horizon le ciel s'éclairer de divers côtés par de grandes lueurs, qui simulaient des incendies. Quand le bois était consumé, les jeunes gens dansaient une ronde autour de la braise, puis se séparaient bien avant dans la nuit. On appelait cette fête le dimanche des Brandons.

Le dimanche des Rameaux, les enfants venaient à l'église avec un bouquet de bwî (buis) enguirlandé et couvert de gâteaux et de

sucreries, qu'ils portaient à la procession, et toute la paroisse suivait. C'était le moment d'observer le vent, car le vent qui soufflait pendant cette procession devait dominer toute l'année.

La nourriture était simple, et le costume aussi. Mais la mode s'est introduite à Chaulgnes depuis vingt-cinq à trente ans, et les jeunes filles ont presque toutes remplacé, par d'affreux chapeaux à la mode, le gracieux petit bonnet à dentelles, qui leur seyait si bien.

Ainsi les anciennes mœurs et les vieux costumes disparaissent. Tout contribue à détruire de plus en plus l'amour du sol natal et le culte antique de la petite patrie et du clocher. Le patois ne tardera pas non plus à périr.

Il est donc temps de recueillir ce parler, avant peu il sera chassé par le français, qui emportera avec ce patois tous les souvenirs qu'il évoque et tous les enseignements qu'il renferme pour l'histoire du pays et de la langue.

CHAPITRE IX

UTILITÉ ET INTÉRÊT DE L'ÉTUDE DU CHAUGNARD

14. Les considérations préliminaires que nous avons exposées jusqu'ici prouvent déjà combien peut être utile et intéressante l'étude de notre patois. Il faut ajouter que les parlers vivants sont pour le philologue la terre vierge à défricher. Là, il retrouve en action une partie du travail phonétique, qui s'est accompli autrefois dans les langues anciennes. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, le phénomène du rhotacisme, qui a changé, dans certaines langues indo-européennes, le *s* intervocalique en *r*, se rencontre, avec ses différentes phases, à Château-Chinon et dans les environs. Dans la plaine *illos homines*, *illas aucas* sont devenus : *lêx ûm*, *lêx wâ* ; à Château-Chinon : *lâr ôm*, *lâr wâ* ; à Gien-sur-Cure : *lêr ôm*, *lêr wê* ; ailleurs : *lâh ûm*, *lâh wâ* ; ailleurs : *lê ûm*, *lê wâ* ; à Chougnny : *dâ ûm*, *dâ wâ* ; à Blismes : *dê ûm*, *dê wâ*, etc. ¹. Les linguistes, en effet, ne connaîtront parfaitement les langues mortes, leur évolution et leurs transformations dans le cours des siècles, que quand

1. Cf. nos 424, 425, 428, puis pronoms personnels, ch. VIII, no 475 ; tableaux XIII, XIV et cartes XI, XIV.

on aura approfondi les diverses lois phonétiques qui président aux modifications du langage vivant. Mais là ne se borne pas le fruit que nous pouvons recueillir de l'étude des parlers vivants.

Tout d'abord le patois *nous fait mieux connaître notre pays*. Le langage, en effet, est l'expression de la pensée. Et, s'il est vrai de dire qu'à chaque mot correspond une idée, en étudiant les mots, nous assistons, pour ainsi dire, à la naissance et au développement des idées de nos aïeux. La langue est l'image fidèle des mœurs et de la civilisation des peuples, c'est une grande partie de leur histoire. Or, que de souvenirs pour nous dans le parler de notre pays natal ! C'est l'idiome de nos pères. Il leur a servi exclusivement pendant plus de quinze siècles à exprimer leurs pensées. Ces mots, qui peuvent paraître barbares à d'autres hommes, sonnent agréablement à notre oreille, et renferment pour nous quelque chose de touchant. Ils reflètent la première impression que notre Nivernais, d'un côté, avec ses plaines arrosées par la Nièvre, par l'Yonne et par le beau fleuve de la Loire ; d'un autre, avec ses montagnes et ses formes sauvages ou gracieuses, avec ses sources limpides, ses étangs bleus, ses aspects variés de couleur et de végétation, a faite sur l'imagination et l'âme des hommes qui ont habité cette contrée et s'y sont endormis avant nous ¹.

Un seul exemple, pris entre mille, fera saisir notre pensée. On sait que les bœufs du Morvan sont renommés au loin. Nourris dans des prairies verdoyantes, où coule toujours une eau fraîche et abondante, ils sont employés par les habitants à tous les travaux agricoles. Tantôt ils tirent lentement la charrue dans les champs, tantôt ils transportent sur les routes de lourds chariots de bois. Rien d'étonnant que le Morvandiau ait appliqué, à ce compagnon constant de ses travaux, pour l'exciter et l'encourager dans son dur labeur, une expression typique, que nous trouvons aussi dans l'Yonne et dans presque toute la Bourgogne.

Le laboureur, qui tient la charrue, crie souvent au *bué* (bouvier), qui porte l'aiguillon et est chargé de diriger les bœufs dans le sillon : « *alô éragy dō tã bœ* », c'est-à-dire « allons, aiguillonne donc tes bœufs ». Or, ce verbe « éragner » a pour correspondant le

1. Gaston PARIS, *Les parlers de France*,¹ *Mélanges linguistiques*, fascicule III, p. 438. Lecture faite à la réunion des Sociétés savantes, le samedi 26 mai 1888.

vieux français *araisnier*, très usité au Moyen Age avec le sens d'interpeller, d'exhorter. Il est fréquent dans nos chansons de gestes. On comprend que les Francs, peuple guerrier, aient employé ce verbe au sens de *raisonner*, de *haranguer*, sens d'ailleurs étymologique, puisque *araisnier* vient de **adrationare*, « adresser un discours à quelqu'un ».

Ainsi, on lit dans la chanson de Roland :

Li quens Ogiers cuardise n'out unkes . . .
Mult fierement Carlon en araisunet :
« Veez païens, cum ocient vos humes !... »

c'est-à-dire : Le comte Ogier ne sait ce qu'est la couardise il adresse à Charles ce fier discours : « Voyez comme les païens vous tuent vos hommes. »

Puis, dans Girard de Viane :

Ses compaignons en prist a aranier.

(*Richel*, 368, fo 359 a)

Nous avons donc dans ce verbe, avec son double sens, l'expression fidèle de deux civilisations différentes : l'une composée de guerriers, l'autre d'agriculteurs. On pourrait ainsi comparer tous les mots des parlers du Morvan et de l'Ile-de-France, et on y découvrirait une image saisissante du caractère particulier et distinctif de ces deux provinces.

Ajoutez à ces avantages locaux, que l'étude approfondie du chaugnard peut jeter une vive lumière sur la *connaissance historique de notre belle langue française*. Nous avons vu, en effet, que le langage du Morvan et de Chaulgnes en particulier est frère du français, et non, comme on l'a cru longtemps, une déformation du français. C'est la même langue latine diversement modifiée. Or, le patois de Chaulgnes, transmis uniquement par la tradition orale, s'est développé spontanément et librement. Il n'a pas eu à subir l'influence de la grammaire, de la littérature ou des langues étrangères, comme le parler de l'Ile-de-France. On trouvera donc, soit dans ses sons, ses formes, son vocabulaire ou sa syntaxe, des documents capables de jeter une vive lumière sur le français lui-même. Nous verrons les mots qui n'ont pas cessé de vivre dans notre patois depuis la conquête romaine jusqu'à ce jour. Et si l'espace ne nous faisait pas défaut, nous constaterions les termes qui sont entrés plus tard, ceux qui viennent du français ou des parlers

voisins, car les mots portent avec eux les marques de leur origine, de leur âge et de leurs différentes transformations. C'est tout le passé du pays, qui revit dans les expressions de sa langue.

Mais, il faut bien l'avouer, l'élément étranger pénètre de plus en plus les patois et celui de Chaulgnes en particulier. On doit se hâter de les étudier, avant qu'ils aient perdu complètement leur physionomie. Le français s'y infiltre tous les jours. La centralisation, les communications faciles, les routes, les chemins de fer, les progrès de l'industrie et du commerce, l'instruction obligatoire, le service militaire, la presse, le journal, tout, en un mot, contribue à modifier les formes primitives de notre parler natal et à y introduire des mots nouveaux, empruntés à notre langue nationale ou aux patois voisins.

Depuis 1894 que j'ai commencé mes enquêtes sur les parlers nivernais, bien des vieillards sont morts, que j'avais interrogés, et qui ont emporté avec eux des expressions et des tours de phrase à jamais disparus.

Pour beaucoup de mots, hélas ! nous venons trop tard. Ils sont déjà morts, ou méconnaissables. Les données nous manquent pour identifier ces termes, ainsi que les points de comparaison. Ils restent là, comme des témoins à la fois et du passé et de notre ignorance.

Enfin, les parlers du Nivernais et de Chaulgnes en particulier sont intéressants pour le philologue. Outre que ce patois a sa propre histoire, il appartient, nous l'avons vu, au dialecte de la Bourgogne, si brillanté au Moyen Age. Le Nivernais, situé au centre de la France, sert pour ainsi dire de lien entre la langue du Nord et celle du Midi, entre les parlers de l'Est et ceux de l'Ouest, et offre une transition naturelle entre les uns et les autres. En un mot, les plaines et les montagnes de cette région en font un pays très varié sous le rapport du langage.

CHAPITRE X

MÉTHODE EMPLOYÉE

15. Je dois dire maintenant un mot de la méthode, que j'ai employée dans l'étude de mon patois, et dans mes enquêtes sur les parlers du Morvan pour mon travail sur les *Pronoms personnels*.

Les philosophes appellent méthode l'ensemble des règles auxquelles l'esprit est tenu de s'assujettir dans la recherche de la vérité¹. L'homme n'arrive pas du premier coup à connaître le vrai. La nature nous présente un ensemble de faits, soumis à des lois cachées, et la science a pour objet la recherche et la découverte de ces lois mêmes. De même le langage nous fournit un ensemble de faits régis par des lois, dont nous avons la raison scientifique, alors que nous découvrons, non seulement le *comment*, mais le *pourquoi* des phénomènes linguistiques. Nous verrons que dans notre patois on rencontre cette constance de causation, qui est le fondement de toute théorie rationnelle des phénomènes successifs.

Or, de nombreux facteurs président à la transformation des langues et à la vie des mots. Nommons-en seulement deux : l'*analogie* et la *constitution de notre organisme vocal*. Grâce à l'analogie, certaines formes, d'abord distinctes, sont ramenées à d'autres, soit par raison d'uniformité, soit parce qu'elles étaient moins fréquemment employées. Ainsi, autrefois et jusqu'au xvii^e siècle, on disait en français : *je treuve, tu treuves, il treuve, nous trouvons, vous trouvez, ils treuvent*, comme on conjugue encore aujourd'hui : *je meurs, tu meurs, nous mourons*, etc. L'analogie a changé le premier verbe et on dit : *je trouve*, etc., mais elle a respecté jusqu'ici : *je meurs*. Les parlers nivernais et celui de Chaulgnes en particulier sont allés plus loin, puisqu'on dit : *ĩ s mūr* (il se meurt), *fō k ĩ mūr* (il faut qu'il meure), etc. Le contraire est arrivé pour le verbe *pouvoir*. Ce sont les formes toniques qui l'ont emporté : *j pǎ, tǎ pǎ, ĩ pǎ*, ont amené : *j pǎvō, vū pǎvê; kē j pǎv*, subjonctif, etc.

Les seconds changements phonétiques reposent sur la constitution même de nos organes phonateurs. Ils sont spontanés et inconscients, au moins dans leur début ; les premiers au contraire sont dépendants de notre volonté. C'est par suite de transformations inconscientes que *castellum, cappellum, vacca, manducatum* sont devenus à Chaulgnes : *ěđļō, ěāpyō, vǎe, mājē*, et à Château-Chinon : *styō, ou sǎtyō, sǎpyō, vēs, mǝē*.

Il appartient au phonétiste de distinguer, dans l'étude des

1. Voir Albert DAUZAT, *Essai de méthodologie linguistique* dans le domaine des langues et des patois romans, lib. H. Champion, 5, quai Malaquais, Paris, 1906.

formes, celles qui sont dues à l'analogie et celles qui prennent leur origine dans la constitution même de notre organisme vocal. Mais avouons qu'il porte de préférence toute son attention sur les phénomènes physiologiques, c'est-à-dire sur les modifications linguistiques produites par la nature de nos organes phonateurs. Là, en effet, se trouve une variété de formes, de sons, qu'il peut suivre avec une curiosité toujours nouvelle et un intérêt sans cesse grandissant.

Or, pour ces études, il faut observer comment parlent les habitants des campagnes. Aussi, pendant nos vacances nous avons parcouru les villages du Morvan, interrogé et fait causer les indigènes. Nous appliquions toutes nos facultés de perception à saisir le jeu spontané des organes de la parole, les différentes évolutions des consonnes et le timbre varié des voyelles. Par nos yeux nous voyions les nombreux mouvements des lèvres, de la bouche, de la langue, etc. ; avec nos oreilles nous essayions d'apprécier les moindres nuances du son. Ainsi, par exemple, nous remarquions que la bouche s'ouvre peu et que les lèvres s'allongent et s'arrondissent du côté de Germenay, où l'on prononce : *tôt, ôfô*, pour : *tante, enfant*.

L'observation, en effet, est le premier pas qui nous approche de toute science et surtout de la science du langage. Or, « il faut observer sans idée préconçue, l'esprit de l'observateur doit être passif, c'est-à-dire se taire : il écoute la nature et écrit sous sa dictée ¹. » Bientôt, à l'observation succède *l'étonnement*, qu'Aristote regarde comme le premier degré de la science.

Qu'un village parle d'une façon et le village voisin d'une manière différente, cela peut sembler être l'effet du hasard, ou un caprice bizarre, à quiconque n'est pas poussé par la curiosité scientifique du langage. Le vulgaire ne voit dans ces patois qu'un jargon indéchiffrable, un chaos suivi d'un autre chaos, et pourtant ces parlers divers cachent une grande régularité sous leurs variétés apparentes, ces différences de prononciation sont pleines d'intérêt, et renferment, pour le linguiste, la raison des modifications futures ou passées.

La première condition c'est donc d'observer la nature. Bacon

1. Claude BERNARD. *Introduction à la médecine expérimentale*, première partie, p. 40.

compare l'investigation scientifique à une chasse (la chasse de Pan, *uenatio Panis*). Or, le simple observateur ne fait rien autre chose que de se tenir à l'affût, et d'épier, comme il le dit, soit de jour, soit de nuit, l'occasion de surprendre la nature.

C'est dans cette poursuite acharnée des phénomènes linguistiques, qu'ont été employés tous nos loisirs. Au lieu de faire de la phonétique dans le cabinet, nous avons étudié le langage en plein air, comme l'a si bien dit M. Michel Bréal, et nous sommes à bonne école, parce nous avons la nature comme guide et maîtresse.

Sur les 313 communes de la Nièvre, nous en avons exploré plus de la moitié et nous nous représentons le Nivernais comme un vaste laboratoire, où fermentent et s'élaborent, dans une variété infinie, les modifications inconscientes des parlers morvandiaux. Chaque village est pour ainsi dire un creuset dans lequel s'agitent et se combattent, avec des alternatives variées, les forces incalculables qui broient, éparpillent ou soudent ensemble les éléments soumis à leur action. Là, un travail sourd et lent nous avertit que les transformations sont à peine commencées. Ici, les cornues sont en pleine activité, les mélanges se préparent, les évolutions s'accomplissent et on entend partout bouillonner la masse linguistique. Plus loin, les fourneaux sont déjà éteints et presque froids, le résidu que nous y trouvons suffit à peine pour nous aider à constater le travail phonétique des âges précédents. Ailleurs, nous entendons le bruit sourd de ces formes encore latentes, le grondement lointain de ces combinaisons futures, qui feront explosion d'ici quelque temps, si la langue française, ou quelque autre cause, ne vient point arrêter ou contrarier ces masses en mouvement. Nous assistons à tous ces phénomènes du langage, nous voyons ces éléments divers s'unir ou se désagréger, se combiner ou se fondre, ici, dans une unité parfaite, là, dans une variété infinie, d'après des principes certains et déterminés, d'après des lois fixes et merveilleuses. Spectateur attendri et curieux, nous avons suivi fidèlement toutes les phases de ces parlers vivants, témoin impartial et sincère nous avons noté et enregistré, grâce à une investigation scientifique et consciencieuse, leurs développements successifs ou leurs arrêts momentanés, et nous éprouvions alors cette joie indicible, que goûte et savoure le savant à la poursuite et à la découverte des secrets de la nature.

Mais il ne suffit pas d'appliquer ses facultés de perception à la constatation des phénomènes de la parole, il faut pouvoir saisir toutes les modifications délicates et fugitives des sons, les mouvements et les vibrations de notre organisme vocal, pour découvrir les grandes lois, qui se cachent sous la trame mêlée de ces agents divers.

Or, notre oreille, si délicate soit-elle, ne saurait percevoir toutes les nuances du son, et d'ailleurs le langage est trop compliqué pour que nous puissions, avec le seul secours de l'ouïe et de la vue, le décomposer sûrement et attribuer aux différents organes de la voix la part qui leur revient. De plus, « la parole est ailée et à peine a-t-elle franchi la barrière des dents », pour parler le langage figuré des poèmes homériques, que déjà elle s'est évanouie.

Par la méthode graphique nous la fixons, nous la photographions pour ainsi dire sur le papier. Alors nous pouvons étudier à loisir tous les sons ainsi enregistrés, les analyser, les comparer, les mesurer avec une précision merveilleuse.

En outre, souvent nous croyons entendre un son, tandis que c'est un autre qui a été prononcé, de sorte que quelquefois notre oreille a besoin d'être corrigée et aidée, ou plutôt le jugement que nous avons de la perception d'un son ; de même nos yeux ont besoin aussi d'être secondés. D'ailleurs, certains sons nous parviennent tellement affaiblis ou indécis, que nous pouvons à peine les entendre, encore moins les analyser. Il faut donc chercher les moyens d'atteindre la réalité en dehors de nous, de venir au secours de nos organes, d'étendre leur champ d'action, de doubler leur puissance, pour que rien ne leur échappe, enfin de substituer la réalité objective à notre impression personnelle. Ainsi, par exemple, notre rétine n'est pas sensible aux rayons ultra-violets et cependant ils existent. Présentons, en effet, une plaque photographique à l'action de ces rayons, cette plaque sera influencée par eux, et nous révélera des phénomènes, où ces rayons jouent un rôle, tout en restant invisibles à nos sens.

Il en est de même des sons. Quelques-uns sont à peine formés, d'autres sont en voie de disparaître, les uns et les autres sont imperceptibles, comment les saisir ? Dans certains endroits de la Nièvre on dit : *evö, ewö, jvö, efö, svö, swö ; vnî, mnî ; fô ti kè j eāt*, ou *fô ti kè e eāt*, etc., etc. Notre oreille ici est en défaut pour percevoir ces nuances fugitives, elle a besoin d'être aidée et soumise au contrôle de l'expérimentation.

Or, la méthode graphique répond encore à toutes ces questions ¹.

On peut voir la description complète de tous les appareils de la méthode graphique dans l'abbé Rousselot : *Principes de phonétique expérimentale*, H. Welter, éditeur, rue Bonaparte, Paris, 1897.

Je dirai simplement qu'elle consiste à recueillir, sur un cylindre enregistreur, mû par un mouvement d'horlogerie, le tracé des ondes sonores, et à prendre les mouvements et les vibrations des organes de la parole, à les écrire et à les fixer sur une feuille de papier, pour les étudier ensuite, les analyser, les comparer et les mesurer. Grâce à la méthode graphique « nous pouvons saisir les phénomènes linguistiques dès leur première apparition ; nous pouvons en noter les progrès successifs et en recueillir les dernières traces avant leur complète disparition. En un mot, cette méthode nous permet d'écrire et d'étudier les transformations inconscientes du langage ». Abbé Rousselot.

J'ai seulement appliqué cette méthode, comme je l'ai dit, à l'étude des palatales dans le patois de Chaulgnes, parce que l'évolution de ces sons est très riche, très compliquée et en pleine activité dans ma langue maternelle. Je me défiais de mon oreille, voilà pourquoi j'ai employé le palais artificiel.

1. J'ai parlé de cette méthode dans : *Le patois du Morvan étudié au phonomètre*, Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, p. 1-9, troisième série, t. VII ; dans *L'évolution des parlers du Nivernais, étudiée d'après la méthode graphique*, Compte rendu du quatrième Congrès scientifique international des catholiques, tenu à Fribourg (Suisse), 1897, et dans *Origine et histoire des parlers du Nivernais*, Revue du Nivernais, 1898, 6^e article. Cf. aussi Université de Paris, Inauguration des *Archives de la parole*, 3 juin 1911, le discours de M. F. Brunot. Paris, imprimerie Albert Manier, 1911.

DEUXIÈME PARTIE

PHONÉTIQUE DU PARLER DE CHAULGNES

Cette seconde partie comprendra deux sections :

1^{re} SECTION : *Voyelles*.

2^e SECTION : *Consonnes*.

Auparavant il est utile de dire quelques mots de la prononciation du latin.

CHAPITRE XI

PRONONCIATION DU LATIN

16. Dans la première partie ou introduction, nous avons vu *l'histoire externe* des parlers du Morvan et de celui de Chaulgnes en particulier. Nous savons que c'est du latin vulgaire, qui s'est transmis depuis la conquête de la Gaule par les Romains jusqu'à nous, par une suite ininterrompue de transformations. Nous allons, dans cette seconde partie, étudier *l'histoire interne* du chaulgnard, c'est-à-dire son développement intime depuis César jusqu'aujourd'hui. Nous le répétons, l'évolution d'une langue comprend quatre parties : le développement : 1^o de ses sons, 2^o de ses formes, 3^o de son vocabulaire, 4^o de sa syntaxe. Pour limiter notre travail, nous ne parlons que des sons du chaulgnard, c'est-à-dire de sa *phonétique*.

La phonétique du parler de Chaulgnes remonte, comme sa morphologie, son vocabulaire et sa syntaxe, à la phonétique, à la morphologie, au vocabulaire et à la syntaxe latine. Les sons de mon pays natal représentent donc des phonèmes latins, naturellement bien modifiés depuis dix-huit siècles qu'ils se transmettent de bouche en bouche. Pour en faire l'histoire il faut connaître la

prononciation de chaque son latin, et voir les différentes transformations qu'il a éprouvées, pour arriver jusqu'à nous. D'où nécessité de connaître la prononciation de chaque phonème latin (voyelles et consonnes), au moment de la conquête des Gaules. Je donnerai la prononciation latine au fur et à mesure que je parlerai de chaque son¹. Pour le moment, je me contente de dire que les latins possédaient cinq voyelles, qui pouvaient être longues ou brèves : ā, ă, ē, ĕ, ī, ĭ, ō, ȳ, ŭ. Le latin classique avait en outre reçu du grec une voyelle appelée *u* grec, notée par la lettre *y*, et qui se prononçait comme notre *u*, c'est-à-dire *ū*.

Il ne faut pas confondre la quantité d'une voyelle avec la quantité d'une syllabe. Au point de vue de la mesure d'un vers *lectum* et *tectum*, *bellam* et *stellam* sont métriquement échangeables, mais les voyelles n'avaient pas la même quantité dans la prononciation. La quantité métrique ne nous renseigne donc pas sur le timbre des voyelles, quand elles étaient entravées. Ainsi les deux syllabes *lect* et *tect* comptaient pour deux longues, mais l'*e* du premier était bref, et l'*e* du second était long, parce que *lēctum* a abouti à *lit* en passant par *lieit*, et *tēctum* à *toit* en passant par *teit*. De même *bēllam* avait un *e* bref et *stēllam* un *e* long, car le premier a fait *belle* et le second *étoile*.

Les cinq voyelles latines, longues et brèves, se transformèrent peu à peu sous l'influence de l'accent. A l'origine, l'accent mettait sur la voyelle qui le portait une différence d'acuité, c'est-à-dire que la voyelle, qui en était affectée, était prononcée sur une note plus aiguë que les autres syllabes privées d'accent. Peu à peu, vers le II^e ou III^e siècle après J.-C., cet accent d'acuité devint un accent d'intensité, c'est-à-dire que la syllabe accentuée fut prononcée non plus sur une note plus aiguë, mais sur un ton plus fort, et alors sous l'influence de cet accent d'intensité, les voyelles changèrent de timbre, en sorte que toutes les voyelles longues accentuées, à l'exception d'*a*, prennent peu à peu une prononciation fermée, et toutes les voyelles brèves accentuées, une prononciation ouverte.

1. Les lecteurs qui désirent avoir une idée d'ensemble sur la prononciation du latin peuvent lire mes ouvrages : *La prononciation du latin classique*, Imp. Vallière, Nevers, 1902 ; *La prononciation du latin*, discours des prix, 1908, Imp. Sillard, Corbigny ; *Traité de la prononciation normale du latin*, Imp. Veuve Poussielgue, Paris, 1909, 15, rue Cassette, et deux articles sur la même question, parus dans *l'Enseignement chrétien*, 1^{er} octobre 1910, et 1^{er} juin 1911.

Ainsi, au lieu des cinq voyelles, tantôt longues, tantôt brèves du latin classique, on eut huit voyelles, tantôt ouvertes, tantôt fermées, parce que l'*ē* et l'*ī* s'étaient fondus en *é*, l'*ō* et l'*ū* en *ó*. Les voyelles du latin classique deviennent donc, plusieurs siècles après la conquête de la Gaule, les voyelles romanes *ā, á, è, é, ò, ó, i, u* (prononcé *ou*)¹.

PREMIÈRE SECTION

VOYELLES

CHAPITRE XII

VOYELLES TONIQUES

17. Nous verrons, dans le cours de ce travail, que la voyelle est l'élément le plus mobile du langage, et que si les consonnes se transforment, elles sont cependant plus stables que les voyelles. C'est que « l'organe de la parole est un merveilleux instrument, et il n'a pas de plus belles notes que les voyelles. Aussi, n'est-il pas étonnant que, pour les reproduire dans toute leur pureté, il exige un exécutant habile. Ce n'est pas, en effet, en un seul point que la pression doit s'exercer, mais en trois, et cette pression elle-même doit être mesurée avec rigueur. Les lèvres, la langue, le voile du palais ont des positions fixes à garder, et avec une tension déterminée. Le moindre excès, comme le moindre défaut dénaturent le son. Rien donc ne paraît être plus mobile que les voyelles, et l'on s'attendrait à leur voir subir des modifications capricieuses, entièrement soumises aux actions individuelles. Il n'en est rien pourtant. Les évolutions vocaliques sont fixes et se produisent toutes dans des directions que nous pouvons aussi bien prévoir d'avance que reconnaître une fois accomplies »².

Quelques exemples pris dans les parlers du Morvan donneront une idée de cette mobilité des voyelles : **frigidum*, **siccum*, **solīculum*, **drēctum*, **spīssum* sont devenus à Chaulgnes

1. Cf. abbé ROUSSELOT, Classification des voyelles, p. 17-32 dans *Revue de phonétique*, tome I, 1^{er} fascicule, Paris, 1911.

2. L'abbé ROUSSELOT, *Les modifications phonétiques du langage*, p. 268.

et sur les bords de la Loire : *frĕ, sĕ, sũlĕ, drĕ, ăpĕ*; dans les Amognes : *frĕ, sĕ, sũlĕ, drĕ, ăpĕ*; à Beaugny. près Clamecy, et dans une partie du Morvan : *fră, să, sũlă, dră, ăpă*; à Dornecy : *fră, să, sũlă, dră, ăpă*; à Château-Chinon : *frĕ, sĕ, sũlĕ, drĕ, ăpĕ*.

Nous verrons dans le cours de cette étude pourquoi et comment les voyelles se transforment plus facilement que les consonnes, toutefois, les unes et les autres, dans leur développement, obéissent à cette règle générale : *Les mêmes sons, dans les mêmes conditions physiologiques et dans des limites déterminées de temps et de lieux, se transforment d'une façon absolument identique.*

Nous parlerons d'abord des voyelles *toniques*, puis des *atones* et enfin des *protoniques*.

Les voyelles *toniques* ou *accentuées* eurent un sort différent suivant qu'elles étaient *libres* ou *entravées*.

En latin vulgaire, une voyelle est dite *libre*, quand elle est suivie d'une seule consonne terminant le mot : *cor*, ou quand elle termine la syllabe, soit à la fin d'un mot : *me, te, pro*; soit à l'intérieur d'un mot devant une voyelle : *uia, mea, Deus*, devant une consonne : *ma-num, ta-lem, du-ra-re, me-sem* (clas. *mensum*), devant une muette suivie d'une liquide : *ca-pra, fe-brem, ma-trem, ue-clum* (clas. *uetulum*) *inte-grum*.

Une voyelle est dite *entravée*, quand elle est suivie d'un groupe de consonnes autres qu'une muette plus une liquide : *por-ta, al-tum, os-te, fac-tum, rup-ta, cam-pum, lak-sat* (*laxat*), *sek-s* (*sex*), *cas-tellum, uir-tu-tem*; la consonne redoublée rend également fermée la syllabe précédente : *ual-le, mit-tat, sic-cum, cap-pa*.

L'entrave peut être *latine*, c'est-à-dire qu'elle existait déjà en latin, comme dans *por-ta*, elle peut être *romane*, c'est-à-dire dater seulement de l'époque romane, par suite d'une voyelle tombée à cette époque, ex. *as(i)no*.

CHAPITRE XIII

a LATIN ET ROMAN, C'EST-A-DIRE *ă* ET *ǣ* DU LATIN CLASSIQUE

I. — Traitement normal.

18. 1) Libre, *a* tonique latin, dans une syllabe ouverte, pouvait être long ou bref en latin classique, il est *toujours long* dans le latin

populaire. Cet *ā* long, frappé de l'accent tonique, s'est dédoublé en *aa*, puis *aē*, puis *é*, qui dans la langue actuelle de Chaulgnes est :

(α) *ē* ouvert, quand il est suivi d'une consonne sonore :

*amārum*¹ *āmēr*, *clārum* *klēr*, *hospitāle* *ôtēl* (fém.), *taīe* *tēl*, *sāl* *sēl*, *a* la *ēle* (aile) *ēl*, devenu *āl* sous l'influence de *l*.

Dans les Amognes, à Sancy, Giverdy, *sāl* → *sē*, et aussi dans le Morvan : Chiddes et Dun-sur-Grandry; *dē lā sō* à Trembly (Saône-et-Loire) et à Ennezat (Puy-de-Dôme).

Mais *illum quālem* → *lķæł*.

19. (6) *ē* moyen, quand il est final en roman :

pratum *prē*, *gratum* *grē*, *latum* *lē*, *clauem* *klē*.

De même, dans les infinitifs en *are* : *cantare* *chanter* *ēātē*, *inflare* *enfler* *āflē*, *amare* *āmē*.

De même, dans les participes passés en *atum* : *cantatum* *ēātē*, *donatum* *donē dūnē*, *amatum* *āmē*, *gelatum* *jlē*, *peccatum* *pēēē*, *piscatum* *pēēē*, *blatum* (participe : *ablatum*, de *auferre*, ce qu'on enlève, la récolte) *blad blē*.

A Tannay : *blatum* *blā*, *pratum* *prā*.

20. (γ) *ē* fermé long, quand il est suivi en roman d'un *e* féminin, qui a disparu :

**diŭrnata*² *journée* *jŭrnē*, **rosata* *rosée* *rŭzē*, **annata* *année*, *ānē*, **corata* *kŭrē*.

De même, dans les participes en *ata* : *cantatam* *chantée* *ēātē*, *donatam* *donée* *dūnē*, *amatam* *āmē*, *gelatam* *gelée* *jlē*.

De même, dans certains mots, par suite de l'amuïssement de lettres subséquentes :

nasum *nes nē*, *pātem* *pedre père pē*, *mātem* *medre mère mē*, *frātem* *fredre frère frē*, *clāra* *clère klē*, *amāra* *amère āmē*.

Remarque I. — 1° On voit que l'*ē* moyen existe à la finale dans les syllabes toniques, comme dans certaines provinces de l'Ouest,

1. *m* final avait disparu : *amārum* → *amāru*, nous l'écrivons pour la plus grande commodité des lecteurs.

2. * devant un mot latin indique une forme hypothétique, c'est-à-dire restituée par induction, et qui ne se trouve pas dans les dictionnaires latins.

tandis que l'*ê* moyen, en parisien, ne se trouve à la tonique que devant une consonne, ou bien à l'atone; de plus, notre *ê* moyen a une valeur morphologique : il indique le féminin, le pluriel, ou la disparition récente d'une consonne. Comme nous le verrons, il en est de même en général des autres voyelles moyennes (*i, o, u, a*). Cette valeur morphologique des voyelles moyennes, devenant fermées au féminin et au pluriel, se trouve dans d'autres patois de la France, dans tous ceux du Morvan et en particulier dans celui de Pouilly-sur-Loire (cf. n° 21. Rem. 3).

On explique de la façon suivante ces trois nuances d'*ê* : La voyelle fermée, en se détendant, se transforme en la moyenne : *é* en *ê*, *î* en *i*, *ó* en *o*, etc.; il n'y a rien là qui doive nous surprendre : la langue s'abaisse et se rapproche de la position du repos. On comprend comment la détente d'une voyelle ouverte peut avoir pour effet une élévation de la langue et se traduire par une voyelle moyenne. C'est ce qui s'est passé en général dans les patois, où les atones se ferment à mesure qu'elles s'affaiblissent¹. Par exemple, c'est ainsi que *uacca* et *scala* ont pu aboutir à Ennezat (Puy-de-Dôme) à *vãtsõ*, *ĩtsãlõ*, et dans mon patois : à *vãe* et à *ẽeĩl*, par un affaiblissement progressif de la finale jusqu'à extinction complète. L'*a*, d'un côté s'est fermé, puis d'un autre il s'est labialisé pour s'éteindre ensuite. En effet, la langue, en se détendant, grandit de volume et se soulève sur le plancher de la bouche. La capacité résonnante est diminuée d'autant et le son devient plus aigu.

Remarque II. — *Çasa* (proprement cabane, demeure), qui a fait *chez* en français, en passant par *chiese chies ches*), parce qu'il a été traité comme atone, étant devenu préposition, a donné *ẽã* à Chaulgnes : *ẽã lãĩ*, *ẽã ẽl*, *ẽãz ẽ*.

21. (*ê*) *ã*, devant une labiale :

(clas. *rapum*) *řapa řaba řève řãv*;
sãpa saba sève sãv;
cãpra cabra chièvre cãv;
řaba řava řève řãv, *ãmat aime ẽm*.

1. Abbé ROUSSELOT, *Études de prononciations parisiennes*, La Parole, juillet 1899, n° 7, p. 496.

21 bis. 2) *Entravé*, *a* tonique latin reste *a*, mais peut s'allonger par la chute de la consonne entravée. L'entrave peut être constituée par : *bi*, *li*, *ni*, *pi*, *vi*, etc., où l'*i* est semi-consonne :

arca arche ārē, *uacca vache vāē*, Château-Chinon *vēs*.

**sarpa sārṑp*, *barba bārṑb*, *garba jārṑb*, *lardum lard lār*, *partem part pār*, *martium mars mār*, *quartum quart kār*, *anima anme ām*, *sabulum sable sāb*, *arborem arbre āb*.

**rabia* (clas. *rabiem*) *rāj*, Château-Chinon *rēz*, *allium ail āy*, *palea paile pāy*, *tripalium* (de *tres* trois et *palus* pieu, sorte de chevalet (instrument de torture) formé de trois pieux), *trevail trāvāy*, *quacola caile kāy*, *macula maile māy*.

**montania montagne mōtāy*, *campania champagne ēāpāy*.

Remarque. — 1° Comme on peut le constater par les exemples donnés, *a* est bref après une ancienne *l* mouillée, tandis qu'il est long à Paris, où on dit : *āy*, *pāy*, *trāvāy*, *kāy*, *māy*, etc. On rencontre déjà cet *ā* long à Pouilly-sur-Loire, canton situé environ à 22 kilomètres au nord de Chaulgnes.

2° Au pluriel, *a* entravé devient fermé et long :

catum ēā, *catos ēā*, *saccum sā*, *saccos sā*, **drappum drā*, **drappos drā*.

3° A Pouilly-sur-Loire, *a* entravé est tellement fermé qu'il devient presque *o* ; on dit : *ē ēā*, *dē ēā* ; *ē rā*, *dē rā*, *ē drā*, *dē drā*, *ē sā*, *dē sā*, etc. Nous verrons qu'il en est de même pour le pluriel dans les mots en *ā*, qui deviennent *ō*. Cf. *ō + n*, n° 123.

4° Ainsi, on distingue comme à Paris trois *a* : *ā* ouvert : *ārē*, *ā* moyen : *ēā*, et *á* fermé : *ām*. Le premier tend vers *ē*, et c'est cette étape qu'il a suivie dans le Haut-Morvan, et le second tend vers *o*, comme à Pouilly-sur-Loire¹. L'*ā* moyen est prononcé avec les muscles de la langue et des lèvres complètement relâchés. La langue est naturellement étendue sur le plancher de la bouche, les mâchoires s'écartent sans effort et le larynx donne un son qui résonne dans la cavité molle et flasque. L'*á* fermé est au contraire prononcé avec les muscles tendus, la langue reculée en arrière et les lèvres légèrement contractées. Pour peu que les lèvres se rapprochent, l'*a*

1. Cf. *Revue de Phonétique*, publiée par l'abbé Rousselot et Hubert Pernot, t. I, *Dictionnaire de la prononciation française*, p. 85-87.

devient *â*, comme à Pouilly. L'*â* ouvert se prononce avec la langue un peu élevée dans sa partie antérieure et un peu abaissée vers sa racine, avec les commissures des lèvres légèrement écartées. Si la langue s'élève encore un peu, l'*â* passe à l'*ê*, c'est ce qui arrive dans le Haut-Morvan où *uacca* et *male habitum* ont donné *vês* et *mlêd*¹.

5° Une remarque que je fais ici une fois pour toutes et qui s'applique par conséquent aux autres voyelles, c'est que ces différences de voyelles ouvertes, moyennes, fermées, ne sont pas tellement délimitées, qu'un même mot ne puisse successivement passer par l'une ou l'autre de ces catégories, suivant sa place dans la phrase.

II. — Éléments perturbateurs.

1) *a* suivi d'une palatale.

22. (α). Lorsque *a* est suivi d'un *i*, soit que cet *i* existe déjà en latin, comme dans *basiat*, *paria*, **crassia*, soit qu'il se dégage, à une époque postérieure, d'une palatale, comme dans *plaga*, *lacte*, *laxat*, etc., cet *i* se réunit à *a*, pour former la diphtongue *ai*. Cette diphtongue portait primitivement l'accent sur *a*. Peu à peu l'accent a passé sur *i* et *ai* est devenu *aî*, puis *ê* ouvert par la disparition du premier élément de la diphtongue. Cet *ê* ouvert peut se fermer par l'amuïssement de la consonne subséquente. Ainsi on a :

1° D'une part :

**crassia* *graise* *graise* *grês* ;

basiat *baise* *baïse* *bêz* ;

¹ *paria* *paire* *paër* *pêr* *pê*, à cause de l'amuïssement de l'*r* final.

pacem *pê*, *magis* *mê* dans *iam-magis jâmê*. A Château-Chinon *pacem* a fait *pâ*, comme *magis* *mâ*.

2° D'autre part :

factum *fait* *faît* *fêt* *fê* ;

lacte *laît* *laêt* *let* *lê* ;

1. Cf. *Pronoms personnels*, ch. VIII, l'*Article*, et tableaux IX, XIII, et Carte XIV.

Cl. E. PHILIPON, *Les Parlers du Duché de Bourgogne aux XIII^e et XIV^e siècles*, p. 513, n° 16.

laxat (*laksat*) lāiset laešet lēse lēs;
magide mē, rādiūm rē, māiūm mē.

A Vandenesse, factum fē, lacte lē, à Montceaux-le-Comte, fā, lā.

Cf. C médial devant *e* ou *i* et précédé d'une voyelle — dans les protoniques : *Palatales*¹.

Remarque. — 1° Dans *ācrem*, *acrōrem*, *mācrum*, la palatale *c* suivie de la liquide *r* s'est changée en sonore *g*, en développant un *i*, puis a continué son évolution *ēgr*, *ēgrār*, *mēgr*, devenu *māgr* à Tannay.

2° Nous avons déjà dit n° 21, 2, que dans certains mots, comme *rābia*, *pālia*, *montānia*, l'*i*, au lieu de s'unir à l'*a*, formait entrave avec la consonne précédente et maintenait l'*a*.

3° Est un mot d'emprunt, quoiqu'ancien et fort usité : *cāua kāv*.

23. (ē). Dans le suffixe *-aticum*, l'*a* s'est conservé dans le patois de Chaulgnes, mais il s'est changé en *ē* dans le Haut-Morvan. Cf. *Palatales C*, n° 258, Rem. 2 :

**damnaticum* *domage dāmaj*, **uillaticum* *vilāj*, **auraticum* *ōrāj* (fém.), **uiaticum* *vwēyāj*, **aetaticum* *āj*, **ma(n) sionaticum* *mēnāj*, **pasquaticum* *pākāj*, **saluaticum* (clas. *siluaticum*) *sōvāj*, **formaticum* *frūmāj*, **coraticum* *kūrāj*.

A Château-Chinon : *sōvēz*, *vīlēz*, *kūrēz*, *ēz*, etc.

A Melay, Beaubery et Trambly (Saône-et-Loire) : *adz*, *sōvādz*, *vīlādz*, *frōmādz*.

Remarque. — Dalmatica a fait *daumaire dōmē*, parce que c'est un mot qui a pénétré plus tard dans la langue. Il nous vient de l'Église. Ce mot est très employé, non seulement dans le Nivernais, mais dans tout le centre de la France.

24 (γ). Le suffixe *-arium*, au lieu d'aboutir à *air*, est devenu *-ier*, puis *yē*, comme en français :

**molīnarium* *meunier mēyē*;
panarium *panier pāyē*;

1. Cf. E. PHILIPON, *Les Parlers du Duché de Bourgogne aux XIII^e et XIV^e siècles*, p. 508, n° 9.

- *pomarium *potier pūmyĕ*;
- operarium *ouvrier uvergĕ*;
- *febrarium (clas. *februarium*) *fĕvriĕr fĕvĕrgĕ*;
- *extranearium *ĕtranger ātrājĕ*;
- *carnarium *charnier ĕāryĕ*;
- *cardinaria *charnière ĕāryĕ*;
- carpentarium *charpentier ĕarpāĕĕ*;
- collarium *colier kōgĕ*;
- scalarium *eschalier ĕĕāgĕ*;
- *lactarium *laitier lĕĕ*;
- auricularium *oreillearium oreilĕier ōrigĕ*¹.

Le *y* s'est uni à la consonne précédente : *n*, *t*, *l*, pour la mouiller. Nous verrons ce mouillement sur le palais artificiel, dans l'étude des palatales.

Dans le Morvan, le suffixe *-arium* a donné habituellement : *ĕ*, *pōmĕ*, Marigny-sur-Yonne, Anthien ; *ōvrĕ*, *māle*, *pĕnĕ*, *pōmĕ*, *fĕvĕrĕ* à Moux ; *mālē*, *pĕnĕ*, *pōmĕ*, *fĕvre*, *ōvrĕ* au Gué-Girauld ; *pĕnĕ*, *pūmĕ* à Château-Chinon ; *pĕnĕ*, *mālē*, *pōmĕ*, *ōvrĕ*, *fĕvrĕ* à Sermages.

Dans Saône-et-Loire *-arium* a abouti à *i*, à Melay : *māni*, *pĕni*, *pōmi*, *ūvri*, *fĕvri*, *ĕtrādĕzi* ; à Beaubery et à Trambly : *mōni*, *pāni*, *pōmi*, *ĕtrādĕzi*, *ūvri*. De même dans l'Allier, à Abrest : *pāni*, *pūmi*, *fāvri*, *ĕtrāji*. A Minot (Côte-d'Or) : *mānā*, *pna*, *pōmā*, *grānā*, *āvrā*, *ĕārbōnā*, *fāvrā*, *sātā* de *semitarium*.

2) *a* libre précédé d'une palatale.

25. *a* libre précédé d'un *i*, soit que cet *i* existe déjà en latin, comme dans *basiare*, **bassiare*, *calcare* (calcāre), soit qu'il se dégage, à une époque postérieure, d'une palatale, comme *laksare* (*laxare*), *negare*, *pacare*, se combine avec cet *i* pour donner, comme en français, la diphtongue *ié*. C'est ainsi que l'on a eu, pour les terminaisons *-are* (verbes) *-atum*, *-are* (substantifs), *-atem* : *ier*, *iĕ*, *ier*, *tiĕ* ; que l'on a eu *capra* *chièvre*, *carum* *chier*, *caput* *chief*, en ancien français et dans le parler de Chaulgnes.

1. Cf. E. PHILIPON, *loc. cit.*, p. 509, n° 12.

Cette ancienne diphtongue *iē* a été réduite et a eu une fortune très diverse dans le patois de mon pays.

(α). *Iē* est devenu *ē*, comme en français, dans :

carum *chier* *ēēr*, *escała* *eschiele* *ēēl*, et dans les infinitifs en *-are* : *laksare* (*laxare*) *lēšē*, *calceare* *ēōšē*; **bassiare* *bēšē*, *basiare* *bēžē*, **adgenūculare* *ājnūgē*, *baiulare* *bāgē*, *pacare* *pēgē*, *necare*, *nēgē*, *plicare* *plēgē*, **implicare* *āplēgē*.

26. *Remarque.* — *Iē* est resté jusqu'aujourd'hui dans beaucoup de mots terminés en *-arium*, quand ce suffixe était précédé d'une palatale :

**uaccarium* *vāeyē*, *porcarium* *pōreyē*, **persicarium* *pēeyē*, *picarium* *piēyē*, auxquels il faut joindre *capra* *eyāv* et *gōeyē* (franc. *gaucher*).

27. (β). *Iē* est devenu *i* dans : **cūneata* *kūnī*, **būcata* *būī*, à Marigny-sur-Yonne : *bāj*, comme *ortica* *ūrtīj*; **buccata* *būēī*, **araneata* *ārīyī*, **brachiata* *brāsi*, **pūgnata* *pūyī*, **areata* *ēī*, *ērī* à Tamnay; **adbeccata* *ābēī*, et par assimilation *āpēī*, puis par agglutination de l'*a* initial avec l'article *lā* *pēī*, **laqueata* *lāsī*.

Remarque. — 1° On dit aussi *lā bāsī*, pour désigner « la pierre à évier » de **bacciata*. Cf. le poitevin *bassée*, qui a le même sens, et le berrichon *bassie*.

2° Le participe passé *forcé*, dérivé de *force*, a encore la forme *fōrsī*, pour exprimer une « hernie », on dit même dans les composés : *dēfōrsī*, *rāfōrsī*. Tous ces exemples prouveraient qu'anciennement les infinitifs de la première conjugaison, précédés d'une palatale, étaient en *ir* dans le parler de Chaulgnes. La langue actuelle n'en possède plus que quelques-uns : **abantiare* *āvāsī*, « *s ā vā bē t āvāsī* », c'est-à-dire « cela va bien t'avancer », et *ākūrsī* de **adcūrtiare*. Ces exemples sont les seuls qui restent dans le parler actuel de Chaulgnes. Les autres mots, qui sont dans le même cas, ont subi l'analogie du traitement normal. Mais, au temps de Macé (au XIV^e siècle), né à La Charité-sur-Loire, mon chef-lieu de

canton, qui se trouve à peine à 10 kilomètres de Chaulgnes, on avait encore des infinitifs et des participes en *te* rimant avec des mots en *ie*, comme : *baissée, baillée, prisee, aidée*, rimant avec *finie*, etc., ce qui prouve qu'on prononçait alors *ie*.

J'ai d'ailleurs entendu à Onlay, de la bouche d'une vieille femme, la forme *ābrāēī* *imbrachiare et plusieurs autres, que j'ai oublié de noter.

A Franvache, commune de Villapourçon, j'ai noté : *i m sâ bēēī*, participe, mais à l'infinitif *i fō s bēēē*.

Il en est de même dans les parlers de Pont-l'Évêque (Calvados), *Revue de philologie et de littérature*, 1907, p. 91, où M. Guerlin de Guer remarque aussi que la réduction de *iē* à *ē* a été plus ou moins lente à se produire, suivant qu'il s'agissait des formes de l'infinitif ou du participe passé masculin. Ainsi, sur le sol normand, on rencontre au moins trois combinaisons : 1° infinitif *i*, part. passé *i*; 2° inf. *yé*, part. passé *i*; 3° inf. *i*, part. passé *i*. Comme dans la Nièvre, les formes en *i* du participe passé masculin et féminin ont plus de résistance que la même forme à l'infinitif, parce que l'analogie a agi plus facilement sur l'infinitif.

J'ai d'ailleurs trouvé communément, pour ne pas dire toujours, à Beaubery, Trambly et Melay (Saône-et-Loire), arrondissements de Charolles et de Mâcon :

*cambiare *tsādzī*, manducare *mādzī*, *repropiare *rēprōtsī*, *cūneare *kōŋī*, balneare *bēŋī*, uindemiare *vādādzī*, *captiare *tsāsī*, *cūmīnitiare *kōmāsī*, *abantiare *āvāsī*, *bassiare *bēsī*, *directiare *dērsī*, *hīrpiciare *ēsī*, collocare *kūtsī*, excorticare *ēkōrtsī*, siccare *sētsī*, *tripaliare *trāvāyī*, strangulare *ētrāyī*, uigilare *vēyī*, mercatum *mārtsī*, mais commeatum *kōdzē* est un mot récent.

3) *a* libre entre deux palatales.

28. (α) *a* libre placé entre deux palatales donne primitivement la triptongue *iei*, qui s'est réduite à *i* :

iācet jīeist jīst jī;

ciācat chīeiet chīet ēī;

castoriācum castrīācum chīstri ēītri sītri.

29. (6) Le suffixe *-iācum*, qui terminait autrefois un grand nombre de noms de lieux de la Nièvre¹ — plus de trois cents encore actuellement remontent à ce suffixe — a abouti à *i* (*y*), le plus souvent en passant par *iei*, exemples : *Corbigny*, *Ecclesia de Corbegny* 1191 (*Cartulaire général de l'Yonne*, II, 433); *Fleury*, *Flori* 1287 (*Registre de l'évêché de Nevers*); *Épiry*, *Espiry* 1406 (*Archives de Marcilly*); *Germigny*, 1481 (*Collection de documents originaux de Canat de Chizy*); *Amazy*, *Amaisi* 1144, *Colmery Columbariacus* 600, et *Colmeri* 1246, etc., etc.

D'autres fois *-iācum* a abouti à *i* (*y*) en passant par *yě*, surtout dans le Haut-Morvan et dans les noms principalement où la terminaison *-iācum* est précédée d'un *n*, qui a été mouillé au contact de l'yod. Exemples : *Alligny*, *Alligneium* 1281, *Chougny*, *Chooigne* 1236, *Choigne* 1456, *Chognai* 1478, *Guipy Wispeium* 1156, *Guispeio* 1156 et 1130, *Guispe* 1130².

Remarque. — Il y a toute une classe de mots qui font exception, celle des dérivés du suffixe *-ārium*, précédé d'une palatale, qui donne *-ier* puis *yě*, comme nous l'avons vu n° 24 (*γ*) (*le suffixe -arium*), et non *ir* :

*uaccarium *văeyě*, porcarium *pōreyě*, *persicarium *pěeyě*, *sortiarium *sōrsyě*, *uinearium *viņě*, uiridiarium *vārjě*, *berbicarium *bārjě*.

4) *a* suivi d'une nasale.

30. (α) Si la nasale est entravée, *an* et *am* deviennent *ā*, soit final, soit intervocalique.

illam glandem āglā, *uolamine *vūlā*, uannum *vā*, pannum *pā*, *pannare *pāņě*, in quantum *ākā*, blancum *blā*, branca *brāē*, āna *nān* (nom propre), *annata *āně*. *Joanna Jān*, *Joan-* nem *Jā*.

On trouve de même *ā* après une palatale, quand *an* et *am* sont entravés : *campum ēā*, *gamba jāb*, **gambita jāt*, *cantal ēāt*,

1. Voir mon ouvrage : *Les noms de lieux dans le Nivernais terminés en y et descendant de gentilices gallo-romains en -ius*, auxquels on ajouta le suffixe gaulois *-acos*. (En préparation.)

2. Cf. E. PHILIPON, *loc. cit.*, p. 513, n° 25.

cancrum *εᾱkr*, canthum (grec *καυθός*, proprement : coin d'un objet) *εᾱ*, dans *brīk sū εᾱ*.

On a aussi le mot savant *animal* devenu *ānimō*.

Remarque. — Dans les Amognes, en particulier à Saint-Benin d'Azy, Bona, Limon, en prononçant *ā*, les gens commencent à avancer les lèvres en les arrondissant et en les fermant un peu, et on entend : *pā, ā, vā, vānē, jā, ānē, dānē sājē*, etc. Le mouvement continue et quand l'explorateur arrive dans le Bazois, il trouve *an* changé en *ō*, comme il s'y attendait. De même dans certaines autres parties de la Nièvre. Ainsi, à Marigny-sur-Yonne : *pō, ō, vō, jō, ōnē, dōnē, Jōn*, etc.

31. (6) Si la nasale est entravée par un yod suivi d'un *a* final latin, cet yod se change en *j*, après *a* nasalisé :

grānia grāj, lānia lāj, extrānia ātrāj.

32. (γ) Si la nasale n'est pas entravée, mais est finale en roman, *an* et *am* deviennent *ē*. Ainsi placé *a*, au lieu de passer de *aa*, *ae*, à *ee*, *é*, aboutit à la diphtongue *ai*. Au x^e siècle la cantilène de sainte Eulalie note ce son par *ae* : *maent* de *mānet*; à partir du xi^e siècle, en français il est noté par *ai*; mais à la différence de l'autre son *ai*, produit par la palatale, cf. n° 22, il reste diphtongue jusqu'au xvi^e siècle :

fā mem faim fāin faēn fēy fē;

pānem pain pāin paēn pēy pē;

* *demāne demain demāin demaēn dmēy dmē*;

* *leuāmen levain... lē, germanum... jārmē, manum mē, grānum grē*. Les textes bourguignons des xiii^e et xiv^e siècles représentent indifféremment par *ain* ou par *ein* la diphtongue nasale développée par *a* suivi de *n* ou *m*¹.

Remarque. — A Eugnes, village situé à deux kilomètres environ de Chaulgnes, on disait encore, il y a quelques années : *pēy, fēy, mēy*, etc.

Cette prononciation est fréquente dans les parlers du Morvan, en particulier à Beaugy, près Clamecy : *pēy, fēy, dmēy*.

1. Cf. E. PHILIPON, *Les Parlers du Duché de Bourgogne aux XIII^e et XIV^e siècles*, p. 507, n° 4 et 5.

Les nasales *an* et *am* ont encore suivi une autre évolution et *fāmen*, *pañem*, **deṃaṇe* ont donné à Anthien et à Marigny-sur-Yonne : *fāy*, *pāy*, *dāmāy*, puis à Challement : *fōy*, *pōy*, *dmōy*, etc.

Enfin, quand dans *pēy*, *fēy*, *dmēy* la voyelle se dénasalise, on a comme à Saint-André-en-Morvan : *pēy*, *fēy*, *dmēy*.

33. (ə) Si la nasale n'est ni finale, ni entravée, mais *inter-vocalique en roman*, c'est-à-dire suivie d'un *e* féminin, elle donne *ēn* :

lāna lēn, *plāna plēn*, *septimāna smēn*, *grāna grēn*, puis par métathèse *gērn*, *fontāna fōtēn*.

34. (ε) *a* influencé par *y* et une nasale en roman donne *ē* :

cañem chien eyē, *sañctum saint sē*, *sañctam sainte sēt*, *plāngit plaint plē*, **legāmen leiien lien gē*, *decañum deiien doiien dwēgē*, *pagañum paiien paien păgē*.

A Germenay et à Challement *sañctum* → *sāy*, mais suivi d'un autre mot, on dit *sē*, ex. : *sañctum Martīnum* → *sē Mār-tāy*.

5) *a* suivi de *l* vocalisé.

35. *a* suivi de *l* vocalisé donne d'abord la diphtongue *au*, avec l'accent sur *a*, puis le second élément, c'est-à-dire la voyelle fermée *u*, s'est ouverte peu à peu et est devenue *o* en même temps qu'elle attirait l'accent sur elle, d'où *aō*. Puis le premier élément *a* disparaît et l'*o* se ferme en restant long dans le corps des mots ou à la finale, quand *l* était suivi d'une consonne.

La diphtongue *au* a pu suivre encore un autre chemin pour aboutir à *ō*. En effet *au* a pu devenir *ou* et éliminer peu à peu le second élément. Les deux évolutions se rencontrent dans les patois d'Auvergne ¹. La diphtongue n'existant plus dans les parlers du Nivernais, nous ignorons quel chemin elle a pris, pour aboutir à Chaulgnes à *o*. Cependant dans les chartes bourguignonnes on trouve toujours *au*, jamais *ou* ².

1. Voir Albert DAUZAT, *Les diphtongues et les voyelles nasales dans la région issoirienne*. Bulletin de la Société des Parlers de France, n° 14, juillet 1899, p. 360.

2. E. PHILIPON, *loc. cit.*, p. 507, n° 6.

calcem *εð*, gallum *jal jau jð*, *nidale *nial niau yð*, caballum *cheval ewo ewo*, quartal *kartau kårto*, palum *pal pau pò*, saltare *sauter sôtè*, alterum *altre autre ôt*, malua *malve mauve môv*, aluea *alvia alve auge ôj*, calidum *caldum chaud εð*.

Remarque. — Les mots *ewð*, *jð*, *yð*, etc., ne paraissent pas avoir subi l'influence du pluriel *ewð*, *jð*, *yð*, car nous avons encore *journal* (travail d'une journée) = *jurnð*, *animal* = *ānimð*, *maréchal* = *mårīεð*, fém. *mårīεðd*.

A Tamnay, Gué-Girauld, Les Michots, digitale → *dò* en passant par *deau* ; j'ai trouvé *dyð* à Langé.

6) *a* suivi de *l* non vocalisé ou de *r*.

36. *a* suivi de *l* non vocalisé (ou de *r*) est redevenu *a*, après s'être transformé régulièrement en *ē*, comme d'ailleurs fréquemment dans le bourguignon *e* s'est changé en *a* devant *l* et *r*.

pala pèle pāl, *ala ēle āl*, *scāla ēēl*, *āēl* à Arzembouy, *āsōl* à Chiddes.

7) *a* devant *s*.

37. *a* est long, dans le parler actuel de Chaulgnes, s'il était suivi d'un *s* en latin vulgaire.

asperum aspre āpr, *pasta pāt*, *asinum asne ān*, *bassum bā*, *passum pā*, **grassum* (clas. *crassum*) *grā*, **caxanum chaisne εāy*, *fraxinum fraisne frāy*.

Il en est de même de *a* protonique :

masticare mascher mātēē, *castrare chastrer ēātrē*, *castellum chastel cākò*, *castanea chastaigne cātēy*, Morvan : Château-Chinon, *sātīy*.

8) suffixe *-auus*.

Pour ce suffixe *-auus*, voir la diphtongue *au*, n° 145.

CHAPITRE XIV

LATIN VULGAIRE *ē* OUVERT(ĕ et *ae* du latin classique).

I. — Traitement normal.

1) *ē* latin libre.

38. *ē* latin libre, et *ae* du latin classique, qui était *ē* en latin vulgaire, et en provençal (*e larc*), a donné, comme en français *ié*, qui, par suite du déplacement de l'accent sur le deuxième élément de la diphtongue, est devenu : *yĕ*.

(α) *yĕ* ouvert, quand il est suivi d'une consonne sonore :

fĕrum fier fyĕr, *pĕtra pierre pyĕr*, *tĕpida tiède ħĕd*, *hĕdera iedre ierre yĕr gār*, dans l'expression *gār bwā* (lierre bois), *hĕri ier yĕr*, dans *āvāt yĕr*. *Hĕri* seul est devenu *igĕr*; *ijĕr* à Oudan, La Maison-Dieu; et *ijār* dans une grande partie du Morvan, en particulier à Marigny-sur-Yonne, Challement, Germenay, Grenois, Metz-le-Comte, Vignol, Vellerot, Sœuvres, Neuffontaines, Moissy-Moulinot, Ruages, Tamnay, Lormes, Orbigny (Saint-André-en-Morvan), etc.

De même *mĕl* a donné *myĕl*, dans le Morvan on dit *myĕ*.

Remarque. — *Mĕl* a fait *mĭ* et *pĕdem pĭ* à Beaubery et Trambly (Saône-et-Loire).

39. (ε) *yĕ* moyen, quand il est final en roman :

pĕdem pié pyĕ, **trĭpĕdem trĕbyĕ*, avec métathèse *lĕrpyĕ*, *tĕpidum tié tyĕ ħĕ*.

40. (γ) *yĕ* fermé long, quand il est suivi en roman d'un *e* féminin, qui a disparu, ou d'une autre consonne qui s'est amuie.

fëram fiere fyê, **adrëtro ariere ärgê* (exclamation très employée), *de ad rëtro deriere dërgê*.

Remarque. — 1° *Ië* est devenu *ê* par la perte du premier élément de la diphtongue, parce qu'il s'est trouvé entre deux voyelles, dans *cathëdra*, devenu *chadiere chaiere chayëse cheëse chëze eë*, à cause de l'amuïssement de la terminaison. A Beaubery et à Trambly *tsir*.

2° Dans toute une série de mots, où la chute de la pénultième brève a rendu *ê* entravé, à l'époque romane, on a cependant *ié*, parce que *ê* s'était déjà diphtongué, quand s'est produite cette chute de la posttonique. Ainsi :

**fëmïta fiente fyât*, *tëpida tyêd kêd*, *Stëphanum Estiene kën*. (Voir les consonnes mouillées.)

Mais *trëmulum tremble trâbl*, *gënerum jenre jâr*, *tënerum tenre tâd*, au lieu de *lâr*, par influence du français.

3° *Caëlum*, *cëlum* est remplacé dans le patois de Chaulgnes par *tëmpus tems tâ*. (Voir *diphtongue ae*). N^{os} 149, 150, 237.

4° Le *y* s'unit à la consonne précédente pour la mouiller, si elle en est susceptible, comme nous l'avons vu pour *kêd*, *kën* :

Dëum Dieu gë, *Matthëum Matieu Măkă*, *lëuca lëuga lieue gë*, à cause de *e* final féminin¹.

Ainsi, *ê* + *u* a donné la triphthongue *ieu*, comme en français, qui s'est réduite à *yê*.

41. (2) *yê*, devant *v*.

fëbrem fièvre fyăvr, *crëpat crievel crève krăv*, *lëporem lievr găvr*.

Ces formes ne se rencontrent plus que chez les vieillards, les jeunes disent : *fyêv*, *krêv*, *gêv*.

Remarque. — Proviennent d'une permutation *-ier*, *-iere*, entre autres, **mon(i)stërium most(iër)* : *sanctum Pëtrum (il)-lum* **mostërium sê Pê l măkă*; *mîn(i)stërium mest(iër)*

1. *Dëum* avait donné *Dieu Diu*, qui existe encore dans le juron *bönum Dëum hō dyü* et dans le nom de lieu et d'homme *cāmpum Dëum Chandioux cādȳu*.

měķě. Dans ces mots, la syncope de la voyelle contre-finale, comme le rend vraisemblable la chute de l'*n*, a eu lieu dès l'époque du latin vulgaire. Pour ce dernier mot, d'après une autre explication, c'est le vieux français *menestier*, qui aurait la forme d'un mot du fonds héréditaire, et il faudrait rapporter *mestier mēķē* à une influence exercée par *mystērium*. M. E. Philipon dit que dans les chartes de Bourgogne, la diphtongaison ne remonte pas au delà du second tiers du XIII^e siècle : *Viez Chastel*, qui se lit dans une charte latine de 1244, est l'exemple le plus ancien qu'il en puisse citer¹.

Destinées ultérieures de *iē*.

42. L'ancienne diphtongue *iē* de notre patois *a*, comme en français, une triple origine. Elle est sortie : 1^o de *ē*, 2^o de *arīum*, 3^o de *a* libre, sous l'influence d'une palatale.

Mais ses destinées n'ont pas été tout à fait les mêmes en chaulgnard qu'en français. Elles ont d'abord été à peu près parallèles jusqu'au XIV^e siècle. Ainsi, les poètes français du Moyen Age unissent dans une même strophe, à l'assonance ou à la rime, des mots tels que *chief* → *caput*, *laissier* → *laxare*, *vergier* → *uiri-diarium*, *hier* ← *hēri*.

Ce son *iē*, de triple origine, s'est maintenu jusqu'au XIV^e siècle en français, comme dans notre patois. Voir la traduction de la Bible de Macé de la Charité, du XIV^e siècle. Ce poète, né à peine à 10 kilomètres de Chaulgnes, fait aussi rimer ces trois *iē* d'origine différente.

Du XIV^e au XVI^e siècle, ce son *iē* a graduellement disparu dans deux cas déterminés dans la langue française :

1^o Tandis qu'en français, tous les mots (substantifs, adjectifs, verbes ou mots invariables) en *chiē*, *giē*, ont été ramenés à *ché*, *gé* : *bergier*, *légier*, *vachier*, deviennent en effet *berger*, *léger*, *vacher*, en patois de Chaulgnes, il n'y a que les verbes et les adjectifs qui ont suivi cette voie, sans doute par analogie, mais non les substantifs, on dit encore à Chaulgnes : *văēyě*, *pěēyě*, *pōreyě*, *eyăv*. Cf. *suffixe -arīum*, n^{os} 26 et 29. Rem.

2^o Presque tous les verbes et par suite, tous les participes passés

1. E. PHILIPON, *loc. cit.*, p. 514, n^o 17.

et adjectifs verbaux, qui s'y rattachent, c'est-à-dire dont l'*a* et l'*e* primitifs avaient été diphtongués en *ié*, réduisent cet *ié* à *ê* par analogie avec la conjugaison normale cantare *chanter*, comme en français. Nous n'avons que quelques exceptions *ākārsī*, *āvāsī*, *fōrsī*, et les composés *dēfōrsī*, *rāfōrsī*. Cf. n° 27, et Rem., 2.

De même, tous les mots dans lesquels *ié* était précédé d'une *l* mouillée, d'une *ŋ* mouillée, ou d'un *i*, ont fondu, dans le chaulgnard, comme en français, l'*i* de la diphtongue avec le son qui précédait : *baignier* *bēŋě*; *lier* *gě*, *moullier* *māgě*, *châtaignier* *čātěŋě*.

Cette réduction a donc laissé intacts en français :

1° Le *ié* issu de *a* précédé d'une palatale, dans les mots autres que les verbes, qui n'avaient point *chié*, *gié*, comme : *amitié*, *moitié*, *pitié*, etc., tandis que ces mots, dans le parler de Chaulgnes, ont mouillé la consonne précédente et sont devenus : *āmīķě*, *mōķě*, *pīķě*, etc. Dans *eyě*, *ié* a été protégé par la nasale.

2° Cette réduction a encore laissé intact en français le *ié* issu de -*arium* dans tous les substantifs et adjectifs, où *ier* n'est pas précédé de *ch* ou de *g* : *panier*, *pommier*, *laitier*, *collier*, *porcher*, *verger*; tandis que dans le patois de Chaulgnes, *i* le premier élément de la diphtongue *ié* du suffixe -*arium*, non précédé de *ch* ou de *g*, s'est uni à la consonne précédente pour la mouiller, quand elle était susceptible de l'être : *pāŋě*, *lķe*, *kogě*; de plus, quand -*arium* était précédé de *ch* ou de *g*, *ié* est resté dans les substantifs : *vāčevě*, *pōřevě*, *pěeyě*, *piěeyě*, etc.

2) *ě* entravé.

43. *ě* entravé, que l'entrave soit latine ou romane, donne :

(*α*) *ě* ouvert long devant *s* :

měspila *mesle* *měl*, *fěsta* *feste* *fět*; *těsta* *teste* *tět*, *uěspa* *guespe* *gěp*. A Nolay : *gěp*, et à Vignol : *yěp*; **in prěssum* *enpres* *āprě* (*lā klě ě āprě lā pōrt*) « fr. la clef est à la porte ». Peut-être faut-il voir plutôt dans *āprě* une simple nasalisation de *āprě* comme *āvěk* devenant *āvěk*.

44. (*β*) *ě* moyen à la finale, ou devant une consonne sonore, c'est-à-dire suivie en roman de l'*e* féminin :

bëccum *bě*, sęptem *sě*, sęlla *sěl*, bęnna *běn*, bëlla *běl*, cerebęlla *cervele sār věl*, patęlla *padele poele pwěl*, à cause de la fusion des deux voyelles.

Remarque. — Le français *nièce* → **nęptia* qui est dû, dit-on, à l'influence de *nies* → *nępos*, et *pièce* → **pęttia* peut-être à celle de *piet* → *pędem*, sont devenus, dans le parler de Chaulgnes, *yēs* et *pyēs* sous l'action de la terminaison féminine. Tęrtium *tiers kěr kār*, dans *kār pwěl* (fr. *tiers-point*) est encore inexploqué.

II. — Éléments perturbateurs.

1) *ě* suivi d'une nasale.

45. (x) libre, donne *ě* :

bęne *bě*, ręm *rě*, Château-Chinon *rā*, Germenay *rô*, ainsi que Challement et Vignol; tęne *tě*, uęni *vě*. A Beaubery *y* palatal est devenu *y* : uęnit → *vāy*, bęne *bāy*.

A Chaulgnes et dans une grande partie de la Nièvre, on a aussi Pętrum *père pě*, à cause de l'amuïssement de *r* : Sanctum Pętrum *sě pě*. Il en est de même dans le Bourbonnais, où on a de plus le mot rętro → *rere*, tandis que **adrętro* a donné à Chaulgnes et dans toute la Nièvre *ārgě*, très employé comme exclamation.

Remarque. — En français, la nasale n'empêche pas la diphthongaison, et *ié* + nasale passe à *yě* : *bien*, *rien*, *viens*, *tiens*, etc.

Cependant **fęmus* a donné à Chaulgnes *fyě* dans l'expression *tįfyě* (fr. *tire-fiens*).

46. (6) entravé, *en* devient *ě*, qui, de même que *ě* sorti de *e* fermé devant une nasale, s'est ensuite transformé en *ā* :

**pędicat penchet pāche pāe*;

uęntum *vent vānt vā*;

dęntem *dent dānt dā*, lęntum *lā*, gęnita *gente jānte jāt*, **lęnditem lente lāt*, bęnam *gęntem bone gent, būn jā*.

Dans le Morvan, on trouve encore l'ancienne étape *ě*, en particu-

lier à Metz-le-Comte *gënerum zêdr*, *tënerum tēd*, à Ruages *zêdr*, et à Gouloux *zêr*, etc.

2) *ř* suivi de *r*.

ř suivi de *r* devient :

47. (a) *ă* ouvert bref, s'il y a une seconde consonne après *r* :

përdere pãrd, **mëruum mãrl*, *hërba ârb*, *cëruum sãrf*, *mërda mãrd*, *gërmine jãrm*, *tëminum tãrm*, *përdita pãrt*, *përtica pãre*, *fërrum fãr*, mais seulement aujourd'hui dans *fãrblã* (*ferblanc*), *fãrblãkë* (*ferblantier*), **uër-nium vãry*.

De même dans les protoniques :

sërvîre sãrvî, *sërpentem sãrpã*, *grandem mërcëdem grã mãrsi*.

47 (bis). (6) *ă* ouvert long, si *ar* est final *hibërnium ivãr*, *tërra tãr*, *nëruum nãr*, *uërmien vãr*.

Ces mots ne se trouvent plus à Chaulgnes que dans la bouche des vieillards.

Mais dans le Morvan et aussi à Germenay on dit : *zãrnö d kyãr* pour « journée de terre ». Remarquer ici le *t* se mouillant et devenant *ky* même devant *ă*, mais peut-être que son évolution a commencé alors qu'il était encore précédé de *e*. J'ai, dans mes notes, de quoi résoudre la question, car à Chaulgnes (tiers-point) est devenu *kãr pwë* après être passé par *kërr pwë*.

Ainsi, aujourd'hui, dans le parler de Chaulgnes, pour que *ř* devant *r* devienne *a*, il faut qu'il soit suivi de deux consonnes. On dit : *j sër*, *të sër*, *i sër*, *j sãrvð*, *vũ sãrvë*, *i sarvð*, il en est de même pour *perdre*. Par conséquent : *trauërsu* → *trãrvër*, et *trauërsa* *trãrvërs*. Cf. *r* devant une consonne, n° 520.

3) *ř* suivi d'une palatale.

48. Lorsque *ř*, soit libre, soit entravé, est suivi d'un *i*, ou de toute autre lettre qui dégage un *i*, le groupe roman *ei* ainsi formé s'est changé en la triphthongue *iei*, qui s'est réduite de bonne heure, comme en français à :

(x) *i* moyen, quand il est final en roman, ou suivi d'une consonne sonore :

lęctum leit lieit lit lĩ. A Beaubery et à Trambly : *gę*.

pęctus peit pieit pit pĩ, *pęctine peitne peigne pĩu*, *despęctum despeit despieit despıt dępi*, *respęctum rępi*, *dęcem dis dĩ*, *pędica pĩj*, **impędica ąpij*.

49. (6) *i* termé long, quand il est suivi en roman d'un *e* féminin, qui a disparu, ou d'une autre consonne, qui s'est amuie : **pręcat* (clas. *precatur*) *prieiet priet prie priĩ*, *sęx sis sĩ*, *pęius pis pĩ*, *prętium pris priĩ*, **ceręsia* (clas. *cerasus*) *cerise srĩz*, *Decętia Decise Dęziĩz*, *alęsia Alise alĩz*, *dęcima disme dĩm* (à cause de *s*), **dęlgęre dlĩ*, *lęgere lieire lire lĩ*. **Sęquere* (clas. *sequi*) a donné *sigr* à Vignol, Challement, Germenay, Grenois, Metz-le-Comte, Moissy-Moulinot, Ruages, Sęuvres, et *sĩg* à Gien-sur-Cure, Orbigny (Saint-André-en-Morvan). A Minot *sągr*¹.

Remarque. — *mędium* a donné régulièrement *mĩ* : *mędium locum mĩlieu mĩgę*, *mędium tęmpus? mĩtą*, *inter mędium ąntermĩ* (fr. *entre* et *parmi*). Mais dans *mędia nocte mĩ* s'est nasalisé devant *n* et est devenu *męnyĩ*.

4) *ę* suivi de *l* mouillée.

50. *ę* suivi de *l* mouillée s'est diphtongué en *ię*, comme dans le cas où il est libre, et

(x) final, il devient *yą* : *męlius mĩelz mĩeus mĩąu mĩyą*, *uętulos vęclos vęilz vęius vęąus vęyą*.

(6) suivie d'une voyelle, *l* ne s'est pas changée en *u*, mais a abouti, comme en français, à *y* :

uętula vęclą vęile vęięle vęyę.

5) *ę* suivi de *l* vocalisée.

51. Au ^{xiii} siècle, *ęl* devint d'abord *ęal*, pour aboutir à la triphthongue *ęau*. Cette triphthongue, au ^{xvi} siècle, était devenue en fran-

1. Cf. E. PHILIPON, *loc. cit.*, p. 514, n° 19.

çais *eao*, puis *eo*, et ce n'est qu'au xviii^e siècle qu'elle a abouti au son *o* fermé, qu'elle a aujourd'hui. Ainsi, arrivée à *eo*, cette diphtongue, dans le français, a vu son premier élément *e* se fondre avec *o*, tandis que dans notre patois, et dans beaucoup de parlers du Morvan, *e* devenait la semi-voyelle *y*, qui existe encore aujourd'hui. Peut-être aussi que *eau* était déjà devenu *iau*, ce qui donnerait l'évolution suivante : *yau*, *yao*, *yo*, par la disparition de *a*, élément intérieur de la triphthongue.

bëllum bel beau byö, *pëllel pel peau pyö*, **cappëllum chapel chapeau eäpyö*, *cültëllum coutel couteau kutio kühö*, *rastëllum rastel rateau ratio ráhö*, **martëllum mārkhö*, *uītëllum vyö*, **sītëllum syo*, *aucëllum oisel wëyo vwëgo*, avec un *v* épen-thétique, la disparition de *s* intervocalique et le mouillement de *y*¹.

Remarque. — 1^o Le pluriel se distingue du singulier par un *ö* long, comme nous avons déjà vu pour *ē ewö*, *dē ewö*. Ainsi, *ell* = *ö*, et *ell* + *s* = *ös*, comme *all* = *ö*, et *all* + *s* = *ös*, comme *ill* = *ä*, et *ill* + *s* = *äs*.

2^o Un groupe de deux voyelles empêche le développement de *y* :

flagëllum flael flaeau fleau flö, **porratëllum porael poreau poro pärrö*.

A Saint-Aignan, Saint-Léger-Vauban : *flä*, à Larochemillay *kyö*, à Saint-Brisson *fyä*; dans Saône-et-Loire, à Melay, *ëkösü* ← **escüssorium*, à Beaubery *ëkösä* et à Trambly *ëküsü*.

3^o A Trambly : *tsätyö*, *kütyö*, *tsäpyö*, *rätyö*; à Beaubery : *tsäteö*, *küteö*, *tsäpyö*, *räteö*; au Fuilet : *ëätëü*, *kütëü*, *märtëü*, *iyëu* ← *agnëllum*, *pëü*, *vëü*; à Montpont : *pë*, *märtë*, *tsôtë* ← *castëllum*, *kütë*, *tsëpë*, *vë*, *rôtë* ← *rastëllum*; à Pont-Gibaud : *pë*, *märtë*, *tsätë*, *kütë*, *tsäpë*, *vëdë* ← *uītëllum*; à Moux : *bë*, *pë*, *märtë*, *kütë*, *rätë*; à Alligny-en-Morvan et à Liernais : *kütë*, *ëpë*, *vë*, *flë* ← *flagëllum*, *ë* ← *aqua*, *rëtë* ← *rastëllum*, à Roussillon : *ëtyä*, *kütyä*, *ëpyä*, *vyä*, *rëtyä*, etc., etc.

1. E. PHILIPON, *loc. cit.*, p. 515, n^o 20.

CHAPITRE XV

LATIN VULGAIRE *é* FERMÉ

(ē, ī, oe et quelquefois ae du latin clas.)

I. — Traitement normal.

1) *é* fermé entravé.

52. Le latin vulgaire a, de bonne heure, confondu les deux voyelles ē, ī du latin classique, en un même son *é* fermé.

En français, cet *é* fermé du latin vulgaire est d'abord resté fermé, puis, à partir du XII^e siècle, il devint *e* ouvert.

é fermé entravé, que l'entrave soit latine ou romane, ē (ī) est actuellement à Chaulgnes :

ē moyen, qu'il soit final ou suivi d'une consonne :

siccum sec sĕ, mĭtte mĕ.

A Moissy-Moulinot *siccum sĕ, ecce hoc est siccum* → *s ǝ sĕ*, mais *facit caldum* → *ī fĕ sĕ*. A Château-Chinon : *meum lĭneum illum est siccum* → *mō lĕx ǝl ǝ sĕ*.

mĭttre metre mĕt, lĭttera letre lĕt, mĭssa mese mĕs, fĭssa fese fĕs, spĭssa espese ǎpĕs, à Challement *ĕpĕs*; *sĭcca sèche eĕe*, par assimilation de *s* initial avec *e* final, à Challement *sĕs*. *ĭnguina* (plur. de *ĭnguen*) *engna eingne ǔy*, *dĕbita dete dĕt*, *trĕdecim treze trĕx*, *sĕdecim seze sĕx*, **rĭscia* (de *rĭscus malle*) *rĕs*.

Remarque. — *ĭlla* a donné régulièrement *ele ǔl* à la tonique, mais *ǎl* à l'atone : *contra ĭllam kĕt ǔl*, *pro ĭlla bŭr ǔl*, mais *ĭlla *adrĭpat ǎl ǎrĭv*, *ĭlla cantat ǎ eǎt*¹.

2) *é* fermé libre.

53. Libre ē (ī), sauf quand il est précédé d'une palatale, se diph-tongue comme en français et donne d'abord la diphtongue romane

1. Cf. *Pronoms personnels*, ch. VI, *ille* et ses dérivés. Tableaux IX, XIV, carte VII.

ascendante *ēi*; puis, à partir du XIII^e siècle, devant les consonnes autres qu'une nasale ou un *l* mouillée, *ēi* devient *oi*, qui progressivement passe à *œ*. Au XVI^e siècle, ce son subit en français deux modifications : dans un certain nombre de mots, principalement dans ceux où *oi* était suivi d'un *e* ou d'un *s* final, il devient *oē* et se réduit à *ē* (noté *ai*) *crēta* → *croie craie*, de même dans les imparfaits, les conditionnels, les noms de peuples, etc.¹.

Il est probable que l'évolution a été pareille dans les parlers du Nivernais; en tout cas, à Chaulgnes, on trouve actuellement :

(x) *ē* ouvert long, quand il était suivi d'un *e* féminin, qui s'est amuï, ou d'une consonne, qui a disparu récemment :

**fūstēta fusteie fustoie fustoēe fūtē*, **uernēta verneie vernoie vernoēe vārñē*, **casnēta cēñē*, *habēbam āvē*, *crēdere krē*.

Ainsi, à Chaulgnes, les imparfaits et les conditionnels sont en *ē*. A mesure qu'on s'avance dans le Morvan cet *ē* s'ouvre davantage et il devient d'un côté *ā* : *tē sātrā bē sī tē vlā* (Préporché)², *tē ēātrā bē sī t velā*, Lusigny-sur-Ouche (Côte-d'Or); d'un autre côté il devient *ō* : *tē sātrō bē ē tē vlō*, Château-Chinon et une grande partie du Morvan; puis cet *ō* se ferme et aboutit à *u* : *tē ēātrū bē sī t velū* (Grenois). Voir les *Pronoms personnels*.

54. (6) *ē* moyen, quand il était final au Moyen Age :

crēdit krē, *crēdo krē*, etc. A Ruages, la Maison-Dieu, Tannay *krā*.

55. Dans les autres mots *oē* est devenu, en patois de Chaulgnes, *œ*, *wē*, tandis qu'en français *œ* passa à *oa*, qui subsista jusqu'au commencement du XIX^e siècle, où il est devenu *wa*, tout en conservant l'orthographe traditionnelle *oi*.

Dans ces mots nous avons :

(x) *wē* moyen, quand il est final en roman, ou suivi d'une consonne sonore :

mē mei moi moē mwē;

tē tei toi loē twē;

1. Cf. E. PHILIPON, *loc. cit.*, p. 515, n° 21.

2. A Préporché, Villapourçon, Saint-Honoré, on dit : *dū pē frā i ā mēxrā kī ā krēvrā*, et à Château-Chinon : *dū bē frō, i ā mēxrō kī ā krēvrō*.

sē sei soi soē swē.

sītīm seit soi soē sawē; bībita bwēt;

**dītūm (clas. dīgītūm) dēit doi doē dwē;*

fīdem fēit foi foē fwē;

bībit bwē, stēla (clas. stella) ātwēl;

tēla twēl, uēlum vwēl, pīlum pwēl.

Remarque. — De même devant les palatales finales :

lēge lwē, rēge rwē, uīce fwē, pīce pwē.

56. (ē) *wē* fermé long, quand il est suivi en roman d'un *e* féminin, qui a disparu, ou d'une autre consonne qui s'est amuïe :

pīra pwē, fēria foire fwē, corrīgia couroie kūr wē.

Cependant *bībere* → *bwē*, *pēsum* *pēsum* *pwē*, *tēsa* (clas. *tēsa*) *twēz*.

57. (γ) *wā* fermé long, s'il était suivi d'un *s*, qui s'est amuï :

mēse (clas. mense) mois mwā;

pīsum pois pwā, de même sērum swār.

Remarque. — *iunīperum*, qui a donné régulièrement en ancien français *geneivre* *genoivre*, a fait *iyēv*.

II. — Éléments perturbateurs.

1) *ē* (*i*) tonique, influencé par un *i* posttonique.

58. *ē* (*i*) tonique, libre ou entravé, devant les consonnes orales ou nasales, se transforme en *i*, comme en français, sous l'influence d'un *i* posttonique.

La raison de cette transformation doit être cherchée dans le rétrécissement plus marqué de l'articulation de l'*i* passant dans l'articulation de la voyelle tonique. En sorte que, on peut dire que sous l'influence assimilatrice de la deuxième voyelle, le premier *i* bref a gardé sa qualité et n'est pas descendu à *é*. Ainsi, tandis que l'*i* de *illa* était descendu à *é* : *ella* dans le latin populaire, le premier *i* de *illi* était resté *i* sous l'influence de l'*i* final¹. On voit donc que

1. Cf. *L'harmonie vocalique*, Fauste LACLOTTE, *Revue internationale de rhinologie, otologie, laryngologie et phonétique expérimentale*, mars 1899, n° 3, p. 177-188.

l'influence d'une seconde voyelle peut s'étendre à la voyelle précédente, même quand elle est séparée par des consonnes. Nous retrouverons cette influence, d'une articulation subséquente sur l'articulation qui la précède, dans les *Palatales étudiées au moyen du palais artificiel*.

ĩlli *il* (devant voyelle, *i* devant consonne), ĩbi *iv*, *i* (fr. *y*), (à moins qu'il ne représente *hīc*). Cf. *Les pronoms personnels*, tableau VIII, carte VII.

2) ē (ĩ) suivi d'une nasale.

59. (x) ē (ĩ) suivi d'un *n* final libre donne ě, en passant par ěn, ěy : plēnum plēin plēy plē¹.

Il en est de même pour *ĩ* entravé, influencé par un *ĩ* final :

*uĩntĩ (clas. *uiginti*) *vint vĩnt vēnt vĕ*, avec ě nasal long, dernier vestige du *t* final latin.

60. *Remarque.* — Cependant on a :

fēnum *fein foin foen fwĕ*;

sĩnum *sein soin soen swĕ*;

mĩnus *meins moins moen mwĕ*, avec un ě long, dernier souffle de l'*s* latin, comparez : (il)lum sĩnum *l swĕ*, mais (il)los sĩnus *lĕ swĕ*.

61. (ĕ) ē (ĩ) suivi d'un *n* + *a* latin donne ěn, en passant par ěine, ěye, ěn : plēna plēine pleye plene plēn, uēna vēine veye vene vēn, poēna pēna peine pēn, strēna estrene ātrēn, catēna ěēn, à cause de la fusion de la voyelle précédente, *cūtĩnna (de *cūtem* *peau*) *kwĕn*.

Remarque. — auēna a donné *aveine avoine avoene āvwĕn*, tandis qu'il a abouti régulièrement à *ĕvĕn* dans plusieurs parlers du Morvan.

62. (γ) suivi d'une nasale entravée, ē (ĩ) donne ā, en passant par ěn, ān, ā. Ainsi, devant une nasale entravante, ni ě ni ě ne se diptonguent. On sait d'ailleurs que *en* sorti de ě + nasale, ne se distingue pas, à l'origine en français, de *en* sorti de ě + nasale : dans le poème de saint Alexis, on trouve réunis dans une même

1. Cf. E. PHILIPON, *loc. cit.*, p. 515, n° 15, II.

assonance *dolente* ← **dolēnta*, *feme* ← *fēmīna*, *jouvente* ← *iūuēnta*, *tendre* ← *tēnerum*, *ventre* ← *uēntrem*.

Ce son *en* tend, dès le XI^e siècle, à se confondre avec *an*; la confusion est tout à fait complète au XII^e siècle, mais elle a dû s'accomplir bien plus tard dans notre patois, car *ē* existe encore dans certains parlers du Haut-Morvan, et à Chaulgnes même, bien que **cūtīnna* soit devenu *kwān*, en parlant de la peau du porc, on dit encore *vyēy kwēn*, comme terme d'injure « vieil imbécile », de même dans *brē d sī* « sciure de bois » → *brēnnum* :

fēndere fēndre fāndre fād;
uēnderē vēndre vāndre vād;
 **cūmīnīat* (de *cum īnīnīum*) *comence kāmās*;
īntrāre entrer ātrē, uēntrem ventre vāt;
sēmīta sente sāt, de *īntus dens dans dā*;
uīndēmīa vendemje vēndēnje vandanje vādāj.

Dans les Amognes et à la Machine, près Decize *vōdōj*; à Laroche-millay, Tamnay, Franvache, Préporché : *vnāz*; à Château-Chinon, Anthien, Dirol, Chitry : *mnāz*. Aux Grains, près de Château-Chinon : *ī vā ēlē ā mnāz* = je vais aller en vendange. A Sœuvres (Yonne), j'ai noté : *mnwēz*. *Vn* est devenu *mn* par le changement de la bilabiale *v* en labiale nasale *m*, au contact de la nasale *n*, comme à Chaulgnes *uenīre vnir mnī*, **uenīmen venim vnen mnē*. Cf. Consonne *v* devant *n*, n° 472.

Il en est de même après une palatale : *cīnere cendre sād*. A Château-Chinon *syēd*, ainsi qu'à Préporché; *syēdr* à Germenay et à Challement. *Cīngula sāy*, *līngua lāy*. A Metz-le-Comte : *lēg*, *sēy*.

Remarque. — 1° *Fiente*, *fyāt* vient non pas de *fēmīta*, mais de **fēmīta fiente fyāt*. La tonique *ē* s'est diphtonguée avant la chute de l'*i*.

2° *Venin*, chaulgnard *mnē* est dû à un changement de suffixe **uenīmen venim venēm vnē mnē*. A Marigny-sur-Yonne *vōlē*, à Arzembouy *mnēy*, à Mhère *mlēy*, de même que *mlēy* ← *molīnum*, à Mélay *vrē*, à Beaubery *vnāy*, etc.

3° On trouve assez fréquemment, chez les anciens, *ē* transformé en *ē*, au contact d'une simple nasale **metipsimum medepsme medesme meesme mesme même mēm*. De même dans le français *mémoire*

= *mēmwar*. Cette prononciation est générale dans le Berry, où *même* est devenu *mām*.

3) *ē* (*i*) suivi d'une palatale et d'une consonne.

63. Nous avons déjà vu, n° 55, *Remarque*, que *é* suivi d'un *i* ou de toute autre lettre dégageant un *i* dans une syllabe ouverte, donne *ei*, qui subit les mêmes transformations que *ei* venant de *é* non suivi d'un *i*.

De même *é* suivi d'une palatale + une consonne, a bien dû donner primitivement *ei* comme en français, mais il est devenu *é* dans la langue moderne.

D'où vient ce traitement moderne différent, nous ne saurions le dire. Peut-être cette diphtongue *ei* a-t-elle perdu son second élément atone *i* de bonne heure, puisqu'elle n'a pas suivi l'évolution de l'autre diphtongue *ei*, venant de *é* non suivi d'une palatale + consonne :

strīctum *estreit* *ătrĕ*;
dirēctum **drĕctum* *dreit* *drĕ*, *tĕctum* *tĕ*, **drĕctam* *drĕt*,
rīgidam *rĕd*.

**frīgidum* (clas. *frīgidum*) *frĕ*, **frīgidam* *frĕd*, *benedīctum* *benĕit* *benet* *bænĕ*.

A Monceaux-le-Comte : *fră*, *dră*, et à Dornecy : *fră*, *dră*, comme *să* ← *sīccum*, *ĕpă* ← *spīssum*, ainsi qu'à Beaugy, près Clamecy, tandis qu'à Beaubery, à Trambly on dit *fră*, *dră* comme *să* ← *sīccum*.

Nous avons vu que *é* dans les conditions analogues, c'est-à-dire suivi d'une palatale, aboutit à *i* : *despĕctum* *dĕpĭ*, *lĕctum* *lĭ*, n°s 48, 49.

4) *ē* (*i*) précédé d'une palatale.

64. *ē* (*i*) après les palatales a donné, comme en français, *iei*, qui est devenu *i* :

(α) *ī* moyen, quand il est final en roman, ou suivi d'une consonne sonore :

mercĕde *merciei* *merci* *mărsĭ*, dans l'expression courante :
 grande *mercĕde* *gră* *mărsĭ*, *caepa* *cĕpa* *cĭeve* *cĭve* *sĭv*.

(ê) *i* fermé long, quand il est suivi en roman d'un *e* féminin, qui a disparu, ou d'une autre consonne, qui s'est récemment amuïe :

mücĕre moisir mwēsî, (re)*lūcĕre ħrlwî*, *placĕre plaisir plĕî* (vieux), *pagēsem paieis pais pĕî*.

Remarque. — Nous savons que précédés d'une palatale et suivis d'une nasale *pŭllicĕnum* était devenu *pŭllicĭnum pŭsĕ*, tandis que *racĕmum* était devenu *racĭmum*, comme *uenĕnum uenĭmen*.

5) *ē* (*i*) devant *l* mouillée.

65. *ē* (*i*) devant *l* mouillée est devenu *ē*, et *l* mouillée est tombée, quand elle est finale, ou bien est devenue *y* devant une finale féminine :

**solĭculum* *soleil sŭlē*; *sŏlē* à Beaubery et à Trambly; *sŭlŏ* à Lusigny-sur-Ouche et à Ecutigny, *srā* à Minot.

**parĭculum* *pareil pārĕ*, *aurĭcula* *oreîle ōrĕy*; à Chitry, Challement, Germenay *ĕĕy*; *ŏuĭcula* *oicla oueîle ŭĕy vwĕy*, avec un *v* épenthétique, comme pour *vwāt* (ouate), *vwĭ* (oui); à Franvache *lā vwĕl*, à Beaubery, à Trambly *ūy*; *uĭgilat* *veîle vĕy*, *trĭchila* *trĭchla tregla trĕîle trĕy*, *sĕcale* *seil sĕy*, et aussi en Berry.

Remarque. — *artĭculum* *orteil* donne régulièrement *ārtĕ* dans les Amognes, mais il fait *ārtŭ* à Chaulgnes.

6) *ē* (*i*) influencé par un *v* subséquent.

66. *ē* (*i*) influencé par un *v* subséquent donne *æ* :

uĭdua *vedve veve vǣv*, *bĭbunt* *bevō bǣvō*, *debent* *dǣvō*.

Remarque. — Dans le mot *vǣv*, le masculin a été influencé par le féminin, et l'on dit : *ĕn ŭm vǣv* (un homme veuf (veuve)).

7) *ē* (*i*) entravé devant *r*.

67. *ē* (*i*) suivi de deux consonnes, dont la première est *r*, se change en *a* :

**uĭrida* *verda vǣrd* (mais *uĭride* *vert vĕr*), *ħĭrpice* *erse ārs*, *cĭrcat* *sǣre*, mais *ĕŕre* à Boisgibault et à Saint-Martin-du-Tronsec, *uĭrga* *verge vǣrj*, *fĭrma* *ferme fǣrme*, *cĭrcum* (clas. *cĭrculum*) *cercle sǣrkl*. Cf. *ĕ* suivi de *r*, n° 47.

Remarque. — 1° *ē* devient encore *a*, même devant *r* final, c'est-à-dire non suivi d'une autre consonne, dans les infinitifs de la 2^e conjugaison :

debēre *deveir* *devoir* *devoēr* *dever* *devar* *dvar* *dwār*; *habēre* *aveir* *avoir* *avoēr* *aver* *āvār*; **sapēre* (clas. *sapēre*) *saveir* *savoir* *savoēr* *saver* *sāvār*, **potēre* (clas. *pōsse*) *pūvār*.

2° En français, *a* de *a* entravé devant *r* a eu, à partir du xiv^e siècle, une tendance à se changer en *e*. Inversement, à la même époque, *e* et *ē* dans les mêmes conditions, s'échangent avec *a* : *herse* a dû se changer en *harse*, d'où *harceler*, anciennement *herseler*; *hergne* puis *bargne*. De même *larme* de *lacrima*, devenu *lairme* *lerme*, puis *larme*.

8) *ē* (*ī*) suivi de *s* finale ou de *s* + consonne.

68. En général, en français, l'*s* précédant une consonne est tombée dans la prononciation à des époques diverses, suivant la nature de cette consonne.

Devant *j*, *f*, *v*, *b*, *d*, *g*, *l*, *m*, *n*, *r*, elle s'est amuïe déjà avant le milieu du xi^e siècle; mais avant de disparaître tout à fait, elle avait passé par des sons intermédiaires, dont *orfraie* pour *osfraie*, de *ossifraga*, nous a conservé un spécimen. Dans tous les autres mots, *s* est tombée sans laisser de traces.

Devant *p*, *t*, *c*, l'*s* est tombée plus tard, vers le xii^e siècle, et cette chute était un fait accompli au xiii^e siècle : ici encore l'amuïssement a passé par des étapes intermédiaires et l'on trouve au Moyen Age l'*s* remplacée devant une consonne par *h*. Nous parlerons plus en détail de l'amuïssement de cette lettre au chapitre des *Consonnes* : *s*.

L'*s* en tombant a souvent altéré la voyelle précédente; si elle est tonique elle change de timbre et devient longue : *asne* *ān*; *crespe* *krēp*; si elle est atone, elle garde son timbre généralement en français, mais en patois de Chaulgnes elle change l'*ē* ouvert en *a* : *spīna* *espine* *āpīn*.

Voir : Consonne *s*, nos 418 à 438.

69. Ainsi, *s* finale ou *s* suivie d'une consonne allonge la voyelle de notre parler en *ē* ouvert :

spīsum *āpē*, *pensum* *pēsum* *pwē*, *pīscat* *pesche* *pēe* (comparez avec *pēccat* *pēe*), *crista* *creste* *krēt*; *arīsta* *areste* *ārēt*, à Anthien

ěd, à Germenay *ět*, **mĩsculat* *mesle mël* (même son que *męspila*) *mesle mël*, *quadragesima caresme kārēm* (fém.), *pęsile pēsile* *poisle pwël*.

Remarque. — 1° La voyelle est brève dans *mĩssa mēs*, *fĩssa fēs*, *spĩssa āpēs*, *genĩsta jnēt*, d'après la règle générale de notre patois, qui veut que toute voyelle soit brève, quand elle est suivie d'une consonne finale sonore. Mais *ecce ĩsta ceste sēt* est devenu *stă*, parce qu'il est toujours atone et proclitique.

2° *trēs* fait *trwă*, *mēse* (clas. *mense*) *mwă*, *pĩsum pwă*, au lieu de *trwě*, *mwě*, *pwě*, qu'on trouve dans les parlers voisins.

Diphthongue romane *eu*, venant de *é* + *l*.

70. La diphthongue romane *eu*, dans notre patois comme en français, vient de *ĕl* accentué, qui ne se rencontre que dans quelques mots. Cette diphthongue *eu* est devenue *œu*, puis *æ*. Il est difficile de dire comment, puisque nous arrivons après l'évolution accomplie. Elle a pu passer aussi par *œu* ou par *ææ*, en perdant son second élément et donner *ă* long fermé puis *ă* :

capĩllum chevel cheveu evă evăă, *capĩllos chevets cheveus evă evăă*, *ĩllos els eus ă* (Cf. *Pronoms personnels*, n° 148, tableau XIII, carte XI), *ecce ĩllos cels ceus să*.

Remarque. — On a *tęgula teule tiule tuile kŭĩl*, à Châteauneuf *kyăĩl*, à Ecutigny *tyăĩl*, à Beaubery et à Trambly *tăĩl*.

Cf. L'autre diphthongue *eu*, venant de *é* ouvert + *l*, n° 51.

CHAPITRE XVI

LATIN VULGAIRE *ĩ*. — LATIN CLASSIQUE *ĩ*.

I. — Traitement normal.

1) *ĩ* libre ou entravé.

71. *ĩ* libre ou entravé devant les consonnes orales reste *ĩ* et donne :

(α) *ĩ* moyen devant une consonne finale sonore, ou qui s'est amuie anciennement : *l*, *f*, *t*.

*arrīpat *ārīv*, fīlat *fīl*, pīlat *pīl*, pīlam *pīl*, mīlle *mīl*, uīlla *vīl*, līma *līm*, lixīua *lesīve lsīv*, mais lixīuum a fait *lsū*, peut-être par *leissiu* forme provençale, tandis qu'il a donné en français *leissif lessif*¹; spīcum (clas. *spīca*) *espi āpī*, *formīcem (clas. *formīca*) *fārmī*, *ūsetīlium *ētī*, canīle *chenil enī*, foenīle *fenil fnī*, gentīle *jātī* (fém. *jāt* ← *gēnita*), captīuum *chetif etī*, nīdum *nī*.

72. (6) *ī* fermé long devant un *e* féminin, qui s'est amuī en laissant quelque chose de sa substance à cet *ī*, devenu long, ou devant *r* des infinitifs, qui s'est amuī aussi récemment, et dans les participes féminins en *īta* :

uīta *vie vī*, lībra *līv*, *mentīre *mentir mātī*, partīre *pārtī*, *reīmplīre (clas. *īmplēre*) *remplir rāplī*, *mōrīre (clas. *mōrī*) *mourir mūrī*, uenīre *venir vnir mnī*, uīuere *viure vīv*. Il en est de même devant *s* : *īnsula īsula isle īl*.

73. Remarque. — 1° Les noms de jours *lēdī*, *mārdī*, *mēkærdī*, *jādī*, *vādærdī*, *sāmdī*, font supposer pour *djem* en latin populaire un *ī* fermé, comme en français.

2° Tandis qu'en français *leir*, *loir* vient de *glīrem (clas. *glīrem*), le chaulgnard *glīrōnem a donné *liron lion līō*, à Lurcy *lūrō*.

3° De même le classique fīcātum est devenu fīdicum *fedico fedio fedjo feie foie foē fivā*.

4° Au classique frīgidum correspond le latin vulgaire frīgidum, qui est devenu régulièrement *fre* dans le parler de Chaulgnes. Cf. *ē (i)*, n° 63.

5° Une palatale, ou précédant, ou suivant *ī*, ne modifie pas sa nature : dīco *j dī*, mīca *mī*, ortīca *ūrtī*, perdrīcem *pādri*, pīca *pī*, pīcum *pī*, sīc *sī*, frīgere *frī*, *pastīcium (de *pastus*, supin de *pascere* paître) *pastis pātī*.

Nous avons donc deux espèces d'*ī*, de timbre différent : un *ī* moyen *etī*, et un *ī* long fermé, qui sert aussi à désigner le féminin : finītum *finī*, finītam *finī*.

1. A Bourberain (Côte-d'Or) lixīuum a fait *lēsū*, comme rīuum *rū*.

II. — Éléments perturbateurs.

1) *i* suivi d'une nasale.

74. *I* nasal ne date que du milieu du xvi^e siècle en français, comme probablement en notre patois. La syllabe *in* se prononçait encore *i-n'* dans la première moitié du xvi^e siècle. Dans la seconde moitié, elle prend un son intermédiaire entre *i-n'* et le son nasal *ĩ*; ce n'est que peu à peu et graduellement qu'elle finit, au xviii^e siècle, par se confondre avec *ẽ* et par prendre le son que nous lui donnons en français dans *fin* = *fẽ*, *vin* = *vẽ*. Les choses se sont passées ainsi dans notre parler, sauf que l'évolution a été plus lente qu'en français.

(*z*) suivi de *n* ou *m* final en roman, ou bien de *n* ou *m* entravé, *ĩ* donne *ẽ* :

molĩnum *mũlẽ*, *quinque* devenu par dissimilation *cĩnque* *sẽ*, *uĩnum* *vẽ*, **pũllicĩnum* (clas. *pullicẽnum*, dim. de *pullus*) *pũsẽ*, **coxĩnum* (de *cõxa* cuisse) *coisin* *kũvisẽ*, *uicĩnum* devenu *veisin* *vwẽzẽ*, *crĩnem* *crin* *krẽ*, *fĩnem* *fẽ*, **cosĩnum* (abréviation familière de *consobriĩnum*) *kũzẽ*, **uenĩmen* (altération de *uenẽnum*) *venim* *venin* *vnẽ* *mnẽ*, **cammĩnum* *chemin* *ẽmẽ*, **racĩnum* (clas. *racẽnum*) *raisim* *raisin* *rẽzẽ*.

A Beaugy, près Clamecy : *vnẽy*, *rẽzẽy*, *ẽmẽy*; *vnẽy*, *rẽzẽy*, *smẽy*, *kũzẽy*, *mãrtẽy*, à Orbigny, commune de Saint-André en Morvan; à Mhère : *molĩnum* et *uenĩmen* ont abouti tous les deux à : *mlẽy*.

A Beaubery : *tsmãy*, *kũsãy*, et même **uenĩmen* → *vnãy* et **racĩnum* *rẽzãy*.

Remarque. — *Epẽy* paraît venir de **expĩngula* (pour **expĩngula*) tiré de *expĩngere*, composé de *pangere* (cf. *cĩngula* et *cingere*) « proprement petite chose à pousser, à enfoncer », devenu espingle et épingle en français. *Revue de philologie et de littérature*, 1909, p. 122-124). A Beaubery *ẽpãy*.

75. (*ẽ*) suivi d'une nasale intervocalique, *ĩ* n'éprouve pas de nasalisation et devient *ĩ* moyen :

cõcĩna (clas. *coquĩna*) *cuisine* *kũvisĩn*. Catharĩna *kãtrĩn*, *tĩna* *ĩn*, *spĩna* *ãpĩn*, dans le Morvan *ãpãn* et *ẽpãn*.

76. *Remarque.* — 1° Il en est de même si la nasale est suivie d'un y :

līnia ligne *līy*, *uīnia* vigne *vīy*.

2° Si *i* qui précède la nasale se trouve lui-même en contact avec une autre voyelle par suite de la chute d'une consonne médiane, cet *i* devient *ē* long ouvert après s'être uni à la voyelle précédente :

**fagīna* fēn, *regīna* rēn, *uagīna* gaine gēn.

2) *i* devant *l* mouillée.

77. La voyelle *i* se conserve devant *l* mouillée, qui est devenue *y* dans notre patois comme en français. Nous avons peu d'exemples de finales masculines, car les mots *cīlium*, *fīlium*, etc., n'ont rien laissé dans notre parler. Ils sont remplacés par les mots *ūs*, et *gā* (fr. gars), **gratīculum* grī.

Mais voici plusieurs exemples féminins : *fīlia* file *fīy*, **gratīcula* grīy, *cornīcula* kōrnīy, tandis que le français *corneille* sort de **cornīcula*; *lentīcula* nātiy, **ūmbilīculum* (clas. *ūmbilicūm* omblil ombril lombril nombril nēbri, *canīcula* chenīle snīy.

A Beaubery et à Trambly *fīlia* → *fāy*, et *fōlia* *fāy*, avec *ā* long, et *uīnea* *vāy*, et à Minot *vēy*.

CHAPITRE XVII

LATIN VULGAIRE *ō*. — LATIN CLASSIQUE *ō*

I. — Traitement normal.

1) *ō* ouvert entravé.

78. *ō* entravé, ou en position latine, reste *o* (sauf *o* ouvert devant une palatale, qui s'est diptongué comme *o* libre), et il a donné :

(x) *ō* moyen, quand il est final en roman, ou devant une consonne finale sonore :

brōccum broc *brō*, **brōcca* brōe, *clōcca* klōe.

bōdina bodne borne *bōrn*, *mōrtem* mōr, **mōrta* (clas. *mōrtua*) mōrt, **mōrdere* (clas. *mordēre*) mōrd, *fōrtem* fōr, *sōrtem* sōr,

pörta *pört*, *cörna (clas. *cörnua* plur. neut. de *cörnu*) *körn*, cörda (clas. *chörda*) *körd*, fortia (plur. neut. de *förtis*, employé substantivement) *förs*, pörticum *pöre*.

Au contraire le français a *ø* ouvert dans ces derniers exemples, c'est-à-dire devant *r* : *börn*, *mör*, *mört*, *mördre*, *för*, *sör*, *pört*, *körn*, *körd*, *förs*, *pöre*.

79. (é) *ø* fermé long, devant deux consonnes dont la seconde s'est amuïe récemment : *cörpus kör*, *illi dörmitt i dörr*, **deföris* (clas. *föris*) *dehors diors dyor görr*, *cörnu kör* (dans *kör de eas*), *illa mördit ä mörr*.

80. Remarque. — 1° Le latin vulgaire **nöptias* (clas. *nüptias*) *nös* peut s'expliquer par l'action de *nöuus* (*nöuius*, *nöuia*) ou de *p*.

2° Ainsi, tandis que le parisien possède trois espèces d'*o* : *ø* ouvert, *ø* moyen, *ø* fermé, le chaulgnard n'en possède que deux, il n'a pas l'*ø* ouvert, même devant *r*.

3° A Montpont, *ø* entravé a donné *æ* : *köllum kæ*, *dörsum dæ*, *grössum græ*, *fössa fæs*, *kösta kætt*, *nöstra nætr*, *uöstra vætr*, etc., de même à Salornay.

2) *ø* ouvert libre.

81. *ø* ouvert libre (sauf dans les cas étudiés plus loin), après s'être dédoublé en *oo* sous l'influence de l'accent, est devenu *uo*, déjà dans la prononciation du latin vulgaire dans tout le domaine roman ; il est noté *uo* dans la cantilène de sainte Eulalie : *ruoet* (*rögat*), et telle est encore l'orthographe généralement suivie dans les textes du XI^e siècle. Vers la fin de ce siècle *uo* était passé en français à la diphtongue ascendante *ue* (*buef* ← *böuem*) et aussi à *oe*, mais surtout dans le français de l'ouest, ou bien au commencement d'un mot et après *u*, *e*, *v*. Dans le francien, *ue* a été remplacé par *eu*, au commencement du XIII^e siècle, mais ne l'a emporté définitivement que vers la fin du XIV^e siècle.

Pour comprendre comment *ue* a pu devenir *æ*, il faut se rappeler la position des lèvres pour ces deux voyelles. Les lèvres sont plus fermées pour *u* que pour *e*. Il a donc suffi que les lèvres fermées pour *u* ne se soient pas assez ouvertes pendant l'émission de la seconde voyelle, qui est alors devenue *æ*, et qu'ensuite l'ouverture des lèvres nécessaires pour *æ* se soit produite pendant l'émission de

l'*u*, qui s'est changé en *æ*. On a ainsi *ææ*, qui est devenu *æ*. C'est l'évolution qu'a suivie *o* ouvert libre dans notre patois, il a donné :

82. (x) *ǣ* bref ouvert, quand il est suivi d'un *r* final :

cōr kǣr, sōror sǣr

Cet *æ* ouvert à Chaulgnes est fermé dans le Haut-Morvan et c'est une des caractéristiques des parlers de cette région.

83. (6) *ǣ* moyen, quand il est final, ou suivi d'une consonne sonore autre que *r* :

**ōuum* (clas. *ouum*) *ǣ*, *nōuum nǣ*, *bōuem bǣ*, **uōlet* (clas. *uult*) *vǣ*, **pōtet* (clas. *pōtest*) *pǣ*, *mōla mǣl*, *nōuem nǣ*.

84. (γ) *ǣ* fermé long, quand il est suivi en roman d'un *e* féminin, qui s'est amui, ou d'une consonne récemment tombée :

**crōsum krǣ*, **demōrat dmǣr*, *ōpera ǣv*, **crōsa krǣz*, *nōua nǣ*.

85. *Remarque.* — 1° Ainsi nous avons actuellement en chaulgnard trois espèces d'*æ*, qui descendent de *o* ouvert libre, comme dans le français moderne. Notre *æ* fermé, comme à Paris, désigne le pluriel : *ēn ǣ*, *dēz ǣ*; *ē bǣ*, *dē bǣ*; de plus, il marque le genre : *ēn ǣbī nǣ*, *ēn ǣēmī nǣ* (fr. *ǣn ǣbī nǣf*, *ūn ǣēmīz nǣv*).

86. 2° Dans les proparoxytons, selon l'époque de la chute de la pénultième brève, *o* se diphtongue, ou ne se diphtongue pas, suivant que l'atone pénultième subsistait ou non avant la diphtongaison. Ainsi, on a d'un côté : **iōuenem* (clas. *iūuenem*) *juerne juenē jǣn*, **mōbilem* (clas. *mōbilem*) *mueble meuble mǣb*; d'un autre côté : *sōlidum sōldum sol sū*, *mōdulum modlum modle mǣl*, *cōphinum cofne cofre kōf*, etc.

87. 3° *o* + *u* devient *ǣ*, vraisemblablement en passant par *uou*, *ueu* : *fōcum fǣ*, *iōcum jǣ*. A Beaubery : *fū*, *dzǣ*, et à Trambly : *fū*, *dzū*. *Lōcum* a donné : *luou lueu liou liu gǣ*, dans les expressions : *mēdium lōcum mīgǣ* et « au lieu » *ōgǣ*.

4° *Nōdum* fr. *neud* a fait *nū* à Chaulgnes et dans tout le Morvan.

5° La présence d'une *l* mouillée n'empêche pas la diphtongaison, comme nous le verrons plus loin.

88. 6° *ò* tonique et devenu en hiatus après la chute des dentales intervocales : *d*, *t*, ainsi que *o* protonique libre, sont passés à *u* (*ou*) seulement après le xv^e siècle. Ainsi on lit, en 1442 : « les roes de leurs molins. Ne veez vous trois roes tornant. » *L'abbaye de Saint-Martin de Nevers*, par le Chanoine Sery, procès entre le chapitre de Saint-Cyr et le monastère de Saint-Martin. Peut-être que *rōta rŭ* a subi l'influence de *rotatum rwě*, *rotella rwěl*, etc.

II. — Éléments perturbateurs.

1) *õ* suivi d'une nasale.

89. (x) libre et final en roman donne *ō* :

bōnum bon bō, *sōnum son sō*, *tōnum ton tō*.

90. (é) devant une nasale entravée, finale ou intervocalique, donne encore *ō*, mais :

(x) *õ* moyen, quand il est final :

frōtem front frō, *pōtem pont pō*, *fōtem font fō*, *longum long lō*.

91. (é) *ō* fermé long, quand il est suivi d'une consonne sonore actuelle, ou d'une autre consonne qui s'est amuïe récemment :

longa longue lōg, **longea longe lōj*, *dōmitat donde dōd*, *dōmita* (part. passé) *dōd* (*āl ē dōd*), en parlant d'une jument domptée, *sōmnum sō*, bien différent de *sō* ← *su(u)m*, *tōndere tondre tōd*.

Remarque. — *dōmina* → *dām*, comme *domniarium danger dājě*.

92. (γ) devant une nasale non finale en roman, donne *u*. *õ* dans cette position s'est fermé, il suit ici, comme nous le verrons, n° 125, le traitement de *ō*, et devient *u*. Ainsi *ò* pour se nasaliser se ferme et *bòn* est devenu *bón bōn bō*, tandis que *ó* fermé non nasal a abouti à *u*. Par conséquent *ò* ouvert s'est d'abord fermé *ó*, puis nasalisé au contact d'une nasale finale, et là où il ne s'est pas nasalisé (dans les cas où la nasale n'est pas finale en roman) cet *ó* fermé est devenu *ũ*.

bōna bone būn, *tōnat tone tūn*, *sōnat sone sūn*, *resōnat ærẏūn* (*s ā rẏūn*), fr. *cela résonne*, *hōminem omne ũm*.

93. (ð) devant *n* mouillée.

1° devant *n* mouillée finale on a *oŷ* qui devient *wê*, comme en français. Voici les différentes étapes de l'évolution :

-oŷ, -ŷin, -ŷen, -oŷn, -wēn, -wê :

lōnge *lwê*.

94. 2° devant *n* mouillée non finale, c'est-à-dire suivi d'un *e* féminin au Moyen Âge et qui s'est amui, *e* se diphtongue et devient *æ*, et *n* + *ya* aboutit à *ye* puis *y* :

ōnia *æy*, nom de lieu de la commune de Chaulgnes *Eugnes* ← ōnias casas, et Heugnes (Indre). ōnia avec le suffixe gaulois *-acos* a donné onīacum, probablement origine de Oigny (Aisne, Loir-et-Cher), Oigney (Haute-Saône), Oigny (Aisne, Yonne), Ougney (Jura), Ougney-Douvot (Doubs), tandis que Oignies (Pas-de-Calais) réclame le féminin pluriel onīacas, sous-entendu dōmus ou cāsas.

2) Diphtongue romane *oi*.

95. La diphtongue romane *oi* a donné *wī*, dans notre patois, comme en français, en passant par *uoi*, *uē*; l'élément médial *e* a disparu, l'accent a passé sur le dernier élément, et *u* s'est changé en la semi-voyelle *w*, en sorte que nous avons :

(α) *wī* moyen, quand il est final en roman, ou suivi d'une consonne sonore autre que *r* :

nōctem *nuoit nuit ywī*;

ōcto *uoit uit wī*;

mōdium *muoi mui mwī*;

hōdie *wī* (dans *ô jōr d wī*);

cōctum *cuit kwī*, cōctam *kwīt*;

cōxa *cuisse kwīs*.

96. (β) *wī* fermé long, quand il est suivi en roman d'un *e* féminin, qui a disparu, ou de la consonne sonore *r* :

*plōia (clas. *plūvia*) *pluie pŵī*,

*appōdiat *apuie il āpŵī*, *cōcere (clas. *cōquere*) *cuire kwī*,
*īnōdiat *enuie āyŵī*, trōiā *truie trŵī*.

97. *Remarque.* — A Chougny *adnõctem → *ẽyǣ*, à Grenois, avec la voyelle initiale nasalisée au contact de l'*n* suivant *ẽyũ̃*, à Moux : *kǣ*, *plǣ*, *nǣ*, *kǣɛ*, *õjdǣ*, *trǣ*, même *ǣl* ← *õleum*.

A Metz-le-Comte : *kǣ*, *kǣt*, *lǣ plǣ*, *ẽnǣ* ou *õjõrdǣ*, *trǣ*, *ǣl*, *l'ǣlrĩ* (huilerie).

A Beaubery *kǣ*, *pyǣ*, *kǣɛ*, mais *nǣ* ← *nõctem*; à Trambly : *kǣ*, *pyũ*, *kǣs* et *nǣ*. Aux Granges, près de Corbigny, j'ai trouvé les deux formes curieuses : *teǣ* *teǣt*.

98. *Remarques.* — 1° Põsteis *pois puis pũi* est devenu *pĩ*, par suite de son fréquent emploi. Les habitants de Chaulgnes ne sauraient dire quatre mots de suite, sans ajouter « et puis » *ẽ pĩ*.

2° Comme en français, il n'y a pas eu de dégagement d'*i* dans *fõcum*, *jõcum*, *lõcum*, le *c* étant tombé de bonne heure. Après sa chute, il s'est produit une triphthongue *uou ueu* : *fuou*, *juou*, *luou*. La triphthongue s'est réduite dans notre patois de deux façons, comme en français : d'une part par la chute de la première voyelle dans *fuou*, devenu *fæu fǣ*, et d'autre part, par le changement de la première voyelle *u* en *i* dans *juou*, *luou*, et on a eu *jieu*, *jǣ*, *lieu*, *gǣ*.

3) *õ* suivi de *l* final ou appuyé.

99. *õ* suivi de *l* final ou appuyé a donné : *ũ*.

caulem chol ẽũ, *cõllum col kũ*, *mõllem mol mũ*, **lĩneõlum lignol liũ*, *cõlapum colp kũ*, *cõllocat colchet kũɛ*, dans le Haut-Morvan : *kwĩs*, *sõlidum sol sũ*.

100. *Remarque.* — 1° Cependant *l* final est tombé dans : **auriõlum lõrgõ* (avec agglutination de l'article), *filiõlum figõ*, au féminin *l* est resté *filiõla figõl*, **rũbeõla rũjõl* **tiliõla tĩgõl*, *sõla sõl* (fém.). A Langé *fĩyũ* et *fĩyõl*. A Beaubery *filiõlum fĩyǣl*, *filiõla fĩyǣɛ*, à Trambly : *fỹũ* et *fỹũl*.

2° Põllice a donné à Chaulgnes *pǣs* et **cõlura* (clas. *corylum*) *kǣd* (fém.). Dans ces deux mots il semble que *õ* est devenu *æ* et que *u* est tombé : *põllice polce pous pæus pǣs*, **cõlura coldre coudre kæudre kǣd* (fém.).

Cette évolution est d'autant plus vraisemblable qu'on la trouve

dans les parlers du Puy-de-Dôme. Ainsi, dans le patois de Vinzelles (Basse-Auvergne) jamais le son *æ* ne vient, comme en français, de la réduction d'une diphtongue *ue*. On observe beaucoup de changements directs de *ou*, *oi* en *œu*, alors que la diphtongaison n'a sûrement pas eu lieu ¹.

4) *ö* suivi de *l* devenant *y*.

101. *ö* suivi de *l* mouillée s'est diphtongué comme dans le cas où il était libre, et il a aussi abouti à *æ*, tandis que *l* mouillée est devenue *y*. Nous avons vu que *u* mouillée n'a pas non plus empêché la diphtongaison de *ö*. Cf. n° 94.

Nous avons donc :

(x) *œy* moyen, quand *l* mouillée est finale en roman :

öculum oclu oil ueil œil œy;

* *tröculum* (pour *törculum* pressoir, de *torquere*) *tröclum troil trueil treuil trœy*.

sölium seuil sæy, *dölium deuil dœy*, *cerefölium cerfeuil särfœy*.

102. (s) *œy* fermé long, quand il sort d'une *l* mouillée, suivie en roman d'un *e* féminin, qui s'est amuï en allongeant la syllabe précédente.

fölia feüle fœy, **aböculat äveüle ävœy*, **exrötulat* (de *ex rötulare* dérivé de *rötare* rouler), *esrollat esroclat esroîle 'esreüle äräy*. Comparer le français *érailler esraailler*, anciennement *esroeillier* de **exrotelliare*. *Bötula* (autre forme de *botellum* boyau) *bötla böcla beuîle bæy* = *panticem päs*².

5) *ö* suivi de *ss* ou de *s* et une autre consonne.

103. *ö* suivi de *ss* ou de *s* et une autre consonne donne *ü* long fermé :

fössa fose füs, *grössa grose grüs*, *cösta coste küt*, *össum os ü*, **dössum* (clas. *dorsum*) *dü*, *grössum gros grü*, *bën*

1. *Le patois de Vinzelles*, par Albert DAUZAT, p. 77.

2. Comparez : Poitou : *abeuiller*, et limousin *eiboulha* « éventrer », *Romania*, n° 151, juillet 1909, p. 355.

tōstum *bētū*, nōstrum *noſtre nūt* tonique, mais atone *nūt*, uōstrum *voſtre vūt* tonique, mais atone *vūt*.

104. *Remarque.* — Dans les verbes, presque toujours les désinences de la conjugaison sont influencées par l'infinitif et les autres formes où *ō* est atone :

* *morīre* (clas. *mōri*) *mūrī* (*īlli mōrit ī mūr*), quod *īlla mōriat k ā mūr*, uolāre *vūlē*, *īlla uōlat ā vūl*, mouċere *mūvċ* (récent) (*īlli mōuet ī mūv*), portāre *pūrtċ*, *īlli pōrtat ī pūrt*.

CHAPITRE XVIII

LATIN VULGAIRE *ó*. — LATIN CLASSIQUE *ō*, *ū*.

I. — Traitement normal.

1) *ó* fermé entravé.

105. Le latin vulgaire confond ces deux voyelles *ō*, *ū* du latin classique, en un même son *ó* fermé, de même qu'il a confondu *ē* et *ī* du latin classique en un seul et même son, qui était sans doute celui de *ĕ* fermé.

Entravé *ō*, *ū* (*ó*) semble s'être confondu de bonne heure, dans le parler de Chaulgnes, avec *ō* (*ó*) entravé, qui est devenu *ó* fermé, en sorte que, ces deux *o*, primitivement différents, puisque le premier était fermé et le second ouvert, — ce dernier s'étant fermé aussi — ont abouti tous les deux à *u*.

Ainsi, *ō*, *ū* du latin classique sont devenus *ó* fermés en latin vulgaire et ils ont abouti à Chaulgnes, quand ils étaient entravés à :

106. (α) *ū* moyen, quand il est final, ou terminé par une consonne sonore non précédée de *s* au Moyen Age :

* *tōttum* (clas. *tōtum*) *tū*, * *agūstum* (clas. *augūstum*) *ū*, * *tōtta* (clas. *tōta*) *tūt*, *gūtta gūt*, * *degūttat dgūt*, *pūlla pūl*, *būlla būl*, *būccula būkl*, *būrsa būrs*, *fūrcā fūre*, *būcca būe*, *rūbeum rūj*, *dūbitat dūt*, *sūmma sūm*, *stūppa ātūp*, *rūpta rūt*, * *tūrbulum* (clas. *tūrbidum*) *trūb*, *cōpula cobla kūb* (fém.),

dérivé *adcopulare *ăkūblē*, *stūpula ou peut-être *stūpila par métathèse pour stīpula *estouble ātrāb*¹.

107. (6) *û* long fermé, si la consonne qui suit *u* est *r* final dans le parler actuel, ou bien *s* suivie d'une autre consonne en latin vulgaire :

fūrnum *fūr*, diūrnum *jūr*, būrgum *būr*, būrra *būr*, tūrrem *tūr*, cūrtem (clas. *cobqrtem*) *kūr*, cūrtum *kūr*, gūrdum *gūr*, gūrgitem *gūr*, gūstum *gū*, crūsta *krūt*, mūsca *mūe*, cōstat (clas. *constat*) *kūt*, comme *kūt* de cōsta, *dōdece (clas. *duodecim*) *dūz* (Cf. *e* + *r* donnant *ār* dans notre patois, n° 67.

108. *Remarque.* — 1° Nous avons donc deux *u* venant de *o* entravé : un *û* moyen : *gūtta gūt*, et un *û* fermé : *gūstat gūt*, comme le parisien². Mais dans le Morvan, on trouve encore *o* fermé à Moux : *bōe, fōre, fōr, gōt, jōr*; à Beaubery : *rōdz, gōt, dzō* ← *diūrnum*, *fō* ← *fūrnum*, *kō* ← *cūrtem*, et à Trambly : *rōdz, gōt, dzō, fōr, kōr*.

2° *ōstium* est devenu **ūstium ũi, ũi*, très employé comme nom de lieu. Cf. *ū*, n° 142.

3° De même *pūteus* est devenu en latin vulgaire **pūteum pūi*, dans le Haut-Morvan *pwé* qui semble remonter à *pūteum*. Cependant il y a une commune à une douzaine de kilomètres de Chaulgnes, qui s'appelle *Poiseux*, et dont le nom descend de *Pūtēōlis* avec *ū* bref.

4° Le latin classique *nūptias*, devenu en latin vulgaire **nōptias*, a donné *nōs*, comme en français.

5° *Cūbitum* a fait *kōd* à Chaulgnes et dans le Morvan, mais *kæd* à Beaubery.

2) *o* fermé libre.

109. Libre *ō* (*ū*), qui a donné *ou, eu* en français, après être passé par *œu œ*, s'est transformé à peu près de même dans le parler de Chaulgnes.

1. Cf. VIRGILE, *Géorg.*, I, 315 : « Frumenta in uiridi stipula lactentia turgent. »

2. Abbé ROUSSELOT, *Etudes de prononciations parisiennes*, *ibid.*, p. 500.

Dans le normand et les autres dialectes de l'ouest, *ó* (*ò, ù, du* lat. clas.) ne s'est pas diphtongué, mais est resté *ó, u*.

En français, comme en chaulgnard, de même que *é* fermé libre s'est diphtongué en *ei*, de même *ó* fermé libre, sauf quand il est devant une palatale, s'est diphtongué en *ou*, noté d'abord en français par *u*, puis par *o*, et *ou*. D'ailleurs en francien beaucoup de textes antérieurs au XIII^e siècle ne distinguent ni à l'assonance, ni à la rime, *ó* fermé libre, de *ó* fermé entravé, alors que ni l'un ni l'autre ne se confond soit avec *o* de *õ* bref, soit avec *u* de *û* long. Pourtant, ils ne devaient pas être identiques. Comme *é* fermé entravé a persisté, *ó* fermé entravé a dû lui aussi subsister et se prononcer à l'origine, comme notre *ó* fermé actuel. En tout cas, si de bonne heure il a passé au son moderne *ou* (*u*) il n'a jamais pu avoir la valeur d'une diphtongue¹.

Il en a été de même dans notre patois. La preuve, c'est que dans le Haut-Morvan, à Château-Chinon en particulier, *ó* fermé entravé a encore le son de *ó* et non celui de *ou* (*u*) : *dürnum* *zör*, *türrem* *tör*, *stüppa* *ätöp*, etc.

ó fermé libre au contraire, en français, est devenu la diphtongue *ou* (*ou*), qui peu à peu s'est transformée en *eu* (*eu*) pour aboutir au XIII^e siècle à *eu*. L'ancienne notation *o* subsista encore quelque temps, mais à partir du XIII^e siècle elle fut remplacée peu à peu par *eu*.

Le patois de Chaulgnes a dû suivre la même voie, en tout cas nous avons actuellement :

110. (α) *æ* ouvert bref, quand il est suivi d'une consonne sonore :

sōla sœl, *gūla gœl*.

111. (ε) *æ* moyen, quand il est final en roman :

nepōtem *neveu nvæ*, *sōlum* *seul sœ*, dans **tōttum* *sōlum tū sœ*.

112. (γ) *æ* long ouvert, quand il est suivi d'un *r* sonore :

flōrem *flær*, *dūas* *hōras* *dæz ær*. A Chaulgnes on dit : *ën ær*, *dæz ær*, *trwæz ær*, *kätr ær*, *sēk ær*, *sīz ær*, *sēt ær*, *wīt ær*,

1. E. PHILIPON, *loc. cit.*, p. 523, n° 29.

nǣv ær, *dīz ær*, *ðz ær*. On a donc *ǣ* long ouvert, chaque fois qu'il est précédé de *z*. A Metz-le-Comte on dit : *ēn ǣ*, *dǣz ær*, *trwǣz ær*, *kǣtr ǣ*, *sēk ǣ*, *sīz ær*, *sēt ǣ*, *wīt ǣ*, *nǣv ǣ*, *dīz ær*, *ðz ær*, *mīdī* et *mīnǣ*. Ici, la liaison *z* a conservé l'*r* final de *hōra*, en gardant *a* ouvert, qui devient fermé par la chute de *r*, quand il n'y a pas la liaison *z* avec *æ*.

113. (2) *ǣ* long fermé, quand il était suivi d'un *e* féminin au Moyen Age, qui s'est amuī, ou quand il est final par suite de l'amuïsement récent d'une consonne, en particulier d'un *r*.

mōra mǣr, *ūna hōra ēn ǣr*, *cōda* (clas. *cāuda*) *kǣ*, *pauōrem peur pǣ*, *dūos deus dǣ*, *illōrum leur gǣ*. Cf. *Pronoms personnels* : *illōrum*, tableau XII, carte X.

114. Remarque. — 1° *ē mǣl* (masc.) pour désigner « un tas de foin, de paille », ne peut remonter à *mōla*, qui a donné *ēn mǣl* (fém.) avec *ǣ* moyen, il vient de *mōlem*.

2° *Vōtum* a fait *vū* dans le nom de commune *Champvoux* *cāmpum uōti ǣvū*, à deux kilomètres de Chaulgnes.

3° *Nōdum* a donné *nū*, qui ne paraît pas être une forme analogique empruntée à *nodare*, verbe qui n'est pas employé, peut-être serait-il emprunté à *dēnuē*. *Nū* est très fréquent dans tout le Morvan. De même *crūcem* a fait *krū*, mais dans la seule expression : *lā krū gǣ* (*la croix de Dieu*), qui désigne un lieu-dit à un kilomètre de Chaulgnes, où se trouve une croix. *Gūla* a fait *gūl*, dans un jeu d'enfant, partout ailleurs on emploie *gǣl*.

115. 4° *Plūvia* (de *pluere*) était devenu en latin vulgaire **plovīa ploīa pluīc pǣi*, de même, nous avons déjà vu, n° 86, que *iūuenem* s'était changé en **jōvenem juevne jǣn*. Il faut voir là l'influence de la labiale, qui a changé *ō* fermé en *o* ouvert et par suite produit *ue*, plus tard *eu æ*, comme dans *cūpreum cōpriūm cueivre cuire kǣvīr*, *ōuum*, **ōuum uef ǣ*, *colūbra* **colōbra kūlǣr*, etc.

116. 5° En chaulgnard, comme en français, quelques mots, au lieu de *æ* (*eu*), présentent *u* (*ou*), pour des raisons particulières. A côté de la forme *lǣ*, qui existe encore dans le jeu enfantin

à là *lǣ* (*le*) *lǣ*, on trouve au Moyen Age la forme *lou*, qui fait supposer le contact immédiat de *u* final avec la voyelle accentuée, par suite de la chute ancienne du *p*, et par conséquent, sa conservation : *lou lu* ; de même *iūgum* a dû perdre son *g* de bonne heure et se prononcer *joo ju*, mais dans le Haut-Morvan on dit *ʒū*.

117. 6° Pour d'autres cas, comme en français, il y a eu influence de mots de même famille, dans lesquels la voyelle était atone. Quant à *nū*, *vū*, *lāvū* (*là ou*), *pūr*, de *nos*, *uos*, *illac ūbi*, **pōr*, (clas. *prō*), ils ont été traités comme des proclitiques et par conséquent des atones¹.

118. 7° Comme pour les autres voyelles, *ā* fermé a aussi une fonction syntactique, il marque, entre autres, le pluriel dans notre patois : *ūnum nepōtem ē nvā*, *dūos nepōtes dā nvē*.

3) Suffixe *-ōsum*.

119. Le suffixe latin *-ōsum* qui a fait *eus* en français, a donné *u* en chaulgnard. Il est encore très vivant dans notre patois. Ce traitement de *ō* long fermé est peut-être dû à l'influence de l'*s* suivante. Comparez *ōssum*, **dōssum* (clas. *dorsum*), *grōssum*, où *ō* ouvert devant *s* est devenu *u* : *ū*, *dū*, *grū* (Cf. n° 103).

Ainsi on a :

**pedūculōsum* (de **pedūculum*, clas. *pediculum*) *pūgū*, **būrriculōsum* *būrigū*, **zelōsum* *jālū*, *frīgorōsum* *frīlū* par dissimilation des deux *r*.

Gnīgū de *guenille*, *εyāsū* de *chiasse*, *pīsū* de *pisse*, etc.

Remarque. — A Bourberain (Côte-d'Or) *o* donne régulièrement *ū*, jamais *æ*. Ce traitement est le même que celui que M. Ewald Goerlich a observé dans les chartes anciennes de la Côte-d'Or, de la Haute-Marne et de la Haute-Saône. On ne voit *o* remplacé définitivement par *u* (*ou*) que dans le courant du xiv^e siècle².

1. Cf. *Pronoms personnels*, vos atone, tableau III, carte V.

2. *Der burgundische Dialekt im XIII und XIV Jahrhundert*, von Dr Ewald GÖRLICH, 1889, p. 89 et suiv.

Le son *æ*. — Ses trois sources.

120. Dans notre parler, comme en français, si on laisse de côté l'action de la nasale, nos 121, 122, 123, 124, 125, et de la palatale, nos 126 et 127, on voit que dans une syllabe ouverte *ô*, *ü* aboutissent régulièrement à *æ*, et que *ô*, lui aussi, en passant par *uo*, *ue*, *œ*, aboutit à *æ*.

Le premier *æ* date du XIII^e siècle, le second du XIV^e. Ils se confondirent dès cette époque en français. De plus, dans le même siècle, et surtout au XV^e, mais autour de Paris, le son *eü*, où l'hiatus provenait de la chute d'une consonne médiale, se réduisit à *æ* : **agūrium* (clas. *augūrium*) *eür* *eur* *heur*, *ieiūnum* *jeün* *jeun*, *secūrum* *seür* *seur*; les mots en *-atūra* *eüre* *eure*, etc.; à Paris on prononçait *sür*, *hur*, de même *crû*, *dû*, (*e*)*u*, (*e*)*usses*, etc.

Dans les parlers du Morvan *eü* a abouti à *æ*, exceptés *secūram* qui a fait à Chaulgnes *sür*, et **agūrium* *ür* dans les composés *üræ*, *üræzmā*, *mälüræ*, *bënüræ*, etc., et **habūtum* *ëvü* et *ü*, tandis que dans le Haut-Morvan on trouve *æ*, (*r*) *æ*, (*z*) *æ*.

Cf. ü, n° 137, Rem. 3. Cf. aussi *Pronoms personnels*.

II. — Éléments perturbateurs.

1) *ô* (*ü*) suivi d'une nasale.

121. Les quatre voyelles ouvertes *â*, *é*, *ô*, *æ* sont seules susceptibles de nasalisation, en sorte que si ces voyelles sont fermées, elles deviennent d'abord ouvertes avant de se nasaliser. Puis, si la nasalité disparaît c'est la voyelle ouverte qu'on retrouve. C'est ce qui est arrivé à l'*ô* fermé, comme nous le verrons dans un instant, et à l'*a* dans *femme* prononcé anciennement *fême*, puis *fāme*, et maintenant *fām*, avec *à* ouvert après la dénasalisation.

Il faut d'abord remarquer qu'en général, en français, devant une nasale *ô* et *ó* ne se diptonguent pas et donnent le même son, l'*ô* ouvert, dans cette condition, étant passé à *ó* fermé. Mais il est devenu *ó* fermé par des modifications successives. D'après Gaston Paris, il a d'abord donné, comme tout *ô* bref accentué *òò*, puis *óó*, l'accent portant sur *ó*. Ce groupe, qui dans les conditions ordinaires est devenu *uo*, puis *ue*, etc., a perdu devant les nasales sa seconde

voyelle *ô* ouvert, et il est resté *ô* fermé : *bôn*, *bôn*, *bôn*. L'*ô* fermé ainsi constitué et égal à l'*ô* fermé ordinaire, s'est plus tard, comme ce dernier, transformé en *ô* ouvert en se nasalisant, et a reparu, après la disparition de la nasalisation, à l'état d'*ô* ouvert, comme l'*ô* fermé ordinaire : *bonne* (*bôn*), *donne* (*dôn*)¹.

122. Il y a eu pourtant à l'origine diphtongaison çà et là pour l'*ô* ouvert non entravé *buona* de *bōna*; *cuens* de *cōmes*; *hoem* de *hōmo*; mais cette diphtongaison ne paraît pas avoir pénétré dans le français proprement dit.

123. Dans le patois de Chaulgnes *ō* (*ũ*) suivi d'une nasale donne *ō* dans les cas suivants :

(α) Lorsque la nasale est finale en roman :

**aculeōnem* *ēgīgō*, **bissōnem* *beson psō*, par assimilation de *b* à *s*; **būxōnem* *boison bwēsō*, **pisciōnem* *pwēsō*, **ūniōnem* (*clas. ūniōnem*) *ũyō*, **reniōnem* *rũyō*, **masiōnem* (*clas. mansiōnem*) *māison mēzō*, **pūlmōnem* *polmon pūmō*, **maciōnem* *māsō*, **calceōnem* *eōsō*.

Le pluriel de tous ces mots se forme régulièrement, c'est-à-dire que dans le patois de Chaulgnes le singulier a *ō* moyen, tandis que le pluriel est en *ō* fermé long : *ēn mēzō*, *dē mēzō*, *ē māsō*, *dē māsō*.

Mais à Pouilly-sur-Loire le singulier se distingue du pluriel par un changement de nasalisation, qui est encore tellement vivant dans le patois du pays, qu'il en infecte même les mots les plus récents. Au singulier, *o* + *n* est devenu *ā*, mais au pluriel il fait *ō*. Ainsi : *ēn mēzā*, *dē mēzō*, *ē māsā*, *dē māsō*; *ē rōyā*, *dē rōyō*; *ē līmāsā*, *dē līmasō*; *ēn ōyā*, *dē ōyō*; *ē eōsā*, *dē eōsō*, etc. Il n'y a aucune exception. Cf. le pluriel des noms terminés en *ā* : *ē drā*, *dē drā*, etc., n° 21. Remarques 2 et 3.

Remarque. — A Chaulgnes *quōmodo cōmo*, anc. franç. *com*, a fait *kūm*, de même que *hōminem ūm*, mais *ōm* à Marigny-sur-Yonne et dans une partie du Haut-Morvan.

1. *Mélanges linguistiques*, fascicule II, p. 254, n° 1.

124. (6) lorsque la nasale est entravée.

fūndere fondre fōd, dūmque *donc dō*, tōndere (clas. *tondere*) *tondre tōd*, iūncum *jonc jō*, nōmen *nom nō*, mentōnem *menton mātō*, *ūncia (clas. *uncia*) *once ōs*, *ūndecim (clas. **ūndecim*) *onze ōz*, ūngula *ongle ōy*, auūnculum **ūnculum oncle ōk*, fūrūnculum *feroncle froncle fongle frōy*, pōnere *pondre pōd*, illam *rūmicem ārōs cūmulum comble kōb*, ūmbra *ombre ōb*, commeatum *kōjē*, ūnde *ont ō*, (dans : *ō k tē vā*, *quo nādis*), le composé français *dont* ← de ūnde est inconnu, *harūnda (cf. *App. Probi* : *hirūdo non harūdo*), ārōd (*elle*).

Exemples de *ō* : bōnum *bō*, lōngum *lō*, pōntem *pō*. Cf. *ō*, n^{os} 89, 90, 91.

Remarque. — *Dame*, *dām* de *dōmina*, constitue une exception difficile à expliquer. On pourrait dire que c'est un mot emprunté aux parlers où *on* devient *an*, ce qui est fréquent dans le Nivernais, en particulier dans le Bazois et dans les environs de Donzy, appelé *Danzi* au xii^e siècle. De même tout près, *Dōminum Pētrum* a fait *Dampierre-sous-Bouhy*. Comparez *Vesūntiōnem Besonçon*, *Besançon*, etc.

125. (γ) lorsque la nasale est suivie d'un *a*, *ō* donne *ū* :

pōma *pōme pūm*, pōm à Marigny-sur-Yonne et dans une partie du Haut-Morvan; persōna *persone pārsūn*, tūnna *tone tūn*, dōnat *done dūn*. Il n'y a pas là réaction des formes atones dōnāre, dōnāmus, etc. sur la tonique, les mots précédents le prouvent, ainsi que les patois voisins; nōminat *nome nūm*. Comparez hōminem *ome ūm*.

Nous avons vu, en effet (Cf. *ō* n^o 92) qu'il en était de même pour *ō* (*ö*) dans la même situation :

bōna *bone būn*, tōnat *tone tūn*, etc.

Mais à Pouilly-sur-Loire et dans les patois au nord de cette ville, de même qu'on dit : *pāy*, *kāy*, comme à Paris, on dit aussi : *pōm*, *dōn*, *bōn*, *tōn*, etc., comme à Paris.

2) *ō* fermé devant une palatale.

α) Diphtongue romane *oi*.

126. La diphtongue romane *oi* devient *ōé*, *oué*, *wè*, l'accent

glisse sur le second élément de la diphtongue et le premier élément devient semi-voyelle :

cɔfea coife coefe kwěf.

bũxta boïste boële bwět.

uȝcem vois voë vwě, cognȝsco conois conoës kũně, cũlcita colcta coïlte coïte coëte kwět, bũxum bũksun bois bwĩ. Dans ce mot *i* n'est pas descendu à *ě*.

Remarque. — L'*i* de *goi*, venant de **gũbium*, à Ceré (Touraine) *gwě*, devant le suffixe *ar*, a donné *gũyār* à Corbigny, et *gũjār* à Chaulgnes, par le changement de *y* en *j*.

6) Diphtongue romane *oi* + *n*.

127. Cette diphtongue *oi* + *n* donne *wě*, en passant par *ou*, *oĩn*, *oęn*, *węn*, *wě* :

cũneum coin coen kwě;

**grũnnium groin groen grwě;*

**cotȝneum codonyo codoin cooin coen kwě;*

testimȝnium temoin tãmwwě, iũngere joindre jwěd, iũnctum joint jwě, pũgnum poin (poing) pwě; pũnctum poin (point) pwě, pũncta poĩnte pwět, cȝgnitam (part. de cognȝscere) coĩnte kwět, nom propre fréquent à Germenay.

128. (γ) Le suffixe -*atȝrium* donne *adȝriu*, *adȝir*, *aȝir*, *eȝir*, *ȝir*, *ȝer*, *węr*, *wě*,

lauatȝrium lavoir lãvwwě;

franç. *arrosoir, battoir, abreuvoir* = *ãrõzwě, bãtwě, ãbærvwwě*, etc.

3) *ō* (*ũ*) suivi de *l* vocalisée

129. *ō* (*ũ*) suivi de *l* vocalisée donne *u* en passant par *ou*. On a donc :

(α) *ũ* moyen, quand il est suivi d'une consonne sonore, ou bien quand il est final :

*auscũltat *ascȝltat escoute ãkũt;*

cũltrum coltre coudre kũt;

pũluerem polvre poldre poudre pũd;

**bũllicat bũj, dũlcem dũ, *pũllitra pũt.*

130. (6) *ū* long quand il était suivi d'un *e* féminin au Moyen Age :

pũlsat polse pouse pũs, qui se distingue de *pũs* (*poussière*).

4) *ō* (*ũ*) suivi de *l* mouillée.

131. *ō* (*ũ*) suivi de *l* mouillée donne *ěy* dans le Morvan, par exemple à Grenois : **ranũcula* (clas. *ranunculus*, diminutif de *rana*) *rnũěy*, **conũcula* (dim. de *cōlus*) *kũněy*. A Chaulgnes nous avons *gærnōy* et *kunăy*. Au Gué-Girauld *kòlěy*, et à Tamnay *kuněł*, à Minot *ěyđěy*.

CHAPITRE XIX

LATIN VULGAIRE *ũ*. — LATIN CLASSIQUE *ū*

ũ

I. — Traitement normal.

132. La voyelle *ū*, qui se prononçait *u* (*ou* français) en latin, a abouti en Gaule au son *u* (*ũ* allemand), à une époque qu'il est presque impossible de déterminer, et qui varie beaucoup suivant les différentes régions de la France. Quelques linguistes prétendent que *u* (*ou*) latin est devenu *u* (*ũ* allemand) sous l'influence du celtique. Je ne le crois pas. Quoi qu'il en soit, c'est là un trait qui distingue le français, le provençal et certains dialectes ladins et du Nord de l'Italie, des autres parlers romans¹.

Ce son *u* s'est conservé, dans le patois de Chaulgnes, soit que *ū* latin fût entravé, soit qu'il fût libre, sauf devant une palatale et une nasale.

Ainsi *ū* entravé donne :

133. (x) *ũ* moyen, quand il est final, ou terminé par une consonne sonore :

iũdicem jũj, *fũstem fust fũ*.

1. Cf. E. PHILIPON, *L'u long latin dans le domaine rhodanien, Romania*, n° 157, p. 1-16, janvier 1911.

134. (é) *û* long fermé, quand il est suivi en roman d'un *e* féminin, qui s'est amuï :

**bŭsca busche bŭe*, **bŭtia* (clas. *bŭteo*, *bŭteōnis*) *bŭz*.

135. *Remarque.* — *û* long entravé donne *æ* en Haut-Morvan. A Château-Chinon *bâs* de **bŭsca* et *bâz* de **bŭtia*, *pæ* de *pŭtidum* et *pæt* de *pŭtida*. Cet *u* est devenu *æ* en passant par *û* ouvert, en même temps que les lèvres s'ouvraient un peu. Cf. *Pronoms personnels*.

û libre donne :

136. (α) *û* moyen, quand il est final, ou suivi d'une consonne sonore :

nŭdum nŭ, *crŭdum krŭ*, *cŭlum kŭ*, *glŭtem glŭ*, *cornŭtum kŕnŭ*, **pŭtit* (clas. *pŭtet*) *pŭ*, **tŭferem* (clas. *tŭberem*) *tufre tŕf* (Morvan : *træf*), *mŭla mŭl*.

137. (é) *û* long fermé, quand il est suivi d'un *s* au Moyen Age, qui s'est amuï, d'un *e* féminin, ou d'un *r* dans la langue actuelle,

plŭs plus pŭ, *iŭs jŭ*, *nŭda nue nŭ*, *sŭdat sue sŭ*, **grŭa* (clas. *grŭem*) *grue grŭ*, *cŭpa cuve kŭ*, *lactŭca laitue lêtŭ*, *carrŭca çârŭ*, *uectŭra veiture voiture vwêtŭ*, *iŭnctŭra jwêtŭ*, **masŭra* (clas. *mansŭra*) *mâzŭ*, **mesŭra* (clas. *mensŭra*) *mesure mŕŭ*, **opertŭra űvârtŭ*, *tortŭca tŕrtŭ*, *pastŭra pâtŭ*, *pŭrum pŭr*, *dŭrum dŭr*, *secŭrum sŭr*.

De même, dans les participes passés en *û* (masc.), *û* (fém.) : **uen-ŭtum vnŭ mnŭ*, **uen-ŭta vnŭ mnŭ*, **uid-ŭtum vŭ*, **uid-ŭta vŭ*. Nous avons donc, comme dans le parisien, deux *u* : un *û* moyen et un *û* fermé¹.

Remarque. — 1° *bŭtyrum* devait donner *bure*, comme en ancien français, mais il a fait *bâr* à Chaulgnes, comme en morvandiau, en vallon et dans les parlers lorrains, où *û* devant *r* est devenu *æ*.

2° Le pronom latin *tŭ* est *tæ* et *tě*, quand il est atone, et *tŭ*, quand il est tonique².

3° *û* tonique long est devenu *æ* dans les mots où il était précédé

1. Abbé ROUSSELOT, *Études de prononciations parisiennes*, p. 500, loc. cit.

2. Cf. *Pronoms personnels*, ch. IV, **tu**, tableau V, carte IV.

d'un *a* en hiatus avec *u*, après la disparition d'une consonne médiale : *matūrum mǣ*, *matūram mǣ*, *matūrare mǣĕ*. Cependant **agūrium* (clas. *augūrium*) *ūr*, dans *ūr(ǣ)*, *ūr(ǣz mǣ)*, (*mǣl*)*ūr(ǣ)*, (*bĕn*)*ūr(ǣ)*, etc., de même dans **habūtum ĕvũ* et *ũ*, tandis que dans le Haut-Morvan on trouve *æ* et avec les liaisons (*z*)*æ* et (*r*)*ǣ*. Cf. le son *æ*. Ses trois sources, n° 120, et *Pronoms personnels*.

II. — Éléments perturbateurs.

1) *ū* suivi d'une nasale.

138. (α) finale donne *ĕ* :

commūnem kōmĕ, *ieiūnum jĕ* et *iūnium jĕ*, *ūnum ĕ* et ses composés :

*casque-ūnum *εākĕ*, qualemque-ūnum *kǣkĕ* (et non *kǣkĕ*) par dissimilation ;

*cata-ūnum (*ā*) *εāĕ*, *Dūnum Dĕ*, deux noms de lieux de la Nièvre : Dun-les-Places et Dun-sur-Grandry ; *Scadūnum Aεĕ* (Achun), autre commune de la Nièvre ; *Augustodūnum ōtĕ* (Autun).

139. (β) entravé, donne aussi *ĕ* : **lūnis dĕm* (clas. *lūnæ dĕm*) *lĕdi*.

Remarque. — Cette prononciation de *ĕ* pour *ǣ* est très commune dans le Nivernais, et même chez les gens instruits de Nevers. C'est un des caractères linguistiques qui trahit le plus facilement les habitants de cette région. Cependant à Moux on dit : *ǣ*. A Écutigny et à Lusigny-sur-Ouche *ūnum diūrnum* est *ũ jōr*, *ūna pōma ũn pūm*.

A Chaulgnes, nous n'avons donc pas la nasale parisienne *ǣ* (*un*), elle s'est confondue pour nous avec *ĕ* venant de *in*, *ĕn*, *in*. Cf. nos 59, 60, 74.

140. (γ) Si la nasale est intervocalique *ū* devient *æ* :

prūna pǣrn (pour *prǣn*) ;

ūna æn, atone *ĕn*, *plūma plǣm*, *fūmat fǣm*.

De même, nous avons vu que si la tonique *ū* est précédée d'un *a* dont elle est séparée en latin par une consonne caduque, c'est-à-dire tombée au Moyen Âge, ces deux voyelles aboutissent au son *æ* :

**sabūcum* *să*, *matūrum* *mă*, *matūra* *mă*. Cf. *Les parlers de Pont-l'Évêque, Revue de philologie et de littérature*, 1907, p. 86-87.

Remarque. — *lūna* donne *lŭn* et non *læn*, c'est sûrement un mot français, importé par l'almanach *Le Bavard*, car dans les parlers voisins on trouve *læn*. A Metz-le-Comte (il) *la lūna lŭcet lë læn lă*.

2) *ū* devant une palatale.

141. *ū* suivi d'une palatale donne d'abord la diphtongue ascendante *ui*, qui assonne avec les mots en *u* en français, comme *écu*, *nu*, plus tard *ui* devient une diphtongue descendante, qui rime avec *ui* provenant de *ò* ouvert suivi d'une palatale.

Ainsi *ū* suivi de la palatale vocalisée en *i* donne *ŭi*, en passant par *ui*, *uï*, *ŭï*, et nous avons :

(α) *ŭi* moyen, quand il est final ou suivi d'une consonne sonore :

fructum *fruit* *frŭi*, **illūi* (clas. *illi*) *lui* *lŭi*, *montempertū-sium* *Mont Pertuis*, *Mōpērķŭi* (village voisin de Chaulgnes, mais de la commune de Parigny-les-Vaux). A Germenay, j'ai noté *pēr-ķŭě* « trou » dans une haie. *Trūcta* *truite* *trŭit*, **acūcula* *égŭi*.

142. (ε) *ŭi* fermé long, quand il était suivi d'une consonne, qui s'est amuie récemment :

**pūteum* (clas. *pŭteum*) *puis* *pŭi*, **ūstium* (clas. *ŭstium*) *uis* *ŭi*, fréquent comme nom de lieu dans le Morvan : *ŭi* *mărtě* (Huis Martin), *ŭi* *gōdri* (Huis Gaudry), etc., con + *dūcere* *conduire* *kōdŭi*, re + *lūcere* *reluire* *ărlŭi*.

Remarque. — La disparition de l'*i* latin dans *ur* de **agūrium* (clas. *augŭrium*), qui aurait dû donner *uir* puis *ŭir*, dans *ŭr*(*ă*), (*běn*)-*ŭr*(*ă*), *ŭr*(*ăxmă*), etc., reste inexpiquée comme dans le français *eür*, *heur*, etc. Remarquons cependant que nous disons même actuellement *ķŭrăs*, *ķŭrăsyě*, pour *cuirasse*, *cuirassier*, etc.

CHAPITRE XX

DIPHTONGUES *au*, *ae*, *oe*I. — Diphtongue *au*.1) Diphtongue latine *au*.

143. La diphtongue *au*, déjà à la fin de l'Empire, s'était réduite à *o* dans un certain nombre de mots latins. Mais cette réduction ne fut ni complète, ni générale. Le patois de Chaulgnes, comme le français, *a*, dans certains mots, conservé la diphtongue *au* assez longtemps, puisque *caulem* a donné *chol* *eu*, *causa chose* *eu* *z*.

Pour ces deux mots la réduction de *au* à *o* n'a pu s'opérer qu'après le passage de *c* devant *a* à *ε* (*ch*), c'est-à-dire vers le VIII^e siècle. Il n'en est pas de même pour *cauda*, qui a donné *coe queue* en français, et *hê* à Chaulgnes, ce qui prouve que *cauda* était devenu *cōda* avant le VIII^e siècle, époque à laquelle *ca* est *εe* (*che*), ou plutôt *tee*.

Ainsi, *au* libre ou entravé devant les consonnes orales devient *o* :

taura tör, *laubja lōj*, **ausat* (clas. *audet*) (*il*) *ōz*, *caulem chol eu*, à cause de *l* vocalisé, *nauda noe nū*, **thesaurum* (clas. *thesaurum*) *trēsör*¹.

144. Remarque. — 1^o *causa* a fait *eu* *z*, et **pauperum* (clas. *pauperem*) *pūr*.

2^o Si *au* est suivi d'une palatale il devient *oi* puis *wê* : *gaudia joie jwê*. — Cependant *paucum* a donné *pou pou pa*, par la chute ancienne du *c*, comme dans *locum*, *iocum*, de même que *fagum* a fait *fou fū*, et *fō* aux Michots (Saint-Léger-de-Fougeret). Dans d'autres endroits de la Nièvre le *g* a développé un *y* : *illa fagia là fê*, nom de lieu et d'homme fréquent en Nivernais = *La Faye*.

1. E. PHILIPON, *loc. cit.*, p. 525, n^o 36.

2) Diphtongue romane *au*.

145. Une autre diphtongue romane *au* s'est formée à l'époque romane, soit par suite de la chute d'une consonne placée entre *a* et *u*, comme nous venons de le voir pour *fağum faum fũ*, soit par suite du changement après *a* de *v* en *u* :

clauum klũ, *Aturauum Arũ* (Arroux, rivière qui se jette dans la Loire, à Digoin); *Ussellauum ũslũ* (Uxeloup, autrefois *Usselou*), commune de la Nièvre). Comparer en français : *Andecauum Anjou*, et *Pictauum Poitou*. *Ğabata ğauta jũ*, *fabrica faurga fõrj*, *paraġola paraula pãrõl*, *taġula taula tõl*.

3) *au* issu de *ai* + consonne.

146. Un troisième *au* roman est issu de *ai* + consonne :

**auica auca oie oẽ wã*, **auicellum aucellum oisel oiseau vwẽgõ*, avec un *v* initial, comme dans *oui vwi*, *ouate vwãt*, *ouaille vwẽy*, etc., et la chute de l'*s* intervocalique.

4) *au* devant une nasale.

147. Devant une nasale *au* a abouti, à Chaulgnes comme en ancien français, non à un *õ* ouvert, mais à un *õ* fermé, qui depuis a été nasalisé.

**facunt* (clas. *faciunt*) *faunt*, CIL, IV, 689, Pompéi, à côté de *facunt*, ib., III, 3551, *fõ*, **habunt* (clas. *habent*) *aunt õ*, *uadunt vaunt võ*.

5) *au* initial atone devant *u*, *o* tonique.

148. *au* initial est, devant *u* ou *o* tonique de la syllabe suivante, devenu *a* : *augũstum *agostum aost ă*, *Augustodũnum Agostodũnum Ostedun Olẽ* (*Aulun*), *auscultare *ascoltare ãkũtẽ*, *augũrium *agũrium auir aur eũr ur*, qui existe seulement dans *ũr(ã)*, *ũrãzmã*, *mãlũrã*, *bẽnũrã*, etc.

II. — Diphtongues *ae*, *oe*.

149. Ces deux diphtongues en latin se réduisirent à un simple *e* par la chute lente de *a* et de *o*, premier élément de la diphtongue :

1° *ae* a été traité en gallo-roman comme un *ẽ*, c'est-à-dire comme un *ẽ* ouvert.

(α) Libre, il a donné *iē* en français et en patois de Chaulgnes :

ad + quærit (*il*) *aquiert ākēr*.

cælum *ciel* est remplacé dans notre parler par *tempus tems tã*.

cæpa est devenu *cēpa* et a abouti régulièrement à *cive sīv*.

150. (6) Entravé, *ae* donne *ē* ouvert en notre parler comme en français :

praestum *prestum prē*, quærerere *querre* est inconnu à Chaulgnes. Il a été remplacé par *quérir krī*, très employé.

151. 2° *oe* a été traité comme un *ē*, c'est-à-dire comme un *ē* fermé, et a abouti à *é* devant une nasale suivie d'un *e* féminin, et à *ei* devant une nasale finale, et plus tard à *oi* :

pœna *pēna pēine pepe pēn*;

fœnum *fēnum fein foin foen fwē*.

CHAPITRE XXI

VOYELLES ATONES

152. Nous avons vu que l'accent latin, dans la période classique, c'est-à-dire du temps de Cicéron, était une *élévation de la voix* sur la syllabe qui le portait, en sorte que cette syllabe était prononcée sur une note plus aiguë que les syllabes voisines, privées d'accent.

Nous avons dit aussi que dès le II^e ou le III^e siècle après J.-C. cet accent d'acuité changea de nature et devint un *accent d'intensité*, c'est-à-dire que la syllabe accentuée, à partir de cette époque, fut prononcée plus fortement que la syllabe précédant ou suivant la tonique. Ces deux syllabes sont dites *atones*, c'est-à-dire privées d'accent, pour le cas présent d'intensité ou de force, puisque à partir du III^e siècle de notre ère l'accent devint essentiellement *énergique et expiratoire*.

D'où il résulte qu'on appelle voyelles atones celles qui ne portent pas l'accent, c'est-à-dire celles qui, dans le latin vulgaire, furent émises avec une intensité de voix moindre que la tonique. Comme dans tout mot il y avait au moins une syllabe mise en relief par cette intensité de la voix, les syllabes voisines, précédant et suivant la tonique, étaient donc *atones*.

1) Atones précédant la tonique.

153. Quand la syllabe tonique n'est pas initiale, elle peut être précédée d'une atone brève ou longue, devant une ou plusieurs consonnes : *habēre*, *minūtum*, *constare*, *porcarium*.

Cette syllabe atone s'appelle *protonique initiale*.

Si la syllabe tonique est précédée de deux ou plusieurs syllabes brèves ou longues, devant une ou plusieurs consonnes, comme *bonitatem*, *carpentarium*, *matutinum*, *operarium*, ces syllabes s'appellent des *protoniques non initiales*.

154. Elles portent un accent second, c'est-à-dire que les mots de plus de trois syllabes pouvaient être pourvus d'un autre accent, moins fort que le précédent, dit *accent second*, et qui frappait les syllabes de deux en deux en remontant, à partir de la syllabe frappée de l'accent tonique.

Ainsi dans *claritatem* la voix appuyait fortement sur *ta* (accent principal), un peu moins fortement sur *cla* (accent second.).

2) Atone finale et contre-finale.

155. Nous venons de voir dans l'exemple que nous avons choisi *claritatem* que la syllabe *ta* porte l'accent principal, et la syllabe *cla* l'accent secondaire, les autres syllabes *tem* et *ri* sont atones et s'appellent : la première *atone finale* et la seconde *atone contre-finale*.

Ces diverses combinaisons sont moins compliquées en réalité qu'en apparence.

Quand l'atone était initiale, elle s'est maintenue à l'origine, comme en français, pour tomber plus tard : *caballum* *cheval* *εῠῶ εῠῶ*.

Dans le second cas, c'est-à-dire quand l'atone précédant la tonique est elle-même précédée d'une autre syllabe, cette première syllabe est frappée d'un accent secondaire, qui la préserve de la chute ; l'atone *ri*, dans *claritatem*, est à la syllabe *cla*, frappée de l'accent secondaire, ce que l'atone finale *tem* est à la syllabe frappée de l'accent premier *ta*. Comme elle correspond à l'atone finale, on lui donne pour cela le nom de *contre-finale*.

Le troisième cas, c'est-à-dire celui où la tonique est précédée de

plus de deux syllabes, est assez rare, et chacun des mots qu'il comprend demande un examen spécial¹.

Ainsi, les voyelles *atones* peuvent être considérées, soit *inales* (posttoniques), soit dans les syllabes *contre-finales* (*protoniques non iniales*), soit surtout dans la syllabe *initiale* (*contre-tonique*),

Comme dans les deux premiers cas (*posttoniques* et *protoniques non iniales*) la voyelle tombe toujours dans le patois de Chaulgnes, il convient de les étudier tout d'abord. Nous divisons donc cette étude des *atones* en trois parties : 1° *Posttoniques*, 2° *Protoniques non iniales*, 3° *Protoniques iniales*.

CHAPITRE XXII

I. — POSTTONIQUES

1) Finales atones.

156. Les finales atones tombent toujours, même celles qui s'étaient maintenues en roman (*a* et voyelles d'appui) :

cōctum coit cuit kōwī, mūrūm mūr, aliud + tantum altant autant ôlā; inquantum encan ākā; porta porte pôrt, tīna tine tīn; bōna bone būn, fōlia feuille fāy.

157. *Remarque.* — 1° Nous le répétons, l'influence de la disparition de cet *e* féminin se fait sentir dans les adjectifs et les participes passés, où il allonge la voyelle finale et dans d'autres mots, où il a modifié le timbre de la voyelle finale. Ce sont les dernières traces de cet *e*, qui disparaît peu à peu. Ainsi *matūrūm mē, matūrām mē, amatum āmē, amātam āmē, finītum fīnī, finītām fīnī, *uīdūtum vū, *uīdūtām vū.*

2° C'est encore à l'*a* posttonique qu'est due la différence de traitement de *-arium* et *-ariam* : *ōperārium ūvērgē* et *ripāriām rīvyē.*

158. 3° L'*a* posttonique a conservé les consonnes finales appuyées, et tombées au masculin : *factum fē, facta fēt, siccum sē, sicca*

1. Dictionnaire général de la langue française, p. 124.

sěe, et par assimilation *eěe*, **drēctum* (clas. *directum*) *drě*, **drēcta* (clas. *directa*) *drět*, **frīgidum* (clas. *frigidum*) *frě*, **frīgida* (clas. *frigida*) *frěd*.

159. 4° Les nasales : *bōnum bō*, *bōna būn*, etc.

160. 5° J'ai cependant trouvé à Abrest, arrond. de Lapalisse, cant. de Vichy (Allier), cet *a* final changé en *ě* : *klōcca klōeě*, *flāmma flāmě*, *pīra pērě*, *tēla tālě*, *catēna eēně*, *plēna plēně*, *uēna vēně*, *fēmīna fēně*, *stēla štělě*, *arīsta ārětě*, *bōnam gēntem būně jā*, *fōlia fěyě*.

161. 6° Quelques groupes, comme *br*, *kr*, *dr*, *pr*, *pl*, *bl*, etc., se passeraient difficilement en français d'être appuyés sur une syllabe muette, légèrement sonore : *arbre (ārbrě)*, *comble (kōblě)*, etc., dans le patois de Chaulgnes, non seulement l'*e* final d'appui a disparu, mais de plus, la dernière lettre du groupe, et quelquefois le groupe tout entier, et alors le plus souvent la voyelle s'allonge :

lēporem lièvre gěv, **quattor* (clas. *quatuor*) *quatre kăt*, *alterum autre ôt*, *uīuere vivre vīv*, *cūmulum comble kōb*, *pātem père pě*, *mātem mère mě*, *frātem frère frě*, *sōmnum somme sō*, *cathēdra chaise eě*.

162. 7° En particulier *e* féminin, qui se prononce *æ* en français, quand le mot suivant commence par une consonne, a disparu complètement dans le patois de Chaulgnes :

(α) Quand le groupe final, formé de consonnes, est trop dur à prononcer sans voyelle d'appui, il perd une de ces consonnes : (quatre femmes) = *kăt fām*, (trouble fête) = *trüb fět*, (chèvre folle) *eyăv fūl*.

(β) D'ailleurs le parler de Chaulgnes n'éprouve pas de difficulté à faire suivre certains groupes d'une consonne sans voyelle d'appui : (garde champêtre) = *gärt eăpèt* et *găreăpèt*, (merle blanc) *mărl blă*, etc.

(γ) D'autres fois, une voyelle, ordinairement la voyelle *ě*, s'intercale entre les deux consonnes finales d'un mot devant un autre mot commençant aussi par une consonne : (*sucre d'orge*) = *sūkěr d ōrj...*, (*contra nos contre nous*) *kōlěr nū*.

2) Proparoxytons.

163. Les proparoxytons, c'est-à-dire les mots accentués sur l'antépénultième, étaient devenus souvent paroxytons en latin vulgaire (spécialement lorsque les deux consonnes, rapprochées par la chute de la pénultième, peuvent s'harmoniser). Voir : *Probi appendix* :

calidum caldum, **frigida* **frīgda*, *tabula tabla*, *uētulum vēclum*, *vīridem* **uīrdem*, etc.. d'où : *camera chambre* *εāb*, *illam rūmicem* *l ārōs*, *sēmita sente sāt*, *manica manche māε*, *terminum terme tār̄m*, *fēmina feme fām*, *gērmine germe jār̄m*, **cōsere* (clas. *consuere*) *cosdre kūd*, **ēssere* (clas. *esse*) *estre èt*, **ēmpūta* *ente āt*, *ēlina elne alne aune ōn*.

164. *a* pénultième atone tombe également :

sēquana seine sēn, *lazarum lasdre lādr*, *can̄nabe chan̄ve chan̄ve εād*. (Comparez *tēnuem ten̄ve tād*), dans cette expression : *lūnam tēnuem lūn tād*, **cāxanum caisene caisne chaisne εāy*, *calamum cal̄me cal̄me chal̄me chaume εōm* (fém.), *cōlapum* (clas. *colaphum*) *colepo colpo coup ku*, *monacum* (clas. *monachum*) *moneco monego moneo monio monie moine mwēn*.

CHAPITRE XXIII

II. — PROTONIQUES NON INITIALES (CONTRE-FINALES)

165. *Loi de Darmesteter* : L'atone contre-finale se comporte vis-à-vis de la contre-tonique, comme la finale vis-à-vis de la tonique. Ainsi, la contre-finale, à l'origine, suit les mêmes lois que l'atone finale : elle se maintient d'abord, si c'est un *a* long ou bref, puis elle tombe à l'époque où disparaît l'*e* féminin ; si c'est un *e*, un *i*, un *o*, un *ū* long ou bref, elle tombe, à moins qu'elle ne soit précédée d'un groupe de consonnes, qui rend son maintien nécessaire.

1) Contre-finale *a*.

166. Dans l'ancienne langue française *a* bref ou long se maintient sous la forme d'un *e* féminin, qui devient ordinairement muet dans la prononciation actuelle et disparaît même quelquefois dans l'orthographe, ainsi, les terminaisons de l'ancien français : *edor cor*, de

atōrem; *edure* ěure de atūra; *edoir* eoir de atōrium sont devenues en français moderne *ěur ure*, *oir*, et en patois de Chaulgnes: *ă, ũ, oir, oer, wer, wĕ*, piscatōrem pĕĕă, *tornatūra tŭrnŭ, *lavalōrium lăvwĕ*.

Si d'un côté l'*a* contre-final devenu *e* a disparu en français, quand il s'est trouvé en hiatus par suite de la chute d'une consonne médiale, devant la voyelle accentuée suivante qui l'a absorbée, d'un autre côté, cette même contre-finale *e* est restée presque toujours dans la langue moderne, au moins dans l'orthographe, sinon dans la prononciation, tandis qu'elle a complètement disparu dans le parler de Chaulgnes.

Ainsi la contre-finale tombe même dans le patois actuel de Chaulgnes, quand elle était un *a* latin. Elle est devenue d'abord *e* puis est tombée :

*accaptare (fréquentatif de accipere) acatar achater acheter äĕtĕ, *accapare (de caput chef) acabar achavar achever äĕvĕ, de + ab + *antarium (de de abante) devantier dvăăĕ, *caball + arium chevalier ĕvăĕ, sambati dĕm (variante sémitique de sabbatum) sambedi samedi sămdĭ, *catafalicum (du grec κατά et du latin fala tour de bois, élevée dans un cirque pour certains spectateurs) *catafalcum cadafalc chaafalt chafaud ĕăfă, *catalĕctum (du grec κατά et du latin lectum lit) chadalit chaalit chălit ĕălĭ, *cataŭnum (du grec κατά et du latin ūnum un) cadauno chadeun chaun ĕăĕ, dans l'expression ä ĕăĕ = singuli : les uns après les autres, *cubatĭcium (dérivé de *cubatŭs, clas. cūbitus, part. de cūbo coucher) coveis covis cois kwi, avec la chute régulière de *v* au contact de *o* et *u*. Cf. n° 459.

*cannabaria chenevière chenvière chevnière ĕemnière ĕămnĕ. Comparez chenevotte ĕămnă, chenevis ĕămnĕ, etc. Cf. v. n° 472.

167. Remarque. — Cependant si cet *a* contre-final est suivi de *ny* roman, l'*a* au lieu de tomber, se change en *i* après avoir passé par *é* :

*araneata araignée (arĕgnée) ārĭŭi, campaniacum Champigny ĕăpĭŭi, Germaniacum Germigny jărmĭŭi (Nièvre), Montaniacum Montigny mătĭŭi (Nièvre).

De même *a* reste s'il est suivi de *cl* : *clamaculare (dimin. de clamare crier) devenu par dissimilation *camaculare camaclare cha-mailer ĕămăĕ.

2) Contre-finales *e, i, o, u*.

168. Les contre-finales *e, i, o, u* brèves ou longues tombent :

(α) *ě* : *caerefōlium sarfǣy*, **arēpēndem ārpā*, **elēmōsna* (clas. *elemosyna*) *elmosne almosne aumosne ōmāy*, **elemosnarium ōmāyě*, *libērare livrě*, *tempērare temprer tremper trāpě*, *dis-tempērare dēt rāpě*, **abbiberare* (de *ad bibere faire boire*) **abbiberare abewwar abewver abeuwier abeuczer ābāivē*, **calefare* (clas. *calefacere*) *chauser ēōfě*, **offerire* (clas. *offerre*) *ōfrī*.

169. (ε) *ē* : *blasphemare blasmer blāmě*, *debēre hābeo debirabeo devrai dāvvrě*, *verecūdia veigogne vārguy*, **catenionem* (dérivé de *catēna chaîne*) *cadegnon chaegnon chegnon ēiyo*.

170. (γ) *i* : *asīnarium asnier ānyě*, *bonitatem bonté bōtě*, *caritatem cherté čārtě*, *claritatem klārtě*, *sanitatem sātě*, *monticellum mōsyō*, **fidicare fijě*, *dūbitare dūtě*, *particella pārsěl*, *masticare maschier mǣē*, **alluminare* (de *ad luminare éclairer*) **allumare ālūmě*, **galbinicia jōnīs*, **filicaria* (clas. *filex, filicis*) *felgière fougère fujě*, **rodicare* (tiré de *rodere*) *rājě*, **fodicare* (tiré de *fodere*) *fūjě*, **bullicare būjě*, *pectinare pīyě*, **amicitatem* (qui a remplacé *amicitia*) *āmīķě*.

171. (δ) *i* : **berbīcarium bārjě*, **extradicare ārāē*, **molinarium mǣyě*, **salīnarium sōyě*, *uenire hābeo vėnīrabeo vērě*.

172. (ε) *ō* : *collōcare ēūē*, **lepōrarium lǣvǣrgě*, **extrōtelliāt* (de *ex *rōtelliare*) propt. « rouler en dehors » *esrocille areuīle ārǣy*, dans : *i s ārǣy* (il ouvre de grands yeux).

173. (ζ) *ō* : **mansiōnaticum mēnāj*, *Victōriacum vītrī* (Nièvre), *Castoriacum Čitri* (Nièvre), **impastōriare* (propt. munir de l'entrave dite *pastoria*, c'est-à-dire destinée à faire paitre) **impastriare empaistrer empestrer āpètrě*, **taxōnaria taisnière tāyě*.

174. (η) *ū* : *circulare cercler sārklě*, *cūmulare combler kōblě*, *tremulare trembler trāblě*, *tūrtūreġla tōtrrěl*, **assimulare āsāblě*, **rotūndiare* (de *rotundum rond*) *rodognier roognier rogner rūyě*, **strigulare ātrīgě*, **exuanūire* (tiré de *evanui*, parf. de *evanescere*) *devenu esvanire āvānī*, **fodiculare fūgě*.

175. (θ) *ū* : *adjūtare* *aidier* *aider* *ēdē*, *matūtīnum* *matin* *mātē*, *cīnctūrare* (de *cīnctūra* ceinture) *ceīntrer* *sēlrvē*, *matūrare* *māē*, **mīnūtīare* (de *mīnūtus* menu) *mēsē*, **pertūsīare* (dér. de *pertūsum* part. de *pertundere* percer) *pērsē*, **disjūnare* *dīnē*, **īmprūmūtare* (de *prūmūtum* clas. *prōmūtuum*) *āprētē*, influencé par *praestare* *prētē*, **pīstūrīre* *pētrī*.

3) Influence des groupes de consonnes.

176. Les contre-finales *e*, *i*, *o*, *u*, précédées ou suivies d'un groupe de consonnes, que la chute de l'atone aurait rendu difficile à prononcer, ont dû persister en général à l'origine dans notre patois, comme en français sous la forme d'un *e* : **pētrosīlium* *pedresil* *perresil* *pērsī*, *peregrīnum* *peregrin* *pererin* *pelerin* (saint Pélerin, un saint nivernais = *sē Pēlrvē*), *amare* *habet* *aimera* *āmrvā*.

Ainsi, quand les groupes de consonnes ont disparu, la contre-finale elle aussi a disparu. Cependant, quand la contre-finale est suivie d'un groupe de consonnes encore prononcé aujourd'hui, elle se maintient, si la voyelle n'est pas un *e* féminin :

**accordare* (*ad* et *cor* cœur, clas. *concordare*) *ākōrdē*, **agentiare* (*ad* **gentus* pour *genitus* part. de *gignere* engendrer, propt. *né*, puis « bien né », *ājēsē*, **apprenditītium* ou **apprenditivum*, (dérivé d'un partic. **apprendilus* pour **appensus* de **apprendere* apprendre) *āprātī*, **adprīvatum* *āprīvē*, **apprestare* *āprētē*, **arrestare* *ārētē*, *attendere* *ātād*, **albispīnum* (*albus spinus* prunellier, abl. *spīnu* VARRON, dans *Charis.* p. 117 P.) *albespīn* *aubespīn* (encore dans Régnier), *ōpērpē*, par changement de *s* en *r* et assimilation de *b* au *p*, **abantiare* (dér. de *abante* avant) *āvāsē* et vieux *āvāsī*, **advertīre* (clas. *advertere*) *āvārtī*. *abortare* *āvōrtē*, **appūnctare* (*ad punctum* point, part. de *pūngere* piquer) *āpwētē*, *approbare* *āpruvē*, **oblītare* (de *oblītus* part. de *oblīvīsci*) *oblīder* *ūbligē*, *commandare* *kūmādē*, **demandare* *dmādē*, **excaldare* *ācōdē*, **īmbrachiare* *ābrāsē*, **īndūrare* *ādūrē*, *īnglūtīre* *āglūtī*, **īncrassiare* *āgrēsē*, *īnsīgnia* *āsēy*, *īntermēdium* *ātārmī*, **extōnare* *ātūnē*, *gūbernare* *gūvārnē*, *recognōscere* *ārķūnēt*.

177. *Remarque.* — La chute de la contre-finale n'a pas lieu devant *ly*, *ny*, *ty* et *cy* :

Sabiniacum *Savigny sāvīŋi* (Nièvre), Matriniacum *Marigny mariŋi* (Nièvre), Patriniacum *Parigny pāriŋi* (Nièvre), Wari-
niacum *Gubigny geriŋi* (Nièvre), *campiniem *champignon*
ēāpiŋō, *tripaliare (de *tripalium*, *tres trois palus* pieu, sorte de
chevalet, formé de trois pieux) *travailer trāvāgē*, *acūtiare (de
acutus aigu), *agāwīsē* *aculeonem (dérivé de *aculeus*), *aiguilēn*
ēgāwīgō ¹ *hericiōnem (clas. *hericium*) *ērisō*.

CHAPITRE XXIV

III. — PROTONIQUES INITIALES

178. Nous venons de voir, en parlant des protoniques non initiales ou contre-finales, dans quels cas tombent les voyelles atones.

Nous allons maintenant examiner quelles transformations subissent les voyelles atones, quand elles persistent dans le parler de Chaulgnes.

En général, on ne peut fixer de règles rigoureuses pour le changement des atones. Une loi cependant semble les régir : *la tendance à l'affaiblissement ou à l'assourdissement*. Souvent elles se maintiennent d'après les lois propres aux voyelles accentuées : le plus souvent elles descendent la gamme et s'arrêtent à l'un ou à l'autre des échelons inférieurs et arrivent à l'*e* féminin. L'*i* descend à l'*e*, à l'*a*, à l'*o*, à l'*ou* (*u*); l'*e* descend à l'*a*, à l'*o*, à l'*ou* (*u*); l'*a* arrive à l'*o*, à l'*ou* (*u*); l'*o* devient *ou* (*u*). Toutes viennent ainsi se confondre dans l'*e* féminin, qui tombe le plus souvent dans notre patois. Mais pourquoi dans tel mot l'atone passe-t-elle par deux, trois degrés? Pourquoi dans tel autre s'arrête-t-elle au premier? dans tel autre, enfin, ne se modifie-t-elle pas, il est difficile de le dire.

Étudions donc le sort des protoniques initiales.

La protonique initiale s'est conservée dans le français, mais elle ne se prononce pas toujours, quand c'est un *e* féminin.

Dans le parler de Chaulgnes la protonique initiale a eu des sorts variés.

1. Le *Dictionnaire général* dit « l'influence de aiguille a empêché le développement phonétique régulier de *acūliem*, qui aurait donné *aillon* ». Ne peut-on pas voir, pour le patois de Chaulgnes, l'influence de *ly* dans la conservation de la contre-finale *u*?

179. Les sept voyelles *a, è, é, i, ô, ó, u*, que possédait le latin vulgaire, se sont réduites à cinq, comme nous l'avons vu, *a, é, i, ô, u*, lorsqu'elles n'étaient pas accentuées. Les voyelles ouvertes *è, ô* se sont fermées de bonne heure, pour se confondre avec les voyelles fermées correspondantes. On comprend, en effet, qu'il est difficile de conserver, en dehors de la tonique, des voyelles nettement ouvertes. Nous passerons donc en revue ces cinq voyelles : *a*, — *é* (*è, ê, î*), — *i* (*î*), — *ô* (*ò, ó, ù*), — *u* (*û*).

Les *proclitiques* doivent aussi être étudiés avec les voyelles atones.

Nous parlerons de même des *voyelles en hiatus*.

En général, dans le patois de Chaulgnes, dans tous les cas où la protonique initiale s'est réduite à *a*, elle tombe, mais dans les autres cas elle demeure.

PROTONIQUE INITIALE *a*.

I. — Traitement normal.

180. 1) *a* libre initial ou précédé d'une consonne autre que *c* et *j*, se conserve :

auēna avoine *āvvēn*, *abante* *āvā*, *ad Deum* adieu *āgǣ*, *arīsta* *ārēt*, **abōculum* aveugle *āvčy*, **aprīlium* avril *āvri*, *lauare* *lāvē*, *malē hābitum* *malābitu* (qui est en mauvais état, d'après *bene*, *male* habere), *malabido* *malabedo* *malabde* *malade* *mālād*, *paren-tem* *parent* *pārā*, *parare* *pārē*, *panarium* *payē*. Cependant on trouve d'autres exemples, où *a* devant *n* devient *ě* : *granarium* *gěryě*, **ranūcula* (clas. *ranunculum*) *gěrnōy*, *glenare* *glěně*.

181. Il en est de même des *proclitiques*, *a* latin reste *a* :

ad ā, *habet ā*, (*il*)*la lā*, *m(e)a mǎ*, *t(u)a tā*, *s(u)a sǎ*, etc.

182. Remarque. — 1° Apport « fête », fait *ěpōr*, *meum amī-cum mǎn ěmǎ*.

2° Tous les *a* français, dans cette position, correspondent à *ě* dans le Haut-Morvan et une partie de la Bourgogne. C'est une des caractéristiques des parlers de cette région. A Château-Chinon, par exemple, on a : (*il*)*la lě*, *m(e)a mě*, *t(u)a tě*, *habet ě*, *ad ě*, (*il*)*lac lě*, *malehābitum mĭlěd*, *uacca věs*, **cappĕllum sěpyō*, etc. Cf. *Pronoms personnels*, ch. VIII, l'*Article*, tableaux IX, XIII, carte XIV.

183. 2) *a* entravé, devant les consonnes orales, donne :

(x) *ă* moyen, devant une consonne autre que *s* :

argentum *ărjă*, armare *ăr̃mă*, *adirectum (*ad directum* qui se dirige bien) *ădră*, *appastum *ăpă*, *quattuordecim (clas. *quattuordecim*) *kătorz*, apportat *ăpurt*, *carptiare (de **carptiare* tiré de *carpere* déchirer) *jărsă*, *apprehendere (clas. *apprehendere*) *ăpră*, battuere **battere* *băt*, partire *părti*, taliare (de *talia* bouture) *tăge*, *aduenerere (clas. *aduenerere*) *ăvəd*. L'infinitif *aduenerere* est conjecturé d'après les subjonctifs connus *aduēnat*, *prouenant*, *conuenam*. A cette même 3^e conjugaison appartient le parfait *uēni* et le supin *uēntum*.

Il en est de même après une palatale.

carbōnem *ărbō*, *captiare (clas. *captare* chercher à prendre) *cătiare* *căciar* *căcier* *chacier* *chacer* *ăsă*, *cărūca* *ărū*.

184. (6) *ă* long fermé, si la première consonne suivante est *s* :

castellum *ăăkă*, castrare *chăstrer* *ăătră*, castanea? *ăătă*, **casctinum* (altération de *quiscinum* (composé de *quisque* et *unum*) due à l'influence de **catunum*) et devenu *chascun* *ăăkă*, **passare* *păssă*, *uastare* *găătă*, **pastcium* (de *pastus*, supin de *pascere* paître) *păstis* *păti*, **bastire* *băti*, **bastōnem* *bătō*, **fasticare* *făă*.

185. Remarque. — 1^o *Tra(n)stōttos a donné *tărtă*, à cause de la métathèse.

2^o A Château-Chinon *a* + *s* final donne *ă*, ainsi que dans une grande partie du Haut-Morvan : (il)las *lă*, m(e)as *mă*, s(u)as *să*, etc. Il en est de même de *o* + *s* final : (il)los *lă*, t(u)os *tă*, etc., et l'*s* final se change en *r* dans les liaisons : *dăr* *ăm*, *lăr* *wă* ← (il)las *ăucas* (Cf. s, n^{os} 424, 425, 426, 427, 428.) *Pronoms personnels*.

Comme (il)las et (il)los ont abouti à *lă*, il faut admettre que tous les deux ont passé d'abord par *ă* avant d'arriver à *ă* et que *lă* ne représente pas un *a* latin, contrairement à l'opinion reçue dans le Morvan.

186. 3) *a* au contact de *r* ou de *l* s'est conservé, même après la palatale *c*, ou est redevenu *a* (Cf. *e* devant *r* et *l*, n^{os} 47, 67, 202); **carōnia* *charogne* *ăărōy*, *calōrem* *ăălăr*, **quarēsima* (clas.

quadragesima) *kārēm* (fém.), *quadratum* *kārē*, **quadraria* *kārgē*.

II. — Éléments perturbateurs.

- 1) *a* non entravé, précédé d'une palatale et suivi d'une consonne autre que *r*, *l*.

187. *a* précédé de *c* = *ε* (*ch*), ou de *g* ou *j* et suivi d'une consonne autre que *r* et *l*, est devenu *æ* et est tombé, dans le patois de Chaulgnes.

caballum *cheval* *εavo* *εvo* *εwō*. Le *v* s'est changé en *f* au contact du *ε* à Chitry : *εfō* et *éefō* (fr. *écheveau*), de même *capillum* *εfä*. A Marigny-sur-Yonne, où *ca* latin en position forte est devenu *se* : *svō* a abouti à *zvō* par l'assimilation de *s* initial, on dit même : *vūt zvō ō pū zōlī käl nātr* = *votre cheval est plus joli que le nôtre*; mais à Dirol on dit *ē εvō*, *dē zvō*. Comparez : *kfæ* et *gvæ*, p. 356, tom. I, MEYER-LÜBKE : *Grammatik der romanischen Sprachen*.

captivum *chetif* *εati* *eti*, **camminum* *chemin* *εamē* *emē*, *camisia* *chemise* *εamī* *emī*, *capitale* *chelel* *εatel* *etēl*, *canicula* *chenile* *εēnīl* *enīy snīy*, *canile* *chenil* *εēnī* *enī*.

188. *Remarque.* — 1° Comme on le voit, par les exemples ci-dessus, et par d'autres exemples que nous donnerons plus loin, la plupart des mots où *a* est protonique en latin, ont actuellement une double forme dans notre parler, ce sont des doublets syntactiques. La protonique reste ou tombe, suivant que le mot est précédé d'un autre mot finissant par une consonne ou par une voyelle. Ces mots ont donc une forme pleine après consonne, et une forme réduite après voyelle :

Ainsi on dira :

mē dō tā εmī = mets donc ta chemise.

āl āvē pā d εāmī = elle n'avait pas de chemise.

j ō ē bō εwō = nous avons un bon cheval.

fō gārdē nāt εāvō = il faut garder notre cheval.

t ā dō fē tōbē tā jmā = tu as donc fait tomber ta jument.

t ā ēn būn jāmā = tu as une bonne jument, etc.

2° La préposition grecque *κατά*, devenue en latin *cada* *εā*, a gardé son *a* et on dit : *ā εā ē*, *ā εā dā*, etc.

3° Dans **waractum* (clas. *vervactum*) *gārē* l'*r* a aussi protégé l'*a*.

4° En français, *gallīna* (déjà connu dans Plaute, comme féminin de *gallus* coq) a donné *geline*, peut-être parce qu'il était devenu **galīna*. Ce mot est remplacé dans notre patois par *pūlla pūl*, quoique nous ayons gardé le masculin *gallum jō*, pour dire *coq*, qui est inconnu dans tout le Morvan; *Jau*, *Lejau* sont des noms propres très fréquents dans la plaine.

2) *a* suivi d'une nasale entravée.

189. *a* suivi d'une nasale entravée donne *ān* puis *ā* :

**cambiare* *changer*, puis *sājē*, par dissimilation, comme **carī-care* *charger* a fait *sārjē*, **cantēllum* *chanteau* *eāko*, **mantēllum* *manteau* *māko*, *campania* *eāpāy*, *damna-re* *dānē*, **annata* *ānē*, **panna-re* *pānē*, *campestrem* *eāpēt*, *lanterna* *lātār*.

Remarque. — **Damnaticum* a donné *dūmāj*.

3) Diphtongue romane protonique *ai*.

190. La diphtongue romane *ai*, provenant de *a* + *i* développée par une palatale, ou par *ti* en hiatus, a donné dans le parler de Chaulgnes :

(*α*) *ē* moyen, devant *s* sourde et les consonnes autres que *z* :

axīlla *aksilla* *aisele* *ēsēl*;

laxā-re *laksare* *laisier* *lēšē*;

**paxēllum* (clas. *paxillum*) *paisel* *paiseau* *pēsyo*, *uasēlla* (dim. de *usculum*, lui-même dim. de *uas*) *vaisele* *vēsēl*.

**taxōnem* *taison* *tēsō*, *agnēllum* *ēyō*;

balneare *balniar* *baignier* *bēyē*;

lacērtum *laisert* *lēsert* *lēzard* *lēār* par chute de *s* intervocalique.

191. (*ε*) *ē* ouvert long, devant la sonore *z* :

ma(n)siōnem *maison* *mēzō*;

ratiōnem *raison* *rēzō*, *satiōnem* *saison* *sēzō*, *placē-re* *plaisir* *plēzē*, **racīmum* (clas. *racemum*) *raisim* *raisin* *rēzē*;

basiare *baisier* *baiser* *bēzē*;

**bassiare* (de *bassus* bas) *baisier* *baiser* *bēsē*, l'*ē* est long, d'après la loi générale, c'est-à-dire parce qu'il se trouve devant deux *s*.

4) Diphtongue romane protonique *au*.

192. Nous avons déjà parlé de la diphtongue romane *au*. Cf. nos 143, 144, 145, 146, 147, 148. Elle est devenue *ò* ouvert et *a* suivi, dans le parler de Chaulgnes, les transformations de *o*, c'est-à-dire est devenue *õ* devant *r*, *ô* devant une autre consonne, ou quand elle sort de *al*, et *w* devant voyelle :

*taurëllum *torel toreau tõrgõ*;
 aurīcula *oricla oreīle òrëy*;
 deauratum *dauratum *dõrë*;
 saltare *sauter sôtë*, aruënicum *aluërnium auvergne õvârṇ*,
 *calfare (clas. *calefacere*) *chauser ãõfë*;
 aucëllum (dérivé de *avis*) *oisel oiseau wëyo vwëgo*.

5) *a* protonique en hiatus.

193. *a* se trouve souvent en hiatus par suite de la chute d'une consonne médiale. Alors il subit différentes transformations.

(x) *a* devant *a* s'est d'abord changé en *o* puis en *w* :

natālem nadel nael noel nwël.

(s) de même devant *el* non vocalisé *patëlla* (dim. de *patena* plat) *padele paele poele pwël*.

Devant *el* vocalisé il y a fusion des deux voyelles :

flagëllum fleel fleau flô;

*porratëllum *poradel poreel poreau pûrô*.

194. (γ) *a* devant *i* se combine avec cette voyelle et devient *ê* :

*fagīna (dér. de *fagus* hêtre), *faine feene fën*, magīstrum *maître meestre mèt*, (re)*wadīmen *regaim rgê*.

195. Ou bien *a* est absorbé par *i* suivant après être devenu *ë* :

*gratīculum (clas. *craticulum*) *greil gril grî*, *gratīcula (clas. *craticula*) *greile grīle grīy*.

196. (z) *a* devant *o* tombe après être devenu *æ* muet :

pauōrem paor peor peur pæ, *tabōnem (altération de *tabanum*) *taon tô*, *agūstum (clas. *augustum*) *agosto aost aoust ũ*.

(ε) *a* devant *u*.

197. 1° ou bien *a* s'est fondu avec la voyelle et est devenu *æ* :

sabūcum sǣ, *matūrum madur maūr meur mǣ*, *matūram mǣ*, **habūtum* (clas. *habitu*) *veu* à Chaulgnes, peut-être refait sur *avoir*, mais *rǣ* à Château-Chinon avec un *r* épenthétique, sorti de l'*s* de liaison, comme *dār ūm* (*des hommes*), *dār wā* (*des oies*), *dār æ* (*des œufs*), et *æ* ou *zæ* dans une partie du Haut Morvan.

2° ou bien *a* s'est fondu avec *u* pour donner *u* :

**agūrium* (clas. *augūrium*) *auir aūr eur ur*, dans *ūrǣ*, *bēnūrǣ*, *mālūrǣ*, *ūrǣzmā*, etc.

CHAPITRE XXV

é PROTONIQUE INITIALE (CLAS. *ē*, *ē*, *ī*).

I. — Traitement normal.

198. Dans ce chapitre nous ne distinguons pas les protoniques initiales du latin vulgaire *é* fermé (clas. *ī*, *ē*, *œ*) et *è* ouvert (clas. *ē*, *ae*), parce que, dans le développement de ces deux protoniques, il n'y a aucune différence appréciable dans le parler de Chaulgnes, pas plus qu'en français. Peut-être d'ailleurs le latin vulgaire n'a-t-il connu que *é* fermé représentant à la fois le classique (*i*, *e*, *œ*, *ē*, *ae*).

é (*ē*, *e*, *ī*) libre, précédé d'une consonne a donné *æ*, qui est tombé suivant la loi générale :

**deuallat* (formé de *uallis* vallée) *dævale dvāl*, *leuare lever lævǣ lvé*, *genjsta genete jnǣt* (fém.), *Decetia Deciže Dæzǣze Džǣz*, **peditare peter ptǣ*, *seminare semnar sener snǣ*, **demō-rat* (clas. *demōratur*) *demeure dmǣr*, *gelare geler jlǣ*, *fenīle fenil fnǣ*, **jettare* (clas. *jactare*) *jeter etǣ*, avec assimilation des deux consonnes, **tenaculas tenaiļes tnǣy*, *siccare secher æǣǣ*, avec assimilation des deux consonnes, *minare mener mnǣ*, *minacia mnǣs*, **bisaccia bzǣs*, **bissōnes besons bsǣ* et *psǣ*, avec assimilation des deux consonnes, **pīlanum* (de *pīlare*, dégarnir de poil, *pīlum*) *pelain plǣ*, **pīlotta plǣt*, *Niuernis Nevers Nvǣr*, *fenċstra fnǣt*, *pe(n)sare psǣ*, **rebūrsum ārbūr*, *recēpta ārsǣt*.

Cependant dans *bībunt bevont*, et *bāvō* par influence des deux labiales, l'atone *æ* s'est maintenue.

199. 2) *é* (*ě, ē, i*) entravé par *s* + consonne devient *ě* :

**respondēre* (class. *respondēre*) *respondre rěpōd*, *responsum rěpō*, *despēctum děpī*, *respēctum rěpī*, *bēstialem běķō*, *besķō* est aussi employé, mais il est plus récent, **displacēre* (clas. *displīcēre*) *děplě*, *descēdere dēsād*, *pīstrīnum pětrě*, **pressare prěsě*, **pressōrium presoir pěrswě*.

Remarque. — **Sestarium* (clas. *sextarium*) propt. sixième (du conge) *sestier* a fait *sķě*.

II. — Éléments perturbateurs.

1) *é* (*ě, ē, i*) suivi d'une nasale entravée.

200. *é* (*ě, ē, i*) suivi d'une nasale entravée donne *ā*, en passant par *ēn* :

singularem sāgě, *īntrare ēntre r ātrě*, *(re)*īmplīre* (clas. *īmplēre*) *remplir rāplī*, **prēndere habet* (clas. *prehendere*) *prārā*, **dentale dātō*, *emplastrum āplāt*, **inquantum ākā*, *īndūcere ādŭi*, **īnclūmine āklūm*, *īnflare āflě*, *īntēndere ātād*, *īntrālia ātrāy*, *īnuersum āvēr*, *īndaginem* (de *īndagare* « piste » et par suite « trace ») *ādě*.

201. Remarque. — Si cette nasale *n* entravée est en contact avec un *c*, elle donne *ē* et non *ā* :

cīnctūra ceinture sēlŭ, *cīncturāre ceintrer sētrě*.

2) *é* suivi de *r* entravé.

202. *é* suivi de *r* entravé donne *a* :

(α) *Sans métathèse* :

cīrcare sārēě, *fīrmare fermer fārmě*, *serpentem sār pā*, *seruientem sārjā*, *grandem mercēdem grā mār sī*, *seruire sār vī*, **berbicarium bārjě*, *mercātum mārēě*, *germinare germer jārmě*, *uermīculum vermeil vār mēy*, **certanum* (dér. de *certum*) *certain sār tē*, *germanum jārmě*.

Remarque. — 1° Même suivi d'un *r* libre, *e* donne quelquefois *a* :

hîrûnda (clas. *hirundo*) éronde aronde ārōd(elle).

2° Même précédé d'un *r*, *e* donne *a* :

trîpālîum *trevail travail trāvây*.

203. (6) avec *métathèse* précédant ou suivant : *perdîcem pādri*, *reçîpit ārswē*, *resōnat ārzûn*, *firmare fermer frāmē frômē frāme*, toutes ces formes s'emploient dans les villages de Chaulgnes, ainsi que *fārmē*.

Remarque. — 1° Le mot *crepare* a donné *kærvē* par analogie avec les formes toniques : *îlla crēpat ā kræv*.

2° Le mot **sternîre* (clas. *sternuere* et *sternūtare* éternuer) a fait *âtêrnî*, pour *âtârnî*, peut-être par dissimilation. En tout cas le premier *a* est régulier dans la phonétique de Chaulgnes, où *s* + consonne ou *s* impure n'est pas précédée de *e* comme en français, mais de *a*, comme nous le verrons dans un instant.

3) *é* suivi de *l* non mouillée.

204. *é* suivi de *l* non mouillée donne *al* :

**bîlancia* (clas. *bîlancem*) de *bis* et *lanx* plateau) *bālās*, *silvaticum* (devenu en latin populaire **salvaticum*, peut-être aussi **balancia*) *salvage sauvage sôvâj*.

4) Diphtongue romane *ei*.

205. La diphtongue romane *ei*, changée en *oi*, a suivi son évolution comme en français, mais elle s'est arrêtée à *wē*, au lieu de descendre jusqu'à *wā*, comme en français. Voici le développement de cette diphtongue. L'accent d'abord sur le premier élément passe ensuite sur le second : *ēi*, *qî*, *qé*, *wē* :

uctûra (de *uctum* part. de *uebo*) *veiture voiture vwētû*, **pisciōnem peison poison pwēsō*, **sexanta* (clas. *sexaginta*) *viwēsât*.

206. *Remarque.* — *ei* changé en *oi* perd son *i* devant *g* et *k* :

medianum (dérivé de *medium* *mi*) *meïien moïien moyen moĝē*, *medietatem meitiē moitié mōĝē*.

On dit de même *pōtrîn* (poitrine), *pōtrînê* (poitrinaire), *dmōžēl* (demoiselle), etc.

5) *é* suivi ou précédé d'une labiale.

207. *é* suivi ou précédé d'une labiale donne *u* ou *æ* :

femēlla (dim. de *femina* femme) *fūmēl*, **femare* (dér. de **fēmus*, clas. *fīmus* fumier) *femer fūmē*, **femarium* *femier fūmyē*, *bīb(imus)* *bæv(ō)*, *bīb(itis)* *bæv(ē)*, *bīb(unt)* *bæv(ō)*, *bībere* *habeo bævrē*, **febrarium* (clas. *februarium*) *fēvrier fævrērgē*.

6) *é* suivi d'une palatale.

208. *é* suivi d'une palatale donne *ë* : *plicare* *plëgë*, *implicare* *āplëgë*, *nëcare* *nëgë*, *fricare* *frëgë*, **prëcare* *prëgë*, devenu par métathèse *përgë*.

209. Remarque. — 1° *Ligare* a donné *gë*, *līgamen* *gë*, *sëcare* *syë*, par analogie avec les formes accentuées sur *é*.

2° *Lixīua* (de *lix* cendre, *Cinere lixīvia abluere* (Pline), est devenu *leisive* *lesive* *læsiv* *lsiv*, comme *lixīuum* *lsü* et *ëlsü*.

3° **drectiare* (tiré de **drectum*, clas. *directum* droit) *drecier drecer* et avec métathèse *dërsë*; **reniōnem* (dér. de *ren* rein) a fait *rognon* *rüñō*.

7) *é* initial + *s* + consonne.

210. *é* initial + *s* + consonne donne *a* : **exlēcta* *eslecta eslite* *älit*, **espīna* (clas. *spīna*) *espine* *äpīn*, **espīca* (clas. *spīca*) *espie* *ëpie* *äpī*, **estēla* (clas. *stella*) *esteile* *estoile* *ätwël*, **estīncilla* (clas. *scintilla*) *estencele* *ätēsël*. Cf. *s*, nos 432, 433, 434.

CHAPITRE XXVI

Ī LONG, PROTONIQUE INITIALE

1. — Traitement normal.

211. *ī* long, protonique initiale, dans une syllabe orale ouverte ou fermée, se maintient en général dans le patois de Chaulgnes, comme en français :

cīsterna citerne *sītārn*, **fidare* (clas. *fidere*) *fier fyē*, *tiliōla* *tīgōl* (fém.), *filiōla* *fīgōl*, **glīrōnem* (clas. *glīrem*) *liron lītō*, *liberare* *līvrē*, **uillanum* (propt. « habitant de la campagne » *uilla*) *vīlē*, **pīppare* *pīpē*, **uillaticum* *vīlāj*, *pīpiōnem* *pībiōnem* *pījō*, **vivanda* (pour *vivenda*, de *uīvere* vivre) *vyād*, **cinēlla* (pour *acinēlla* dim. de *acinum* baie) *sinēl*, *milliārium* *mīgē*, *hibernum* *īvrē*, *filare* *filē*;

priūare *prīvē*. *limare* *līmē*, **līmacea* *līmās*, à Anthien : *ēlmēs*, **cīsēllos* (dér. de *cisum*, pour *caesum*, propt. action de couper et par extension « instrument servant à couper) *sīgō*, **rīpaticum* *rīvāj*, **crītare* *crier kērgē*, à cause de la métathèse, *pīstare* (verbe intensif de *pīso* primit. *pinso*, piler, écraser) *pītē*, **pīlōnem* *pīlō*.

212. *Remarque.* — 1° **nīdāle* (adj. tiré de *nīdum* nid : *ouum* **nīdāle* œuf du nid) *nial niau yō*, **nīdāta* (part. de **nīdare*), qui existe encore dans le composé **fōrisnīdare* *fōryē* « s'envoler du nid », a donné *nīe yē* : dans *yē d pūlē* « une nichée de poulets ».

2° *dīrēctum* est devenu **drēctum* *drē*, de même **addrēctum* *ādrē*.

213. 3° *Dissimilation.* — *ī* long, protonique initiale, suivi d'une syllabe contenant un autre *i*, s'est dissimilé en *ē*, qui est devenu *ā*, et a disparu dans le parler actuel de Chaulgnes : *dīuīnum* **devīnum* *devin dāvē dvē*, *dīmīdium*, lat. pop. **demedium* *demiei demi dāmi dmi*, *dīuīsum* *devis dāvi dvī*.

4° *Prīmarium* (dér. de *prīmum*) **premarium* premier, n'a pas perdu son *e* à cause du groupe de consonnes, mais l'a changé en *o*, sous l'influence de la labiale suivante *m* et a fait *prōmyě*, à Bourberain (Côte-d'Or) : *prōmāy*. Il en est de même d'un nom de lieu, situé à vingt kilomètres environ de Chaulgnes et appelé : *Premariacum* et *Primeriacum*, il est devenu *Prémery*, puis *Prōmrī*.

214. 5° *uicīnum* **uecīnum* est devenu *veisin voisin vŵěžě*, à cause de la palatale *c* suivante, qui a développé un yod.

6° *finīre* **feñire*, devenu en ancien français *fenir*, puis *finir* par réaction étymologique, a dû être emprunté au français par notre patois, où on dit : *lě vā tī finī* = *vas-tu finir*.

7° C'est aussi par dissimilation que le français *difficile* devient *děfisil* dans la bouche de nos compatriotes.

II. — Éléments perturbateurs.

215. 1) *i* long, protonique initiale, suivi d'une nasale entravée est devenu *ē* en passant par *ĩ* : *Quīntiacum* *Cuncy-les-Varzy* (Nièvre), prononcé à Chaulgnes et dans toute la Nièvre *kēsĩ*, **quīntale quintal kětō*, *līnum* + *aria lingère lējě*, *prīmum tempus prētā*.

216. 2) *i* long suivi de *r* entravé a été traité comme *ĩ* bref, c'est-à-dire est devenu *e*, puis *a* dans :

mīrabīlia devenu **meribīlia* *merveīle mārŵěy*.

CHAPITRE XXVII

PROTONIQUES INITIALES *ō*, *ō*, *ū*.

I. — Traitement normal.

217. Dans le parler actuel de Chaulgnes les protoniques initiales *ō*, *ō*, *ū* du latin classique, c'est-à-dire *ō* ouvert et *ō* fermé du latin vulgaire, libres ou entravés, aboutissent à *u*. L'entrave allonge ordinairement *ū* en *ū* :

(α) *ũ* bref : *uol̃are vül̃e*, **pōmarium pūmyē*, *commūnem kūmē*, **commūna kūmūn*, **cōrata kūrē*, **sōliculum sūlē*, **mōr̃ire* (clas. *mōri*) *mūr̃i*, *mōl̃inum mūlē*, *hōnq̃rem ūñer*, *prōbare prāṽe*, *cognōscere kūnēt*, **uol̃amen vūlā*, **cuniare* (clas. *cunearē*) *kūye*, **fōdicare fuje*, *mōlitūra mutū*, *nōs*, *uōs* (formes proclitiques) *nū*, *vū*, *prōmissa prām̃es*, *prōmittere prām̃ēt*, *būll̃ire būg̃i*, **būllicare būjē*, *cūltēllum kūk̃ō*, **pūll̃inum pūlē*, fém. **pūll̃ina pūlin*, *prōf̃ectum prāf̃i*, **būccata būēi*, **nūc̃arium nūjyē* (vieux), *sōnare sūnē*, *dōnare dūnē*, *tōnare tūnē*, *monēta mūnē*, **conūcula* (forme dissimilée de **colūcla* pour *colūcula*, dim. de *colus*) *kunay*, *cōlare kul̃e* (du lait, le faire passer au filtre, de *colum* filtre), *cūlp̃abilem kup̃ab*, **cos̃inum* (clas. *consobrinum*) *kuz̃ē*, **cop̃erculum kuṽarkl*, **cop̃erta kuṽart*, *fossat̃um fuse*, **full̃are fūlē*, *uolūntatē vul̃ētē*, **uol̃ēre* (clas. *uēlle*) *vūlṽār*, *commat̃rem kūmē*.

218. (ε) *ũ* long : **molliare mūg̃ē*, **rodicare rūjē*, *costare* (clas. *constare*) *kūtē*, **pūtr̃ire* (clas. *pūtr̃ere*) *pūr̃i*, *nūtr̃ire nūr̃i*, *pūlsare pūsē*, *nūtr̃imen nūr̃ē*, **pedūculosum* (dér. de **pedūculum*, clas. *pediculus*) *pūg̃ū*, **mūccare mūc̃ē*, **porratēllum* (dér. de **porrata*, crée sur *porrum* poireau) *pūr̃ō*, **porrēllum* aurait donné *pūryo* en notre patois. Comparez *flagellum flō*.

Remarque. — 1° Dans *jād̃i*, de *Iq̃uisd̃jem*, l'ō a été traité comme tonique.

2° *māyē* de **mōlinarium* (dér. de *mōlinum* « moulin », crée sur *mola* meule) a remplacé *mūyē*, qu'on trouve dans les patois voisins, sans doute sous l'influence de *māl* et de ses dérivés.

3° *cucurbita* est devenu *gurd* par *cogorbede coorde coorde courde*.

II. — Éléments perturbateurs.

1) *ō*, *ō*, *ũ* suivis d'une nasale entravée.

219. *ō*, *ō*, *ũ* suivis d'une nasale entravée donne *ō* :

**ūngulata* (dér. de *ungula*) *ōgi*, *cūmulare kōblē*, *montania* (plur. neutre de *montanius*, clas. *montanus* montagnoux) *mōtay*. Mais on dit « *la mōtē d'cālō* » = *la montagne de Châlons*, village à deux kilomètres de Chaulgnes, *bonit̃atē bōt̃ō*, *meum*, *tuum*, *suum*, **mum*, **tum*, **sum* atones et devant une consonne,

deviennent : *mō, tō, sō*, tandis que ces mots devant une voyelle deviennent *mūn, tūn, sūn* : *meum hōminem mūn ūm, tuum asinum tūn ān, suum ōculum sūn æy, somniare sōjĕ, compārem kōpĕ, condūcere kōdŭĭ, fontāna fōtĕn*.

220. *Remarque.* — **Domniarium*, dérivé de *domnum*, pour *dominum* « seigneur », est devenu *dangier* pour *dongier*. Près de Cosne, de Pouilly, de Donzy, de Châtillon-en-Bazois *on* devient facilement *an ā*. *Donzy* est transcrit *Danzy* dès l'année 1309 (*les Olim*, III, 357) : *Danziacum*, et *Dōminum Pĕtrum* a fait *Dampierre-sur-Bouhy*, dans cette même région, tandis que dans une autre partie de la Nièvre il a donné *Dompierre-sur-Nièvre*.

2) *ō, ō, ū* suivis de *r* entravé.

221. *ō, ō, ū* suivis de *r* entravé reste *o* : *tŭrtŭrĕlla* (dim. de *turtur*) *tōtrĕl*, *tormĕntum tōrmā*, *pōrcarium pōrĕĕ*, *pratum porcarium prĕpōrĕĕ* *Prĕporché*, commune de la Nièvre, près de *Villapourçon* = Ville aux pourçons (*porciōnes*), *aux* se dit dans cette région *ā* = *Vil ā pōrsō*; *dormĭre dōrmĭ*, *sortĭre sōrtĭ*, *mōrdere hābeo* (clas. *mordĕre*) *mōdrĕ*, **formĭcem fōrmĭ* puis *færmĭ* à cause de la labiale *f*, **forisnidare fōrĕĕ*, **distŭrbare dĕtōrbĕ*, *cornĭcula kōrnĭy*, **cŭrbare* (clas. *cŭruare*) *cōrbĕ*, *ornare ōrnĕ*, franç. *aujourd'hui* = *ōjōrdŭĭ*¹.

3) *ō, ō, ū* suivis de *s* + consonne.

222. *ō, ō, ū* suivis de *s* + consonne donnent *ū* long :

costare (clas. *constare*), *kŭtĕ*, *gŭstare gŭtĕ*, mais *fossatum fŭsĕ* avec un *ū* bref.

4) Diphtongue romane *oi* (*ui*).

223. La diphtongue romane *oi* (*ui*) s'est transformée diversement :

1. *Nota.* — Dans beaucoup d'autres mots *o* suivi de *r* entravé donne *u*, mais c'est parce que ces mots subissent l'influence d'autres formes dans lesquelles *o* est tonique, comme *portare pŭrtĕ*, par analogie avec les formes *porto j pŭrt*, *portas, tĕ pŭrt*, etc., de même : *tornare tŭrnĕ*, influencé par : *illa tŕnat ā tŭrn*, etc.

(α) Elle est devenue *wi* :

cōcīna (usité à côté de *cōquīna*) *k̥w̥iɾin*, **cōxīnum* (dér. de *coxa* cuisse) *k̥w̥iɾsē*, *cōctiōnem* (de *cōquere* cuire, *cōcta k̥w̥iɾ*) *k̥w̥iɾsō*, *cochleāria k̥w̥iɾgē*, *ōficīna* (variante de *officīna*) qui aurait dû donner *oisine*, a fait *uisine* et plus tard *ūɾin*, comme en français, si ce n'est pas un mot français. **dūcīculum* (dim. de *dūcem* dois), « chef, source » *doizil duiɾil g̥w̥iɾi*, dans les patois voisins : *dēi*.

224. (ε) Elle est devenue *wē* :

**mūcīre* (clas. *mūcere*) *moisir mwēɾi*, **būxōnem* (dér. de *būxum* buis) *boison bwēsō*, *boarium* *boyer bwēgē*, *potiōnem* *poison pwēɾō* (fém.), **īmpotiōnat āpwēɾūn*.

Remarque. — **būxtiellum* (dér. de *būxta* boîte, on trouve le diminutif *buxtula* dans *Paul Diacre*), est devenu *boisiel boissel boisel bosiau bōsyō*, l'i tombe, comme dans *mōgē ← medietatem, mōgē ← medianum*, etc. Cf. 4) Diphtongue romane *ei*, n° 206.

5) Diphtongue romane *oi* + *n*.

225. La diphtongue romane *oi* + *n*.

(α) entravée donne *wē* : *iūnctūra jointure jwētū*.

(ε) non entravée donne *wē* : *soniare swēɾē*.

III. — o (ū) en hiatus.

1) o (ū) latin en hiatus.

226. (α) Souvent était tombé dès la fin de l'Empire :

februarium devenu **febrarium* *fēvārgē*, *duodecim* devenu **dodece* *dodeɾe* *dodɾe* *doɾe* *douɾe* *dūɾi*, *quattuordecim* **quattordecim* *kātōrɾi*.

(ε) d'autres fois s'est transformé en *æ*, puis est tombé :

Ioannem Jehan Jā, *Ioanna Jehane Jān*.

(γ) souvent aussi il est devenu *w* :

nodare noder noer nouer nwē, *locare loer louer lwē*, *locarium lwēgē*, *boarium boyer bwēgē*, Château-Chinon : *būē*.

2) o roman en hiatus.

227. o roman en hiatus se change en *w*, comme nous venons de le voir au paragraphe précédent.

(r) Voici d'autres exemples :

cûbare cover coer *kwě*, *cûbatīcium, ital. *covaticcio*, provençal *covaditz*, franç. *couveis*, puis *couvi kwĩ*, rotare *rwě*, cotoneum *kwě*, botellum *bwěgō*, un autre diminutif est *bōtula *bocla beuile* *băy* = ventre, *dogella (dim. de *dōga*) *dwěl*, rōtanum *rwě*.

CHAPITRE XXVIII

ū PROTONIQUE INITIALE

I. — Traitement normal.

228. *ū* libre ou entravé (sauf pour les cas étudiés plus loin) reste, mais avec la prononciation *ũ* :

*ūsare (dérivé de *ūsum* supin de *uti* se servir) *ũzě*, *ūsaticum *usage ũăj*, l's intervocalique est tombé dans ce mot, comme dans quelques autres, à cause de son très fréquent usage. La commune de Chaulgnes possède depuis le Moyen Age une grande forêt, où chaque année elle distribue à chaque foyer une certaine quantité de bois, appelé le « *drwě d ũăj* ». A la Machine et en quelques autres lieux de la Nièvre, l's au lieu de tomber s'est changée en *r* = *ũrăj*.

dūrare *dũrě*, cūrare *kũrě*, iūrare *jũrě*, *fūsata *fũzě*, *brustulare *brũlě*, pūrare *pũrě*, *ad + fūstēllum (dim. de *fustem* bâton) *ăfũkě*, *fūstēta *fũtě*, pūnītum *pũni*, iūdicare *jujě*, *brūgaria (dérivé de *bruga*, mot gaulois) *brügě*;

*cūpa (*arium*) *kũvyě*, ūsūra *ũzũ*, fūmare *fũmě* (dégager de la fumée).

II. — Éléments perturbateurs.

1) ũ suivi d'une nasale.

229. (α) entravée donne *ẽ*, en passant par *ũn*, *ăẽ*, *ẽ* :

*imprūmūtare (roumain *imprumuta*, *emprunter*, tiré de

**prūmūtum*, clas. *prōmūtuum*) *āprētē*, devenu *āprētē*, sous l'influence de *prētē* ← *praestare*, **lūnis dĭem* (altération de *lunae dĭem*, d'après *Mārtisdĭem mardi*, *louis dĭem jendi*, etc.), *lunsdi lundi lēdi*, *ūnum canem un chien ē eyē*, mais *ūnum asinum ēn ān*.

230. (6) libre donne *ā*, puis cet *æ* est tombé, où le groupe de consonnes le permet : *iūmentum jument jāmā jmā*, à Ruages *žimē*, **iūnĭcia* (clas. *iūnĭcem*) *junise jānis juīs*, *iūnĭperum*, qui a donné régulièrement en ancien français *geneivre genoivre*. La forme *genièvre* est une altération inexpliquée. Peut-être y avait-il dans les dialectes **iūnĭperum junièvre jānièvre jĭvēr*, **plūmare plumer plāmē*, comme *plūma plām*, **prūnārium prunier prānyē pērnyē*, **prūnellum pruneau prānyo pērnyō*, **prūnellā prunelle prānel pērnel*, *fūrlōnem furlon frulon frelon fērlō*. Dans ces quatre mots *æ* est devenu *ē* à cause de la métathèse.

231. Remarque. — 1° Dans les mots français, où *ū* protonique est influencé par une labiale, il devient *i* :

français : *humeur ĩmār*, *ruban rĭbā*, *tumeur tĭmār*, il en est de même pour *numéro ĩmērō*. Rapprocher ce phénomène du latin : *maximus, lubet* = *maximus, libet*, etc.

2° *frūmentum froment*, qui constitue une exception inexpliquée pour le français, n'est pas employé dans notre patois. Il est remplacé par *ablatum blādum blē*, Morvan : *byē*.

3° *ūnĭonem* a été remplacé par **ūnĭōnem* et a donné régulièrement *ūnyō*,

4° Pour les mots *fūmē* ← **fēmāre*, *fūmēl* ← *fēmēlla*, *fūmyē* ← **fēmārium*

Cf. Protoniques initiales *ē* (*ī, ē, ē*), n° 207.

2) *ū* en hiatus.

232. Il n'est pas question ici de *ū* latin en hiatus, puisque tout *u* en hiatus est nécessairement bref, excepté quand il était tonique. Dans cette position, *u* bref tonique s'était allongé dans la langue vulgaire, sous l'action du temps fort : **grūam* (clas. *grūem*), **fūi* (clas. *fūi*, **illūi* (clas. *illi*), etc.

u roman en hiatus devient toujours la semi-voyelle *w*, en mouillant la consonne précédente, lorsqu'elle est susceptible de se mouiller devant *u*, telles que les consonnes *t*, *d*, *k*, *g*, *l*, *n*, comme nous le verrons dans la suite. Cf. nos 367, 393, 394.

**scūtella* (altération du clas. *scūtella*, probablement due à l'influence de *scūtum* *écu*) **escūtella* *escudele* *escuele* *écuele* *ăkŭěl* (dérivé de *tēgula* *tuile*) *tuilier* *kŭigě*, **rŭgella* (dim. de *rŭga* *ride*, *sillon*), qui a pris dans le lat. pop. le sens de « chemin », *ruele* *rŭele* *ērŭel* *ěrgŭel*, comme *Huet*, nom propre fréquent à Chaulgnes, est devenu *gŭě*, **re* + *mŭtare* *ărmŭě*, *sŭdare* *sŭě*, **rŭtare* *rŭě*, **tŭdare*? *tuer* *kŭě*.

Avec *i* épenthétique *u* devient *wi* : *lŭcentem* *luisent* *lŭisă*, **re* + *lŭcere* (clas. *lŭcere* (*re*)*luire* *erluire* *ărlŭi*, **bŭcata* *bŭi*.

CHAPITRE XXIX

I. — *au* PROTONIQUE INITIALE

233. Nous avons déjà dit un mot de *au* initial atone devant *u*, o tonique, § 5, n° 148. Nous complétons ici notre étude ; *au* protonique initiale libre ou entravé, devant les consonnes orales, sauf devant palatales, devient *ô* ouvert, et en hiatus il devient *u* (*ou*), puis *w* :

(α) devant consonne :

deaurare **daurare* *dorer* *dŏrě*, **ausare* (dérivé de *ausum*, supin de *audere*) *oser* *ôzě*, *auricula* (dim. de *auris*) *orŭcla* *oreîle* *ôrěy*, **taurillum* *toreau* *tŏrgŏ*, *audientia* *oyance* *ôgăs*.

234. (β) devant voyelle :

laudare *loder* *loer* *louer* *lwě*, *alauda* + *itta* *aloete* *alouete* *ălwět*, **inraucare* (dér. de *raucus* enroué) *enroer* *enrouer* *ărwě*, **gaudire* (clas. *gaudere*) *joir* *jouir* *jwî*.

235. (γ) *o* avec *i* épenthétique.

Avec *i* épenthétique *o* devient *wě* : *aucellum* *oisel* *oesiau* *wěsyŏ* *wŭěgŏ*, avec chute de *s* intervocalique, comme dans *ŭăj* ← **ŭsaticum*, et addition d'un *v* initial, devant la bila-

biale *w*, comme dans *vwī* ← *hoc illi*, *vwěy* ← *ōuīcula*, *vwāt* ← *fr. ouate*, **causīre* (german. *kausjan*) *choisir ewěẏt*.

II. — *au* PROTONIQUE INITIALE DEVANT PALATALE

236. *au* protonique initiale devant *g*, quand elle était suivie de *u*, ou de *o* tonique de la syllabe suivante, est devenue *a* en latin vulgaire, par dissimilation :

augūstum **agostu aost ū*, *augūrium* **agūrium auir aūr eūr ūr* dans *ūrč*, *ūrčzmā*, *mālūrč*, *bēnūrč*, etc.

Remarque. — *auscūllare* devenu de bonne heure **ascollare*, puis **escollare* par confusion avec les nombreux mots commençant par la particule *ex* (prononcée *es*), d'où *escolter* *escouter* *écouter* *ākūtě*.

III. — *ae* PROTONIQUE

237. *ae* protonique se trouve dans peu de mots et était devenu *e* en latin vulgaire :

**aetaticum etaticu edage eage āj*, *aestatem estate esté ětě*, *praestare prestare prester prêtě*, **raestuarē* (de *re* et *aestuarē*) *restuarē restver resver rêvě*, **in + de + aestuarē* **indestuarē endesver āděvě* et *ādōvě* à Mhère et dans le Morvan.

DEUXIÈME SECTION

CONSONNES LATINES

CHAPITRE XXX

I. — CONSONNES LATINES EN GÉNÉRAL

238. Jusqu'ici nous avons suivi la transformation des voyelles latines dans le parler de Chaulgnes. Nous avons vu que leurs modifications dépendaient à la fois de leur place dans le mot, suivant qu'elles étaient *toniques* ou *atones*, *libres* ou *entravées*, ou bien *influencées par une palatale* ou *une nasale*, etc.

Nous allons étudier maintenant les consonnes latines et suivre leur développement ou leurs transformations à travers les âges dans notre patois.

Les consonnes latines sont *b, p; d, t; g, c* (ou *k* ou *qu*); *v* (*u* consonne), *f; x, s; j* (*i* consonne), *h; l, m, n, r*, et les groupes *ch, ph, th*.

239. Ces consonnes peuvent se présenter dans le mot, *simples* (*mater*), *doubles* (*terra*), ou *en groupe* (*spina, scribere, misculare*); et suivant leur situation, comme *initiales* (*bibit, flamma*), *médiales* (*pater, firmum, arma*), ou *finales* (*mater, portant*). Nous constatons que les changements qu'elles éprouvent dépendent surtout de *la nature du son* et de *sa situation*.

240. De plus, les changements que peut subir une consonne dépendent aussi de la nature des consonnes et des voyelles voisines. Si des voyelles voisines contiennent la même consonne ou la même voyelle, ou deux consonnes de même ordre, il se produit entre ces consonnes et ces voyelles une sorte de solidarité, qui peut aboutir à deux phénomènes inverses : à la *dissimilation* ou à l'*assimilation*¹.

D'autres causes peuvent encore agir sur la modification des consonnes. Nous en parlerons à l'occasion au cours de ce travail.

241. Ainsi, les sons qui entourent les consonnes ont exercé sur le développement de ces consonnes une influence particulièrement importante, l'*accent* une influence beaucoup moindre; car le plus souvent ce n'est qu'indirectement qu'il a modifié leur traitement, en ce sens que, suivant la position qu'il occupait, la syncope des voyelles protoniques ou posttoniques s'est produite à une époque plus ou moins ancienne.

242. On peut donc distinguer les transformations des consonnes d'après leur position *au commencement, à l'intérieur, ou à la fin d'un mot*, et suivant qu'elles sont *simples, doubles, ou groupées*².

Dans notre patois, en règle générale, *toute consonne suivant*

1. Dictionnaire général de la langue française, p. 132-5.

2. SCHWAN-BEHRENS, Grammaire de l'ancien français, traduite par Oscar Bloch, p. 66-70.

la syllabe tonique, et n'étant pas protégée par un *a* posttonique est tombée, excepté dans les groupes non semblables, où la première consonne du groupe est habituellement restée, tandis que les autres sont tombées.

II. — LOIS GÉNÉRALES DES CONSONNES SIMPLES INITIALES

243. Sauf les palatales n^{os} 259, 265, 276, 318, 319, 320, 332, 344, 345; les dentales *d*, *t*, suivies de *i* ou *u*, en hiatus, n^{os} 389, 390, 393, 403, 408; la liquide *l*, suivie de *i* en hiatus, n^{os} 497, 498; la nasale *n* suivie de *i* ou de *u* en hiatus, n^{os} 540, 542; la labiale *v* en contact avec la nasale *n* devenant *m*, ou se changeant en *gu*, n^{os} 471, 472; les autres consonnes simples se sont maintenues, en général, sans grand changement jusqu'à nos jours dans le patois de Chaulgnes : *bōna būn*, dentem *dā*, *fērūm fyēr*, *lauāre lāvē*, *mōrtē mōr*, *nūdum nū*, *pātrēm pē*, *rēm rē*, **sarpa sārṑ*, *tēmpus tā*, *uōlāre vūlē*.

Il y a quelques exceptions, mais elles sont rares, et nous les signalerons à l'occasion.

III. — LOIS GÉNÉRALES DES CONSONNES SIMPLES MÉDIALES

244. La plupart des consonnes simples médiales, spécialement les explosives et les continues, se sont affaiblies dès la période gallo-romaine, et quelques-unes ont disparu dans la période suivante : ainsi, entre le v^e et le x^e siècle, *p* est passé à *b*, puis à *v*; *b* est passé à *v*; *t* est passé à *d* : **sapēre* (clas. *sapēre*) *sāvār*, *faba fāv*, *amāta amede*, puis *āmē*. Ainsi, *d* primitif et *d* venant de *t* ont de bonne heure disparu : *fata fede lēe fē*, *maturum maduro madur meūr mar mē*, *fidantia fiance fyās*.

s sourde est devenue *s* sonore : *causa eāz*.

Dans un grand nombre de mots la labiale médiale a disparu sous l'action d'un *o* ou d'un *u* contigu : *cūbāre cover coer kwē*.

245. Les autres lois des consonnes, en particulier des consonnes finales, doubles, des groupes initiaux et médiaux, seront données à l'occasion. Disons seulement que les consonnes doubles latines se sont réduites après la diphtongaison des voyelles, dans la syllabe tonique ouverte, et après aussi les transformations des consonnes primitivement simples en position intervocalique. En effet, devant les con-

sonnes doubles réduites, on ne trouve aucune diphthongue tonique, et de plus, elles ne participent pas au changement de degré indiqué plus haut.

IV. — CLASSIFICATION DES CONSONNES

246. Nous étudierons les consonnes dans l'ordre suivant : d'abord l'aspirée *h*, puis les linguo-palatales : *c, k, q, g, i, (j)*, auxquelles nous joindrons *x* qui égale *c + s*; ensuite les linguo-dentales *t, d, s, z*; après les labio-labiales *p, b*; les labio-dentales *f, u (v)*. Nous terminerons par les quatre consonnes appelées liquides : *l, m, n, r*, qui tout en se rattachant par la formation de leur son, soit aux labio-labiales, soit aux linguo-dentales, présentent dans l'histoire du consonantisme morvandiau des particularités, qui méritent d'être étudiées spécialement.

CHAPITRE XXXI

I. — ASPIRÉE *h*.

247. L'*h* latine, qui était, dès les premiers siècles de Rome, une forte aspiration précédant la voyelle, avait disparu, dès le commencement de l'Empire, dans la prononciation des Romains. La poésie latine écrivait encore cette lettre, qui n'avait plus aucune valeur dans la mesure du vers. La plupart des inscriptions de cette époque ne la notent plus, et les langues romanes n'en offrent plus de traces dans la prononciation, bien que quelques-unes l'écrivent encore. De même que l'ancien français ne connaît pas l'*h* pour les mots d'origine latine et populaire, de même notre patois l'ignore complètement : *habêre âvâr, hōminem ũm, hōrdeum örj*.

Il va sans dire que notre patois ignore aussi ce que le français appelle *h* aspirée, et qui consiste à ne pas faire la liaison au pluriel, ou à ne pas élider la voyelle de l'article. A Chaulgnes, on dit : *l'âr s (la herse), l'ô (le haut), eãbrôd (chambre haute), dêx âricô (des haricots)*, etc.

II. — *Ph, th, ch*.

Nous étudierons plus loin, à mesure qu'ils se présenteront, les groupes *ph, th, ch*, créés par les latins pour la transcription des consonnes grecques.

CHAPITRE XXXII

I. — LINGUO-PALATALES *c* (*k, q*), *x* (*c + s*), *g, i* (*j*).

248. Dans les paragraphes groupés sous ce titre nous réunissons non seulement les consonnes *c* (*k, q*), *x* (*c + s*), *g, i* (*j*), mais aussi les combinaisons formées par *t, d, l, n*, suivis d'un *e* ou d'un *i* en hiatus, lesquelles aboutissent en patois de Chaulgnes à un son palatal.

II. — PRONONCIATION DU *c* ET DU *g* LATIN

249. Il est certain que le *c* et le *g* latins, à l'époque classique, avaient les sons de *k* et *g* durs, non seulement devant *a, o, u*, mais aussi devant *e* et *i*¹.

Cependant, le point d'articulation de la langue contre le palais devait varier, suivant la nature de la voyelle qui suivait la palatale. On verra ces différents points de contact sur mon palais artificiel pour le parler actuel de Chaulgnes. Il semble que les voyelles se placent d'après leur puissance de palatalisation dans l'ordre suivant : *i, u, e, a, à*. Il est plus que probable qu'il en était de même chez les Romains, et que, par exemple, *g* et *k* devant *u* (ou) et *o* étaient articulés contre le palais mou, *g* et *k* devant *a* et *au* étaient articulés à l'extrémité du palais dur, et *g* et *k* devant *e* et *i* étaient articulés au milieu du palais dur².

L'histoire des langues romanes, en particulier du français et du parler de Chaulgnes, nous démontre clairement ces différents points d'articulation.

250. Il faut donc distinguer les vélaires *g, k*, devant une voyelle grave *u* et *o*, les postpalatales *g' k'* devant une voyelle moyenne *a*,

1. Voir mon article : *La prononciation du latin classique*, dans *l'Enseignement chrétien*, 1^{er} juin 1911, et aussi mes opuscules : *La prononciation du latin classique*. Extrait de la *Revue du Nivernais*, 1902. — *La prononciation du latin*, discours des prix à l'Institution du Sacré-Cœur, 1908. — *Traité de la prononciation normale du latin*, 1909.

2. Gaston PARIS, *L'altération romane du c latin*, *Mélanges linguistiques*, fascicule I, p. 78-126.

au, et les médio-palatales g^2 h^2 , devant une voyelle aiguë *e*, *i*. D'autres linguistes les appellent : *postpalatales*, *médio-palatales*, *pré-palatales*.

251. La médio-palatale g^2 était déjà, au temps du latin vulgaire, devenue la spirante *y* : *yenere* (*genere*), dont les transformations ont coïncidé avec celles d'*y* primaire *yacet* (*jacet*) et d'*y* issu d'un *di* antérieur *yornu* (*diurnum*).

III. — COUP D'ŒIL SUR LES ÉVOLUTIONS LONGUES ET VARIÉES DES PALATALES LATINES

252. Parmi toutes les consonnes latines, les palatales sont celles qui ont subi le plus d'altération dans les langues romanes.

Voici une idée générale de ces transformations. Si nous examinons, par exemple, les destinées du *c* latin, nous constatons que son évolution a commencé plus ou moins tôt, suivant la voyelle avec laquelle il était en contact. Il a d'abord été ébranlé devant *e* et *i*, en hiatus, et plus tard devant *e* et *i* libres (vii^e siècle), la palatale *c* s'assibile pour aboutir au son *ts* ($d\zeta$), qui, lui-même, se réduit à *s* (ζ), vers le xiii^e siècle.

Devant *a*, vers le viii^e siècle, la palatale s'altère de nouveau pour donner cette fois le son *te* (dj), qui se change en *ts* ($d\zeta$), probablement à l'époque où *ts* ($d\zeta$) devenait lui-même *s* (ζ) dans le Haut-Morvan.

253. Ainsi, tandis que, à Chaulgnes et dans toute la plaine nivernaise, *te* et dj aboutissent à *e* et à *j*, en perdant le *t* et le *d* éléments occlusifs, *te* et dj aboutissaient dans le Haut-Morvan à *ts* et $d\zeta$ pour devenir ensuite *s* et ζ , perdant aussi leur élément occlusif *t* et *d*, comme nous le verrons dans le cours de cette étude.

254. J'ai cependant encore trouvé *ts* et $d\zeta$ tout près de la Nièvre : à Beaubery et Melay, arrondissement de Charolles, et à Trambly, arrondissement de Mâcon : *całdum*, *caldaria*, *cañem*, *uacca* sont devenus : *tsō* à Melay et à Trambly, *tsō* à Beaubery; *tsōdyēr*

1. Voir en particulier : Ch. JORET, *Du c dans les langues romanes*.

Gaston PARIS, *L'altération du c latin*, p. 78-116, *Mélanges linguistiques*, fascicule I.

à M. et à B., *tsôdir* à C.; *tsê* à M. et à C., *tsêy* à B.; *vâts* à M. B. C., etc. Cf. n° 265.

Dans la Charente, *k* et *g* sont allés jusqu'à *ê* et *h*¹.

CHAPITRE XXXIII

DESTINÉES DU *c* LATIN

255. Nous allons étudier la destinée du *c* latin, c'est-à-dire partir du latin populaire pour voir ce que ce son est devenu dans le langage contemporain de mes compatriotes :

- 1° Suivant que *c* est devant telle ou telle voyelle;
- 2° Suivant que *c* est initial, médial ou final;
- 3° Suivant enfin qu'il fait partie de tel ou tel groupe de consonnes.

I. — *c* DEVANT VOYELLE

I. — Traitement ancien.

1) Devant *ô*, *o*, *û*.

256. (α) Initial ou appuyé, *c* (*k*) s'est conservé dans le patois de Chaulgnes comme en français :

corpus kôr, *cûbitum kôd*, *collum kû*, *cornu kôr*, *cofea kwêf*, **côraṭa kurê*, **escoltare* (clas. *auscultare*) *akutê*, *cûltel-lum kûkô*, *côphinum cofne cofre kôf*.

257. (β) Intervocalique.

c tombe après s'être affaibli en *g* :

secūrum sâr, *sacōna Saône sôn*, *Icōna Yone gôn*.

cûcûrbita cogorbete coorbete coorde coourde courde gûrd.

Remarque. — 1° *acūtum* n'a pas survécu, il est remplacé par **pūnct(ū) tum*) *pwêttû*; **acūtīare* *âgûz** (vieux), remplacé par *âgûzê*; *acūcula* (lat. clas. *acicula*) *êgûziy* paraît un mot emprunté.

2° *secūndum* *second sgô* est un mot français. Cf. n° 272.

1. Abbé ROUSSELOT, *Les modifications du langage*, p. 249 et suiv.

(γ) Final.

258. *c*, même appuyé, tombe :

sabūcum *să*, amīcum *ēmī*, spīcam *ăpī*, *formīcem *fērmi*, illac *lă*, siccum *sě*, beccum *bě*, saccum *să*, iūcum *jō*.

Remarque. — Pour fōcum et lōcum voir : Remarque 98-2.

2° Le suffixe -aticum devient *adego*, *adeye*, *adje*, *āj* :

*cōraticum *kūrāj*, *formaticum *frūmāj*.

Cf. *a* tonique, suffixe -aticum, n° 23.

3° La terminaison -iacum fréquente dans les noms de lieux de la Nièvre a donné *i* : Patriniacum *Pārīņi*, Wariniacum *gērīņi*. Cf. *a* tonique libre entre deux palatales, n° 29.

2) Devant *e*, *i* non en hiatus.

259. Comme nous l'avons déjà dit, *c* initial se prononçait aussi *k*, devant *e*, *i* non en hiatus. Il a passé comme en français, à partir du VIII^e siècle, au son *tch* pour aboutir à *ts* au XII^e siècle et à *s* sourde au XIII^e siècle. Dans cette position je n'ai trouvé aucune trace de *ts* dans Saône-et-Loire ni à Beaubery, ni à Trambly, ni à Melay, mais partout *s*.

1) Initial ou appuyé immédiatement ou médiatement, *ci* *ce* donne *s* :

cērum *sārf*, cīnere *sād*, circare *sāreē* et *eāreē* par assimilation, *cerēsia *sri*, *cōmetērium *sōmtī* récent, par influence de la labiale *m*, comme primarium *prōmyě*, centum *sā*, calcea *ēōs*, *bisaccia *bzās*, *pīsciōnem *pwēsō*, nūtrīcia *nūrīs*, (il)lam rūmicem *l ārōs*, pūlice *pūs*, pāntice *pās*, hīrpice *ārs*, uascēlla *vēsēl*.

260. Intervocalique ou appuyé médiatement, *c* donne *z*, en développant un *i*, qui se combine avec la voyelle précédente : placere *plēzī*, lūcentem *lūwīzā*, *facīle *frēzī*, *focīle *fūzī*, quīndecim *kēz*, *dōdecim *dūz*, *ūndecim *ōz*.

261. Remarque. — Dans certaines parties du Morvan, *c* intervocalique devient *j* : c'est-à-dire que la palatale assibillée s'est changée en chuintante :

*racīmum (clas. *racēmum*) *rājāy* à Challement et à Germenay,

ailleurs *rājō*; *rājī* à Pont-Gibaud; au cœllum *ūjō* à Anthien; *ūjo* à Germenay et Challement; *ūjō* à Beaubery.

262. Il en est de même de *ti* et de *si* en hiatus :

ratiōnem, titiōnem, ma(n)siōnem *mājō*, *rājō*, *tājō* à Germenay; *mējō*, *rējō*, *tījō* à Beaubery.

3) Final en roman.

263. *c* disparaît après avoir abouti à *s* sourde notée en français d'abord par *ʒ*, puis par *s* :

perdīcem *pādrī*, brachium *brā*, picem *pwē*, uicem *fwē*, crūcem *krwē*, calcem *εō*, glacie *glā*, *nīdācem *ŋē*, pacem *pē*. Cf. nos 273, 274, 275.

4) *ce ci* en hiatus.

264. *ce ci* en hiatus aboutissent toujours à *s* sourde :

maciōnem *māsō*, *laciāre *lāsē*, *calciāre (clas. *calceare*) *εōsē*, pinciōnem *pēsō*, minācia *mnās*, *cālcia *εōs*, *calciāta *εōsī* et par assimilation *εōēī*, cf. *εēēē* pour *sēēē* ← *siccāre*, *dis-caliāre (de *dis* et *calceus* chaussure) *deschalcier* *dēεōsē*, glaciāre *glāsē*, *lanciāre *lāsē*, *fenācia (de *fenum* foin) *fnās*.

5) *c* devant *a*.

265. (*x*) *c* devant *a* initial ou appuyé immédiatement et quelquefois appuyé médiatement s'est changé en *c* (*ch*) en passant par *ky*, *ty* et *te* (*tch*). Ce changement, commencé probablement au VII^e siècle, était arrivé à *te* (*tch*) au XIII^e siècle. L'évolution a continué dans le patois de Chaulgnes, comme en français, et *te* a abouti à *c* dans la plaine et sur les bords de la Loire, tandis qu'il est arrivé à *s* dans le Haut-Morvan. Cependant, on trouve encore *te* non seulement dans les patois lorrains et vallons, mais aussi *ts* et *dʒ* tout près de la Nièvre, dans l'arrondissement de Charolles : à Beaubery et à Trambly, et dans l'arrondissement de Mâcon : à Melay, où j'ai constaté moi-même cette évolution linguistique. Ainsi à Melay : cattum *tsā*, cantāre *tsātē*, canem *tsē*, uacca *vāts*, castanea *tsōtāy*, scāla *ētsōl*, manica *māts*, caballum *tsāvō*, capra *tsyèvr*, captiūum *stī*. A Beaubery et à Trambly, *tsātē*, *cambiāre : *tsādzī* *dā* *tsmīs* *camīsia*, *vāts*, *tsūz* ← *causa*, *māts*, *tsvō*,

*immanicare *āmātsi*, fabricare *fōrdxi*, *carricare *tsārdxi*; circare *tsārtsi* à Beaubery, et *tsērtsi* à Trambly, capra *tsyævr* à Beaubery, *tsæv* à Trambly.

On a donc à Chaulgnes :

caballum *ewō*, calcem *ēō*, captiuum *etī*, campum *ēā*, camera *ēāb*, scala *ēēl*, circare *sāreē*, *accapare *āēwē*, *accaptare *āetē*, uacca *vāe*, būcca *būe*, mūsca *mūe*, *carduōnem devenu **cardōne* *āēārdō*, *mūccare *mūeē*, sīcca *sēche* et par assimilation *eēe*, collocare *kūeē*, masticare *māeē*, *pendicare *pāeē*, *exradicare *ārāeē*, excorticare *ākōreē*, pērtica *pāre*, mānica *māe*, *persica (clas. *persicum*) *pēe*.

266. *Remarque.* — Dans quelques mots *c* initial donne *s*, même à Chaulgnes : *cambiare *sājē*, *carricare *sārjē*, canīcula *sēnīy* et *snīy*.

Pour les deux premiers exemples, on peut attribuer le changement du *ε* en *s* au phénomène de la dissimilation.

Quant à *sēnīy*, l'*s* s'explique plus difficilement. Comme ce mot est très fréquemment employé sous forme d'injure : (uētula) uēcla canīcula *vyēy sēnīy*, en parlant de quelqu'un méchant et hargneux, il aurait devancé l'évolution des autres mots, qui ont encore un *ε*, ou bien il serait emprunté aux patois voisins.

En effet, à l'est de Chaulgnes et dans tous les parlers du Haut-Morvan, cette transformation du *ε* en *s* est générale et caractéristique, comme nous l'avons déjà dit. Le parler de Chaulgnes est donc non loin de la frontière du phénomène. Aussi, les tracés du palais artificiel pour le *ε* nous montrent que cette palatale tend vers la sifflante dentale et ainsi *s*, dans le Morvan, pourrait peut-être sortir de *ε* et non comme ailleurs de *ts*.

267. (6) Intervocalique (appuyé en roman), *c* latin donne *j*, c'est-à-dire qu'il devient d'abord *g*, et ses transformations ultérieures coïncident avec celles du *g* primitif :

*berbicarium *bārjē*, manducare *mājē*, *filicaria *fūjē*, *būllicare *būjē*, fabrica *fōrj*, fabricare *fōrjē*, sērica *sārj*, iūdicare *jūjē*, *carricare *sārjē*, *rodicare *rūjē*, *pēdicare *pījē*, *fōdicare *fūjē*.

268. *Remarque sur le suffixe -icare.* — 1° En comparant *rōdicare *rūjē* et les autres verbes où *c* intervocalique est appuyé en

roman et aboutit à *j*, avec les autres verbes en *-icare*, où *c* devant *a* appuyé immédiatement ou médiatement donne *ε*, nous avons un double traitement pour les verbes *-icare*. Pourquoi cela? Voici la raison. Elle a été donnée par M. Gilliéron : « L'époque où la présence d'une voyelle affaiblissait la gutturale forte coïncide à peu près avec celle où l'atone tombait. Quelques mots avaient perdu leur atone quand l'affaiblissement avait lieu et le *c* s'est trouvé protégé :

excorticare ākoreĕ, *masticare māchĕ*, et encore pourrait-on dans ces mots attribuer l'intégrité du *c* au *t* précédent, qui était appuyé par une consonne et qui pouvait plus difficilement s'affaiblir en *d* que dans le suffixe *aticum adje, age*¹. »

Ainsi, *c* (*k*) paraît à l'état de *dj*, quand il se trouvait en tête de la syllabe tonique et que, la syncope s'étant produite tard, il est devenu *g'* avant de se rencontrer avec une consonne sonore finissant la syllabe précédente :

**uendigare vājĕ*, **mandugare mājĕ*, **assedigare āsijĕ*, mais **extradcare ārāĕĕ*, **mastcare māĕĕ*, **excortcare ākōreĕ*.

269. Remarque. — 2^o Si *c* appuyé en roman est devant *o*, il s'adoucit en *g* :

**fōricōnem forgon fūrgō* et *fĕrgō*, *uĕrecūndia vergogne vargūy*.

270. (γ) Intervocalique (non appuyé en roman) :

1) Après *a, e, i* — *c* devient *i*, qui forme d'abord diphtongue avec cette voyelle et se fond ensuite avec elle :

amīca āmī, *spīca āpī*, *mīca mī*, *pīca pī*, *uessica vsī*, *ūrtīca arīi*, **būcata būī*. Ces deux derniers sont *būj*, *ūrtij* à Vellerot et à Anthien, puis à Marigny-sūr-Yonne : *bāj* et *ūrtij*.

271. Ou bien encore *i* sortant de *c* se fond avec la voyelle suivante pour former *g* :

plicare plĕgĕ, **implicare āplĕgĕ*, *pacare pĕgĕ*, *nĕcare nĕgĕ*, *fricare frĕgĕ*, **precare pĕgĕ*, avec métathèse. A Villerot, à Anthien, à Marigny-sur-Yonne et dans beaucoup d'autres endroits du Morvan j'ai trouvé : *nĕjĕ*, *pyĕjĕ*, *nūjĕ* ← **nūcārium*.

1. *Patois de la commune de Vionnaz* (Bas Valais), Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences philologiques et historiques, p. 71.

Remarque. — *sēcāre* *sĕgĕ* a été remplacé par les formes toniques *syĕ*. Il en est de même de *līgāre*, qui au lieu de faire *lēgĕ* donne *gĕ*, par assimilation des formes toniques.

272. 2) Si *c* est précédé d'un *o* ou d'un *u*, il tombe en général : *carrūca* *ēārū*, *lactūca* *lētū*, **inraucāre* *ārwe*, *iōcāre* *jwē*, *lōcāre* *lwē*, *albūcas* *ōbū* (Aubues, village de Chaulgnes), pour expliquer aussi *Aubuges* et *Albuges* (Lozère), *Aubugues* (Cantal et Lot).

Remarque. — 1° Sur *fōcum*, *iōcum* et *lōcum*, cf. n° 98.
Remarque 2.

2° Dans **būcāta* le *c* développe un yod, qui agit sur l'*a* tonique suivant et le change en *i* : *būī*, comme dans **araneāta* *ārīyī*, **cūneāta* *kūyī*, **adbeccāta* *āpēī*. Cf. n° 27.

c postconsonantique, dans les groupes primaires, est devenu *tch* puis *ε* (*ch*) par suite de la formation d'un *i* devant *ε*, issu d'*a* tonique libre. Cf. *a* tonique libre, influencé par une palatale, n° 25.

3° Si *c* est suivi d'un *o* ou d'un *u* et précédé d'une voyelle, il est tombé régulièrement après s'être affaibli en *g* dans le roman. Les exemples sont peu nombreux dans le parler actuel :

secūrum *sūr*, *acūtum* n'a rien donné dans notre patois, il est remplacé par *pwētū* ← **pūnct(ūtum)*, et *secūndum* *sgō*, puis *skō* qui est français. Cf. n° 257.

6) *c* final.

273. *c* est final soit en latin, comme dans *sīc*, soit en roman, par suite de la chute de la finale : *amicum* *amic*. Cf. n° 263.

1) S'il est précédé d'une voyelle, il devient *i*, qui forme d'abord diphtongue avec cette voyelle, puis se fond avec elle, s'il y a lieu :

fāc *fai* *fĕ*, *condūco* *kōdūi*, **prĕco* (clas. *precor*) *priei* *prī*, *amīcum* *ēmī*, *sīc* *sī*.

274. 2) S'il est précédé de la consonne *s*, il donne *is* puis *ĕ* en patois de Chaulgnes, comme en français :

**conosco* (clas. *cognosco*) *conoīs* *conoēs* *j* *kūnĕ*; *crĕsco*, *naſco*, *paſco* ne s'emploient pas.

275. 3) Après toute autre consonne il tombe :

iūncum *jō*, *trūncum* *trō*, *blāncum* *blā*.

Il en est de même si le *c* est double :

bęccum *bě*, saccum *să*, siccum *sě*.

II. — Traitement moderne.

276. Devant *æ*, *é*, *i*, *u*, *ũi* français, provenant, ou non, de *u* latin ou de *ø*.

1) Initial, *c* est devenu *k*.

cōr *kār*, cōchlearium *kōigē*, cōxa *kōis*, *cōxīnum *kōisē*, fr. *quelqu'un kākē* par dissimilation, cūrātum *kūrē*, quirītāre *crier*, et par métathèse *kērgē*.

277. 2) Intervocalique, *c*, après avoir développé un *i*, s'il y a lieu, est devenu *g* :

*acūtiāre *ăgūžě*, acūcula *ěgūiy*, emprunté.

II. — *c* DEVANT UNE CONSONNE

278. Le latin n'admettait que les groupes *cl*, *cr* et *ct* (ce dernier seulement dans l'intérieur des mots). Nous allons les passer successivement en revue.

1) Groupe *cl*.

279. (a) Initial, *cl* se conserve.

clarum *klēr*, clauem *klě*, clauum *klū*, *clēta *klě*, clōcca *klōe*.

280. Remarque. — 1° clauīcula, dont le dérivé clauīcularius est appliqué à saint Pierre dans l'antienne de *magnificat*, 2^{es} vêpres, fête de saint Pierre et saint Paul, 29 juin, et qui signifie « *gardien des clefs* » du royaume des cieux, a été réduit de bonne heure par dissimilation à *cauīcula *chevile cōiy*, de même *clamaculāre à *camaculāre *chamaīler eāmāgē*.

2° *cl* devient *gl* dans clāssicum (sonnerie de trompette) devenu clāssium *clais glais* et *glā* sous l'influence de *l*¹.

3° De même *cl* devient *gl* dans Claude et Claudine, prononcés *glōd* et *glōdin*.

1. J'ai cependant trouvé *klā*, à Langé.

4° J'ai trouvé toutes les étapes *kl*, *ky*, et *y* dans le Morvan; pour *gl*, cf. nos 333, 334.

kl sur les bords de la Loire;

kl à Metz-le-Comte : *klĕ* (clara), *klĭ*, *klĕ*, *klämsi* (Clamecy), de même à Marigny-sur-Yonne, à Brassy, etc.

ky à Mouchy : *kyĕ*, *kyu*, *kyĕ* et à Montapas, etc.

281. (é) Intervocalique, le groupe se réduit à *g*, en passant par *l* mouillée :

**bürriculōsum* **bürriclōsu* *bürīlu* *bürīgŭ*, **pedūculōsum* *pūlŭ* *pūgŭ*, **adgĕnūclare* *agenouīler* *ājnŭgĕ*.

282. (γ) final *cl* a donné simplement *y* en passant par *l* mouillée et écrit *y* fig. 19 et 20.

ōculum *ōclu* *oil* *ueil* *ăy*, **bōtula* *bōcla* *boile* *bueil* *băy*, *macula* *macla* *maīle* *măy*, **tenaculas* *tenaclas* *tenaīles* *tnăy*, **ranūcula* (clas. *ranūnculus* dim. de *rana*) *renoīle* *grenōy* *gĕrnōy*, *aurīcula* *orīcla* *oreīle* *ōrĕy*, *ōuīcula* *vwăy*, **büttīcula* (dim. de *büttem* outre) *bouteīle* *bütĕy*.

283. Remarque. — 1° **conūcla*, forme dissimulée de *colūcla* pour *colūcula*, diminutif de *colus*, a fait *künăy*, à Mhère : *kūlēn*.

2° Dans **abōculum* *abōclum*, *cl* s'est transformé en *gl* en français, parce que ce mot est entré plus récemment dans la langue, et il a aussi donné *y* en notre patois : *ăvăy*.

284. 3° Dans le suffixe *-īculum*, *cl* tombe :

**solīculum* *sūlē*, **parīculum* *pārĕ*, mais *artīculum* donne *ärtŭ*, et dans les Amognes : *ärtĕ*.

285. Au contraire le suffixe *-īcula* avec *ī* long suit la règle générale, c'est-à-dire que *cl* aboutit à *y* en passant par *l* mouillée :

**gratīcula* (clas. *cratīculum*) *grĭy*, *cornīcula* *körnĭy*, **cauīcula* (clas. *clauīcula*) *ĕwĭy*, *canīcula* *snĭy*.

cl au milieu d'un groupe.

286. Au milieu d'un groupe de consonnes *cl* a persisté, s'il est précédé d'une consonne autre que *s* :

cîrculum *cercle sârkl*, sarcularē *sârklë*, cooperculum
**coperclo couvercle kuvârkl*.

287. *Remarque.* — 1° Dans **ûnculum* (clas. *auñculum*) *oncle* *ôk*, *l* final a disparu probablement à cause du fréquent emploi de ce mot.

2° Si la consonne qui précédait *cl* était un *s*, le *c* est tombé :
maşculum mascolo masle mâl, *mîscularē mesclar mesler mëlë*,
mûsculum mosclum mousle mûl.

2) Groupe *cr*.

288. (x) Initial ou appuyé, *cr* se conserve (sans préjudice toutefois des métathèses qui peuvent se produire). Cf. n° 523.

îlli crēdit i krë, *îlla crēpat â kræv*, *crûsta krût*, *crînem krê*, *crûdum krû*.

Remarque. — Dans *mërcoris diem mercredî mercredî mêtërdî*, il y a une dissimilation, le premier *r* a été dissimilé par le second, comme dans *arborescens arbre âbr*, et la voyelle s'est allongée.

289. (6) Intervocalique ou final, dans *cr* le *c* s'affaiblit en *g*, puis se change en *i*, qui a formé primitivement diphtongue avec la voyelle précédente :

lacrîma lagrima lairne lerne lârme, *sacramentum sagramentum sairement serment sârmâ*.

cr peut aussi s'affaiblir en *gr* et développer avant le *g* un *y* qui modifie la voyelle précédente :

acrem aigre êgr, *maşcrum maigre mêtgr*.

Ce traitement différent fait supposer que ces deux mots sont entrés dans la langue à une époque postérieure. Cf. n° 298.

3) Groupe *ct*.

290. (x) Intervocalique, ce groupe se réduit à *t* :

**iectare* (clas. *iacquare*) *jeter jter etë*, *rûctare roter rôtë*, **frictare fertë*, mais *tractare trailier trêtë*.

Cependant suivi d'un *i* en hiatus *ct* devient *s* sourde :

**sûctiare sÛsë eûcë*, par assimilation, **tractiare träsë*.

291. (6) Final. 1° Précédé d'une voyelle *c* se change en *i*, qui forme diphtongue, ou se fond avec cette voyelle :

cōctum *cuit* *kʷi*, *nōctem* *nuit* *ɲʷi*, *despēctum* *despieit* *dēpi*, *lēctum* *lieit* *li*, *factum* *fait* *fē*, *frūctum* *fruit* *frʷi*, *lacte* (class. *lac*) *lait* *lē*, **allactare* *alaitier* *ālētē* récent; *pēctinem* *peitne* *piɲ*, **uaractum* *guarait* *gārē*.

292. Remarque. — 1° Cet *i* issu de *c* est tombé après un *e* fermé :

**drēctum* (clas. *directum*) *dreit* *drē*, **addrēctum* *adreit* *ādrē*, *tēctum* *teit* *tē*, *strīctum* *ātrē*, *benedīctum* *beneeit* *bēnē*.

2° Quand *ct* final est précédé d'un *n* il se développe de même une diphtongue, *c* devient *i*, puis *e* qui est nasalisé par *n* suivant pour donner *ē* :

iūnctum *joint* *jwē*, *pūnctum* *point* *pwē*, *sanctum* *saint* *sē*, *cīnctūra* *sētū*, **pīnctūra* (clas. *pīctūra*) *pētū*.

4) Groupe *cc*.

293. (α) Intervocalique, l'un des deux *c* tombe et celui qui reste a les destinées que nous venons d'étudier dans les paragraphes précédents. Manière de parler peu précise.

clōcca *klōe*, *brōcca* *brōe*, *uacca* *vāe*, *būcca* *būe*, **bisaccia*. *besace* *bzās*, *excūssa* (part. de *excūtere*) *āskūs*.

294. (6) Final, *cc* tombe :

saccum *sā*, *sīccum* *sē*, *bēccum* *bē*.

5) *c* second élément d'un groupe de consonnes latines.

295. (α) Initial, *sc* a été précédé d'un *i* dès le second siècle après Jésus-Christ; cet *i* est devenu *e* puis *a* en patois de Chaulgnes, excepté devant *e* où il est resté *e*, puis l'*s* est tombé et le *c* a suivi ses évolutions propres : **scūtella* (clas. *scūtella*) **iscūtella* *escuele* *ākʷēl*, *scāla* **iscala* *échele* *ēēl*, *scalārium* **iscalarium* *eschalier* *ēēāgē*. Cf. *s*, n^{os} 432-434.

296. (6) Intervocalique. 1° Si *c* est précédé de *s* le groupe *sc* ainsi formé se change, s'il n'est pas suivi de *a*, en *is* avec *s* sourde :

uascēlla *vaisele* *vēsēl*, **wīscum* *guis* *gī*, *fascem* *fais* *fē*, **fascīna* *faisine* *fēsīn*.

297. 2° Si *c* précédé de *s* est suivi de *a*, ou s'il est précédé de toute autre consonne, il est traité comme un *c* initial :

pîscare *peschier* *pescher* *pêeș*, *arca* *arche* *ăre*, *fûrca* *fourche* *fûre*, *mercêdem* *merci* *mă'rși*.

6) *c* en groupe roman autre que le groupe *cl*.

298. (α) *c* précède la consonne. Ici nous nous retrouvons en face du groupe *cr*, *ct*, par suite, du simple changement de *c* en *i*. En effet, le groupe *cr* intervocalique (cf. n° 289) peut être aussi secondaire, c'est-à-dire dater de l'époque romane, par suite de la disparition d'une atone entre *c* et *r*. Dans ce cas, *-c'r-* aboutit à *-ir-* : *dîc(e)re* *diire* *dire* *dî*, *făc(e)re* *faire* *fê*, *(re)lūcere* (clas. *lūcere*) *(re)luire* *rluire* *ărlwî*, *cōcere* *cuire* *kŭî*, *condūcere* *conduire* *kōdŭî*.

Devant une autre consonne que *r*, le *c* a abouti à la fois à *s* et a dégagé un *i* : *dēc(i)ma* *dieisme* *disme* *dîme* *dîm*.

299. (β) *c* suit la consonne. Dans ce cas il faut tenir compte de l'époque de la chute de l'atone entre les deux consonnes : le plus souvent le *c* s'était déjà altéré avant cette chute, et quand cette chute s'est produite, elle a amené un groupe de consonnes dont la première est en général tombée :

**dōdecim* (clas. *duodecim*) *dodeze* *dodze* *douze* *dăŭz*, *fabricare* *făvregar* *faurgar* *forger* *fôrjê*, **fodicare* *fodegar* *fodgar* *fonger* *fujê*, *manducare* *mandegar* *mangar* *manger* *măjê*, *uindicare* *vendegar* *vendgar* *venger* *văjê*.

Dans *pertica* *păre*, *manica* *măe*, la chute de l'atone s'est faite plus tôt que dans les mots précédents et par suite l'on a le changement régulier de *c* en *ε* (ch) devant *a* avec chute du *i*. Ce n'est pas étonnant, car dans les proparoxytons la pénultième était tombée avant, même à l'époque classique. Cf. n° 163.

300. (γ) *c* entre deux *r*. Les exemples de *c* ou d'une palatale sourde entre deux *r* sont assez rares même en français. Nous avons en français *carcere* *cartre* *chartre* encore employé dans La Fontaine :

Dans une *chartre* un dragon la gardait.

Fable VI, 6.

**tōrcere* (clas. *torquēre*) a donné *tortre* en français, que *tordre* a remplacé, par la dissimilation des sons identiques, qui commençaient les syllabes, et dans notre patois *tōrd*, mais participe *tōrtū*. De même Montem Mercōris (clas. Mercurii) est devenu *Montmercre* *Montmertre* *Montmartre* à Paris, et *Montmarte* dans l'Avalonnais : *Mōmārt*. C'est une montagne du Morvan Avalonnais, haute de 387 mètres, et dont le sommet portait encore au iv^e siècle, un temple fameux, dédié à Mercure¹. Une autre raison, en dehors de la phonétique, qui milite en faveur de Montem Mercōris et non *Montem Martyrum* c'est la composition même du mot. En général les noms de lieux, formés avec *Mont* comme premier terme, ont comme second terme, ou un adjectif, comme *Montpertuis*, *Montperoux*, *Montfort*, *Montréjeau*, ou un nom de personne, comme *Montmorency*, *Montesquieu*, *Montélimar*, *Montdidier*, *Montluçon*, *Montalembert*, etc. Cf. *Montjou*, *Montjeu* Montem Iquis, *Montvendre* Montem Veneris².

301. D'ailleurs le groupe *rgr* donne *rdr* en français, comme *rcr* donne *rtr* : *sūrgere* *sorgre* *sordre* *sūrd*. On voit par ces exemples que les palatales interconsonantiques s'assimilent aux dentales voisines.

302. De même le groupe roman *c'r* après la tonique intercale aussi un *t* : *sīcera* grec *σίκερα* *sisre* *sistre* *sīt*, tandis que le français *cidre* vient de **cīsera* avec *s* sonore par métathèse.

CHAPITRE XXXIV

$$x = c + s.$$

303. Au *c* on peut joindre la lettre *x*, qui égale *cs*. Par conséquent *x* suit l'évolution de *c*, c'est-à-dire qu'il se vocalise en *i* en formant diphtongue avec la voyelle précédente et *s* reste sourde, d'où *x* ou *cs* = *is*, qui s'est réduit diversement.

1. *Histoire de Saint-Germain-des-Champs* (Yonne), par l'abbé TISSIER, p. 11. Imp. P. Bousrez, Tours, 1909.

2. Voir mon article : *Le nom de Montmartre*, dans *Société de Géographie de l'Est*, 1911, p. 56-59.

1) *is* reste dur devant voyelle : *laxare lacsare laisièr lèsè*, *līxīum lèsu*, **paxellum pēsyo*, *cōxa kōīs*, **coxīnum kōīsè*, **taxōnem tēsō*, **būxōnem boison bwēsō*, **būxtiellum bocsiel boisel boiseau bōsyō*. Rappelons-nous que le groupe *sc* devant *e i* se comporte de même : *uascēlla vēsēl*, **fascīna fēsīn*.

304. 2) *s* tombe devant *t* en allongeant la voyelle précédente :

**būxta boiste bwēt*.

305. 3) De même *s* allonge la voyelle précédente, tandis que *i* palatalise *n* dans les deux mots :

fraxīnum fracsīnum (*frêne*) *fraisin frāy*, **caxanum* (*chêne*) *caisen eāy*.

306. 4) Devant une consonne *x* s'est réduit à *s* en latin vulgaire, et tombe ou se vocalise suivant les cas, tandis que la voyelle *e* devient *a* si *e* est initial ; si la voyelle n'est pas initiale, elle suit ses propres destinées. Cf. la lettre *s* et le vocalisme.

extraneum **estranium* *estrange ātrāj*, *sextarium* **sestarium* *setier stier skē*, *mixticiūm* **mīstīciūm mētī*, **adjutare* (composé de *ad* et *iuxta* auprès) **adjūstare ajoster ājūtē*.

307. 5) Il faut noter que dans les composés avec le préfixe *ex*, sauf dans *exīre*, franç. *eissir issir*, où le sentiment de la composition s'était perdu, *x* s'est changé de bonne heure en *s*, d'où *es*, plus tard *ē* et enfin *a* dans notre patois : **exlecta* **eslēcta eslite elite ālīt*, *exsucare* **essūcāre āsūīgē*. Cf. n° 432.

CHAPITRE XXXV

HISTOIRE DE *qu*.

308. Ce groupe *qu*, qui équivalait probablement en latin à *kw* (comme en italien *quadragesima* **quaresima*), s'est réduit à *k* dans la plupart des dialectes de France. Toutefois, cette transformation a été postérieure à l'altération de la palatale devant *e* et *i* et

devant *a*. Aussi, cette consonne *q*, séparée tout d'abord par la labiale *u* des autres voyelles *e*, *i*, et *a*, ne s'est pas altérée devant elles. Mais quand *qu* fut devenu *k* dans les dialectes, la palatalisation du *c* devant *a*, *e*, *i* était déjà accomplie. Aussi, a-t-il subi la transformation signalée devant *a*, *e*, *i*, *u*, *ũ*, et est-il devenu *k*.

I. — Traitement ancien.

309. (x) Initial ou appuyé. *qu* a perdu généralement la labiale *u*, mais a conservé le son primitif devant *a* protonique et *a* tonique entravé, et devant *o* :

**quarēsima* (clas. *quadragesima*) *caresme kārēm* (fém.), *quassare cassar kāsē*, *quando quant kā*, **quattor* (clas. *quatuor*) *quatre kāt*, *quadratum carré kārē*, **inquāntum* (de *in quantum* pour combien) *encan ākā*, *quomodo *cōmo kūm*.

310. Remarque. — Dans certains mots du latin vulgaire *qu* avait déjà abouti à *c(k)* : *querquedula* **cercēdula cercele sārseīl*, *quingaginta* **cinquanta cinquante sēkāt*, *quinque* **cīnque sē*, *quīndecim quīndze quīnze kēz*.

La différence de traitement des trois premiers mots avec le dernier tient au phénomène de la dissimilation. Les trois premiers mots contenant deux *qu*, le premier *qu* s'est changé en *c*, ce qui ne pouvait avoir lieu pour *quīndecim*, le *qu* initial, n'étant pas suivi d'un autre *qu* dans la syllabe suivante, mais de *d*, est resté *k*.

311. (6) Intervocalique. Dans d'autres mots la palatale *q* a dégagé un *i* et la labiale *u* est devenue *v* :

aquarium aivier évier lēvyē avec l'article agglutiné.

**sēquere* (clas. *sequi*) *sievre sivre*, puis *suivre sūiv*, d'après *il suit*. Dans certaines parties du Haut-Morvan j'ai trouvé *sīv*, *sigr*, *sāgr*.

Voir les endroits cités, n° 49.

312. Dans quelques autres mots la palatale est tombée et *w* s'est vocalisé en *u* :

aqua **akwa aiua eua e^aue eau iau yo gō*.

II. — Traitement moderne.

313. (α) Initial ou appuyé,

qu est devenu *k̥* :

*critare pour *quiritare k̥ērgē*, qui *k̥i*, qualem *quel k̥æl*, illum qualem *lequel l̥k̥æl*, quisque *unum *casque ūnum chacun εāk̥ē*.

Remarque. — Qualemque *unum quelqu'un* est devenu *k̥æk̥ē* et non *k̥æk̥ē*, par dissimilation.

314. (6) Intervocalique et final, *qu* équivaut à *c* et a suivi les mêmes transformations :

aquila *aqula agla aigle ēy*, aqua *akwa aiua eua ēue eau iau yō gō*.

Remarque. — *aequalem ēgāl* est emprunté au français, qui lui-même l'a pris au latin, car l'ancien français avait *æel*, de formation populaire.

CHAPITRE XXXVI

g

I. — DEVANT UNE VOYELLE

I. — Traitement ancien.

315. 1) Devant *o*, *u* latins, devenus *o* ou bien *u* dans notre patois.

(α) Initial ou appuyé, *g* a conservé, comme dans le français, le son *gu* qu'il avait en latin devant n'importe quelle voyelle :

gūrgitem gūr, *gūrdum gūr*, *gōmphum gō*, *gūtta gūt*, *gūstum goût gūt*, dis + *gūstare dēgūtē*.

316. (6) Intervocalique, *g* tombe :

*angūstum *agosto ū*, *tēgula tuile k̥ævil*, *ego eo io jo je j*, **agūrium* (clas. *augūrium*) *ūr(ē)* et ses composés.

317. (γ) Final, *g* tombe aussi :

longum *long lô*, *sanguem (clas. *sanguinem*) *sang sâ*.

2) Devant *a, e, i* latins :

318. (α) Initial ou appuyé, *g* a d'abord pris le son *dj*, qui a perdu son élément dental au XIII^e siècle en français et a abouti à la prononciation actuelle *j*. Dans notre patois il en a été de même, sauf que l'élément dental a dû disparaître beaucoup plus tard, car bien qu'il n'en reste plus trace dans toute la Nièvre, nous retrouvons l'élément dental au sud-est de notre département, dans les arrondissements de Charolles et de Mâcon. Cf. n° 265.

Ainsi : *ga^uta *dʒû* à Beaubery, et *dʒû* à Trambly, gam^ba *dʒāb* à Melay et à Trambly, et *dʒābl* à Beaubery; gal^lum *dʒō* à Melay, mais pū^lě à Beaubery, et mō pō^l (masc.) à Trambly; gentī^le *dʒāti* à M. B. T.; bōⁿam gentem bōⁿě *dʒā* à Melay, bōⁿ *dʒā* à Trambly; gēⁿerum *dʒādr* à M. B. et T., argēⁿtum ā^rdʒā à M. B. T.

319. Dans le Haut-Morvan, de même que le *c* latin dans la même position est devenu *s*, de même le *g* a abouti à *ʒ*. Ainsi, Les Grains, près Château-Chinon, et à Préporché : *ʒō*, *ʒāb*, *ʒēdr*, ā^rʒā, etc.

320. Mais nous avons à Chaulgnes et dans la plaine :

gal^lum *jal jau jō*, galbinum *jaune jōn*, gam^ba *jambe jāb*, uī^rga *vārj*, *lon^gea *lōj*, germinā^re *jārmě*, gentī^lem *jāti*, gēⁿita *jāt*, *gaudī^re (clas. *gaudēre*) *jwī*, gīgē^rium devenu par dissimilation *gīcē^rium *gisier*, puis par une seconde dissimilation *jěsyě*.

321. (6) Intervocalique, *g* s'est changé ordinairement, comme en français, en *i*, qui forme tantôt diphtongue avec la voyelle précédente, tantôt s'assimile à l'*i* qu'a déjà formé la voyelle précédente ou suivante en se diphtonguant :

*fagīⁿa *faiine faine fēn*, rēgīⁿa *reine reine rēn*, uagīⁿa *gaiine gaine gēn*, magī^strum *maître maistre maestre mēt*, pagāⁿum *paiien paien pāgē*, *frīgida (clas. *frigida*) *fregda *fride frēd*, rīgida **regda reide rēd*.

Ces deux derniers exemples nous prouvent que le processus de la vocalisation d'une palatale préconsonantique ne fut accom-

pli qu'à une époque où une dentale isolée ne pouvait plus tomber à l'intérieur ou à la fin d'un mot.

322. *Remarque.* — Dans certains cas les voyelles qui entourent le *g* n'ont pas favorisé son changement en *i* ; il est tombé surtout au contact de *u* et de *o*, de *a* et de *e* :

*agūrium (clas. *augurium*) *cūr ūr* (*ā*), *agūstum (clas. *augustum*) *u*, ego *eo io jo jē j*, rūga *rue rā*, *dogella *doele dweēl*, flagellum *flō*.

(γ) Final, *g* n'existe qu'en roman :

323. 1) Précédé d'une voyelle, il devient *i*, qui s'est uni à la voyelle précédente :

lĕgem leye lei loi loē lwě, *rĕgem reye rei roi roē rwě*.

Remarque. — Dans *fağum* et *iüğum* le *g* est tombé avant la finale ; de là : *fǿ* et *jǿ*. Cf. n° 144.

324. 2) Précédé d'une consonne, il a dû passer, comme en ancien français, au son sourd de *k*, qui a disparu déjà depuis longtemps de notre patois :

bürgum bork būr, *longum lonc lō*, **sanguem* (clas. *sanguinem*) *sang sank sā*. *k* existe encore dans les liaisons en français : *sang impur* = *sank impur*.

g en groupes latins ou romans.

325. 1) *g* seconde consonne d'un groupe suit les destinées du *g* initial devant une voyelle : *argentum ārjā*.

2) *g* première consonne d'un groupe. Ce groupe peut être précédé d'une consonne ou d'une voyelle :

(α) Quand il est précédé d'une consonne, on a les groupes : *ngl*, *rgl*, *lgr*, *rgr*, *ngr*.

Le groupe *ngl* est devenu :

326. 1) *y* à la finale, après avoir nasalisé la voyelle précédente : *cīngula cengle sangle sāy*, *ūngula ongler ōy*.

327. 2) *g* mouillé, entre deux voyelles :

strangulāre ātrāgĕ, *sīngulārem senglar sangl(ier) sāgĕ*.

328. Le groupe *rgl* laisse tomber le *g*, comme le groupe *rgt* :
mārgula margla marle marne mār̃n, gūrgite gūr̃.

329. Les groupes *lgr rgr* voient leur palatale sonore *g*, comme en français, aboutir à la dentale sonore *d* entre les deux consonnes. Le mot **fūlgerem* (clas. *fulgur*) n'a rien donné en notre patois, il est remplacé par *tonītru tonedre tonere tūnēr*, mais nous avons *sūrgere sorgre sordre sūr̃d. Būgr* et l'adverbe *būgēr̃mā* sont très employés. C'est un emprunt au mot demi-savant français *bougre*, qui vient de *būlgarum*.

330. Dans le groupe *ngr*, le *g* développe un *i*, qui forme d'abord une diphtongue nasale avec la voyelle précédente et reçoit un *d* euphonique comme en français :

plangere plangre plaindre plē̃d, cīngere sē̃d, tīngere tē̃d.

331. (é) Quand le groupe est précédé d'une voyelle le *g* aboutit régulièrement à un *i*, qui formait anciennement diphtongue avec la voyelle précédente, et, si la seconde consonne était une *l*, elle devenait *l* mouillée, puis *y*, et enfin *g*, si elle était intervocalique, *y* seulement si elle était finale, puis, si c'était un *n*, il est devenu *v* :

*uigilare veyilare veiler vē̃gē, *bragulare braīler brā̃gē, coagulare coaglare quaglare caīler kā̃gē, *strīgula estrīgla estrīle ā̃trīy, pūgna boine pū̃y, īnguina engna ē̃y, cōgnita cointe kwē̃t.*

II. — Traitement moderne.

332. *g* français, quelle qu'en soit l'origine, devant *æ, ē, i, u* *wi* est devenu *g* :

gūla gē̃l, Auguste ôgū̃st, Gustin gū̃stē̃, guerre gēr̃, aiguille ē̃gū̃īy, gueux gē̃.

II. — DEVANT UNE CONSONNE

1) Groupe *gl* initial.

333. Le groupe *gl* initial reste intact à Chaulgnes :

*glācie glā, īllam glandem ā̃glā, glenāre glē̃nē, *classium* (clas. *classicum*) *glā̃¹, *glāria glēr̃, *glītia glē̃z.*

1. J'ai noté : *sūnē dē̃ klā̃* à Faverolles, canton de Valençay, arr. de Châteauroux (Indre), et à Langé, même arrondissement.

334. Mais il a abouti à *y* dans le Morvan, en passant par *gl*, *gy*, *y* :

A Oudan : *glôd* (Claude), *glôdîn* (Claudine), *glā*, *glās*, *glā*, *glēnē*; à Girardine : *aglā*, *glās*, *glā*, *glēnē*; à Metz-le-Comte : *glā*, *glās*, *glā*, *glōnē*; à Brassy : *glēs*, *glā*; à Lichy : *yôdi*, *yôdîn*, *ÿyā*, *yā*, *yēnē*; à Challement et à Germenay : *ÿyô*, *yēs*, *yā*, *yōnē*; à Anthien : *ÿyā*, *yēs*, *yā*, *yēnē*; à Tamnay : *yā*, *yās*, *yā*; etc.

Remarque. — A Chaulgnes, *g* initial est tombé dans **glirōnem liron līō*, et *l* est tombée dans **glōdium gwi*.

• 2) Groupe *gr*.

335. Sauf le phénomène de métathèse (qui sera étudié à la lettre *r*), ce groupe s'est développé comme en français :

(α) Initial ou appuyé, *gr* se conserve :

grānum grē, **grocitatum grwē*, *grōssum grū*, grande *grā*.

336. (ε) Intervocalique, *gr* tombe :

nīgra nwē.

337. (γ) Final, *gr* tombe (nous n'avons que des mots empruntés) : (demi-savant) *intēgrum ākē*, *nīgrum nwār*.

3) Groupe *gn*.

338. Intervocalique, ce groupe devient *ŋ* :

**pūgnata pūŋī*, *agnēllum ſŋō*.

CHAPITRE XXXVII

LES VÉLAIRES LABIALISÉES *kw* ET *gw*

339. Nous avons déjà parlé de la vélaire *kw*, au chapitre XXXV, *Histoire de qu*. Nous ajoutons ici quelques compléments. Les vélaires labialisées *kw* et *gw* perdent, au contact du mot, l'élément labial, tandis que le son palatal persiste :

**gwardare gārdē*, **gwastare gaster gātē* (franc *warjan*)

*gwarīre guārīr guérir gērī, *gwadanyare (franc *waidanjan*) gadaignier gaignier gāgnier gāyē; *gwariniacum Guérigny gērīyī; *kwaręsma (clas. *quadragesima*) kārēm, *kwaŋdo kā, *kwar-tum kār.

340. A l'intérieur d'un mot *gw* et *kw*, en position intervocalique, deviennent, par la chute de la palatale, *w*, qui tantôt s'est vocalisé en *u*, tantôt s'est changé en *v*.

lēgwa (celt. *leuga*) lieue lieue lyā gā, *sēquunt (clas. *sequuntur*) *sekūunt sievēnt sienēt siurēt sūivēnt sāvīvō, *ākwa (aqua) ewe ēwe eaue iau gō.

341. Dans les groupes consonnes + *gw* + voy. et consonnes + *kw* + voy. la palatale persiste d'abord, puis devient *y*, si elle est finale, et *g* si elle est intervocalique, tandis que la labiale tombe :

lingwa langue langue lāy, *sanguineum sanguin* sāgē (récent).

342. Mais devant *an g* et *k* restent :

*cinkwanta (clas. *quinquaginta*) cinquante sēkāt; ūngwęntum ongent ōgā (récent). Voir ch. XXXIX.

CHAPITRE XXXVIII

i CONSONNE PALATALE (*j*).

343. Nous ne parlons ici que de *i* consonne du latin classique, représenté depuis le ^{xviii}e siècle par *j*. Nous laissons de côté *e*, *i* consonnifiables du latin vulgaire et du roman, comme *tibia*, *montanea*, *simium*, etc., que nous avons étudiés ailleurs. Nous ne parlons pas non plus de la spirante du latin vulgaire *y*, qui correspond à *gi* intervocalique et à *di* initial ou intervocalique du latin classique, comme *corrigia*, lat. vulg. **correya*; *gaudium*, lat. vulg. **gaya*; *diurnum*, lat. vulg. **yorno*.

1) *i* palatal initial.

344. L'*i* palatal initial se prononçait et s'écrivait en latin comme *i* dans *iam*, *iacet*, *iuuenem*, etc. Il a pris, en roman, le son *dj*, qui a perdu en français, au ^{xiii}e siècle, le son dental pour aboutir à *j*.

Mais j'ai encore trouvé le son *dʒ* dans Saône-et-Loire, à Melay, arrondissement de Mâcon, et à Beaubery et à Trambly, arrondissement de Charolles :

A Melay : *ioānnem dʒā, ioānna dʒān, iam + magis dʒāmě, iocāre dʒŭě, iōuisdīem dʒǎdī, iūmentum dʒŭmā, iugum dʒu*, à Beaubery et à Trambly : *dʒā, dʒān, dʒāmě, dʒue, dʒŭmā, dʒǎdī*; à B. *dʒǎ*, à T. *dʒŭ ← iŭgum*.

345. Dans le Morvan nous avons régulièrement *ʒ*, mais il tend à être remplacé par *j* : à Préporché : *jāmā, jwě, ʒǎdī, iūmentum ʒēmō, ʒu*; Les Grains, près Château-Chinon : *iā, jēmā, jǎdī, ʒǎmā, ʒŭ*.

346. Nous avons donc à Chaulgnes :

*iŭuenem *iōuene jǎn, iōcum jǎ, iŭnium jě, jēmā et jmā, jā, jān, jāmě*.

Remarque. — Dans **iettāre* (clas. *iactare*) *jeter* *etě, j* a été assourdi en *ε* par le *t* suivant.

2) *i* palatal médial entre deux voyelles.

347. *i* médial, c'est-à-dire entre deux voyelles, tombe, lorsque ces voyelles ne se prêtent pas au développement d'une diphtongue, comme dans :

ieiŭnum jě, ieiŭnare jeŭner jǎně.

348. Si, au contraire, les voyelles se prêtent à une diphtongaison, l'*i* se combine avec la voyelle précédente :

pějior pieire pire pīr, pėjus pieis pis pī, tantum pėjus tā pī, trōia truie trŭī; à Château-Chinon et dans le Morvan : trǎ.

3) *i* palatal final.

349. *i* palatal devenu final en roman par suite de la chute de la terminaison atone, s'est régulièrement combiné avec la voyelle précédente pour former une diphtongue d'abord, et s'unit ensuite à cette voyelle précédente :

maĭum mai mě, maior maire mē masc. qui sonne comme *mě* fém. de *matrem*.

CHAPITRE XXXIX

LES PALATALES ACTUELLES DE CHAULGNES ÉTUDIÉES AU MOYEN
DU PALAIS ARTIFICIEL

(Voir les figures qui se trouvent à la fin de ce chapitre,
après la page 152).

350. Nous venons de voir l'évolution des palatales du latin vulgaire dans le parler de Chaulgnes. Mais mon patois a non seulement conservé, altéré ou transformé les palatales latines, il s'en est encore créé d'autres. Aussi, pour que ce travail soit complet, j'ai étudié les sons palataux actuels de mon pays natal, dans mon parler, au moyen du palais artificiel, c'est-à-dire d'une reproduction en caoutchouc durci, faite sur le moulage de mon propre palais¹. Son emploi a été décrit plusieurs fois par mon maître, M. l'abbé Rousselot². Ce palais artificiel, noirci au vernis du Japon et recouvert de pastel blanc, est introduit dans la bouche de l'explorateur, qui prononce l'articulation qu'il veut étudier. La langue touche alors différentes parties de ce palais artificiel, correspondant aux articulations émises, en y laissant la trace de ses mouvements. On retire le palais et on reproduit aussitôt les points de contact sur un dessin du palais préparé d'avance. Pour faciliter ce report, le palais artificiel et le dessin ont été divisés par des lignes verticales et horizontales, que j'ai jugé inutile de reproduire dans les figures. Les échancrures répondent à la place des dents. On demande donc ainsi à la langue de laisser la trace de son mouvement sur le palais. Sans doute, ses mouvements varient d'une façon assez sensible, suivant que l'articulation est produite avec plus ou moins de force, mais il y a des limites qu'elle ne peut dépasser sans changer de nature.

Dans les figures, le palais artificiel est représenté dans sa position normale, comme s'il était vu par un spectateur placé au fond de la

1. Je me suis servi de plusieurs espèces de palais artificiels, et, en particulier, d'un palais muni d'ampoules en caoutchouc, que j'ai appliqué à l'éducation des sourds-muets. Voir mon article paru dans *la Parole*, n° 2, 1900, *Emploi de la méthode graphique pour l'éducation des sourds-muets*. — Ces différents palais ont été habilement exécutés par mon cousin, M. Madignier, dentiste à Nevers.

2. Voir les *Modifications du langage*, et *Principes de Phonétique*.

gorge. Ainsi, la droite et la gauche du palais, correspondent à la droite et à la gauche du lecteur.

351. Les palatales sont non seulement intéressantes à étudier pour elles-mêmes, mais surtout pour les voyelles auxquelles elles sont associées, et avec lesquelles elles se combinent le plus souvent dans le parler de Chaulgnes pour donner naissance à de nouvelles articulations, inconnues au français.

Je parlerai d'abord des anciennes palatales latines — mais succinctement, puisque nous les avons déjà vues — qui ont survécu à Chaulgnes, *k* et *g*, devant *a*, *ā*, *o*, *ô*, *u* et *w* (consonne); devant *æ*, *ē*, *é*, *i*, *u* et *ŭ* (consonne), puis de *k̄* et *ḡ* venant de *ti*, *li* en hiatus, et de *di*, *ni* romans, qui se mouillent fréquemment dans mon parler, et se rapprochent de *g* et *ɣ*. Je dirai un mot de *fl* latin devenant *kl*, *k̄l* et *ky*, *k̄* dans certaines parties du Morvan, et je terminerai par *u* roman initial ou appuyé, et en hiatus, qui a abouti à *ḡw* dans le parler actuel de Chaulgnes.

Je passerai très vite sur les phénomènes plus connus, pour m'arrêter plus longuement sur le mouillement des palatales *k* et *g*, très prononcé dans le patois de Chaulgnes et du Nivernais, comme on pourra en juger en voyant les tracés de la langue sur le palais artificiel.

I. *k* + VOYELLE; *g* + VOYELLE

1) *ka*, *ga*.

352. Les traces laissées sur le palais artificiel par la syllabe *ka* des mots *kāt* (*quattor), *kārāt* (quadrāginta), *kār̄k̄ē* (quartarium), *kārē* (quadrata), *kārēm* (fēm.) (quadragesima), sont moins prononcés que pour *kā*, comme on peut s'en convaincre en comparant les premiers tracés avec ceux de *sēkāt* (quinguaginta), *ākā* (inquantum), *kā* (quando), *kātō* (fr. *canton*).

Cela se comprend aisément, car pour la nasale, le palais tendre s'abaisse pour laisser passer une partie des vibrations par le nez, en même temps que le dos de la langue s'élève un peu. Figure 1.

353. Il y a cependant une expression très fréquente dans mon pays natal où *k* + *a* est devenu mouillé. C'est l'expression *kāvī dō* qui signifie « pourquoi », et que l'on répète à chaque instant. Mais à Pouilly-sur-Loire on dit *kavi dā* sans mouiller le *k*. Comparer ce tracé avec le précédent. Figure 3.

La mouillure du *k* s'explique ici par la voyelle *æ*, qui a disparu entre *k* et *a* : *kēl āvi dō* étant devenu *kæł avi dō*, *kæ āvi dō*, *kävī dō*. Cf. *kārpwē*, n° 44, *Rem.*

C'est cette mouillure qu'a dû suivre *ka* latin pour devenir *ch* en français dans les mots comme *campum* *champ*, *uacca* *vache*.

On peut facilement suivre le commencement de cette évolution à Nevers même, dans les faubourgs, où la mouillure de la palatale *k* est amenée par un *a* très ouvert, on y dit *kārķē*, *kārāf*, *kábā*, etc.

M. l'abbé Rousselot a constaté aussi la mouillure de *ka* à Paris dans le langage très populaire; on la trouve de même au Canada, dans la langue littéraire.

Comme le tracé 3 nous l'indique, la racine de la langue ne touche plus le fond du palais, mais laisse une étroite bande non touchée au fond du palais, tandis que la pointe de la langue s'appuie vigoureusement en avant de la racine des dents. Figure 3.

354. Que l'extrémité de la langue s'abaisse et *kā* devient *ε* (*ch*), comme cela est arrivé en français pour le *c* en position forte devant *a* : *çattum* *chat*. Fig. 2.

355. Si le point d'appui de la langue s'avance encore et qu'elle vienne s'appuyer légèrement sur les racines des dents antérieures, nous avons *sā* ← *çattum*, qui est la prononciation de tout le Haut-Morvan : **cappellum sēpyō*, *castanea sātīŋ*, *uacca vēs*, etc. Fig. 2.

356. Cependant comme dans les patois voisins du Morvan, à Melay, arrondissement de Mâcon, à Beaubery et à Trambly, arrondissement de Charolles, le *c* et le *g* latin devant *a* et en position forte sont encore *ts* et *dʒ*, il est plus probable que le *s* et le *ʒ* du Morvan sortent de *ts* et de *dʒ*, plutôt que d'être des affaiblissements de *ch* et de *j*.

Quoi qu'il en soit de cette évolution du Haut-Morvan, on peut dire qu'elle s'étend assez loin dans la plaine puisqu'elle a presque gagné les Amognes. Bien plus, mes tracés accusent pour le parler de Chaulgnes un *ε* qui tend vers *s*, ce qui prouve que nous sommes sur la limite de l'évolution. D'ailleurs, dans mon pays natal, **caricare* est devenu *sārjē*, **cambiare* *sājē*. Et si, pour ces deux mots, on invoque une loi de dissimilation, il ne saurait en être de même pour *canīcula* devenu *sēnīy snīy*.

357. Si on compare les tracés de *ka* et *kā* avec ceux de *ga* et *gā*, on aperçoit une grande similitude. La langue ici encore touche plus le palais mou, pour la nasale que pour la voyelle orale. Voyez *gārē* ← *uaractum et *gāyē* ← wadaniare. Fig. 1.

358. De plus, il ne faut pas s'étonner de l'inégalité de traitement entre la sonore *g* et la sourde *k*. Les sourdes étant plus énergiques que les sonores opposent souvent une plus forte résistance à l'action assimilatrice de la voyelle. M. l'abbé Rousselot a fait la même constatation à Paris, où il a trouvé, dans le quartier de Vaugirard, rue Cambonne, un homme de 60 ans, qui n'a jamais quitté le quartier et qui prononce *rēgārdē* (*regarder*), mais *kārtiyē* (*quartier*).

2) *ko*, *go*.

359. *ko* et *go* laissent un tracé à peu près semblable à celui de *ka* et *ga*, et plus large aussi pour la nasale *kō* et *gō*. Ainsi, *kōnīy* (*cornīcula*), *kōgē* (*collarium*), *kō* (*cūnnum sot*), *rākōtē* (*readcomputare), *kōpāyō* (*companiōnem), *kōbē* (*combien*), *gō* (*gōmphum*), *gōflē* (*gonfler*). Figure 4.

360. Dans une expression, mais dans une seule, *k* + *ō* devient *kō*. C'est dans la locution très courante : *kō k tē fē lā* (*Quoi donc que tu fais là*), *kō k tē vā* (*Quoi donc que tu veux*). Comparez ces tracés, figure 3, avec les précédents. A Pouilly, distant d'environ 20 kilomètres de Chaulgnes, on dit : *kwe dā k tē fē lā*. On voit ainsi comment s'est introduite dans cette expression la mouillure de *k* à Chaulgnes. Autrefois *k* était en contact avec *i* de *kī dō k tē fē lā*, comme il est en contact actuellement dans *kē lā* (*qui est là*) et le *k* s'est ainsi trouvé mouillé.

3) *ku*, *gu*.

361. Pour ces deux lettres, la langue touche l'arrière-palais et les côtés un peu plus que pour *o*, la sonore *g*, comme toujours, davantage que la sourde *k*. Ainsi *kūt* (*costa*), *kūrē* (*corata), *knkō* (*cultellum*), *akublē* (*adcopulare), etc. De même *gut* (*gutta*), *gurd* (*cūcūrbita*), *gūtē* (*gūstare*). Figure 5.

Il n'y a pas de nasale *ū* dans le parler de Chaulgnes.

4) *kw, gw*.

362. *k* et *g* suivis de la semi-voyelle *w* laissent des tracés semblables à *ku* et *gu*. Ainsi *kwī* (*cūbatīcium), *kwēn* (*cūtīnna), *kwēf* (cōfea), *kwē* (cūneum), *gwēf* (goinfre). Figure 6.

5) $k + \alpha = k\alpha$; $g + \alpha = g\alpha$.

363. *k* et *g* suivis de α se mouillent dans le parler de Chaulgnes, c'est-à-dire que la langue se détache un peu du palais vers la racine et laisse un canal au centre, dans toute sa longueur, tandis que la pointe touche le palais dur un peu en avant de l'arcade dentaire, un peu plus pour $k\alpha$ que pour $g\alpha$. Ainsi $k\check{\alpha}$ (cōda), $k\check{\alpha}l\check{\epsilon}$ (*collēgere, mot savant), $k\check{\alpha}d$ f. (*cōlurum), $k\check{\alpha}k\check{\epsilon}$ (quālemque ūnum), $l\check{k}\check{\alpha}l$ (illum quālem).

$g\check{\alpha}l$ (gūla), $g\check{\alpha}l\check{a}r$, $g\check{\alpha}l\check{\epsilon}$. Figure 7.

Le patois de Chaulgnes ne connaît plus la nasale $\check{\alpha}$, qui est actuellement $\check{\epsilon}$.

6) $k + \check{\epsilon} = k\check{\epsilon}$; $g + \check{\epsilon} = g\check{\epsilon}$.

364. *k* et *g* suivis de la nasale $\check{\epsilon}$ deviennent aussi mouillés. L'extrémité de la langue se redresse, s'appuie fortement sur la partie antérieure du palais, à environ un centimètre de la racine des incisives, touche tout le reste du palais, excepté un étroit canal, depuis l'arrière-gorge, jusqu'au milieu du palais, qui est touché pour $k\check{\epsilon}$ et pas pour $g\check{\epsilon}$. On s'en convainc en examinant les tracés de $k\check{\epsilon}z$ (quīndecim), $k\check{\epsilon}t\check{o}$ (quintal) et $\epsilon\check{\alpha}k\check{\epsilon}$, puis $r\sigma\check{\epsilon}$ (regain). Figure 8.

7) $k + \check{\epsilon} = k\check{\epsilon}$; $g + \check{\epsilon} = g\check{\epsilon}$.

365. Suivis de $\check{\epsilon}$, *k* et *g* deviennent aussi $k\check{\epsilon}$ et $g\check{\epsilon}$. La langue semble appuyer plus fortement encore que pour α et le canal non touché paraît plus étroit, ainsi que le prouvent les tracés $k\check{\epsilon} l\check{\alpha}$ (qui est illac), $k\check{\epsilon}rg\check{\epsilon}$ (quīritare), et $g\check{\epsilon}$ (wādum?), $g\check{\epsilon}p$ (wēspa). Figure 9. Nous verrons plus loin que *ly* en hiatus a donné aussi $g\check{\epsilon}$ et qu'il n'y a pas de différence dans les tracés du palais artificiel entre $g\check{\epsilon}$ de wādum? et $g\check{\epsilon}$ de ligare, n° 373.

8) $k + i = ki$; $g + i = gi$.

366. Quand *k* et *g* sont suivis de *i*, la mouillure semble encore

plus prononcée, et une partie de l'effort de la langue se porte sur la pointe. Elle ne touche pas au milieu pour *kī* et la pointe appuie assez fort. On comprend cela facilement. En même temps, en effet, que les muscles de la racine de la langue la font monter vers le palais pour prononcer *k*, déjà les muscles de l'extrémité se mettent en mouvement pour prononcer *i*, et alors le *k* est sollicité vers le bout de la langue, c'est-à-dire qu'il devient mouillé. Ainsi *kīne* (*quinatum, *ruiné au jeu*), *kī* (qui), *kītā*, *akītā*, et *gi* (*wīscum), comme *gi* de illi, *gimōv* (*wiscomalua), *gid* (*gnides*). Figure 10.

C'est un phénomène analogue, qui a dû se passer en latin vers les ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles de notre ère, pour faire aboutir *cīnere* à *cendre* en français.

$$9) k + u = ku, k\ddot{u}; g + u = gu, g\ddot{u}$$

367. Il en est de même pour *k* et *g*, suivis de *u* ou de la semi-voyelle *ū*. Ces palatales deviennent *k* et *g*. Il suffit de voir les tracés donnés par *kūrē* (*cūrātum*), *kūisē* (**coxinum*), *kūī* (*coctum*). Comparez ce dernier mot avec *kwi* (**cūbatīcium*, clas. *cūbitum*). Figure 6.

kūīgē (*cochlearium*), *gūī* (*glui*), *āgūīzē*, vieux : *āgūzē*, *āgūe* (**acūtīare*), *ēgūīy* (*acucula*). Figures 11 et 12.

II. *k* + CONSONNE; *g* + CONSONNE

$$1) k + r = kr; g + r = gr.$$

368. La langue, pour le *k* et le *g*, se soulève à sa racine, à l'arrière de la bouche, touche le fond du palais, puis de chaque côté sur les bords en laissant le milieu intact, et *r* est marqué à l'extrémité par un tracé peu prononcé. C'est ce que l'on peut voir pour *krē* (*crēdo*), *krāv* (*crēpat*), *krū* (*crūdum*), *krwē* (*crūcem*), *krūt* (*crūsta*); et *grā* (*crassum*), *grū* (*grossum*), *grwē* (**grocitatum*), *grāj* (*grānea*), *grī* (*cratīculum*). Figure 13. Comme toujours la nasale est plus marquée sur le palais, comparez *grē* et *grē*. Figure 13 (*bis*).

$$2) k + l = kl; g + l = gl.$$

369. Il en est de même pour le groupe *kl* et *gl*. Cependant la racine de la langue se relève davantage, et le palais artificiel est

touché par la langue davantage aussi sur les côtés. De même la pointe de la langue marque plus pour *kl* et *gl* que pour *kr* et *gr*. Cela se conçoit aussi facilement puisque le dos de la langue s'élève plus pour *l* que pour *r*.

Ainsi *klě* (clauem), *klŭ* (clauum), *klě* (clara), *klöe* (clocca); et *glă* (glacie), *glă* (*classium), *vărglă* (verglas), *ăglă* (illam glandem), *glăně* (glenare). Figure 14.

Dans une grande partie du Morvan, comme nous l'avons dit n° 280, *Rem.* 4 :

kl et *gl* se sont mouillés, et on a eu l'évolution suivante : *klě* *klŭ*, *kyě*, *kyŭ*, *glă* *glă*, *gyă* *yă*. Nous traiterons plus tard ailleurs, dans son ensemble, cette question pour les parlers du Nivernais.

370. Telle est l'évolution, dans le parler de Chaulgnes, de *k*, *c*, *qu* et *g* primitifs. Nous avons vu que ce patois a mouillé *k* et *g* qui sont arrivés à *ķ* et *g* devant *æ*, *ē*, *ě*, *i*, *u* et *ŭ*. Mais là ne s'est pas arrêté son mouillement.

Chacun sait, en effet, que le roman, avant le x^e siècle, avait deux consonnes mouillées : *l̥* et *ŋ*, par suite de la combinaison de *l* et *n* avec *y*, transformation de *i* ou *e* latins en hiatus.

En français, *l̥* mouillée a continué son évolution, malgré les efforts de Littré, et est devenue *y*; *ŋ* est resté.

Mais le parler de Chaulgnes, qui a mouillé *k* et *g* devant *æ*, *ē*, *ě*, *i*, *u*, *ŭ* est en avance sur le français. Il n'est donc pas étonnant qu'on trouve *y* (*l̥*) et *ŋ*, dans des cas où le français a encore *ly* et *ny*.

371. Mais là ne s'arrête pas le mouillement pour notre patois. Il a atteint déjà depuis longtemps *t*, *d* et *l* suivis de *i* en hiatus ou de *ŭi*, pour devenir *ķ* et *ķŭ* et *g*. Ainsi : *mēdietatem* moitié *mōķě*, *tēpidam* *ķěd*, *sextarium* setier *sķě*, *quartarium* *kārķě*, *Stēphanum* Etienne *ķěn*, *Etienette* *ķěnět*, *ķěnō*, **martellum* *martiau* *mārķō*, *castellum* *eatiau* *ěāķō*, de même *tēgula* *tuile* *cķŭil*, **tūdare* *tuer* *ķŭě*.

Il suffit de voir les tracés et de les comparer avec ceux de *ķ* pour constater que le *t* est devenu *ķ*. Figures 11, 12, 15, 17 (*bis*).

Je crois donc que ces mots doivent s'écrire avec *ķ* plutôt qu'avec

t, parce que les tracés nous montrent que ce son est plus près de *k* que de *t*.

Cependant à Mhère (Morvan) j'entends plutôt *t̥w̥* que *k̥w̥*.

372. Il en est de même de *dū* et *dī* en hiatus, qui deviennent *k̥*, ainsi *duizil* devient *g̥w̥iz̥i*, *diable* *g̥āb*, *Dieu* *g̥ā*, *dehors* *g̥ōr*. *Dieu* et *lieu* se prononcent de la même façon : *g̥ā*, *l bō g̥ā* (le bon Dieu), *ō g̥ā* (au lieu). Figures 15, 16, 17, 17 (bis).

373. De même *ly* français se mouille aussi fortement au commencement des mots, au milieu et à la finale, mais plus au commencement qu'au milieu et plus au milieu qu'à la finale, comme le prouvent les tracés. Figures 16, 17, 18, 19, 20. *illum* *ēderam* *boscum* *g̥ār bwā*, *ligare* *g̥ē*, comme *uadum* *g̥ē*, *illi* *lī g̥ī*, *lionnais* *g̥ōnē*, *lièvre* *g̥ēv*. Ailleurs, par exemple à Tamnay *yēv*, *yē*; (il)lī inde *lī en* = *g̥ā*, *filiolum* *filiol* *fīgō*, *scalarium* *eschalier* *ēcāgē*, *milieu* *mīgā*, *plicare* *plēgē*, **burriculōsum* *bārīgū*, **pēdūcūlōsum* *pāīgū*.

Final : **rūbīcula* *rūiv*, **ranūcula* *g̥ērnōy*, **strīgula* *ātrīg*, *ūngula* *ōy*, *y* final est plutôt *y*. Cf. fig. 19, 20.

III. — *k̥* ← *fl* LATIN¹

374. Un phénomène curieux, qui se rattache à l'histoire de la gutturale *k̥* et que j'ai rencontré seulement dans quelques coins isolés du Morvan et au Fuilet (Maine-et-Loire) — je sais qu'il existe dans d'autres parties du domaine gallo-roman — c'est *fl* initial latin aboutissant à *kl*, *kl̥*, *ky* et *k̥*. Ainsi *flamma* et *flagellum* deviennent à Brassy *klām* et *kl̥o*, tandis qu'à Larochemillay ils sont arrivés à *kyām*, *kyō*, à Mhère *k̥ām* *k̥ō*, et dans Maine-et-Loire au Fuilet : *kyām*, *kyō*. A L'Échenault, com. de Glux : *lē kyēm mōt dā lē sāvñé* = la flamme monte dans la cheminée.

Ce phénomène est à comparer avec *Wilhelmum*, *wēspa*, *wādum*? devenant *Guillaume*, *guēpe* et *gué*. Il doit être aussi rapproché de l'italien *paroffia* → de *parocchia*. La forme *paroffia* est fréquente dans les textes provençaux, surtout dans la région

1. Cf. *Études de géographie linguistique*, J. GILLIÉRON et M. ROQUES, Les représentants de *fl* : *Revue de philologie française et de littérature*, 21^e année, 1907, p. 129-141.

du Limousin. Cf. DU CANGE, *Parofia*. Dans les deux cas nous avons une bilabiale qui aboutit à une palatale : la bilabiale sonore *w* devient la palatale sonore *g*, tandis que la bilabiale sourde *f* aboutit à la palatale sourde *k*.

IV. — *ŵ* FRANÇAIS ABOUTISSANT A *gŵ*

375. Un phénomène analogue s'est passé dans mon patois ainsi que dans certains parlers du Morvan, où *Huet*, nom d'homme, très commun dans la région, est devenu *gŵž*, et *ruelles* ← **rūgell*as a fait *žrgŵžl*. La bilabiale *ŵ* consonne initiale ou appuyée est devenue *gŵ*. Comparez les tracés : Figures 20 et 12.

Il en est de même pour le mot récent *øleum*, qui a abouti à *gŵil* à Beaulieu et à *gŵel* à Vellerot et à Anthien. A Chitry **ūstium* est devenu *gŵě* dans le nom du hameau *gŵě à rē Huis aux Roy* (nom d'homme de la région).

V. — *ny* = *ŷ*.

376. Enfin une autre consonne mouillée est *n* suivi de *yod*, qui devient *ŷ*. Ainsi **nīdāle niau ŷō*, *forisnīdare fornier fōrŷž*. *N* s'est mouillé dans les mêmes conditions que *l* est devenue *y*, c'est-à-dire devant *e* et *i* latins en hiatus, initial, intervocalique, appuyé, final, comme aussi devant *i* ou *ŵi* moderne : *Nièvre ŷěv*, *prunier pŷrŷž*, *nuit ŷŵi*, *nier ŷě*, *nuage ŷŵāj*, etc. Figure 21.

VI. — CONCLUSION

377. En résumé, voici ce que les tracés nous permettent de conclure de cette étude sur les deux palatales *k* et *g*. Rappelons qu'en tenant compte des légères modifications qu'il amène dans la production des sons, le palais artificiel nous aide à déterminer les lieux d'articulation avec la plus grande sûreté.

1° La sonore *g* laisse en général sur le palais une trace plus large que la sourde *k*. Figures 1, 5, 6, 7, 8, 9, 10.

2° La palatale suivie d'une nasale laisse aussi un tracé plus large que cette même palatale suivie de la voyelle orale correspondante. Figures 1, 4.

3° L'influence des voyelles, qui suivent les palatales, sur le mouillement, est nettement indiqué par les clichés. Nous verrons la

progression dans un instant. Nous avons déjà parlé de l'influence d'un *i* final sur la voyelle précédente, même quand elle en est séparée par des consonnes, et l'influence d'une palatale sur la voyelle précédente : *arçnée* → *ārīnī*, *peigne* → *pīŋ*, *maréchal* → *mārīeō*, etc. Ici la langue, dans l'articulation du *k* et du *g* obéit en quelque façon, et dans une certaine mesure, à l'articulation suivante, et nous voyons *k* et *g* s'avancer plus ou moins du côté des dents suivant les voyelles subséquentes.

Le phénomène inverse se produit pour les dentales et la vibrante *l*, elles s'avancent de plus en plus du côté des palatales suivant les voyelles *e*, *i*, *u*, etc.

C'est ce qu'avait déjà constaté Gaston Paris pour les palatales latines : « Il semble bien résulter de là, que la nature de la voyelle, qui suit la consonne, la modifie en quelque mesure. La différence, trop légère à l'origine pour être perçue par la conscience et notée par l'écriture, est allée toujours en s'accroissant, et la consonne, que les latins regardaient comme unique, a abouti dans les parlers néo-latins à deux ou trois consonnes différentes. Des faits analogues se retrouvent dans l'histoire d'autres langues ; ils invitent à examiner la formation de la consonne en question, suivant qu'elle précède une des trois séries vocaliques indiquées. Cet examen, qui a été fait à plusieurs reprises et accompagné d'expériences, a pleinement confirmé les résultats de l'observation purement historique, en montrant que le lieu de l'articulation diffère dans chacun des trois cas. En même temps il a rectifié l'opinion, jadis acceptée et trop souvent répétée même aujourd'hui, d'après laquelle il s'agirait ici de consonnes « gutturales » ¹.

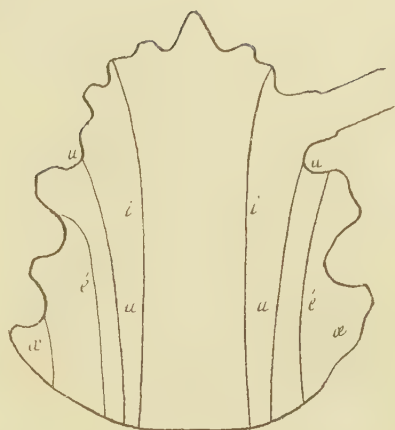
378. Ainsi, les voyelles agissent sur les palatales dans l'ordre suivant :

u, *w*, et *o*, dans mon parler et dans tous les patois du Morvan que j'ai étudiés, sont sans influence sur les palatales *k* et *g* sous le rapport de leur mouillement.

La nasale *ō* semble avoir mouillé *k* dans une seule expression très courante : *kō k tē fē lā* mais c'est pour *k(id)ō k tē fē lā*, en réalité le *k* a été mouillé par l'*i* avant sa chute.

1. *Mélanges linguistiques*, fascicule I, p. 80.

A) VOYELLES



B) CONSONNES

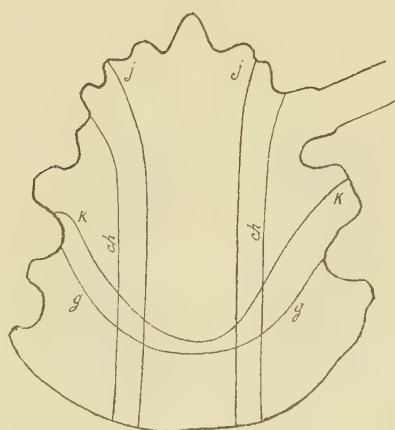
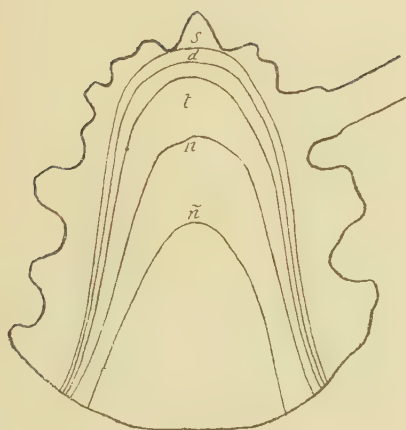


Fig. 1.



kāt quattuor

kārē quadrata

kārāt quadraginta

kārēm quadragesima (f) *kā* quando

sēkāt quinquaginta

kātrin Catharīna

kārķē quartarium

ākā inquantum

kā quando

kā quando

gūrē varactum

gāyē vadaniare

gātē vastare

Gākwē Gascoin

gāķō gâteau

Fig. 2.



ea

ēā campum

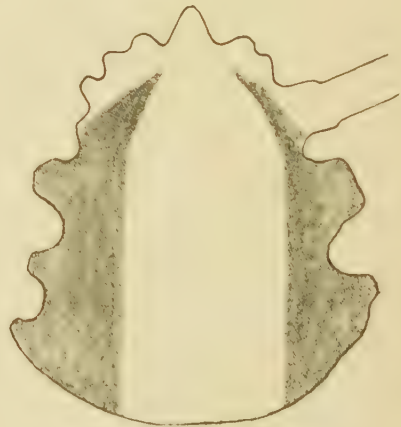
ēāpyō cappellum

ewō caballum

ēāķō castellum

vāē uacca

ēātīy castanea



sa

sā campum

sēpyō cappellum

svō caballum

satyō castellum

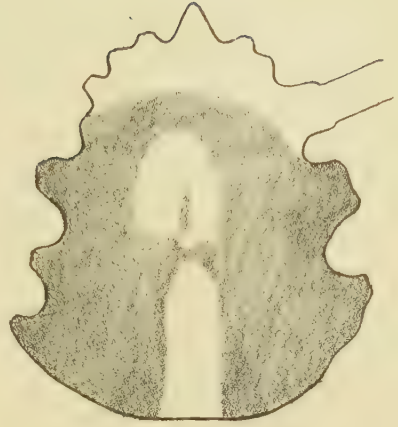
vēs uacca

sātīy castanea

Fig. 3.

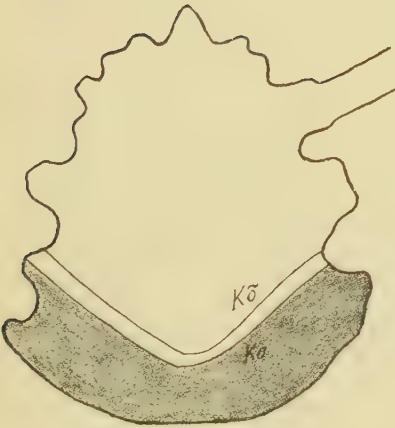


kāvī dō pourquoi?
kāvī dā (Pouilly)

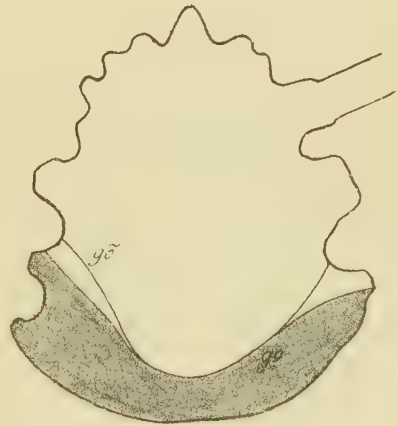


quoi donc que tu fais
kō k tē fē
kwē k tē fē (Pouilly)

Fig. 4.



kōrd chorda *kō* cūnnum
kōgē collarium *kōpanō* companiōne
kōr corpus *rakōtē* *re ad computare
kōrnly cornīcula *kōhē* combien



dēgōbigē dégobiller
gō gomphum
gōflē gonfler

Fig. 5.



ku

kū cōllum *ākūtē* *ascoltare
kūl cōsta *kūkō* cūltēllum
kūlē constare *ākūblē* ad copulāre
kūrē *corata *kūmās* *cūmīnītiat
kūē cōllocat



gu

gūt gūtta
gūtē gūstare
dēgūtē disgūstare
gūrd cūcūrbīta

Fig. 6.



kwē

kwē cūneum
kwē *cūbatīcium
kwēf cōfea
kwē cōtōneum
kwēn cūtīnna



gwē

gwēfr goinfre
gwē (pain de noix, après qu'on
a extrait l'huile)

Fig. 7.



kǎ

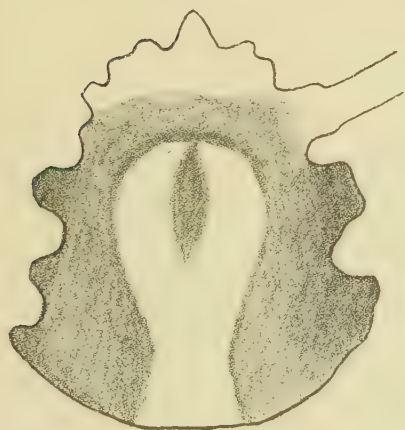
kǎd cōlurum kǎkē quālemque ūnum
kǎ cāda cōda mēkǎrdī mērcoris dje
kǎr cōr lēkǎl illum quālem



gǎ

gǎl gūla
gǎlē
gǎlār

Fig. 8.



kē

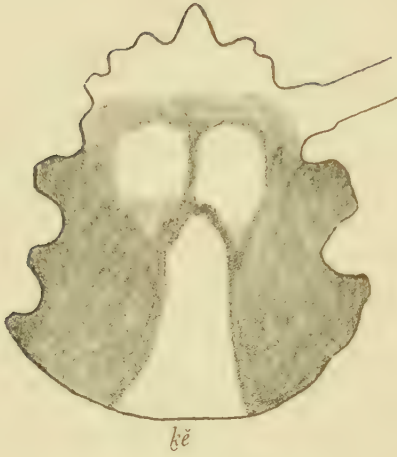
kēx quīndecim
kētō quīntālem
ēākē casque ūnum



gē

rgē regain

Fig. 9.



kě

kě lā qui est illac
kěrgě quiritare
kět quæsitā
kēmādě quémāder



gě

gě vadum
gěp vēspa
gěr węrra

Fig. 10.



ķī

ķīnē quīnātum
ķīi quitte
ķīi qui
ķīiē quitter
ākīiē aquitter



gī

gī viscum
gīmōv viscomālva
gīd guides

Fig. 11.



kū

kūrē cūrātum
rēkūrē re ex cūrare
kū cūpa
kūlot culotte
kūvyē cūparium



kū

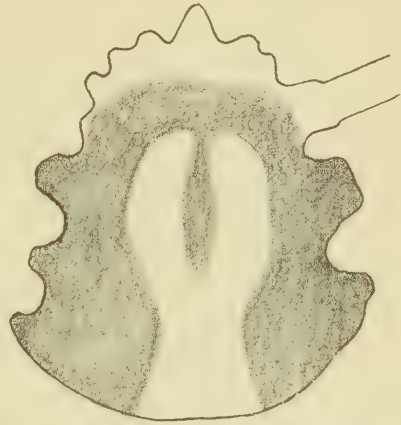
<i>kūisē</i> *coxīnum	<i>kūr</i> cōrium
<i>kūis</i> cōxa	<i>kūizīn</i> cōquīna
<i>ēkūēl</i> *scūtēlla	<i>kūigē</i> cochleārium
<i>kūi</i> cōctum	

Fig. 12.



kūi

kūi cōctum



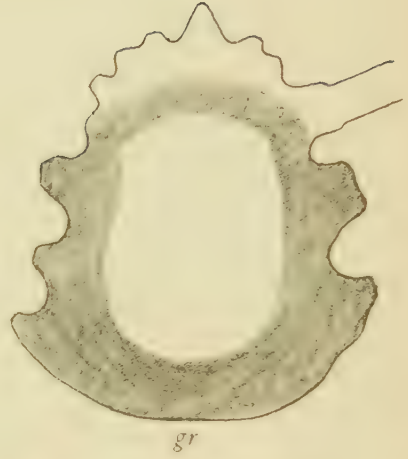
gūi

gūi glui
ēgūiy acūcula
ēgūizē *acūtiare
gūitō gluīton

Fig. 13.



krě crēdo *krūt* crūsta
krwě crūcem *krūlē* *crotulāre
krī quērīr *krēt* crīsta
krǣv crēpat *krě* crīnem
krū crūdum

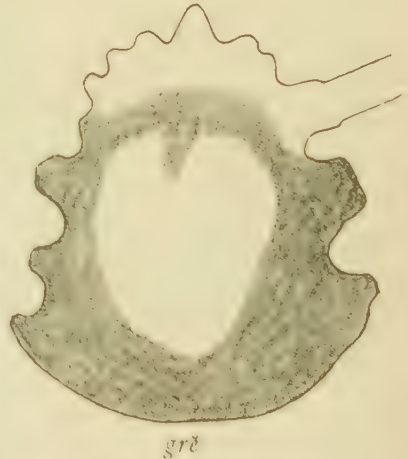


grā crassum *grū* grōssum
grā grāndem *grwě* *grociṭatum
grāj grānia *gri* cratiċulum

Fig. 13 (bis).



grē grānum



grě gratum

Fig. 14.



kl

klě clauem

klě clara

klū clauum

klōe clocca

klōēē cloccarium



gl

glā glacie

vārglā verglas

glā (plur.) clāssium

āglā illam glāndem

glēnē glenāre

Glōdī Claude

Glōdīn Claudine

Fig. 15.



kūīzō

kūīl tuile

kūīzō titiōne



gūīzī

gūīzī duizil

Fig. 16.



gō illa aqua, aiua, eua, e'ue
eau, yo, lyo, yo, *gō*.

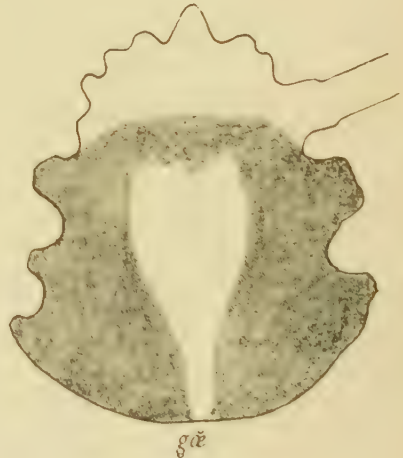


gōr deforis, dehors, deors, dior,
yor, gōr

Fig. 17.

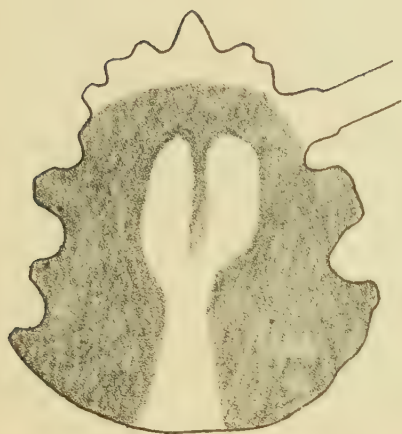


gēv lièvre
gār bwā illum hēderam
gē ligare liyer
gōnè lionnais
gē ligamen



gǣ Dieu
ǣgǣ adieu

Fig. 17 (bis).



kēn Étienne

kēnēt Étiennette

sķē sextarium

āķē integrum

karkē quartarium

kēd tepidam

moķē medietatem

markō martellum

ēāķō castellum

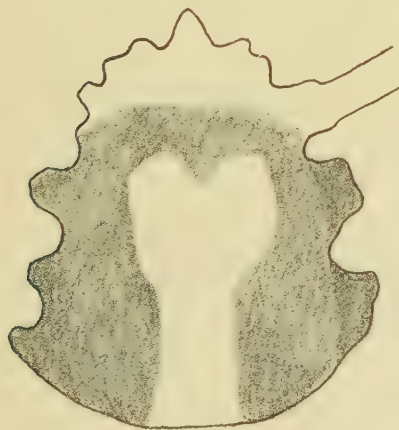
kūil tegula

kūīgē tegularium

kūē tuer

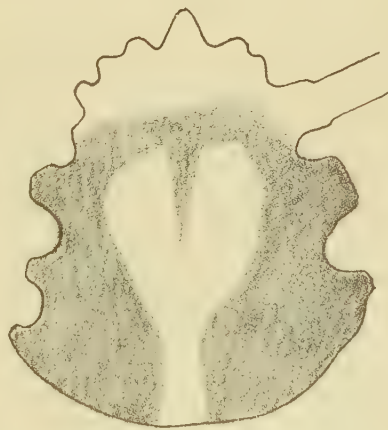
kūīxō titiōnem

Fig. 18.



gī

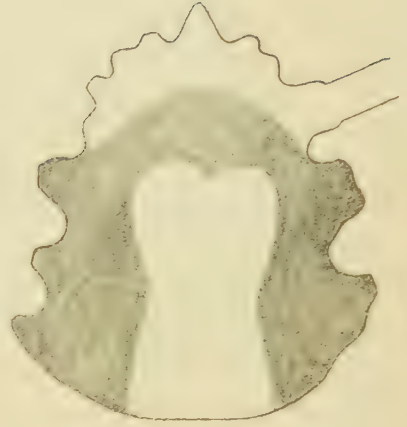
gī (il)li



gā

gā illi ĩnde

Fig. 19.



<i>figõ</i> filiolum	<i>plẽgẽ</i> plicare
<i>sãgẽ</i> singularem	<i>kũigẽ</i> cochlearium
<i>ẽeagẽ</i> scalarium	<i>bũrigũ</i> *bũrriculõsum
<i>pẽrgẽ</i> præcare	<i>pũgu</i> *pediculõsum

rũy *rũbĩcula
ãtrĩy strĩgula
gẽmõy *ranũcula
vyỹ uẽcla
s'ãtrã strangulat
õy ungulum

Fig. 20.



vũỹ ouicula

gũẽ Huet
ẽrgũẽl rõtẽllas

Fig. 21.



ñõ nīḍale
fõrñě fõris nīḍare
ñũĩ nõctem
ñũăj nuage
ñěv Nièvre

a mouille aussi *k* à Chaulgnes dans l'unique expression très employée : *kävî dō*, mais c'est pour *kæl ävî dō*. Ici encore le *k* a été mouillé par *æ* avant sa chute. L'*a* qui palatalise le *k* dans les patois voisins de Chaulgnes est un *à* ouvert, tendant vers l'*è*.

Pour les autres voyelles la progression du mouillement est la suivante : *æ* agit moins que la nasale *ẽ* : fig. 7 et 8 — *ẽ* agit moins que *ẽ* : fig. 8 et 9 — *ẽ* agit moins que *i* : fig. 9 et 10 — *i* agit moins que *u* : fig. 10 et 11 — et la semi-voyelle *ũ* agit plus que *u* voyelle : fig. 11.

On comprend facilement pourquoi *i* et *u* sont les voyelles les plus palatalisantes : le mouvement caractéristique de ces voyelles *i u* est un allongement de la langue vers la partie antérieure du palais, il est donc naturel que dans l'articulation du *g* et du *k* suivis d'un *i* et d'un *u*, la langue se préparant à prononcer ces voyelles, s'avance en avant vers les régions de ces articulations.

M. l'abbé Rousselot a trouvé que pour son patois l'*i* était plus palatalisante que l'*u* : « Alors, dit-il, qu'on trouve toujours *kʏi* « ici », on rencontre *někyu* et *něku* « né » et il affirme que *kʏu* est moins ancien que *kʏi*¹. »

Puis, mon illustre maître ajoute : « A ne consulter que la géographie, les voyelles se placent d'après leur puissance de palatalisation dans l'ordre suivant : *i, u, e, æ, à*. La physiologie nous conduisait à une conclusion analogue, car toutes ces voyelles se produisent dans la partie antérieure de la bouche et dans des positions où la langue est de plus en plus éloignée du palais. Deux conclusions, intéressantes pour le domaine gallo-romain, se dégagent de ces faits : c'est que, au moment où se fit la palatalisation du *c* devant *e, i* et même devant *a*, l'*u* de *qu* et l'*o* de *co + voy*, n'étaient pas encore tombés, et que l'*u* latin, non seulement n'était pas encore *u*, mais qu'il n'avait même pas encore atteint la position de l'*é*. » *Ibid. Changements d'articulations, Palatalisation du g et du k*, p. 250, 251).

379. L'action inverse a lieu pour les consonnes *l, n, d, t* suivies d'un *y* ou d'un *ũ* semi-voyelle : fig. 15, 16, 17, 17 (*bis*), 18, 21. Cette action palatalisante est d'autant plus forte que le mot est plus employé, ou que la consonne est initiale ou appuyée : fig. 17,

1. *Les Modif. phon. du lang.*, p. 250.

17 (*his*), 18; moins forte, quand elle est médiale, fig. 19, et moins forte encore quand elle est finale, fig. 19 et 20. Cf. nos 393-395.

4° Dans les groupes *kl* et *gl*, *kr* et *gr*, le premier, c'est-à-dire *kl* et *gl* se mouille non dans mon parler, où il reste intact, mais dans beaucoup de parlers du Morvan.

5° Cette étude sur les palatales de Chaulgnes nous a encore fait constater l'influence réciproque des voyelles sur les consonnes, des consonnes sur les voyelles, ou des voyelles et des consonnes entre elles.

6° L'influence des groupements syntactiques ou de la morphologie sur les articulations.

7° L'étendue des variantes dans la place d'articulation, que peut présenter un même son, sans perdre son identité acoustique.

8° La différence de force qui existe entre les consonnes initiales et les finales, et entre les consonnes finales elle-mêmes suivant qu'elles sont après une voyelle ou une autre consonne.

9° La possibilité de prévoir d'après les tracés la marche future des évolutions¹.

CHAPITRE XL

LINGUALES : *t*, *d*, *s*, *z*.

I

380. Les linguales, en général, ont été moins altérées en français que les palatales. Il n'en a pas été de même dans notre patois. Car outre l'affaiblissement normal des médiales et la chute des finales, il faut signaler :

1° L'altération de *t* et *d* devant *e* *i* en hiatus, dans le bas latin;

2° Le phénomène du mouillement, de beaucoup postérieur, devant *i*, et *u*.

1. Voir les remarquables études de M. l'abbé Rousselot : *Les articulations irlandaises*, dans *La Parole*, avril 1899, n° 4, p. 241-262, et *Études de prononciations parisiennes*. Ibid., juillet 1899, n° 7, p. 481-549.

I. — *t* DEVANT UNE VOYELLE

II. — Traitement ancien.

1) Devant *a, e, i, o, u* latins.

381. (α) Initial ou appuyé immédiatement, *t* se conserve dans le patois de Chaulgnes, comme en français :

tardum tār, *terra tēr*, *tempus tā*, **stēla ātwēl*, *stūppa ātūp*, **frīctare fārtē*, *captium etī*, *rūpta rūt*, *saltare sōtē*, **lentīcula* (clas. *lentīcula*) *nātiy*, **mentōnem mātō*, *fēsta fēt*, **montare mōtē*, **tentūra tātū*.

En particulier *tt* se réduit à *t* : *cat̃ta eāt*, *gūt̃ta gūt*, **tōtta* (clas. *tōta*) *tūt*, **būt̃tīcula būtēy*, *glūt̃tōnem glūtō*, **tīt̃tare teter itē*.

382. (6) Appuyé médiatement, *t* se conserve aussi :

1) **limitale limtal lētō*, **uanitare vātē*, *sanitatem santat sātē*, **lënditem* (clas. *lendem*) *lendte lāt*, *dēbita debta dēt*, **adcūbitare adcobtar ākōtē*(s'), *sēmita semta sāt*, *uēndita vente vāt*, *matutīnum *mattinum mātē*, *hospitale hostel ôtēl* (fém.), **cōsetūra kūtū*, *capitale captal chetel etēl*.

383. 2) Dans d'autres mots *t* devient la sonore *d* :

**placitare plagidare plaider plēdē*, *adiutare adjutare ayudar aīder ēdē*, *molitūra molidūra moldure mūdū*, *domitare dōdē*, *dōmita dōd* : *lā jmā āl ē dōd* = *la jument (elle) est domptée*; *maīehābitum malabido malabedo malabde mālād*, Château-Chinon = *mlēd*, *cūbitum cobete cobede cobde code kōd*, **fēndita fād*.

De même pour les mots français :

descente dēsād (*dē lī*), *fonte fōd*, *chambre haute eābrōd*, *jatte jād*
← *gabata gabada gabde jād*.

384. Comme on le voit, le traitement différent de la dentale dans les cas ci-dessus s'explique par leur chronologie phonétique. Dans *domitare* le *t* était devenu *d* avant que la voyelle pénultième ne tombât; au contraire, dans *limitale* la syncope de la voyelle précède le changement de degré de la consonne. Dans les mots cités n° 382, 1, la syncope s'est produite avant le changement du

t intervocalique en *d*, dans ceux qui sont cités n° 383, 2, elle s'est produite après ce changement.

385. (γ) Intervocalique, *t* tombe probablement comme en français, vers la fin du xi^e siècle après s'être affaibli en gallo-roman en *d* :

satŭllum *sadol saol saoul sŭ* ;

cathēdra *chadiedre chaiere chaire chaise eē* ;

uītēllum *vedel veel veau vyō* ;

*sītēllum *sedel seel seau syō* ;

*gratīculum (clas. *cratīculum*) *gradil grail greil gril grī*,
rotūndum *rotond reond rond rō*, matŭrum *madur maūr mœur mǎ*,
natālem *nadel nael noel nwēl* ;

cotōneum *codonyo codoin cooin coin kwē*, *scūtella *āķwēl*,
*mercatāntem *marēā*, *materiāmen *mērē*, *metipsimum
mēm, *remutare *ārmwē*.

De même les participes passés en -āta *ada ede ēe ē* : *cantāta cantada chantede chantée ēālē*, — en -īta *ida ide ie ī* : *finīta finida finide finie finī*, — en -ūta *uda ude ue ū* : **uīdūta veduda vedue veue vŭ* ; les suffixes correspondants : **cor-āta kūrē*, auxquels il faut ajouter le mot *fāta fēe fē* ; le suffixe -atōrium : **mūccatōrium mochadoir mochadoir mouchoir mŭcweē* ; le suffixe -atūra : **in-gel-atūra engelure ājllŭ*. Pour le suffixe -aticum, voir n° 23.

386. (z) final en roman, appuyé immédiatement ou médiatement, ou intervocalique, *t* tombe aussi :

**drēctum drē*, *factum fē*, *strictum ātrē*, *tēctum tē*,
iūmentum jēmā jmā, **tōttum tŭ*, *cattum ēā*, **plattum plā*,
**pōttum pō*, *grandem hōminem grant ome grā ūm*,
pēditum pē, *sortem sōr*, *blatum blē*, *sītīm sawē*, **pŭtium*
(clas. *pŭteum*) *pŭt*.

387. Remarque. — 1° *t* final persiste au féminin, parce qu'il a été protégé et maintenu par l'*e* féminin :

**drēcta drēt*, *facta fēt*, **sorta sōrt porta pōrt*, **trīnta*
(clas. *trīgenta*) *trāt*, **tōtta tŭt*.

2° J'ai pourtant trouvé le *t* final même au masculin, quand il était appuyé en latin, à Ceré (Indre-et-Loire) : *lacte lēt*, **frigidum frēt*, **drēctum drēt*. Ce ne peut pas être le *t* féminin passé

au masculin, car même les noms d'hommes ont aussi le *t* final : *Montpouet mōpwēt*. D'ailleurs si on dit au féminin *drēt*, on dit aussi *frəd* et *rəd* comme à Chaulgnes.

2) *t* final, second élément d'un groupe de consonnes
en roman.

388. Abstraction faite des cas étudiés ci-dessus, n° 386, *d*, *t* persiste lorsqu'il est précédé d'une consonne dans un groupe roman ;
cōmitem comte kōt, *cōputum compte kōt*, *hōspitem oste ōt*, **lēnditem lente lāt*.

3) Devant *e*, *i* latins en hiatus.

389. (α) *ti* intervocalique, c'est-à-dire précédé d'une voyelle, a abouti à *d* + *s* sonore, et dégagé un *i*, qui a formé diphtongue avec la voyelle précédente, ou s'est fondu avec elle : *ds* a perdu son élément dental de très bonne heure pour aboutir au son actuel *z* :

potiōnem poison pwězō, *satiōnem saison sězō*, *raziōnem raison rězō*, *titiōnem tison tīzō*, **impotiōnat empoisone āpwě-zŭn*.

390. Dans certaines parties du Morvan *ti* intervocalique aboutit à *j*, à Germenay : *rājō*, *pājō*, *tājō*, à Marigny-sur-Yonne : *rājō*, *pājō*, *tājō*, de même à Dirol.

Ailleurs il est devenu *y* : à Château-Chinon : *rāyō*, *tāyō*, mais *pwězō*, mot emprunté.

Ailleurs enfin il est tombé comme à Metz-le-Comte : *rěō*, *těō*, *s āpwěŭně*, mais *pwězō*, etc., etc. Cf. n° 395.

391 (ε) Précédé d'une consonne, *ti* a un traitement différent, suivant la consonne qui le précède.

A) S'il est précédé d'une *s* il aboutit à *s* sourde et il dégage un *i*, qui s'unit à la voyelle précédente :

**frŭstiare froiser frwěsě*, *pastiōnem paison pěsō*, **ŭstium* (clas. *ostium*) *uis ŭi*, à Chitry *gŭě* à *rě huis aux Roy* (nom d'homme, donné à un hameau).

392. B) S'il est précédé de toute autre consonne, il aboutit aussi à *s*, mais ne dégage pas d'*i* :

*captiare *eäsě*, fortia *förs*, *altiare *ösě*, *frictiōnem *frīsō*, *nōptias (clas. *nūptias*) *nös*, *plattia (clas. *platea*) *plās*, *mattea *mās* et massa *mās*, *cūmīnītiat *kūmās*, cantiōnem *eāsō*, factiōnem *fāsō*, lectiōnem *lsō*, renūntiat *ärnös*, *sortiārium *sörsyě*, *sementia *smās*.

II. — Traitement moderne.

393. Suivi de *i* ou de *wi*, *t* se combine avec ces sons, se mouille et devient *k* ou *kŭ*, comme nous l'avons dit n° 371. Ajoutez que titiōnem devient *kŭiŕō* à Saint-Éloi, Dornes, Marzy comme à Chaulgnes, et *tŭō* à Lurcy, tandis que *tiēne* devient *kŷēn* à La Celle-sur-Loire, et tēne te bēne fait *kŷě tě bě* à Augy (Cher).

quartarium *quartier* *kārķě*, tēgula *tuile* *kŭil*, fr. *tuilier* *kŭigě*, à Pouilly et au Gué-Girauld *tŭil*, à Girardine *kyěl*, *cantellum (dér. de *cānthum*, grec *καὶνός*, propt. coin d'un objet) *chanteau chantiau* *eākō d pě* (de pain). Cf. Fig. 15, 17 (*bis*).

394. *Remarque.* — 1° Il est assez difficile, avec le seul secours de l'oreille, de saisir la nuance entre *t* et *k*. Mais si l'on se sert du palais artificiel, il est facile de voir que les deux sons *t* et *k* se sont réduits à *k* dans le parler de Chaulgnes. Cf. les figures : 11, 15, 17 (*bis*).

On voit que pour ces articulations, *k* venant de *t* + *wi* ou + *wě* (*tuer*), la langue se relève vers la partie postérieure du palais, qu'elle touche, et non vers les dents, ce qui indique bien une palatale mouillée *k*, plutôt qu'une dentale mouillée *t*.

395. 2° Généralement dans les Amognes *z* provenant de *ti* et de *si* intervocalique est tombé :

ratiōnem *raison* *rěō*, potiōnem *poison* *pŭěō*, titiōnem *tison* *tŭō*, ma(n)siōnem *maison* *měō*. Il en est de même à La Chapelle Saint-André et à Neuville, excepté qu'au lieu de dire *tŭō*, on dit *tŭō*.

Mais dans le Haut-Morvan, en général, *ys* et *yx* français, quelle qu'en soit l'origine (*c*, *x*, *ty*, *sy* latins), se transforment en *ε* et en *j*. C'est sous l'influence du *y* que l'*s* et le *z* se sont transformés en *ε* et en *j*. La pointe de la langue, élevée vers le palais pour pro-

noncer *y*, n'est pas descendue à la racine des dents pour dire *s* et *z* et les a changés en *ε* et en *j* :

A Dirol: *rājō*, *tājō*, *mājō*, **racīmum rājē*, *auçellum ūjō*, **acūtiare ēgājē*, *plicare plējē*, **nūçarium nūjē*, à Chitry: *rājō*, *tājō*, *mājō*, *ūjō*, *dīcēbam dījō*, *ēgūjē*, de même à Marigny-sur-Yonne.

Ce phénomène a été constaté dans beaucoup d'autres lieux en France. Cf. *De l'extension géographique des sons ē, ε et h, j* répondant aux sons français *ys* et *yç*. A. HORNING, et l'addition de M. GILLIÉRON: *Revue des patois gallo-romans*, 1^{re} année, n° 4, p. 256-261.

II. — *t* DEVANT UNE CONSONNE

1) Groupe *tr*.

396. (α) Initial ou appuyé, le groupe *tr* se conserve¹; mais il donne lieu quelquefois à des métathèses, que nous étudierons à la lettre *r*: **trīnta* (clas. *trigenta*) *trāt*, *trōia truie trōī*, Morvan *trā*, *trēs trwā*, **strīgula ātrīy*, *strangulare ātrāgē*.

397. (ε) Intervocalique, *t* est tombé comme en français :

**matraṇam mārēn*, **patraṇum pārē*, *pētra pyēr*, **pōtēre hābeo pūrē*, *nūtrīre nūrī*, **pūtrīre* (clas. *putrēre*) *pūrī*, *būt(y)rum bār*.

398. (γ) Final.

1) *tr* appuyé s'est conservé, mais *r* est tombé souvent, pour ne pas dire toujours, et la voyelle s'est allongée :

magīstrum mēt, *līttera lēt*, pronom tonique *nostrum nūt*, *uostrum vūt*, atone (adjectif) *nostrum nūt*, *uostrum vūt*.

399. Non appuyé, le groupe est tombé dans les mots :

pātrēm pē, *mātrēm mē*, *frātrēm frē*, **adrētro ariedre arière ārgē*.

1. Sauf dans *krēd*, qui correspond au français *craindre*, et se rattache aussi, par une série de transformations analogiques, difficiles à élucider, au latin *trēmere*

* *crēmere*.

B) Groupe *t' d*.

400. Nous n'avons pas rencontré dans notre patois de mot remontant au groupe *t' d*, *n̄tidum* n'étant pas employé, mais dans les parlers du Haut-Morvan : *p̄tidum p̄e*, et *p̄tida p̄et* sont fréquents, surtout à Château-Chinon et aux environs.

C) Groupe *t' l*.

Pour ce groupe, voir la lettre *l*, n° 500¹.

CHAPITRE XLI

1. — *d* DEVANT UNE VOYELLE

1. — Traitement ancien.

1) Devant *a, e, i, o, u* latins.

401. (2) Initial ou appuyé, *d* se conserve : *diuīnum devin dvē*, *dēntem dent dā*, *dēcem dī*, *donāre dūnē*, *rotūnda rōd*, *chorda kōrd*, *pērdere pārd*, **frīgida* (clas. *frīgida*) *frēd*, *cālida eōd*.

402. (6) Intervocalique ou final, *d* tombe, comme en français.

On sait, en effet, que le *d* médial entre deux voyelles s'est affaibli d'abord en un son analogue à celui du *th* doux anglais, puis, comme le *t*, il est tombé complètement en français vers la fin du XI^e siècle. Il en a sans doute été de même en notre patois, sauf peut-être que sa chute a été un peu plus récente.

Le *d* final et précédé d'une voyelle s'est changé d'abord en la sourde *t*, qui a disparu à son tour. Il en est de même du *d* final précédé d'une consonne, il s'est changé en la sourde *t*, puis est aussi tombé.

**nīdāle nial niau yō*, **forisnīdāre fōryē*, **nīdācem niais yē*, **nīdāta niē yē*, *benedīctum bānē*, *uīdēre vōr*, *medūlla mwēl*, *crūda krū*, *nūda nū*, *nodāre noer nouer nwē*, *sūdāre suer sōvē*, *pēdem piē pyē*, **fidāntia fiance fyās*, **cadēntia*

1. Les figures du palais artificiel au chapitre xxxix ont été réduites de 1/8^e.

cheance *eās*, **alaudītta* *ālŵēt*, *ūrde* ont *ō*, dans *ō k tǣ vǣ* ← *ūnde* *quod tū* *uadis*; *grandem* *grant grā*, *sūrdum* *sūr*, *uīridem* *virde verd vert vēr*. Le féminin est *vārd*, qui représente peut-être l'ancienne forme féminine *verte*, dont le *t* s'est adouci devant l'e féminin final, ou plutôt **uīrida* (Cf. *fōd* (*fonte*) *jād* (*jate*) *ēābrōd* ← *camera alta*); *sūbīnde* *sovent sūvā*, **lūrdum* (clas. *lūridum*) *lord lūr*, *tardum* *tār*, *īnde* *ent ā*.

2) Devant *e*, *i* latins en hiatus.

403. (α) Initial ou appuyé, *di* (*de*) en hiatus se combine avec cette voyelle pour aboutir au son *dj*, qui perd son élément dental en français au XII^e siècle et devient *j*. *Di* en hiatus, en latin vulgaire, était déjà devenu *y* :

diŕnum **yornu* *djorn jūr*, **diŕnale* **yornal* *djornal jŕrnō*, **adiŕxtat* **adiŕstat ājūt*, **deŕsque* (clas. *usque*) **diusque* *yusque djusque jǣsk*, mot emprunté.

404. Il en a été de même lorsque *di* médial était précédé d'une consonne autre que *n* :

uīridiŕium **verdjŕium* *vergier vārjē*, *hŕrdeum* *ordium ordje ōrj*.

405. Si la consonne est un *n*, le *d* tombe et l'*n* se mouille :

**rotŕndiare* *roongner rogner rǣŕē*, *uerecŕndia* *vergogne vār-gŕŕ*, *Bŕrgŕndia* *Bourgogne Bŕrgŕŕ*.

Quand *di* médial est précédé d'une voyelle, *d* tombe et l'*i* se combine avec cette voyelle :

**appodiare* *apuyer āpŕŕigē*, **īnodiare* *enuyer ānŕŕigē*, *mēdium* *miei mī* (dans *mīdī*, *mītā*, *mīgǣ*), etc.

406. *Remarque.* — Nous avons déjà vu que *d* en cette position, c'est-à-dire *di* en hiatus est devenu *ʒ* dans le Haut-Morvan : *diŕnum* *ʒŕr*, *hŕrdeum* *ŕrʒ*.

407. (β) Intervocalique ou final, *di* avait déjà aussi abouti, comme à l'initial, en latin vulgaire, à la spirante *y*, qui s'unit à la voyelle précédente :

**demēdium* (clas. *dimīdium*) *demiei dmī*, *īnuīdia* *enviya envie āvī*, *gaudia* *joie jwē*, *mēdiam* *noctem minuit mēpŕŕī*, *medie-*

*tatem meitiel moitié mōkě, *inodiare enoyar enuier ānwīgě,*
medianum mōgě.

II. — Traitement moderne.

408. *D* français, suivi de *i* en hiatus, se combine avec ce son, se mouille et devient *g* :

**deforis dehors deor dior yor gōr, Dëum Dieu yə gǣ, meum Dëum mō gǣ, Diānam diane yan gǣn, caldaria chaudière eōgě.*

Remarque. — La même remarque s'applique ici, que j'ai faite à propos de *t* devenant *k*. Pour la même raison j'ai noté cette articulation par *g*. Voir les tracés sur le palais artificiel, figures 15, 16.

I. — *d* DEVANT UNE CONSONNE

1) Dans un groupe de consonnes latin autre que *dr*.

409. (α) *d* second élément d'un groupe de consonnes persiste régulièrement :

ardentem ardent ārdā, fūndere fondre fōd, tōndere tondre tōd, pōnere pondre pōd.

410. (β) Quand il précède toute autre consonne que *r*, il tombe :

**adsatis aseṣ āsě, aduocatum avoṣ avwě, aduenīre avenir avnir āmnī.*

2) Groupe *dr*.

411. (α) Initial ou appuyé, *dr* se conserve ordinairement :

**drēctum (clas. directum) drě, *addrēctum adrě, *drēctūra drwětū.*

Quelquefois il y a métathèse de la voyelle suivante entre *d* et *r* :

**drectiare drecier drecer děrsě. Cf. n° 522.*

412. (β) Intervocalique ou final non appuyé, *d* tombe comme en français :

quadragīnta kārāt, quadragesima kārēm, quadratum kārě, adrētro ārgě.

413. *dr* tombe même à la finale :

crēdere creidre krĕ, il en est de même dans *cathēdra ĕĕ*, comme *dr* secondaire tombe dans *medre, pedre, fredre* : *mĕ, pĕ, frĕ*. Dans *ēdera* l'*r* a été protégé par *a* : *l'iedre l'yer gār*.

414. (γ) Final ou appuyé, *d* reste et *r* tombe le plus souvent :

pĕrdere perdre pārd, **mōrdere* (clas. *mordĕre*) *mordre mōrd*, *tēndere tendre tād*, *fēndere fendre fād*.

3) *d* dans un groupe de consonnes roman.

415. (α) *d't* se réduit à *t* :

pĕrdita perte pārt, **rĕndita rente rāt*, *uĕndita vente vāt*.

416. (ε) *d'n*, précédé d'une consonne, *d* tombe :

**cardinaria charnière ĕārŷĕ*, **ordinaria ornière ōrŷĕ*.

417. (γ) *d'l* assimile le *d* à *l* : *mōd(u)lum molle mūl*, *querquēdula* **cercēd(u)la sarsele sārsl*.

CHAPITRE XLII

s

418. Cette lettre a subi trois modifications principales, sans parler du rhotacisme, qui est bien antérieur, et que nous retrouvons dans certains parlers du Morvan. Cf. n° 428.

1° Dès le bas latin, *s* médial s'adoucit en *z* : *rpsa rpsa* ;

2° A une époque qu'il est difficile de déterminer, *s* final, puis probablement un peu plus tard *s* placé devant une consonne tombe ou se vocalise en *i* ;

3° Dans le Haut-Morvan *s* a subi encore d'autres modifications dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer pour l'instant, mais nous en dirons un mot à l'occasion.

I. — s DEVANT UNE VOYELLE

1) Cas général (devant *a, e, i, o, u*).

419. (α) Initial ou appuyé, *s* se conserve :

**solīculum sūlē*, *sīmilare sāblē*, *serpētem sārṗā*,

sūdare *sŭĕ*, sēta *swĕ*, sanctum *sĕ*, siccum *sĕ*. (Le féminin *sĭcca* a fait *ĕĕ* par assimilation de *s* initial au *ĕ* final); seruīre *sārvi*, *trauēsa (clas. *transversa*) *trāvārs*.

420. En particulier *ss* se réduit à *s* :

*passare *pāsĕ*, uēssīca *vĕsĭ*, spīssa *āpĕs*, mīssa *mĕs*, *fīssa *fĕs*, fōssa *fūs*, lassa *lās*, lassare *lāsĕ*, grōssa *grūs*, *ĕssere (clas. *esse*) *estre ĕt*. Ici *s* est tombé devant *t*.

421. (6) Intervocalique, *s* s'affaiblit en *z* :

rōsam *rōz*, causam *ĕūz*, me(n)sūra *mzū*, *rasare *rāzĕ*, *rasorium *rāzwĕ*, brasa (anc. haut allem.) *brĕz*, *bisaccia *bzās*.

Suffixe -ōsam = *ūz*. Cf. n° 119.

422. Remarque. — 1° Dans certains mots fréquemment employés, avant la tonique *s* devient *z*, puis tombe :

*cīssĕllos *cisels sĭgō*, Pertuiseau, village de Chaulgnes = *pĕrtūō*, *ūsaticum *ūāj*, (fr. *groseilles* = *grōĕl*, *grésil* = *grāi*), etc.

423. 2° Ailleurs, à l'intervocalique *s* est devenu *z* puis *r* dans *ūsaticum *ūrāj* à La Machine, c'est le seul mot que je connaisse dans cette commune, de même à Marzy, Saint-Éloi, Sauvigny-les-Bois, Limon¹. De même *causa* a fait *sōr* à Château-Chinon, Franvache, Préporché, les Grains, et *sōr* à Gien-sur-Cure, comme cathĕdra *sĕr*. Cf. *Pronoms personnels*.

3° Pour Chaulgnes, cf. *c* intervocalique :

aucĕllum *oisel vwāgō*, n° 260.

424. (γ) Final, *s* est tombé, dans notre patois, comme en français, dans les pluriels des substantifs et des adjectifs, dans les deuxièmes personnes du singulier et du pluriel. Cet *s* néanmoins a subsisté en français dans les liaisons de mots étroitement unis par le sens. Ce sont les dernières traces de *s* final, qui s'est adouci en *z*. Ces liaisons ne se font sentir que très rarement dans le patois

1. Cherault, com. de Saint-Benin-d'Azy est appelé Chezeaux-aux-Amoignes en 1395 (*Inventaire des titres de Nevers*, col. 75, 304, 413, édité par de SOULTRAIT. Cherault vient de CASELLUM, *s* intervocalique est devenu *z* puis *r*. De plus, l'inscription funéraire d'Hélène d'Albret, fille de Jean d'Albret, comte de Dreux, laquelle mourut au château de Donzy, le 28 octobre 1519, porte, en caractères bien formés, Donry avec un *r* et non un *z*.

de Chaulgnes, seulement pour des expressions très courantes et où l'article fait, pour ainsi dire, corps avec le substantif :

illos oculus lēz yā, illos alteros lēz ôt, illos hōmines lēz ūm.

Mais : ūnum grōssum hōminem ē grū ūm, dē grū ūm, plūs pū, passum pā, spīssum āpē, *grāssum (clas. *crassum*) grā, qssum ū, prēssum prē, lassum lā, bassum bā, ūrsum ūr, dans le nom de lieu : pō sēt ūr (Pont-Saint-Ours).

425. A Chiddes, l's final de liaison, devenu z, s'est soudé avec certains mots fréquemment employés : *abūtum (clas. *habitus*) eu æ et zæ avec l's de liaison : āll ð zæ kri sà bā = elle a été chercher ses bœufs; i sō zæ = nous sommes allés; i sē zæ = je suis allé. A Château-Chinon l's de liaison est devenu r : rā. Voir ci-dessous, n° 428, Remarque 2° et Pronoms personnels, nos 150, 175, 176.

426. De plus, à Chaulgnes, et dans presque tous les parlers du Morvan, le pluriel reste sensiblement différent du singulier dans la prononciation, pour la plupart des cas, par l'allongement de la voyelle finale, qui au lieu d'être ouverte ou moyenne devient fermée et longue :

pēdem pyē, pēdes pyē, caballum ewō, caballos ewō, drāppum drā, drāppos drā, cattum eā, cattos eā, ma(n)-siōnem mēzō, ma(n)siōnes mēzō, bēllum byō, bēllos byō, etc.

427. Remarque. — 1° A Pouilly-sur-Loire nous avons vu que l's du pluriel ferme a en ā, n° 21 (bis), Rem. 2, 3, 4, et la nasale ā en ō, n° 123.

428. 2° A Château-Chinon et aux environs, s final pluriel devient r devant un mot auquel il est intimement uni et commençant par une voyelle. Cet s de liaison fait tellement partie du mot suivant dans l'esprit des indigènes, même les plus lettrés, que j'ai toujours vu imprimer les nouvelles et les contes de cette région, en réunissant l'r de liaison au mot suivant. D'ailleurs s de liaison + *abūtum (clas. *habitus*) a fait rā, en un seul mot, on dit : i sē rā, t ē rā, ōl ð rā, etc. pour : j'ai été, tu as été, il a été. Ainsi, on écrira : dā rūm (hommes), dā rwā (oies), pour : dār ūm, dār wā.

Un seul exemple de soudure de liaison semblable existe dans la

plaine et, en particulier, à Chaulgnes, où illos õculos lēz yā, a amené ē zyā.

De même à Saint-Honoré-les-Bains :

illos alteros lār õt; sō pē õ rā = son père a été; ī sōm rā = nous sommes allés; ī sā rā = je suis allé. A Gien-sur-Cure : illas õujculas lēr wēl. Cf. *Pronoms personnels* n° 176.

429. 3° Comme nous l'avons vu, n°s 261, 262, à Château-Chinon, si en hiatus devient j, ainsi que ti devenu z → j :

ma(n)siõnem mājõ, ratiõnem rājõ, potiõnem pūjõ, de même à Anthien : mājõ, rājõ, tājõ ← titiõnem.

2) Devant e, i latins en hiatus.

430. Il y a métathèse de i, qui se combine avec la voyelle précédente, s final tombe, s intervocalique devient z :

*pūtinaisia punaise pūnē, ma(n)siõnem maison mēzõ, basiare baiser bēzē, mais *bassiare bēsē, messiõnem moisson mwēsõ. Dans ces deux derniers exemples s est sourd parce qu'il représente deux s latins.

431. Si s est précédé lui-même d'un i, i en hiatus disparaît et s devenu final tombe aussi :

camīsia chemise emī, *cerēsia cerise srī, *eclēsia église ēglī, mot emprunté.

II. — s DEVANT UNE CONSONNE

432. 1) S initial, ou s impur, devant une des consonnes : k, t, p, m, s'était fait précéder de i, devenu plus tard e en latin vulgaire. Cependant je dois dire que je n'ai pas trouvé de trace de cet i du latin vulgaire, dans le parler de Saint-Laurent-du-Cros (Hautes-Alpes) : strangulare strāglar, spīna spīna, scūtum skū, statum stā, spīssum spēs, *stēla styēra. Cet ancien e initial a dû tomber puisque *estranearium donne strāzir et *escultare skūtar. Certains grammairiens latins blâment iscena pour scena, istimulus pour stimulus, etc. Cet i initial et en position devint e en français et en patois du Morvan, puis cet e s'ouvrant de plus en plus aboutit à a dans une grande partie du Morvan. A quelle époque, nous l'ignorons. Cependant nous pouvons le conjecturer, grâce à des noms de lieu, dont nous avons d'anciennes graphies. Il s'agit

d'Epiry, canton de Corbigny. Cette localité est traduite par *spiriaco* en 1129 (*Gallia christiana*, XII, col. 339), par *Espiriacum* en 1287 (*Registre de l'évêché de Nevers*), par *Espiry* en 1406 (*Archives de Marcilly*), par *Apiry* en 1527 (*Marolles*), et par *Piry* en 1687 (*Registre des fiefs*). *Piry* de 1687 est pour *Apiry*, l'a initial du mot ayant été pris pour la préposition *a*.

Nous pouvons faire une remarque analogue pour Achun, canton de Châtillon-en-Bazois, traduit par *Scaduno* en 1130 (*Gall. christ.*, XII, col. 340), appelé *Eschaun* 1266, *Aschung* 1547 (*Dict. topog. du dép. de la Nièvre*). Car je suis de l'avis de M. A. Thomas, qui pense que la forme primitive de *Scadunum* est plutôt *Iscadunum*, qui semble se rattacher à l'article *Isca* de HOLDER¹. On devait prononcer au XII^e siècle quelque chose comme *Eschaun* ou plutôt *Escheun*, qui se rapproche de la forme de 1266, et alors le scribe a pris l'e initial de ce mot pour un e d'appui, comme par exemple *espica*, *estēla*, et au lieu de traduire *Escaduno*, croyant faire du bon latin (remarquez que le mot est celtique), il a transcrit *Scaduno*, comme il a d'ailleurs transcrit *Spiriaco*, alors qu'on prononçait *Espiri*.

Ainsi, c'est au moins au commencement du XVI^e siècle que *e* venant de *is* + consonne à l'initial était devenu *a* dans la Nièvre. De même Pontus de Tyard, dans son livre de *Recta nominum impositione* a reconnu qu'*accouter* était l'expression alors vulgaire en Bourgogne, où il écrivait en 1603, à Châlons-sur-Saône : « Écoutez, dit-il, vulgo *accoutez*. » Cette prononciation avait aussi cours ailleurs, puisqu'elle est dans NICOT mort à Paris, l'an 1600, et dans MONET, qui fit imprimer à Lyon ses dictionnaires, plus de trente ans après.

Sans doute, comme en français, on peut dire que *s* précédant une consonne est tombé dans le parler de Chaulgnes à des époques diverses, d'après la nature de cette consonne suivante.

Cette question est très complexe et soulèverait beaucoup de difficultés dialectologiques dans le détail, et nous ne sommes pas documenté pour la résoudre, pour ce qui concerne notre patois; outre que cela dépasserait le cadre de notre étude et nous entraînerait trop loin².

1. *Nouveaux essais de philologie française*, p. 35, lib. Émile Bouillon, Paris, 1904.

2. Abbé ROUSSELOT, *L's devant t, p, c, dans les Alpes* (Études romanes dédiées à Gaston Paris), et *Les modifications phonétiques du langage. — Observations sur*

433. Ainsi dans le patois de Chaulgnes *es* ← *is* à l'initial + consonne a donné *is*, *es*, *ē* et enfin *a* :

spīcam āpī, **strīgula ātrīy*, *spīna āpīn*, Morvan (Château-Chinon) *āpān*, *strictum ātrē*, **stēla* (clas. *stella*) *ātwēl*, *scintilla* devenu **stīncīlla ātēsel*, **scārda āēārd*, **excalfāre āēōfē*, **exclarīcīre āklārsī*, **excōrticem ākōrs*, *excorticāre ākōrēē*, **scūma āķūm*, **exlēcta ālīt*.

434. *Remarque.* — 1° Plusieurs mots, empruntés au français, ont gardé l'*ē* initial, qui n'est pas passé à *a* : (*épaule*) *ēpōl*, (*épice*) *ēpīs*, (*écu*) *ēķū*, (*étain*) *ētē*.

2° Les mots savants du français commençant par *s* + consonne et que notre patois a empruntés, ont tous reçu un *e* initial : (*statue*) *ēstatū*, (*squelette*) *ēsķēlēt*, (*spectacle*) *ēspektākl*, etc.

435. 2) Dans l'intérieur des mots *s* tombe, après avoir allongé la voyelle précédente :

cōstam ķūt, **elmosna* (clas. *eleemosyna*) *ōmūy*, *ūsetīlium ātī*, *castellum ēāķō*, *plastrum plāt*, *bestialem bēķō*, *testa tēt*, *quæsitā ķēt*, *crēsta krēt*, *quadragēsima ķārēm*, **caxanum ēāy*, *fraxinum frāy*, *maşculum māl*, *castrare ēātrē*, **mansuetinum* (dér. de *mansuetum*) devenu **masetīno mātē*, différent de *mātē matutīnum*, **metīpsimum mēm*.

Mais *fūstem fū*, parce que *t* la dernière consonne est tombée.

III. — PARTICULARITÉS DU GROUPE ROMAN *sr*

436. Pour le groupe médial *sr*, il faut distinguer le cas où *s* est sonore, du cas où *s* est sourd.

(α) Entre *s* sonore et *r*, il s'intercale un *d* :

**cōs(e)re* (clas. *consuere*) *cosdre coudre ķūd*.

(β) Entre *s* sourd et *r*, il s'intercale un *t*, soit qu'il s'agisse de *ss*, soit de *s* appuyé, soit de *sc*, où le *c*, comme on l'a vu, dégage un *i*, passant devant *s* :

L'amuïssement de l's dans le Sud-Ouest. Jean Passy, *Bulletin de la Société des parlers de France*, n° 33, nov. 1893, p. 73-84.

Notes sur l'amuïssement de l's devant une consonne dans les départements du Lot-et-Garonne et de la Dordogne, P. ROUSSELOT, *ibid.*, n° 3, nov. 1893, p. 85-92.

cognoscere conoistre conaître künèt, *ęss(e)re (clas. esse) estre èt, pasc(e)re paistre paitre pèt, paręscere paraître părăèt.

Ce *t* s'intercale même dans les mots récents : franç. *casserole* = *kăströl*.

IV. — GROUPE *sn* OU *s'n*

437. Dans le groupe *sn*, *n* se mouille :

(*frąksinum*) frąxinum frāņ, (*čąksanum*) *čąxanum eāņ.

Il en est de même pour *g'n* :

įnguina engna eņ.

CHAPITRE XLIII

ζ

438. Cette lettre existait dans l'ancienne langue latine. Après avoir été supprimée, elle fut rétablie et employée dans les mots tirés du grec. Très anciennement le ζ grec a été rendu en latin par *ss* : μᾶζα *massa*, d'où le français *masse mäs*. Plus tard, on l'a adopté sous sa forme propre ζ, mais la prononciation l'a assimilé au son de *j*, ou du groupe *di* en hiatus, et la graphie des inscriptions et des manuscrits est quelquefois conforme à la prononciation. C'est ainsi qu'on trouve : *catomidiare* pour *catomizare* de κατωμίζειν ; *iudaeidiare* pour *iudaiizare* de ιουδαίίζειν, etc.

De là, le français *jaloux* et le patois de Chaulgnes *jälü* de *zelōsum*, dérivé de ζήλος, et les nombreux verbes français en *-oyer*, *-ayer*, ou *-ier*, qui correspondent à la désinence latine *-izare*, du grec *-ίζειν*.

Dans les emprunts postérieurs, le ζ, transcription du grec ζ, paraît être confondu avec *s* sonore : Λάζαρος *Lazarus las're lasdre lād*. L'ancien haut allemand *elīza aliža* a fait *alise äli* ¹.

1. *Dict. gén. de la langue française*, p. 163.

CHAPITRE XLIV

LABIALES : *p, b, v, f*.

439. Ces consonnes ont été, en général, peu altérées. Notons seulement, outre l'affaiblissement régulier de *p* et *b* intervocaliques :

1° L'altération de *p, b, v*, devant *e, i* latins en hiatus;

2° La chute de *b, v, f* intervocaliques, au contact des voyelles sourdes;

3° La vocalisation en *u*, de *b* et *v*;

4° L'intercalation d'un *y* devant *i* après toute labiale.

I. — DEVANT UNE VOYELLE

*p*1) Devant *a, e, i, o, u*.

440. (α) Initial ou appuyé, *p* se conserve :

palma pōm, *parem pē*, *pērdere pārd*, *serpentem sārpa* (fém.), *spīcam āpī*, *pīra pwē*, *pōntem pō*, *pōrta pōrt*, *sūspīrare sūpīrē*, *talpa tōp*.

441. En particulier, *pp* se réduit à *p* :

sappīnum sāpē, *stūppa ātūp*, *mappa nāp*, **cappellum ēāpyō*.

442. (β) Intervocalique, *p* est devenu *v* en passant par *b* :

sapōnem sabon savon sāvō,

**sapare* (de *sapa sève*) *sabar sāvē*,

caepa siv, *tripalium trāvāy*, **adrīpat āriv*.

443. Remarque. — 1° Si *p* devenu *v* est en contact avec les labiales *o* et *u*, ce *v* tombe ordinairement, comme le *v* sorti de *b* :

propaginem pōcain pōcē, de même que *prœignier* est devenu *prūyē*. Comparez : *Et prœignier et aterner* (Chastoïement, VII, 3).

cūpa cuba cuve kū, **sapūtum seū sū*, **recepūtum* (clas. *receptum*) *receū ārsū*, sont des formes analogiques d'après *deū du* **debūtum* (clas. *dēbitum*), et *veū vu* de **uīdūtum* (clas. *uīsum*).

Cependant on dit *kūvārt* de **coperta* et *kūvārkl* de **copēr-*

clum, sans doute à cause de *kāvrī* (**coperire*), où le *v* a été protégé par *r*. Cf. n° 475.

444. 2° Quand la voyelle tonique, qui précède le *v*, est un *é* ou *e* féminin, cet *é* ou *e* féminin devient la bilabiale *æ*, au contact de *v* :

rapa rêve *ræv*, *capra* chèvre *eyæv*, *sapa* sève *sæv*, crêpat criève *kræv*, **seperare* (clas. *separare*) sèvrer *sævrë*.

Il en est de même devant *pr* devenu *br*. (Voir groupe *pr*, intervocalique ou final, nos 448 et 449.)

445. 3° Si cette voyelle est *a* atone, elle devient *e* féminin en français, puis elle tombe dans notre patois et *v* s'est vocalisé en *û* :

capillum cheveu *εwæ*, **accapare* achever *æεwë*, **cauicula* (clas. *clauicula*) *εwiy*, *Chevigny* (nom de lieu) *εwiyi*.

Nous verrons qu'il en est de même pour *b* et *v* intervocaliques, devenus *v*, n° 474.

Cependant le *b* de *caballum* devient *w* et non *û*, à cause de l'*o* qui suit :

caballum *εwö*.

446. (γ) final, *p* tombe, même s'il est double :

campum *εā*, *lupum* *lu*, **cōlpum* (clas. *cōlaphum*) *kū*, *drappum* *drā*.

2) *p* devant *e*, *i* en hiatus.

447. Devant *e*, *i* latins en hiatus, *pi* a donné *ε* :

**appropiat* *aproche* *äpröε*, **repropiat* *reproche* *ärpröε*, *apia* *äε*, **galōpia* *gälöε*, *sapiam* (fr. *sache*) est remplacé par une forme analogique : *säv*, *sapidum* **sabidum* **sābium* *sage* *sāj*. Ici l'*i* consonne est devenue la sonore *j* parce qu'elle était en contact avec la sonore *b*.

II. — DEVANT UNE CONSONNE

1) Groupe *pr*.

448. (α) Initial ou appuyé, *pr* se conserve ; mais il y a souvent métathèse. (Étude renvoyée à la lettre *r*) :

pratūm *prë*, *prētium* *prî*, *prīmarium* *prömyë*, **prūnarium* *prunier* *pærøë*.

449. (6) Intervocalique ou final, *pr* devient *vr*, dont *r* tombe souvent :

capra chievre *ɛyǣv*, *sēperat* (clas. *separat*) *sēvre sǣv*, *lēporem lièvre* *gǣv*, *pīperem* *pʷǣv*, *aprīlem* *ǣvrī*, **cōprium* *cuivre* *kūvīr*.

Remarque. — Dans l'adjectif **pauperum* *vr* s'est affaibli en *r*, dans presque tout le Morvan : **pauperum* *hōminem* *pūr ūm*.

2) Groupe *pl*.

450. (α) Initial, *pl* s'est conservé ordinairement :

plūma *plǣm*, *plīcat* *plēy*, *plīcatūra* *plēgū*, *planca* *plāe*, *plēna* *plēn*.

Remarque. — 1° *l* tombe quelquefois **plōia* (clas. *pluvia*) *pūī*, fr. *parapluie* *pārǣpūī*, *plūs* *pū*.

2° Dans de nombreux endroits du Morvan, j'ai trouvé l'évolution complète : *pl*, *pl̥*, *py* : A Tamnay : *plǣm*, *plē*, *plēn*, à Marigny-sur-Yonne : *pyǣm*, *pyē*, *pyēn*, etc.

451. (6) appuyé, il faut distinguer :

1) Si la consonne qui précède *pl* est une nasale, *pl* reste généralement, sauf la disparition fréquente de *l* dans la prononciation, ou la métathèse :

**reimplīre* (clas. *implēre*) *remplir* *rāplī*, **reimplit* *rāpl* et aussi *rāpāl*, *sīmplicem* *simple* *sēp*, *sīmplicemente* *simplement* *sēpālmā*. (Ces deux mots sont récents.)

Il en est de même pour *pr* précédé de *m* :

temp(e)rare *temprer* *tremper* *trāpē*.

452. 2) Si la consonne qui précède *pl* est *s*, c'est *p* qui disparaît, puis *s* aussi s'amuit en allongeant la syllabe précédente :

mesp(i)la *mesle* *mēl*, **mesp(i)larium* *mēgē*. Ici *l* mouillée est devenue *g*.

453. (γ) Intervocalique, *pl* devient *bl*, dont *l* tombe souvent :

dūplum *double* *dūb*, *cōpula* *kūbl*, **adcopulare* *ākūblē*, **reduplare* *redoubler* *ārdūblē*, vieux : *ārdūbē*, **stūpila* (clas. *stipula*) *stopla* *estoble* *étouble* *atūb*, par l'introduction d'un *r* après *t*.

Remarque. — Nous trouvons encore dans le Morvan l'évolution : *pl*, *bl*, *bl̥*, *by* :

A Mouchy et à Tamnay : *dubl*, *kūpl̥*.

3) Groupe *pt*.

454. Dans ce groupe *p* tombe toujours, et les deux, c'est-à-dire *pt*, tombent, s'ils sont finals :

**adcap̄tat achète* *ăjět*, *capt̄uum chetif* *et̄i*, **nēptia* (clas. *neptis*) *nièce nēs*, **nōptias* (clas. *nūptias*) *noces nös*, **captīare* (clas. *capl̄are*) *ėāsē*, *rūpta route rūt*, *cōputum conte kōt*, *septem sēt* *sē*. On dit : *illa inde habet septem ăl ăn ă sēt*, *illa habet septem infantes ăl ă sēt ăfă*, mais : *illa habet septem uaccas ăl ă sē văe*.

4) *p* second élément d'un groupe de consonnes latin.

455. *P* second élément d'un groupe de consonnes latin subsiste régulièrement :

serpentem sărpă, **sarpa sărp*, *talpa tōp*.

456. 5) Devant toute autre consonne que *r* et *l*, *p* disparaît :

carp̄inum car̄pne car̄pme charme ėärm, *computare comptar* *conter kōtē*, **ēputa em̄pta en̄le ăt*, *septem sē* et *sēt* devant voyelle, ou à la fin d'une phrase ; *h̄irpicem (h)erce ărs*.

CHAPITRE XLV

b

I. — DEVANT UNE VOYELLE

457. 1) Devant *a, e, i, o, u* (*e, i* non en hiatus).

(α) Initial ou appuyé, *b* se conserve :

barba bărb, *herba ărb*, *bēne bē*, **būxōnem bwēsō*, *bēcum bē*, *arborescē ăbr ăb*, *ūmbra ōb*, *corb̄icula kōrb̄ēy*.

Mais il disparaît dans :

galbinum gal̄bne gal̄ne jal̄ne jaune jōn.

Appuyé médiatement, *b* devient *v* dans **merib̄ilia* (clas. *mirabilia*) *merveîle măr̄vēy*¹.

1. M. Thomas suppose **meribilia*, altération de *mirabilia*, due à l'influence de *mereri*, *mériter*, pour expliquer le français *merveille*. Notre patois se rattache au français, tandis que le provençal *meravelha* suppose au contraire **merabilia*.

458. (6) Intervocalique, *b* devient *v*. De bonne heure, en effet, *b* latin est passé à la fricative sonore *v*, avec laquelle le *v* intervocalique d'origine latine, coïncide dans ses transformations ultérieures. Comme ce dernier il se transforme en *w*, si la voyelle précédente disparaît :

caballum *cheval* *εvo εwō*, bibunt *bāvō*, abante *āvā*, *cerebella *cervele sārvel*, hibernum *ivēr*, probare *prüvë*, habere *āvār*, *habūtum (clas. *habitus*) *ëvū*, à moins que ce ne soit une formation analogique sur *avoir*, vu que le Haut-Morvan a (r)ǣ et (z)ǣ.

459. *Remarque.* — 1° Dans plusieurs mots, *v* provenant de *b* intervocalique, surtout quand il s'est trouvé au contact de voyelles labiales (*u, o, u, a*), même *protoniques*, a disparu, ou s'est vocalisé en se combinant avec ces voyelles :

cūbare *cobare covar cover kwë*. J'ai trouvé *kōvë* à Chiddes, *cūbatīcium *coveis covis kwī*, colūbra *kūlār*, *tabōnem (clas. *tabanum*) *tavon taon tō*, *sūbūndare *sobondare sonder sōdë*, sūbombrare *sobombrare sombrer sōbrë*. Il est vrai que pour ces deux verbes, très employés à Chaulgnes, il peut y avoir eu assimilation avec les formes accentuées sur le radical, et alors *b* aurait précédé immédiatement la tonique.

460. En français, on sait que le *b* latin intervocalique devenu *v* a persisté devant les voyelles palatales *a, e, i*, et même quand une voyelle labiale précède, et qu'il est seulement tombé devant les voyelles labiales *o, u* : uībūrna *viorne*, *tabōnem *taon*, de même pauōnem *paon*, pauōrem *peur*.

Cf. *pauperum *hōminem pūr ām*.

2° On dit *āvōrtë* de abortare, qui est probablement un mot d'emprunt.

461. (γ) Final :

1) Si le *b* est appuyé il tombe :

plūmbum *plō*, colūmbum *kūlō*.

462. 2) Devant *e, i* en hiatus.

Intervocalique ou appuyé, le groupe *be, bi* devient *j*, écrit *g* en français :

*rābia (clas. *rabies*) *rāj*, rūbeum *rūj*, fimbria *frāj*, illi

*cambiat *ĩ sãj*, gũbia *gũj*, gobiõnem *gũjõ*, *rũbeõla *rũjõl*, laubia *lõj*.

II. — DEVANT UNE CONSONNE

463. (α) *Br, bl* initial ou appuyé se conserve. (Cas de métathèse).

brachium *bră*, brõcca *broe*, blatum *blě*, blancum *blă*, *oblitare (de *oblitum*, part. de *obliuiscor*) *õbliġě*, ěbulum *ieble yõbl*. Cependant, dans *tabula tãb*, *l* final est tombé. Ce mot est plus récent que *tõl* (fr. *taule*) où *b* s'est vocalisé.

bb se réduit à *b* simple entre deux voyelles ou devant *r* :

abbatem *ãbě*, *abbiberare (de **adbibere* faire boire) **abbebe-rare abevrar abeverer abrævė* *ãbãrvě*.

464. *Remarque.* — Nous trouvons dans le Morvan l'évolution *bl*, *bl*, *by* : A Oudan : *blě*, *blă*, *blă*, alors qu'on a *klě*, *klũ*, *glă*, *glăs*, *glěně*; de même à Brassy : *blě*, *blă*, *blă*, mais *klě*, *klũ*, *glă*, *glěs*. A Moissy-Moulinot : *byě*, *byă*, mais *těbl*, *fwěbl*, *kũpl*, *dũbl*, *gõfl* et *ãfl*, mais *gõfyě*, *ãfyě*, etc., etc.

465. (β) Intervocalique *br* devient *vr* :

*febrarium (clas. *februarium*) *fãvãergě*, liberare *librare livrer livrě*.

Remarque. — *Fabrica* est devenu *favrega faurga forge fõrj*, le groupe de sons *vr'g* ayant amené, dans ce mot, une transformation exceptionnelle.

466. (γ) Final, le groupe *br* perd assez souvent *r*, tandis que *bl* perd *l* :

fěbrem *fyãv*, librum *livre lĩv* (récent).

On se rappelle qu'il en est de même pour *vr*, venant de *pr* : capra *eyãv*, *mõbilem *mãb*, flẽbilem devenu *febele fãb*, arbo-rem *ãb*, mẽmbrum *mãb*.

Remarque. — Dans *colũbra kũlãr*, c'est le *b* qui est tombé et non *r* final, peut-être sous l'influence de *colõrem kũlãr*. Ces deux mots d'ailleurs sont confondus l'un avec l'autre dans notre patois.

Groupes modernes *b's*, *b'ε*.

467. Les groupes *b's* et *b'ε* ont donné *ps* et *pe* :

*bissōnes *besons psō*, *beccata *bēcē peī*, *adbeccatos *abechēs abché āpeē*. Il en est de même de *fs* → *ps*, pour le mot emprunté : *fossorium fosoir*, et par dissimilation *fesoir*, puis *fesor psōr*.

Groupe *b't*.

468. Devant toute autre consonne que *l* et *r*, excepté ce qui vient d'être dit, *b* tombe ordinairement :

*berbicarium *bergier bărjē*, dūbitare *dūtē*, cūcūrbita *gūrd*, gabata *jād*, male habitum *mālād*, sūbtus *sū*, de + sūbtus *dsū*, dans la locution très usitée *s ā dsū dsū*, ex. : *ā mē tū s ā dsū dsū*, fr. *elle met tout ce en dessus dessous*, c'est-à-dire « elle bouleverse tout » écrit en français avec cette orthographe barbare : *sens dessus dessous*. Sūbuenīre *sovenir sūmnī*. *adcūbitat (*s*) *ākōt*, mais cūbitum *cobede cobde kōd*.

CHAPITRE XLVI

v

I. — DEVANT UNE VOYELLE

1) Cas général, devant *a*, *o*, *u*, *ē*, *i* non en hiatus.

469. (α) Initial ou appuyé, *v* se conserve en général :

uacca *vāε*, uīnea *vīη*, uīridem *vēr*, uolare *vūlē*, uannum *vā*, seruīre *sārvī*, *saluaticum (clas. siluaticum) *sōvāj*, saluare *sōvē*.

Remarque. — 1° Comme en français, *v* est devenu exceptionnellement *f* dans *uicem fois fivē*, de même dans *uapidum fade fād*.

470. 2° Dans certains cas le latin populaire paraît avoir changé *rv* en *rb* : cūruare est devenu **corvare* et **corbare*, d'où *cōrbē*, de même que *cōruum* est devenu **cōrbum*, d'où le diminutif français *corbeau*.

EXCEPTIONS

471. (α) *v* est devenu *g* (*g* suivant les cas) dans les mots où le *v* initial a abouti comme le *w* germanique et a été prononcé *gw*, aujourd'hui *g*. Cela ne veut pas dire que l'influence germanique ait été pour quelque chose dans la transformation de *w* en *gu*. Nous croyons fermement le contraire. Cf. n° 375.

uastare gâtē, **uadaniare* (anc. haut allem. *waidanjan*) *gwa-dagnier guāgnier gaagnier gagnier gāñē*, *verewolf gārū* (dans *lūgārū*), **uaractum* (clas. *ueruactum*) *gārē*, *uēspa gēp*, *werra gēr*, *wactare gētē*, **wīscum gī*, **uīscomalua gīmōv*, *Warī-niacum gērīyī*. Les chartes latines de la Bourgogne nous permettent de dater de la fin du XI^e siècle, au plus tard, le passage de la fricative *w* à *gu*¹.

472. (β) Sous l'influence de *n*, après *ā* féminin tombé, *v* est devenu *m* :

uenīre venir vnir mnī, et ses composés : *aduenīre avenir āmnī* *kōmnī*, **uenīmen venim vnen mnē*. *Venīnges* et *Chévenon* (noms de lieux) *mnēj*, *ēmnō*.

Chenevière est devenu *ēāmŷē*, sans doute en passant par *cheveniēre chevnīere chemniēre ēāmŷē*. De même *chenevis* a abouti à *ēāmnē* par *cheveni chevni chemni chemné ēāmnē*, et *chenevotte chevenote ēāmnōt*. A Pouilly-sur-Loire : *ēāmŷē*, *ēāmnē*, *ēāmnōt*. Un phénomène contraire se passe à Saint-Léger-de-Fougeret, où *mn* devient *vn* : **camīnata* se dit : *sāvnē*, et à Bourberain (Côte-d'Or) *ēāvnē*. De même à l'Echenault, com. de Glux : *lē kyēm mōt dā lē sāvnē* = la flamme monte dans la cheminée.

« M. Behrens rattache la forme lorraine *chenevée* à *cheminée* en insinuant, avec un espèce de doute, que *m* serait devenue *b* (*v*). Je crois que la supposition de M. Behrens peut être regardée comme certaine, si l'on tient compte du fait suivant. Le lieu dit aux *Grands Communaux* se dit dans le patois de Bourberain : *ē grā kāvnaŷ*. Donc, dans les deux cas *m + n* est devenu *v + n*; *ēāvnē* sera ensuite devenu *ēāvnē*. » Abbé RABIET, *Patois de Bourberain*². Ajoutons que Saint-Benin-d'Azy (Nièvre) est appelé par les habi-

1. E. PHILIPPON, *loc. cit.*, p. 527, nos 47, 48.

2. *Ueber reciproke Metathese im romanischen*, Greifswald, 1888, p. 109.

tants des environs : *sě mně d āzī*, tandis qu'à Prémery on dit : *sě vně dē bwā*, pour : Saint-Benin-des-Bois. La première prononciation est très répandue dans le département de la Nièvre, surtout dans la partie occidentale : Decize, Nevers, Chaulgnes, La Charité et même jusqu'à Clamecy et Château-Chinon.

A Château-Chinon, **aquabenedictarium* est devenu *ēmñityě*, le *b* a passé d'abord à *v* et le *v* est devenu *m* par assimilation incomplète avec l'*n* suivante. Voir *Romania*, 1909, oct., p. 569, l'article de M. Antoine Thomas, qui dit en finissant : « On voit que le changement de *v* en *m* sous l'influence de *n* est indépendant de la position réciproque des deux sons, qui tendent à s'assimiler. » De même, comparez *uīndēmia* et *uīndemiare* devenus *vnāz* et *vnāzě* à Tamnay, Franvache, Préporché, Larochemillay, etc., *mnāz* et *mnāzě* à Chitry, Anthien, Dirol, Château-Chinon, aux Grains près de Château-Chinon, où on dit : *i vā ēlē ā mnāz* = je vais aller en vendange. Dans l'Yonne j'ai trouvé *mnwēz* et *mnwēzě*, à Sœuvre, par exemple.

V initial, sous l'influence d'une sourde suivante, est devenu *f* à Maux : *uīde ecce hīc* → *fkī*, français : *voici*.

473. (γ) Intervocalique, *v* se conserve généralement : *auēna āvwēn*, **trōpare* trouver *truvě*, *leuare* lever *lvě*, *lauare* *lāvě*, **deuallare* *dvālě*.

Remarque. — 1° **uīuānda* (pour *vivenda* de *uiuere*) a fait *vyād*, comme en français, par dissimilation.

474. 2° Quand *v* est précédé d'une syllabe dont *æ* est tombé, il devient *w* ou *ū*. (Cf. P et B., n^{os} 445, 458).

**ad reuīdēre ārwār*, **cauīcula* (clas. *clauicula*) *cheviļe cūīy*.

475. 3° *v* est tombé dans certains mots, surtout au contact des voyelles labiales sourdes *o*, *u*. (Cf. P. B., n^{os} 443, 459).

auūnculum **ūnculum* *ōk*, *pauōrem paor* *pœur pœ*, **riuēllum* *ērgō*, *ōuīcula wěy* *vwěy*, *iūuenem* **iūuenem* *juevne jān*, *plūuia* **plouia* **ploia* *pluie pwi*, *Cauānnias* (Chaulgnes) *chavaigne chaveigne chavoigne chaoigne chooigne* *ēōy*, écrit d'une façon barbare *Chaulgnes*. Voir : *Histoire du nom de Chaulgnes*. Nevers, Impr. Vallière, 1907.

Mais *gāuata gauta jode joe jū*.

476. (ð) final, appuyé ou non en latin *v* tombe après avoir passé par la sourde *f* :

nērūum nerf *ŋār*, *captīuum etī*, *bōuem bǣ*, *nōuum nǣ*,
nōuem nǣ, *clāuem klē*, *clāuum klī*.

2) Devant *e*, *i* en hiatus.

477. (α) Initial, se conserve comme en français :
uiaticum vwěgǣj.

(ε) *Vi* (*ve*) dans le corps des mots ou à la fin est traité comme *bi* (*be*), c'est-à-dire devient *j*, écrit *g* en français :

**leuiarium lějě*, **aluea alvia alvje auge őj*, *sanctum saluim sē sőj* *S Saulge* (nom de lieu), **lěuium liège gěj*,
seruiētem sǣrjǣ.

3) *V* premier élément d'un groupe de consonnes.

478. Pour *v* premier élément d'un groupe de consonnes roman, il faut distinguer le cas où il est suivi de *r*, du cas où il est suivi d'une autre consonne.

(α) *Vr*, précédé d'une voyelle persiste, mais la consonne qui suit *v* tombe souvent dans notre patois :

uīuere vivre vīv.

479. (ε) Devant toute autre consonne *v* tombe :
nauigare navgar nǣjě, **iōuenem* (clas. *iūuenem*) *jǣn*.

Remarque. — *auica* et *auicellum* sont devenus de bonne heure *auca* et *aucellum*, d'où *wǣ* et *vwěgō* avec un *v* initial épenthétique, comme pour *ouīcula vwěy*.

4) *u* demi-consonne.

480. On peut considérer comme un *u* demi-consonne l'*u* en hiatus dans *tēnuem* et *uīdua*. Nous en avons déjà parlé.

CHAPITRE XLVII

f

I. — DEVANT UNE VOYELLE

481. *Cas général.* — Initial et appuyé, *f* se conserve :

*febrarium fěvǣrgě, fīlia fīy, fēmīna fām, *formicem fǣrmī, fōlia fāy, infernum āfēr, *calefare (clas. calefacere) cōfě, caerefōlium sār fāy, conflare gōflě, inflare āflě, sūlfurem sūf.

En particulier *ff* se réduit à *f* :

*sufferīre (clas. sufferre) sūfrī.

482. Intervocalique, *f* tombe avant la tonique, comme en français :

*refūsare reüser rūzě, *scrofellas (clas. scrofulae) escroeles ākrwěl, bifacem bīais byě, oficīna (clas. officina) oisine uisine ūzīn, comme on dit ūsyě (huissier), ħūrās, ħūrāsye (cuirasse, cuirassier). Il est à remarquer, que dans ces exemples, si on excepte *bifacem*, la labio-dentale sourde *f* est tombée au contact d'une voyelle labiale, comme est tombée la labio-dentale sonore *v*, dans les mêmes conditions. Cf. n° 475. A ces exemples il faut ajouter *defōris deors dior dyor yor gōr.

Remarque. — Après la tonique, *f* intervocalique reste : cōfea coife coefe kwěf. Il n'y a pas d'exemple de *f* final.

II. — DEVANT UNE CONSONNE

483. *f* se conserve dans les groupes (Cas de métathèses). Cf. n° 325.

frātem frě, *frīgidum frě, flagellum flō, frōntem frō, frāxīnum frāy, et dans le composé *trīfōlum trěf.

III. — GROUPE *fl*.

484. Le groupe *fl* se maintient à Chaulgnes : flamma flām, flagellum flō, inflare āflě, conflare gōflě.

Dans le Morvan j'ai trouvé *fl*, *fl*, *fy* : A Moissy-Moulinot : gōfl,

āfl, mais *gōfyě*, *āfyě*, *fyô*, *fyēm*; à Mouchy : *gōfl*, *āfl*, mais *gōfyě*, *āfyě*, *fyô*, *fyām*, etc. A Brassy *klo* ← *flagellum*, *klāb* et *klām* ← *flamma*, ou peut-être *flammula*. A La Rochemillay : *kyām*, *kyô*, à Mhère : *kām* *kô*. Cf. n° 374, *kl*, *ky*, *k* ← *fl* latin, et *Romania*, n° 151, année 1909, p. 373.

CHAPITRE XLVIII

SONNANTES *l*, *r*, *m*, *n*.

485. En général, les sonnantes intervocaliques ne s'affaiblissent pas; nous verrons cependant qu'elles ont subi, dans notre patois, de curieuses transformations, suivant leur position et leur nature.

1. Dans notre patois, on trouve les trois espèces de *l* qu'on rencontre dans les autres parlers romans :

1° *l* intervocalique non suivie de *e i* en hiatus, qui s'est conservée : *mōla māl*;

2° *l* mouillée, qui devient à l'initial et entre deux voyelles *g* : *lěporem gāv*, **molliare māgě*, et à la finale *y* : *filia fiy*;

3° *l* appuyée par une consonne qui

(α) précédée d'un *a* aboutit à *o*, comme en français : *saluare sōvě*.

(β) précédée d'un *o*, devient *u* : *collocare kueě*.

m et *n* ont nasalisé, comme en français, les voyelles voisines, dans les conditions que nous étudierons, en perdant leur qualité de consonnes.

n s'est aussi mouillée et est devenue *y* au contact d'un yod ou d'un *ŵ* : **nīdale yô*, *nōctem nuit yŵi*.

r appuyée a souvent subi des métathèses, ou disparu à la finale.

l

I. — DEVANT UNE VOYELLE

I. — Traitement ancien.

1) Cas général.

486. *l* initiale, appuyée ou intervocalique se conserve :

lōngum lō, **lūridum lūr*, *laxare lēsě*, *līnea līy*, **reīm-*

plîre *rāplî*, *uolēre (clas. *uelle*) *vŭlwār*, gelare *jlē*, *paraulare *pārlē*, ala *āl*, *talōnem *tālō*.

487. *Remarque.* — 1° J'ai trouvé *l* intervocalique représentée par *r* dans le patois de Saint-Laurent-du-Cros (Hautes-Alpes), mais elle restel dans les parlers voisins :

*stēla *styēra*, *solīculum *sūrēo*, *galīna *džērīna*, *colūcula *kūrūy*, oleum *ŭāri*, *uolāmen *vūrām*, *tremulāre *trēmūrar*.

2° Sur *conūcula (pour *colūcula) *kŭnāy*, Voir n° 131.

3° *l* s'est changée en *r* dans *lŭsciniōlum devenu *losseignol* *lossignol* et par dissimilation *rossignol* *rōsiñōl*, mot emprunté au français.

Nous avons déjà étudié *l* dans les groupes *cl*, *gl*, *qu'l*, *l'l*, *d'l*, *pl*, *bl*, *fl*. Cf. nos 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287 — 325, 326, 327, 328, 331, 333, 334 — 314 — 500 — 450, 451, 452, 453 — 463, 464, 474, 503, — 484.

2) *ll* double médiale.

488. *ll* double médiale se réduit à *l* :

īllam *āl*, tŭrtŭreīllam *tōtrrēl*, appellāre *āplē*, *deuallāre *dvālē*, bēlla *bēl*, uīlla *vīl*, pŭlla *pŭl*, sēlla *sēl*, casēllas *ēāžēl* *Chazelles*, village de Chaulgnes.

3) *l* final en roman et *l* précédant une consonne.

489. Le traitement varie, suivant la voyelle qui précède *l*. On sait que *l* appuyée par une autre consonne que par *l* n'est jamais finale en roman, parce qu'elle veut toujours après elle une voyelle d'appui.

En général, dans notre patois *l* se vocalise en *u* (*ou*).

La vocalisation de *l*, c'est-à-dire son changement en *u*, s'est accompli, non seulement devant une consonne, comme en français, mais même à la finale. (Excepté *l* simple, après *o*, *i*, et *ū*, comme nous le verrons à l'instant.)

La vocalisation de *l* est un fait important, qui s'est produit en français devant une consonne, du XI^e au XV^e siècle. Il en a été de

même dans notre patois. Il y a, en effet, beaucoup de rapport entre le son *l* et le son *u*, comme on peut le voir par les tracés laissés par la langue sur le palais artificiel dans l'émission de ces deux sons. Dans la prononciation ordinaire de *l*, la langue vibre horizontalement, mais elle peut aussi s'arquer ou se croiser. Dans le premier cas, elle vient toucher la voûte palatine par le sommet de la courbure et produit en même temps que *l* un *i* demi-voyelle, qui se combine avec cette consonne pour former une *l* mouillée. Dans le second cas, la langue en se creusant, donne à la bouche la forme nécessaire pour produire la voyelle *u*.

Comme ce changement de *l* atteint, dans une partie des cas, la voyelle précédente, il faut distinguer les divers groupes que forment les voyelles ou les diphtongues avec *l* : *al, el, él, il, ol, ol, ul*.

4) *al* devenant *o*.

490. En français, *al* au ^{xiii}e siècle s'est changé en *au*, qui formait à l'origine une diphtongue ascendante prononcée *au* (*aou*), et qui, au ^{xvii}e siècle, en passant par *ao*, a abouti à *ô* fermé par la disparition de *a*. Il en a été de même en notre patois. Mais tandis qu'en français *al* + consonne seul dans le corps des mots devenait *au* (*o*) et restait *al* à la finale, en patois de Chaulgnes et du Morvan *al* a abouti à *o* à la finale comme dans le corps des mots :

alterum autre aotre otre ôt, *saluare sauver saover sover sôvê*, *calida calda chaude chaode chode eôd*, *albispinum albespin aubespin aoberpen ôpêrpê* (par assimilation du *b* au *p* et changement de *s* en *r*). *Spinus, i*, se trouve dans Varron. On rencontre souvent en ancien français la forme masculine *aubespin*, qui est encore dans Rénier. Une famille nivernaise bien connue porte le nom de *L'Aubespin*. **Diurnale journal jurnao jürnô*, **nīdale nial niau niao nio nō*, *gallum jau jô*, *palum pô*, *casalem eăxô Chazau*, et non *Chazeau*, village de Chaulgnes, non loin de *Chazelles casellas*. En effet *casellum* aurait donné *eăxyô*, comme *Ussellum* a fait *ŭsyô* (*Usseau*) et *Rauellum* *răvyô* (*Raveau*), deux autres localités voisines de Chaulgnes.

Qu'on ne dise pas que c'est le pluriel qui a réagi sur le singulier. Les deux nombres sont parfaitement distincts : le singulier avec un *ô* bref moyen, et le pluriel avec un *ô* fermé long. Cf. n° 35.

5) *él* devenant *eau* *yö*.

491. Au ^{xiii}^e siècle aussi, *él* en français devint d'abord *eal*, pour aboutir à la triphthongue *eau* (*eau*), puis *eo*, ensuite *eo* par disparition de *a* médial. Tandis qu'en français *eo*, au ^{xvii}^e siècle, aboutit au son *ô* fermé, qu'il a encore aujourd'hui, *eo* continuait une autre évolution dans notre patois et devenait *yö* :

*cappellum *chapel chapeau chapiau* *ěäpyö*,
 pellem *pel peau piau* *pyö*,
 aucellum *oïsel oiseau oesiau* *oesyo vvwëgö*,
 bellum *bel beau biau* *byö*.

Remarque. — Flagellum est devenu *flayel fleel fleau flö*, comme porratellum *poradel poreel poreau pürö*.

6) *él* devenant *eu* *æ*.

492. *él* accentué donne la diphtongue *eu* (*eu*), qui est devenue **æ*, et ne se rencontre que dans quelques mots :

capillum *chevel cheveu chvæ* *ěwä*, illos *els* *eus ä*, ecce illos *cels* *ceus sä*.

Remarque. — *él* atone est passé comme en français de *eu* (*e*) à *ou* (*u*) dans *filicaria *felgière fougère fūjě*.

7) *il* final.

493. *il* final en roman a perdu son *l* dans le patois de Chaulgnes et est devenu *i* :

canīle *chenil* *ěnī*, fēnīle *fenil* *fnī*,
 *ma(n)sionīle *maisnil* *māyī*,
 *ūsetīlium *outil* *ětī*, gentīle *gentil* *jātī*.

Il en est de même dans filiolum *filol* *fīgö*. Cf. nos 99, 100, 494.

Remarque. — *l* finale s'est conservée dans les monosyllabes après *ě*, *yě*, *wě*, *i* : *sal sěl*, *taie těl*, *měl myěl*, *pīlum pwěl*, *fīlum fīl*, etc.

8) *ol* et *öl* deviennent *ou* (*u*).

494. Il est probable que *ol*, avec *o* ouvert, et *öl* avec *o* fermé, ont d'abord donné deux diphtongues distinctes comme en français : *ou* et *öu*, mais qui se sont fondues dans la suite en un son unique *u* par disparition du premier élément *o*.

En tout cas *l* finale est tombée dans la finale *ol* venant du latin *-iōlum* :

**auriōlum lörgö*, *filiōlum figö*, *sanctum Ferreōlum sê Färjö*, écrit *S^t Fargeau*, ou *Ferjeux*, ou *Farjeol*, suivant les lieux. Cf. n^{os} 99, 100. Il y a aussi dans la Nièvre *Vilfärjö Ville-fargeau*, hameau de la commune de Saint-Loup.

collum col cou kü,

mollem mol mou mü,

collocare colchier couchier coucher küεë, *solidare südë*, *solidum sũ*, **pūllitra poltre poutre pūt*, *cūtellum coltel couteau coutiau küķö*.

Remarque. — *pōllicem* a fait *pās*, mais **molinarium mænyë* a été influencé par *mæl*.

9) *ul* devenant *u*.

495. *l* suivant *ū* s'est fondue avec lui sans laisser de traces :

pūlicem pulce pūs, *cūlum cul ķũ*.

II. — Traitement moderne.

1) *l* mouillée.

496. Le roman, avant le x^e siècle, avait deux consonnes mouillées, *l̥* et *ŋ*, par suite de la combinaison de *l* et de *n* avec *y*, transformation de *i* ou *e* latins en hiatus. En effet, *l* suivie d'un *i* en hiatus, ou précédée, dans certaines conditions, d'un *c*, d'un *g*, d'un *t*, se change en un *l̥*, dont le son propre est analogue au son *gli* de l'italien. Ce son a disparu de l'usage courant, malgré les efforts de Littré dans son Dictionnaire, qui recommande, chaque fois que l'occasion se présente, de prononcer *l̥* mouillée. Cette articulation n'existe plus dans la France du Nord, car nous prononçons aujourd'hui *l̥* mouillée comme *y*, *famille* devient *fāmīy*. Cependant je l'ai encore trouvée dans certaines régions du Morvan, il y a une quinzaine d'années. A Villapourçon, en 1894, une personne âgée de 75 ans prononçait encore *l̥* mouillée dans *fēl̥* ← *fīlia*, *fāl̥* ← *fōlia*, etc. Je l'ai trouvée dans beaucoup d'autres endroits de la Nièvre, dans les groupes *kl̥*, *gl̥*, *pl̥*, *bl̥*, *fl̥*, comme je l'ai déjà dit. Mais le parler actuel de Chaulgnes ne connaît plus ce son, qui est devenu *y* ou *g* suivant les cas.

497. De même en français, *l* a continué son évolution et est devenue *y*, mais *y* est resté.

Le patois de Chaulgnes, qui a mouillé *k*, *g*, *t*, *d*, est en avance sur le français dans l'évolution du mouillement, aussi il n'est pas étonnant qu'on trouve *y* et *g* (*l*) et *y* dans des cas où le français a encore *ly* et *ny*.

Le cas du mouillement s'est donc produit à deux époques fort éloignées l'une de l'autre : au début du moyen âge, devant *e* et *i* latins en hiatus, et beaucoup plus tard, devant *i* roman en hiatus et devant *u*. *I* en hiatus est toujours absorbé pour former la consonne mouillée.

Comme la plupart de ces cas ont déjà été étudiés à propos des palatales *k* et *g* nous passerons très vite.

2) Devant *e*, *i* latins en hiatus.

498. (α) Initial, appuyé, intervocalique, *le li* devient *g* :
meliorē melieur mēgær, **mespilārium meslier mēgē*,
 **molliare moulier mūgē*, *filiolum filol fīgō*, de même *illī lī gī*. Cf. *Pronoms personnels*, tableau XI, carte IX.

499. (ε) Final, *le li* devient *y* :

palea pāy, *fōlia fāy*, **seminālia smāy*, *allium āy*.

GROUPES

1) Groupe *gl*. Cf. nos 333, 334.

2) Groupe *cl*. Cf. nos 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287.

3) Groupe *tl*.

500. Dans plusieurs mots où *tl* ont été de bonne heure au contact l'un de l'autre, ce groupe s'est confondu avec *cl* et en a suivi l'évolution, c'est-à-dire est devenu *y* :

**uētula vēcīa vieīle vyēy*, **bōtula bōcīa bāy*.

Remarque. — Si le groupe *tl* est récent, il a persisté : *rātlē*, *ātlē*, *bōtlē*, etc.

II. — DEVANT UNE CONSONNE

501. Devant une consonne, *l* se vocalise en *u* comme en français, qui forme d'abord diphtongue avec la voyelle précédente. Voir

ce que nous avons dit ci-dessus pour *al*, n° 490; *él*, n° 491; *el*, n° 492; *il*, n° 493; *ol* et *öl*, n° 494; *ul*, n° 495.

III. — *l* DANS UN GROUPE DE CONSONNES ROMAN

502. (α) *l* second élément d'un groupe de consonnes roman persiste en général :

maşculum masle māl, **męrulum mārł*, *męspila mesle mēł*,
**mısculäre mēlē*.

503. (β) *l* est tombée à la finale, chaque fois qu'elle est précédée de *b* :

flēbilem fāb, *fabula fāb*, *tabula tāb*, *dūplum dūb*,
cōpula kūb.

504. Remarque. — 1° Dans *tabula taule tōł*, qui est entré plus tôt dans notre patois, *l* est restée mais *b* s'est changé en *u*.

2° *l* s'est changée en *n* dans *marg(u)la marne mārñ*, comme dans le français **postęrula* (propt. issue de derrière) *posterle posterne poterne*.

505. (γ) Entre *m* et *l* s'intercale un *b*, et si *l* est finale elle tombe :

cūmulum comble kōb, *ınsımul ensemble āsāb*.

Si *l* n'est pas finale elle reste :

sımiläre sāblē, *cūmuläre kōblē*.

506. (δ) Entre *l* et *r* s'est intercalé un *d* comme en français, excepté au futur et au conditionnel des verbes, où ce *d* s'intercale aussi en français :

molēre mol're moldre mūd,

**uolēre hābeo volrai vūrē*,

**uolēre habēbam volreie vūrē*,

tenēre hābet tenra tērā.

CHAPITRE XLIX

r

I. — DEVANT UNE VOYELLE

507. (α) Initial, *r* s'est conservé comme en français :

rīgidam rēd, *rēm rē*, mais *rēnes rē*, **racīmum rēzē*.

508. *Remarque.* — 1° *r* est précédé d'un *g* comme en français dans **ranūcula grenoile gērñōy*, mais *ērñwēy* à Écutigny.

2° Souvent on trouve une voyelle d'appui : **rīuēllum ērgō*, *recīpit ārswē*, ou bien l'*a* agglutiné de l'article *la* : (il)*lam rūmicem l ārōs*.

509. (ε) Intervocalique, *r* (simple ou double) semble s'être conservé dans la plupart des mots :

carrūca ēārū, **porratēllum pūrō*,

ferrum + *alia fērāy*, **serrare sērē*,

parare pārē, *īarīna fārīn*, *dūrare dūrē*, **araneata āriūī*, **terrānum tērē*.

510. *Remarque.* — L'*r* est tombé dans *matūrare mārē*, *glirō-nem līō*, **areata ēī*, à Tamnay *ērī*. Il est tombé aussi dans (il)*las aurīculus lē ēy* à Marigny-sur-Yonne, et *ūēl* à Oudan, dans *arīsta ēōd* à Marigny-sur-Yonne et à Anthien. On dit aussi à Chaulgnes : *ēēyō* (*chariot*). Il y a même dans la Nièvre des noms de personnes *Chariot* et *Chéyot*. *Tiroir* est devenu *tīwē* = (seau en fer blanc, où l'on trait (*tire*) les vaches).

1) *r* final tombe

511. (α) Dans tous les infinitifs :

1^{re} conjugaison : *amare āmē*, *cantare ēātē*,

4^{me} conjugaison : *dormīre dōrmī*; *uenīre mī*.

Je l'ai cependant trouvé à Lurcy : *dōrmīr*, *vnīr*.

3^e conjugaison : Même la 3^e conjugaison perd son *r*, qui était cependant protégé par un *e* féminin : *pēdere pārē*, **rīdēre* (clas. *ridēre*) *rī*, *facere fē*.

512. 2^e conjugaison. Il y a exception pour les verbes de la 2^e conjugaison : *habēre āvār*, *debēre dvār*, **potēre* (clas. *posse*) *pūvār*, **sapēre* (clas. *sapere*) *savār*, **recipēre* (clas. *recipere*) *ārsævār*, *vidēre vōr*. Il semble que dans ces verbes l'*a* ait protégé *r* final et l'ait empêché de tomber.

513. (6) Dans les groupes français *tr*, *vr*, *fr* : *alterum ôt*, *magistrum mêt*, *lêporem gævr* et *gêv*, *sulfurem sũf*, *fēbrem fyæv*, *capram e'yæv*, *iūnīperum jūæv*, *pātre*m *pê*, *matrem mē*, *frātre*m *frê*.

514. (γ) Après les sons *é*, *wè*, *æ*, *i*, *u* qui sont allongés : *pāre*m *pê*, *clāra klê*, *matūra mæ*, **adrētro ārgê*, *fēria fwê*, *placēre plêzî*, *pauōre*m *pæ*, *çara éé*, *lauatōrium lavwê*, **mūccatōrium mūewê*, fr. *armoire ārmwè*; Chiddes *ormwèz*; Riousse, Livry *ārmwèz*.

515. Remarque. — A Messon (Aube) *r* final est devenu *z*, dernière étape de *r* avant sa chute, et cela pour tous les *r* finals : *dīcere dīz*, *scribere êkrīz*, *facere fêz*, *frātre*m *frêz*, *fēria fwêz*¹.

2) *r* final s'est conservé

516. Comme nous le verrons ci-dessous, avant une consonne :

(x) Après le son *è* et *a* dans certains mots : *uīridem vēr* (fém. *vård*), *uītrum vēr*, *hēri igēr*.

517. (6) Dans les locutions **pāuperum hōminem pūr ūm*, **pāuperos caballos pūr æævō*, mais jamais *pūr* n'est seul.

II. — DEVANT UNE CONSONNE

r s'est conservé

518. (x) Soit que la consonne qui le suivait en latin soit tombée :

1. Voir, sur la prononciation de l'*r* français, et la chute de l'*r* final en français, Abbé ROUSSELOT, *La Prononciation française*, dans *Revue de Phonétique*, t. I, fascicule II, p. 170-6, année 1911.

tardum *târ*, carnem *eër*, *lūridum *lūr*, nēruum *ȳâr*, diūrnnum *jâr*, fūrnum *fūr*, tērram *tēr*, *albūrnum *ôbūr*, infērnnum *âfēr*, fōrtē *för*, pērdere *pård*.

519. (6) Soit que cette consonne se soit conservée :

arca *äre*, barba *bärb*, serpentem *särpā*, tūrturēlla *törtrel*, articulum *ärtü*, germinare *järmë*, sarmentum *särmā*.

Exceptions : Devant deux consonnes, dont la 2^e est *r*, le premier *r* est tombé en allongeant la voyelle : arborem *äbr*, *äb*, *mercoris dīem *mercredi mëkërdi*, mais Barbara *Stë Barbe*.

520. Remarque. — *r* appuyé par une consonne dans la langue actuelle a transformé l'*e* latin en *a* : serpentem *särpā* f. *pertotum *pärtü*, *perdonare *pardünë*. Cf. *e* suivi de *r*, n^{os} 47 et 67. Il est probable qu'il faut voir dans cette transformation de l'*e* en *a* le phénomène général de dépalatalisation que *r* a fait subir à la voyelle précédente, et qu'on trouve en latin : futurum fore, tempus temporis, et que M. l'abbé Rousselot a constaté au moyen du palais artificiel¹.

III. — GROUPES *rs*, *sr*.

521. Le groupe *rs* s'était réduit déjà, en latin vulgaire, à *s*, dans dorsum *dōssum *dos dū*.

Il a subi plus tard le même traitement dans *persica (clas. persicum) *persche pesche pëë*.

IV. — AUTRES GROUPES

Les autres groupes *br*, *cr*, *dr*, *fr*, *gr*, *pr*, *qu'r*, *tr*, ont été étudiés à propos des consonnes initiales qui les forment. Voir ces consonnes : n^{os} 463, 465, 466, — 288, 289, — 411, 412, 413, 414, — 483, — 335, 336, 337, — 448, 449, — 396, 397, 398, 399.

Il nous reste donc à parler seulement des métathèses qu'occasionnent ces groupes.

1. Les articulations irlandaises, p. 12.

V. — MÉTATHÈSES DE *r*.

522. Les cas de métathèses sont assez nombreux dans notre patois. La voyelle qui suit *r* s'intercale entre la consonne d'appui et *r*. Ce phénomène semble *ne s'être produit qu'aux voyelles atones*. C'est ce que fera ressortir le tableau suivant, où sont classés par groupes quelques-uns des cas que j'ai pu trouver :

br

Sans métathèse :

brachium *bră*.

brocca *bröe*.

Avec métathèse :

*febrarium *fëvǣrgë*, (brouette) anciennement *bérouette* est resté *bërwët*. La métathèse est très fréquente pour les mots français, qui passent en patois, quand *br* est initial atone suivi de *e* : breloque *bërlök*, brelan *bërlă*, brevet *bërvë*. *Bërbî* paraît remonter plutôt à *berbīcem qu'être emprunté à *brebis*.

523.

cr

acrem *ëgr*,

crēdere *krë*,

crēpat *kræv*,

crūcem *krwë*,

crepare *kǣrvë*,

*mercōris dīem *mëkǣrdī*,

crēditis *kǣr(gë)*,

*critare *kërgë*,

524.

dr

*drēctum *drë*,

*drectiare *dërsë*.

525.

fr

fraxinum *frăŋ*,

frigidum *frë*,

frontem *frö*,

*frictare *fërtë*,

*refrigidīre *ărfërdī*.

526.

gr

grandem *grã*,
 grossum *grũ*,
 *grünniare *grũñě*.

*ranūcula *gěrnoy*,
 grana *gěrn*,
 *granarium *gěryě*.

527.

pr

capra *eyăv*,
 pratum *prě*,
 prētium *prĩ*,

prūna *pěrn*, *prūnarium
pěryě, prēcatum *pěrgě*.
 *appropriare *ăpěreě*.

qu'r(querre, quérir) *kri*.quiritare *kěrgě*.

528.

tr

strangulare *ătrăgě*,
 strictum *ătrě*,
 tūrtūreĭlla *tōtrěĭl*,
 trauersa *trăvărs*,

strēna *ătěrn*.

Remarque. — Certains mots donnent aussi lieu à des métathèses particulières :

perdīcem *pădrĩ*, *formaticum *frũmăj*.

CHAPITRE L

m

I. — DEVANT UNE VOYELLE

529. (α) *Cas général.* — Initial, appuyé, intervocalique, *m* se conserve :

mēspila *měl*, mālua *mōv*, *mērulum *mărl*, germanum
jărmě, palma *pôm*, iūmentum *jma*, limare *līmě*, quadragē-
 sima *kărěm*, septimana *směn*, primarium *prōmyě*.

530. En particulier *mm* se réduit à *m* devant *a*, sans nasaliser actuellement la voyelle précédente, tandis que *nn* devant *a* la

nasalise encore : *flamma flām*, *sūmma sūm*, mais *Ioanna Jān*, **annāta ānĕ*, **pannare* (de *pānnum pā*) *pānĕ* (*essuyer*), de même *damnare dānĕ*.

Remarque. — *mappa* a donné *năp*, sans doute par dissimilation, et *maṭta năt* (de *ewă*).

531. (6) final en roman, *m* tombe, en nasalisant la voyelle précédente :

m(e)um mō, *t(u)um tō*, *s(u)um sō*, *famem fĕ*, **leuāmen lvĕ*, **uolāmine vūlā*, *hōmo ō*, *reṃ rĕ*, *nōmen nō*, **racī-mum rĕzĕ*, **uenīmen mnĕ*, *nūtrīmen nūrĕ*.

Remarque. — La nasale n'a laissé aucune trace dans les composés de *iam* : *jāmĕ*, *dějă*, parce que le mot était le plus souvent en position atone¹.

II. — *m* DANS UN GROUPE DE CONSONNES LATIN OU ROMAN

532. *m* second élément d'un groupe de consonnes.

(α) subsiste, quand il est suivi d'un *a* latin :

firma ferme fărm, *pālma pōm*, *septimana smĕn*.

533. (6) Tombe s'il n'est pas suivi de *a* :

uermen vĕr. Cependant on a *germen jărm*, par analogie à cause de *germinat jărm*.

534. (γ) *m* premier élément d'un groupe de consonnes a subsisté en général jusqu'à la nasalisation complète de la voyelle précédente, puis est tombé :

**cambiare changer sājĕ* (par dissimilation), *computare conler kōtĕ*, *sĕmita sente sāt*, *sīmium singe sĕj*, *uīndēmia vendange vādāj*, (il) *la rūmice l ārōs*, *dōmitat dōd*, *plūmbum plō*.

Remarque. — 1° Le groupe *mn* sera étudié à la lettre *n*. Cf. nos 547, 548.

2° Il faut noter à part les groupes *ml*, *mr*, où un *b* s'intercale

1. Voir, sur les voyelles nasales en français, abbé ROUSSELOT, *La Prononciation française*, dans *Revue de Phonétique*, t. I, fascicule II, p. 176, année 1911.

entre les deux consonnes : *camera* 'chambre *εāb*, similaire *sembler sāblē*, **tremulare trembler trāblē*.

CHAPITRE LI

II

I. — DEVANT UN VOYELLE

535. (α) *Cas général*. — Initial, appuyé ou intervocalique, *n* se conserve :

nīdum nī, *nūdum nū*, *naşum nē*, *galbinum jōn*, *asinum ān*, *cūtīnna kwēn*, *fenīle fnī*, **diūrnaļe jūrno*, *donare dūnē*, *ļana lēn*, *minare mnē*, *ūna ēn*, **fēnare fener fnē*.

536. *Remarque*. — 1° Dans *pectine pīy*, l'*i* dégagé par le *c* a mouillé l'*n*.

2° Dans *carp(i)num εārm*, le *p* avant de disparaître a changé l'*n* en *m*, dans *cophinum cofre kōf*, *n* s'est changé en *r* puis est tombé.

3° **Conūcula* 'pour **colucula kūnāy* est devenu *kūlāen* : *āen kūlāen pū flē* (filare) *dū fi*. J'ai oublié de noter la localité. Le lecteur m'épargnera la peine de rechercher dans mes 120.000 fiches, pour retrouver l'endroit précis du Morvan. Je crois que c'est Brassy, si mes souvenirs sont fidèles.

537. 4° En particulier *nn* se réduit à *n*, et si la voyelle précédente est *a*, elle se nasalise : *pannum pā*, *uannum vā*, *annum ā*, *cauannum εāvā*, **annata ānē*, *Ioanna Jān*, *anna nān* (nom propre).

538. (ε) Final.

1° Appuyé, *n* tombe à partir du xii^e siècle en français, peut-être plus tard en notre patois.

diūrnum jorj jūr, *fūrnum forn fūr*, *īnfērnum āfēr*, *hibernum īvēr*, *Niuernis Neverns*, *Nevers*, *Nvēr*.

539. 2° Non appuyé, il tombe aussi, mais après avoir nasalisé la voyelle précédente :

ūnum ĩ, *patraŋum pârĕ, bŋnum bô, commūnem kŭmĕ, daŋem pĕ, uīnum vĕ, cotŋneum kwĕ.

1) Mouillement de *n*.

540. *n* s'est mouillé dans les mêmes conditions que *l* est devenue *y*, c'est-à-dire que *n* devient *ŋ* au contact de *i* roman en hiatus et de *ũ*. *I* en hiatus est toujours absorbé.

(α) Devant *e*, *i* latins en hiatus, intervocalique, appuyé, *ne ni* devient *ŋ* :

*nīdale *ŋǫ*, *nīdata *ŋĕ*, *forisnīdare *fǫrŋĕ*, *grŋnniare *gruŋĕ*, Ammŋnias (*casas*) *āmuŋ*, *carŋnia *ĕārǫŋ*, īnguina *ĕŋ*, līnea *līŋ*, *pīnniŋnem *pīŋō*, *reniŋnem *rāŋō*, *ūniŋnem *ūŋō*, tīnea *tĕŋ*, *uĕŋnium *vārŋ*, castanea *ĕātĕŋ*, Morvan : *sātīŋ*, à Beaubery : *tsātĕŋ*; à Trambly : *tsātāŋ*, aranea *īrāŋ* à B. et à Tr.

541. *Remarque.* — 1° *N* s'est encore mouillé sous l'influence d'un *i* ou d'un *g* précédent :

pĕctinem pīŋ, *pectinare pīŋĕ*.

2° Dans quelques mots l'*i* en hiatus s'est changé en *j*, au lieu de mouiller l'*n* :

extraneum ātrāj, *laneum lāj*, *līneum lĕj*.

542. (β) Devant *i* ou *ũ* moderne en hiatus *n* devient *ŋ* :

negare (nier) *ŋĕ*, *nĕptia (nièce) *ŋĕs*, *prŋnarium *prunier pĕrŋĕ*, *fūrŋarium *fournier fūrŋĕ*, *Nièvre ŋĕv*, *nŋctem nuit ŋŋĩ*, *nuage ŋŋāj*, *manizare (de *manus main*) *māŋĕ*, *cotoneacearium (de *cotŋneum coing*) *kŭŋāsŋĕ*, *cardinarium (dér. de *cardo*, *inis*, *gond*, l'échalas qui soutient la vigne ayant été comparé au gond, qui soutient la porte) *charnier ĕārŋĕ*.

2) *N* mouillé final.

543. Le traitement de *ŋ* mouillé médial était identique en ancien français à *ŋ* mouillé final : ainsi, *loin* de *longe* se prononçait *lōiŋ*. Mais dès le XIII^e siècle l'*n* a perdu en français le son mouillé, et les diphtongues nasales qu'il a formées en s'unissant avec la voyelle précédente se sont confondues avec celles étudiées. *N* nasal final a disparu du bourg de Chaulgnes, mais il existait

encore, il y a 18 ans, quand j'ai fait mes enquêtes, chez les vieillards, dans un village situé à deux kilomètres et nommé Eugnes. Là, on disait alors : *pēy* ← *pānem*, *vēy* ← *uīnum*, *mēy* ← *manum*, *emēy* ← **cammīnum*, etc. Cet *y* mouillé final est encore bien répandu dans les parlers morvandiaux, comme nous l'avons dit souvent à l'occasion.

II. — DEVANT UNE CONSONNE

544. *N* tombe après avoir nasalisé la voyelle précédente :

cantare chanter eātē, *sanctum saint sē*, *pūctum point pwē*,
ūngula ongle ōy, *montanea mōtāy*, *longe loin lwē*.

545. *Remarque.* — 1° Quand la consonne suivante est un *r*, il s'intercale souvent un *d* entre *n* et *r* du groupe roman : *tēnerum tendre tēd*, mais *gēnerum (gendre) jār*, *īlla tēnēre hābet ā tērā*.

546. 2° *n* devant *s* est régulièrement tombé à une époque très ancienne, en allongeant la voyelle précédente, quand elle était brève : *insula isla îl*, *mansiōnem māsiōnem mēzō*, *mensura mēsūra mẏū*, *ensem mēsem mwā*, *pesare peser psē*. « *Pensare penser pāsē* n'est pas un « mot d'emprunt », dit Gaston Paris, tiré du latin *pensare*, lequel a donné régulièrement *peser* : on a refait à *pēndere*, à une époque où depuis longtemps l'*n* devant *s* avait complètement disparu, un fréquentatif *pensare*, avec *n* prononcée, qui se retrouve dans toutes les langues romanes à côté de *pesare* « *peser* », avec le sens exclusif de « *penser* ». On ne comprendrait pas un emprunt littéraire qui se serait fait indépendamment en Italie, en Gaule et en Espagne; d'ailleurs la langue littéraire n'emploie guère *pensare* dans ce sens. » Gaston Paris, *Mélanges linguistiques*, fasc. IV, p. 558-9, note 5.

Groupe *mn* ou *m'n*.

547. Le groupe *mn* ou *m'n* :

(α) Avant la tonique, ou devant une finale féminine, s'assimile en *m* :

**allūminare ālēmē*, *germinare jārmē*, **damnaticum ādūmj*, *seminālia smāy*, *tēmina fām*, à Mouchy : *fōm*;

à Guipy, Château-Chinon et le Morvan *fön*; *lāmīna lām*, *nōminat nūm*, *hōminem ūm*, *lūmināria lām̃yě*.

Remarque. — *Seminare* a donné *sně* et non *smě*. *Intāminat* → *ātēm*, et *damnare dāně*.

548. (é) Devant une terminaison masculine *mn* final tombe après avoir nasalisé la voyelle précédente :

sōmnum sō̃, *sōmnum songe sō̃j*, *somniare sō̃jě*.

Si *mn* est précédé d'une autre consonne, cette consonne subsiste ainsi que *m* :

tēminum tām̃, *gērmēn jām̃*.

Groupe *ml*, *mr*.

Nous en avons parlé plus haut, n° 505, et ci-dessous, n° 550.

CHAPITRE LII

ADDITION DE CONSONNES

549. Ce phénomène peut se produire soit entre deux consonnes, soit entre deux voyelles, soit au commencement des mots. La plupart de ces cas ont été étudiés dans le cours de ce travail.

I. — ENTRE DEUX CONSONNES

550. (α) *b* 1) entre *m* et *l* :

cūmulum comble kōb, *īnsīmul ensemble āsāb*, *sīmilare sembler sāblě*, *trēmulum tremble trāb*.

2) Entre *m* et *r* :

camera chambre ēāb.

551. (é) *d* 1) entre *l* et *r* *mōlere moldre moudre mūd*, mais pas au futur, ni au conditionnel : **uolēre hābeo vūrě*, *fallere hābet fōra*.

552. 2) Entre *n* et *r* :

uēneris diēm vendrēdi vādērdī avec métathèse. Mais : **tēnīre hābes tērā*, *īlli uēnīre hābēbat ī vērě*, *īlla prēndere hābēbat ā prērě*.

553. (γ) *t* entre *s* et *r* :

cognoscere conoistre *künèt*, pascere paistre *pèt*, *essere (clas. *esse*) estre *èt*. Comme on le voit, *r* tombe très souvent : *cīsera (clas. *sīcera* grec σίκερα) *cisre cistre sīt*, parēscere paraitre *parèt*.

Cette dernière loi de l'insertion d'un *t* entre *s* et *r* est encore bien vivante aujourd'hui dans notre patois, car *casserole* se dit *kāströl*.

Il en est de même entre *c* et *r* :

*torcere (clas. *torquere*) *tortre*, devenu par dissimilation *tordre* *törd*, mais *t* est encore resté au participe *törtü*. Cf. nos 300-2.

II. — ENTRE DEUX VOYELLES

554. Cette addition de consonnes est rare dans le patois de Chaulgnes, car, loin de craindre les hiatus, comme le français, il les multiplie au contraire. Il en est de même des autres parlers de la Nièvre. Voici une phrase entendue à Chitry, et qui ne renferme qu'une consonne : *īn ò ũ ô ě* (*je suis allé aux œufs*).

Nous avons déjà vu que notre parler ne fait pas toujours les liaisons même les plus logiques : (il)los homines *lē ũm*, (il)los alteros *lē ôt*, etc.

De même, il supprime souvent l'*s* intervocalique : *ūsaticum *īāj*, (grésil) *grār*, (lézard) *lār*, (groseilles) *grōēl*; et aussi l'*r* intervocalique : maturare *māē*, *glirōnem *līō*, *areata *ēi*, etc.

Nous avons cependant l'addition d'un *v* dans *illac ũbi lāvū*.

On pourrait aussi trouver quelques exemples dans les verbes, mais il est très difficile de savoir si ce n'est pas sous l'influence de certaines formes.

III. — AU COMMENCEMENT DES MOTS

555. 1) Prosthèse de *z*.

C'est un des derniers vestiges de l'amuïssement de *s*. L'*s* de l'article pluriel, devenue *z* devant un mot commençant par une voyelle, s'est soudée aux mots suivants : (il)los oculos *lēz yā* est devenu au singulier *ūnum ōculum* *ē z yā*.

Nous avons vu que cette *s* de liaison s'est changée en *r* à Château-Chinon et soudée devant les mots commençant par une voyelle : *i sū rā* (*je suis en (et)*), *dār wā* (*des oies*) *lār ũm* (*les hommes*), etc.

2) Prosthèse de *g* : **ranŭcula gĕrnöy*, *Huet* (nom propre) *gŭĕ*, (*ruelle*) *ergŭĕl*, à Anthien et à Marigny-sur-Yonne *ŏleum* → *gŭĕl*, **ŭstium* (*h*)*uis gŭĕ*, dans *gŭĕ à Rĕ* (Chitry).

556. 3) Prosthèse de *v*. Cette addition d'un *v* initial a lieu généralement lorsque la première lettre est la semi-consonne bilabiale *w*. Cela se comprend facilement, les lèvres étant déjà très rapprochées pour prononcer la bilabiale *w*, si peu qu'elles se ferment davantage il se produit un *v* :

hoc illi oil oi wi vwĭ, *ŏuĭcula oeĭle oueĭle vwĕy*, *ŭbi vŭ* à Chaulgnes, La Machine, Grenois; (*ouate*) *vwat*, etc.

Remarque. — A Lurcy on dit : *lĕx wă*, *lĕx wĕy*, tandis qu'à Noison, village voisin, les habitants prononcent *lĕ vwă*, *lĕ vwĕy*, ce qui leur attire les railleries des communes environnantes.

Prosthèse de *a*.

557. Plusieurs mots dans notre patois prennent à l'initiale un *a* qui n'existe pas en latin. En général, c'est l'*a* de l'article qui s'est agglutiné au mot suivant :

(il)la *rŭmice ārĕs*, (il)la *glānde āglă*, (il)la *lamĕlla alemele alumele* et *ăgŭmĕl* par dissimilation, (*la litière*) *ălkĕ*. Au contraire **eslĕcta ālit* est séparé en *lă lit*, de même (*Ascension*) en *lă sĕsyô*, ex. *ĕ jŭr dæ săsyô*.

Chardon est devenu *ăĕărdô*, peut-être sous l'influence de *ăĕărd* (*écharde*).

APPENDICE

TEXTES DU PARLER DE CHAULGNES

PROVERBES (*prövärb*), DICTONS (*ditō*) ET CONTES (*kōt*)

558. Les parlers morvandiaux, il y a quelque cinquante ans, étaient assez riches en contes, proverbes et dictons. Cette littérature orale disparaît tous les jours avec les vieilles générations qui s'éteignent. Heureusement, le poète nivernais Achille Millien a recueilli une partie de ces contes, il y a plus de vingt-cinq ans, et il les publie actuellement, en français, ce qui enlève tout l'intérêt linguistique¹. Le parler de Chaulgnes est moins riche en légendes que les patois du Haut-Morvan. J'ai cependant noté quelques contes, proverbes et dictons, qui ont cours à Chaulgnes. On remarquera que les proverbes météorologiques, ou relatifs aux saisons et aux travaux de la campagne, sont assez nombreux. Il y a aussi beaucoup de proverbes moraux et quelques dictons sans caractère bien déterminé. On peut les comparer avec ceux qu'a donnés l'abbé Rabiet, *Le Patois de Bourberain, Recue des Patois galle-romans*, n° 12, oct. 1890, p. 251-7.

559.

Prövärb, ditō.

	TEXTE	TRADUCTION
1	<i>sē vēsā klār mē l vē ā nē gār, sē vēsā trüb mē l vē ó dūb.</i>	Saint Vincent clair met le vin à un liard, saint Vincent trouble met le vin au double.
2	<i>pūñ d fēvērgē rā l lābūrē gē.</i>	Pluie de février rend le labou- reur gai.

1. *Chansons populaires du Nivernais*, avec les airs notés par J.-G. PÉNAVAIRE.
Imp. G. Vallière, Nevers.

- 3 *něj d^{ce} fěvèrgě
vô dů fūmyě.* Neige de février vaut du fu-
mier.
- 4 *lă εādlă trăib
l ivèr ārdūb,
lă εādlă klē
lēs ēn ivèr dērgē.* La chandeleur trouble, l'hiver
redouble, la chandeleur claire
laisse un hiver derrière.
- 5 *a lă εādlă
ă lă εārŋ lăbūră.* A la chandeleur, à la charrue
laboureur.
- 6 *tăy tŭ, tăy tār,
rē vô lă tăy dē mār.* Taille tôt, taille tard, rien (ne)
vaut la taille de mars.
- 7 *tŭn dē mār
rāpl tŭn ă tŭnār,
tŭn d āvrŭ
tŭ rējwŭ.* Tonnerre de mars remplit ti-
nes et tinards, tonnerre d'avril
tout réjouit.
- 8 *pŭr lă sē jōrj
sēn tŭn ōrj,
pŭr lă sē mār
s ă trō tār.* Pour la saint Georges sème
ton orge, pour la saint Médard
c'est trop tard.
- 9 *kă să tŭn ān āvrŭ,
vŭnrō prēpār tē bārŭ.* Quand il tonne en avril, vi-
gneron prépare tes barils.
- 10 *pŭŭ d āvrŭ
fwē dā l fnŭ.* Pluie d'avril, foin dans le fe-
nil.
- 11 *pŭŭ d āvrŭ ă rŭzē d mē
vālō pŭ kăl εēgō dŭ rwē.* Pluie d'avril et rosée de mai
valent plus que le chariot du roi.
- 12 *frē mē ă εō jē
dŭn pē ă pŭ vē.* Froid mai et chaud juin don-
nent pain et vin.
- 13 *kă lă pŭŭ tōb pŭr la sē Mēdār,
ă tōb kārāt jŭr pŭ tār,
ă mwē k sē Bārnbē
gŭ kŭp lăc bē.* Quand la pluie tombe pour la
saint Médard, elle tombe qua-
rante jours plus tard, à moins
que saint Barnabé (ne) lui
coupe le bec.

Variantes. *sŭ să plă ă sēt Pētrōnŭy,
tŭ l rēzē tōb ă gnŭy,
sŭ să plă ă sē Mēdār,
ŭ plă kārāt jŭr pŭ tār,*

Si ça pleut à sainte Pétronille,
tout le raisin tombe en guenil-
le, si ça pleut à saint Médard,
il pleut quarante jours plus tard,

ă mwē k'sē Bärnābē
 gī tāp sū l bē.
 kāt ī plœ pūr lă sē Mēdār
 ōn ă kārāt jūr dē tā vār (Pouilly).

14 kā lă pūrī tōb sū lă eăpēl
 ă tōb sū lă jāvēl.

15 pūr lă sēt Mādłēn
 lē nwēzēt sō plēn,
 pūr lă sē Lōrā
 ōn ārgād dēdā. Voir n° 16.

16 ă lă sēt mādłēn
 lă mwā ē plēn,
 ă lă sē lōrā,
 ō mē l kūkō ddā.

17 a lă sē dnī,
 lē pādriģō sō pādri.

18 ă lă sēt lūs,
 lē jūr ālōjō dū sō d ēn pūs.

19 sūlēr ē drēvā
 sō dē bō āfā,
 lă bīz ē gālārm
 dē mōvē jādārm.

20 pūrī dū mālē
 ārēt pā l pēlrē

21 kā lē ārōdēl vō l bē dvā
 sē sīy kōn ārā l mōvē tā.

22 kāt ōn ă pā d tēt, fō āvār
 dē jāb.

23 il ă sājē sō ewō bōry pūr
 en avōy.

24 ăl ă sājē sō kūkō pūr ēn
 agumel.

à moins que saint Barnabé (ne)
 lui tape sur le bec. Quand il
 pleut pour la saint Médard, on a
 quarante jours de temps vert.

Quand la pluie tombe sur la
 chapelle (pour la Fête-Dieu), elle
 tombe sur la javelle.

Pour la sainte Magdeleine, les
 noisettes sont pleines, pour la
 saint Laurent on regarde dedans.

A la sainte Madeleine la noix
 est pleine, à la saint Laurent on
 met le couteau dedans.

A la saint Denys les perdreaux
 sont perdrix.

A la sainte Luce les jours al-
 longent du saut d'une puce.

(Vent du midi et sud-est) et
 (vent d'ouest) sont deux bons
 enfants, la bise et le vent du nord,
 deux mauvais gendarmes.

Pluie du matin (n) arrête pas
 le pèlerin.

Quand les hirondelles vont le
 bec devant (c'est-à-dire rasant la
 terre), c'est signe qu'on aura le
 mauvais temps.

Quand on n'a pas de tête il
 faut avoir des jambes.

Il a changé son cheval borgne
 contre un aveugle.

Elle a changé son couteau pour
 une alumelle.

- 25 *l vèr s mē dā l bwā k ōn ā*
kūpē ā lūn tād. Le ver se met dans le bois
qu'on a coupé en lune tendre
(nouvelle, à son premier quar-
tier).
- 26 *ā mājō gā blē ān ārb.* Elles mangent leur blé en
herbe.
- 27 *āl ā lēx yā pū grā k lā pās¹.* Elle a les yeux plus grands
que la panse.
- 28 *s ē lā pūl kī ēāt k ā fē l ā.* C'est la poule qui chante qui
a fait l'œuf.
- 29 *lā nūvī tū lē ēā sō grī.* La nuit tous les chats sont gris.
- 30 *kī vūē sē vēn,*
vūē sē pēn. Qui voit ses veines, voit ses
peines.
- 31 *kūm ō kūnē sō kōr ō l gū-*
vārū. Comme on connaît son corps
on le gouverne.
- 32 *kāt ō pārl dū lū, ō l tē pār*
lā kē. Quand on parle du loup, on
le tient par la queue.
- 33 *al ākōrērē bēn ē pū pūr*
āvār lā pyō. Elle écorcherait bien un pou
pour avoir la peau.
- 34 *kūm ō kūnē lē sē ō lē ādōr.* Comme on connaît les saints,
on les adore.
- 35 *g ān ā pā pū kē d ēyē vēr.* Il n'y en a pas plus que de
chien vert. (Il n'y en a point.)
- 36 *fō myā ālē ō mūlē k ō mētsē.* Il faut mieux aller au moulin
qu'au médecin.
- 37 *fō myā mājē du pē k d ālē*
ō mētsē. Il faut mieux manger du pain
que d'aller au médecin.
- 38 *il āvālrē bē lā mēr ē pī lē*
pūvēsō. Ils avaleraient bien la mer et
puis les poissons (en parlant de
grands dépensiers).

1. Comparez : *āl ā lēx yā pū grā k lā pās* (Patois de Bourberain, Côte-d'Or), *Revue des Patois gallo-romans*, n° 12, p. 251, 3.

Et aussi : *ā līx zāl pē grān kē lā gōrdzo*. — Pouzilhac (Gard). *Ibid.* n° 1, p. 142. En latin : *Oculi audiores sunt, quam uenter*.

- 39 *kāt ō bwē ā mājā lā sūp ō
vwē pā klēr kāt ōn ē mōr.* Quand on boit en mangeant
la soupe, on ne voit pas clair
quand on est mort.
- 40 *ē sē ēlē vōlē kūm ā lā kōrn
d ē bwā.* J'ai été (je suis été) volé comme
à la corne d'un bois.
- 41 *jāmē ēn ērnār fēyā ā āvū
lā gāl plāmē.* Jamais un renard fainéant
(n')a eu la gueule plumée (plei-
ne de plumes).
- 42 *lā būrs gāvārñ lā būe.* La bourse gouverne la bouche.
- 43 *lā ēit ārb ā pās tūjār bē.* La mauvaise herbe pousse tou-
jours bien (en parlant de quel-
qu'un qui est grand).
- 44 *fō jāmē dī jōtēn ēj bwērē
pā d tūn yō.* Il ne faut jamais dire : fontai-
ne, je ne boirai pas de ton eau.
- 45 *s ē pā l ēēvō k gāy l ārwēn
kī lā māj.* Ce n'est pas le cheval qui ga-
gne l'avoine qui la mange.
- 46 *ē bō kūmādā vō myā k dī
fēzā. (Variante à Pouilly) :
ē bō fēsā vō myā k dā kūmā-
dā.* Un bon commandeur vaut
mieux que dix faiseurs (ou-
vriers). Un bon faiseur (ouvrier)
vaut mieux que deux comman-
deurs.
- 47 *a tōrē bēn ēn ā.* Elle tondrait bien un œuf.
- 48 *ēn jōlī kāj ā nūr pā l vwēgō.* Une jolie cage (elle) ne nour-
rit pas l'oiseau.
- 49 *s ē pā ēā lē ēyē mēg k fō ālē
ēarē d lā grēs.* Ce n'est pas chez les chiens
maigres qu'il faut aller chercher
de la graisse.

560.

CONTES

I

kōt dū mēnē.

g ävë ën fwë ën ùm k ävë ën fām k ätë bē bāvārd. ë pī st ùm ë jūr i s ā vā pāēē sā vīg, ë pī ān ārvānā il ā dī ā sā fām : « si t sāvë, j ò bē dū mālār pāsķæ j ë ķwë ë mēnē. — t ā ķwë ë mēnē! — vwī, būn jā, smā fō pá l dī, pāsķæ lē jādārm i m mētrē ā prī-žō. » ë pī i s ë ķwë bē vīt l ùm.

pī ò bū d trwā jūr, lā fām, āl ë älē eē lā vwëžin, ë pī ā g ā rā-kōlē k sūn ùm il ävë ķwë ë mēnē. t ātā bē, tē l ārdīrā pā. mē al l a ārdī ā sā vwëžin, ë pī sā s ë ārdī dā l vilāj, si bē k sā ë ārivë ò jādārm. ë pī lē jādārm i sō mnū bē vīt, ë pī i g ò dī : « s ë tū vū k ā ķwë ë mēnē? — ò vwī s ë bē mēvë. — s ë bō, v ālē nū mnē lāvū k vū l ävë ķwë. »

ë pī i lē ā mnē dā sā vīg; ë pī il ā prī sā pikās, ë pī il ā fē ë trū lāvū k il ävë ātērē l mēnē (l'escar-

Conte du maignen.

Il y avait une fois un homme qui avait une femme, qui était bien bavarde. Et puis cet homme un jour s'en va piocher sa vigne, et en revenant, il a dit à sa femme : « Si tu savais, nous avons bien du malheur, parce que j'ai tué un maignen. — Tu as tué un maignen! — Oui, bonne gent, seulement (il ne) faut pas le dire, parce que les gendarmes me mettraient en prison. » Puis, il s'est couché bien vite, l'homme.

Puis, au bout de trois jours, la femme, elle est allée chez la voisine, et elle lui a raconté que son homme avait tué un maignen. Tu entends bien, tu (ne) le rediras pas. Mais elle l'a (re)-dit à sa voisine, et puis cela s'est (re)dit dans le village, si bien que cela est arrivé aux gendarmes. Puis les gendarmes (ils) sont venus bien vite et lui ont dit : « (c'est-il) est-ce vous qui avez tué un maignen! — Oh, oui, c'est bien moi. — C'est bon, vous allez nous (em)mener (là) où (que) vous l'avez tué. »

Puis, il les a menés dans sa vigne; et il a pris sa pioche, et il a fait un trou, là où il avait en-

got, dit le conteur), *ě pí il ā mōtrě l mēpě ō jādārm, ě pí lě jādārm, il ō vñ k i lě avě jwě*¹.

terré le maignen (l'escargot, dit le conteur), et il a montré le maignen aux gendarmes. Et les gendarmes, ils ont vu qu'il les avait joués.

II

kōt die lā bēt āplāmě.

Conte de la bête emplumée.

g āvē ěn fwě ě gā k vlě s mǎrgě āvek ěn fñy. smā il āvē pā l sū, ě pī lā fñy ā vlě k il ě ō mwē vē mīl frā. ě pī il ātē bēn ābētě.

Il y avait une fois un gars qui voulait se marier avec une fille. (Mais) seulement il (n)'avait pas le sou, et la fille voulait qu'il eût (ait) au moins vingt mille francs. Et il était bien embêté.

ě pí il ā rākōtrě ě grā bēl ūm, kī g ā dī : « k ō k t ā dō kīm sā? » ě pí s ātē l gāb, smā lūwī ě gī sāvě pā. ě pí i g ā rēpō : ěe sǎ bē dēsōlē, m fō vē mīl frā pū m mǎrgě, ě pī j lě ě pā. » ě pí l grā bēl ūm, i g ā dī : « tē, lē vlā, smā tē rvērā dā ěn ā ō jūr d ōjōrdwī, ě pí tē m dīrā mūn āj. »

Puis il a rencontré un grand bel homme, qui lui a dit : « Quoi donc que tu as (donc) comme cela ? » Et c'était le diable, seulement lui, il (ne) le savait pas. Et il lui a répondu : « Je suis bien désolé, il me faut vingt mille francs pour me marier, et je (ne) les ai pas. » Et le grand bel homme lui a dit : « Tiens, les voilà, seulement tu reviendras dans un an au jour d'aujourd'hui, et tu me diras mon âge. »

ě pí l gā, il ā pī lē vē mīl frā, ě pí il ātē bē kōtā, ě pí il ě ětē bē vīt s mǎrgě āvek lā fñy.

Puis le gars, il a pris les vingt mille francs, et il était bien content, et il a été bien vite se marier avec la fille.

1. Ce qui fait l'intérêt et le comique de ce conte, c'est le *quiproquo* auquel donne lieu le mot *mēnē*. Il désigne à la fois, dans certains parlers du Nivernais, un *escargot* (*lūmā*, à Ceré en Touraine et au Fuilet en Anjou) et un *chauldronnier*. Aujourd'hui ce mot *mēyē*, quoique encore courant dans beaucoup de parlers du centre de la France, a disparu complètement du patois actuel des Chaulgnards, qui disent tous maintenant *ěn ěskārgō* et *ě ěōdrūyě*.

ô bū d ěn ā, il ě ārvēnū lavū k
il āvē rākōtrē l grā bēl ūm, ě pī
i g ā dī : « v ět bē vyā, v ě ô mvē
sāt ā. » — nō, sē pā sā ; t ārvērā
dā ěn ā ; t ā ākōr dē fwē pūr dī
mān āj ; sī tē l dī pā, tē m āpārtērā.

ô bū d ěn ā, il ě ārtūrnē vē l
ūm, ě pī i g ā dī : « v ě ô mvē
dē sāz ā. — nō, t ā pū k ěn
fwē, t ārvērā dā ěn ā, ě sī tē l dī
pā, tē m āpārtērā. »

ě pī l gā i s ě ān ālē, mē il ātē
pū sī kōtā. ě pī i sāvē pā kūmā k
fālē kī fēz pūr trūvē sām āj. d ě
kū i s ě dī : « tē, j vā ālē trūvē
l kūrē. »

ě pī l kūrē g ā dī kūm sā : « tē
tūrmāt pā. vlā s kē t fō fē : tē vā
fē débīgē tā fām, ě pī tē vā brā-
mā lā grēsē āvēk dū myēl, ě pī tē
vā lā fūrē dān ě pwēsō d plēm, ě
pī t l āvērā vē l ūm. »

ě pī il ā fē sū kē l kūrē g āvē
dī.

ě pī lā fām, āl ě ētē vē l ūm.
kā l ūm ā vū st āfē k ārivē vē lūi,
i g ā dūnē ě grā kū d pyē k l ā

Au bout d'un an, il est reve-
nu là où il avait rencontré le
grand bel homme, et il lui a dit :
« Vous êtes bien vieux, vous avez
au moins cent ans. » — « Non,
c'est pas ça ; tu reviendras dans
un an ; tu as encore deux fois
pour dire mon âge ; si tu
(ne) le dis pas, tu m'appartien-
dras. »

Au bout d'un an, il est retour-
né vers l'homme et il lui a dit :
« Vous avez au moins deux cents
ans. — Non, tu (n) as plus
qu'une fois, tu reviendras dans
un an, et si tu (ne) le dis pas,
tu m'appartiendras. »

Et le gars, s'en est allé, mais
il (n) était plus si content. Et
puis, il ne savait pas comment il
fallait qu'il fasse pour trouver
son âge. Tout à coup, il s'est dit :
« Tiens, je vais aller trouver le
curé. »

Et le curé lui a dit comme ça :
« (Ne) te tourmentes pas. Voilà
ce qu'il te faut faire : tu vas fai-
re déshabiller ta femme, et tu vas
bravement (comme il faut) la
graisser avec du miel ; puis tu vas
la fourrer dans un tonneau de
plumes et tu l'enverras vers
l'homme. »

Et il a fait ce que le curé lui
avait dit.

Et la femme, elle est allée vers
l'homme. Quand l'homme a vu
cette affaire qui arrivait vers lui,

ārwēgē rūlē pār tēr, ē pī il ā dī :
« j ē pūrtā dā sā swēsāt ā ē sī
jūr, mē j ē jānē vū ēn pārēy bēt
āplāmē. »

ē pī lā fām, āl āvē fē sāblā d'ēt
mōrt sū l kū. smā kā l gāb, il ā
ētē pārti, ā s ē dēpēē d'ālē vē sūn
ūm pār gī dī l āj dū gāb.

ē pī ō bū d l ānē, l ūm il ē ār-
tūrnē vē l gāb, ē pī ī g ā dī : « v
ē dā sā swēsāt ānē ē sī jūr. » ē pī
kūm sā l gāb g ā rē pū.

il lui a donné un grand coup de pied, qui l'a envoyé rouler par terre; puis il a dit : « J'ai pourtant deux cent soixante ans et six jours; mais je (n) ai jamais vu une pareille bête emplumée ».

Et la femme, elle avait fait semblant d'être morte sur le coup. Seulement, quand le diable a été parti, elle s'est dépêchée d'aller vers son homme, pour lui dire l'âge du diable.

Et au bout de l'année, l'homme est retourné vers le diable et il lui a dit : « Vous avez deux cent soixante années et six jours. » Et comme ça le diable n'a rien pu contre lui.

Cf. *Errata*, au commencement de l'*Index*.

Voir le Supplément ou *Index de tous les mots celtiques, grecs, latins, franciens, bourguignons, chaulgnards, etc.*, contenus dans le 2^e volume.

Est mihi principium Dominus finisque laborum.

O Virgo, studiis semper adesto meis !

29 août 1910, en la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste.

Château de Montpoupon par Ceré (Indre-et-Loire).

Vu, le 4 janvier 1911.

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer.

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

CARTE DU DÉPARTEMENT DE LA NIÈVRE.....	
LOCALITÉS DONT IL EST PARLÉ, AVEC LES NUMÉROS QUI LES REPRÉSENTENT.....	
PRÉFACE.....	VII
SYSTÈME GRAPHIQUE EMPLOYÉ.....	XII
LISTE DES LOCALITÉS DONT LE LANGAGE A ÉTÉ ÉTUDIÉ, ET NOM DES PERSONNES INTERROGÉES.....	XII

MONOGRAPHIE PHONÉTIQUE DU PARLER DE CHAULGNES

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DU PARLER DE CHAULGNES

CHAPITRE I

La langue des premiers habitants du Nivernais. — Le Cel- tique.....	3
--	---

CHAPITRE II

La langue latine chez les Aedui.....	6
--------------------------------------	---

CHAPITRE III

Le latin vulgaire dans le Nivernais.....	8
--	---

CHAPITRE IV

La langue grecque dans les parlers du Morvan.....	10
---	----

CHAPITRE V

La langue germanique dans le Nivernais.....	10
---	----

CHAPITRE VI

Le Roman. — Le Gallo-roman. — Les Dialectes. — Le Français.....	13
---	----

CHAPITRE VII

Existe-t-il des dialectes ? — Le Bourguignon. — Le Morvandiau et les patois nivernais.....	15
--	----

CHAPITRE VIII

Le chaulgnard.....	19
--------------------	----

CHAPITRE IX

Utilité et intérêt de l'étude du chaulgnard.....	24
--	----

CHAPITRE X

Méthode employée.....	27
-----------------------	----

DEUXIÈME PARTIE

PHONÉTIQUE DU PARLER DE CHAULGNES

CHAPITRE XI

Prononciation du latin.....	33
-----------------------------	----

PREMIÈRE SECTION

VOYELLES

CHAPITRE XII

Voyelles toniques.....	35
------------------------	----

CHAPITRE XIII

<i>a</i> latin et roman, c'est-à-dire <i>ā</i> et <i>ǣ</i> du latin classique.....	36
I. Traitement normal.....	36
II. Éléments perturbateurs.....	40
1) <i>a</i> suivi d'une palatale.....	40

2) <i>a</i> libre précédé d'une palatale.....	42
3) <i>a</i> libre entre deux palatales.....	44
4) <i>a</i> suivi d'une nasale.....	45
5) <i>a</i> suivi de <i>l</i> vocalisé.....	47
6) <i>a</i> suivi de <i>l</i> non vocalisé ou de <i>r</i>	48
7) <i>a</i> devant <i>s</i>	48
8) Suffixe <i>-anus</i>	48

CHAPITRE XIV

Latin vulgaire <i>ē</i> ouvert (<i>ē</i> et <i>ae</i> du latin classique).....	49
I. Traitement normal.....	49
1) <i>ē</i> latin libre.....	49
Destinées ultérieures de <i>iē</i>	51
2) <i>ē</i> entravé.....	52
II. Éléments perturbateurs.....	53
1) <i>ē</i> suivi d'une nasale.....	53
2) <i>ē</i> suivi de <i>r</i>	54
3) <i>ē</i> suivi d'une palatale.....	54
4) <i>ē</i> suivi de <i>l</i> mouillée.....	55
5) <i>ē</i> suivi de <i>l</i> vocalisée.....	55

CHAPITRE XV

Latin vulgaire <i>ē</i> fermé (<i>ē</i> , <i>ī</i> , <i>oe</i> et quelquefois <i>ae</i> du latin classique).....	57
I. Traitement normal.....	57
1) <i>ē</i> fermé entravé.....	57
2) <i>ē</i> fermé libre.....	57
II. Éléments perturbateurs.....	59
1) <i>ē</i> (<i>ī</i>) tonique, influencé par un <i>i</i> posttonique.....	59
2) <i>ē</i> (<i>ī</i>) suivi d'une nasale.....	60
3) <i>ē</i> (<i>ī</i>) suivi d'une palatale et d'une consonne.....	62
4) <i>ē</i> (<i>ī</i>) précédé d'une palatale.....	62
5) <i>ē</i> (<i>ī</i>) devant <i>l</i> mouillée.....	63
6) <i>ē</i> (<i>ī</i>) influencé par un <i>v</i> subséquent.....	63
7) <i>ē</i> (<i>ī</i>) entravé devant <i>r</i>	63
8) <i>ē</i> (<i>ī</i>) suivi de <i>s</i> finale ou de <i>s</i> + consonne.....	64
Diphthongue romane <i>eu</i> , venant de <i>ē</i> + <i>l</i>	65

CHAPITRE XVI

Latin vulgaire <i>i</i> (latin classique <i>î</i>).....	65
I. Traitement normal.....	65
1) <i>î</i> libre ou entravé.....	65
II. Éléments perturbateurs.....	67
1) <i>î</i> suivi d'une nasale.....	67
2) <i>î</i> devant <i>l</i> mouillée.....	68

CHAPITRE XVII

Latin vulgaire <i>ô</i> (latin classique <i>ö</i>).....	68
I. Traitement normal.....	68
1) <i>ô</i> ouvert entravé.....	68
2) <i>ô</i> ouvert libre.....	69
II. Éléments perturbateurs.....	71
1) <i>ô</i> suivi d'une nasale.....	71
2) Diphtongue romane <i>oi</i>	72
3) <i>ô</i> suivi de <i>l</i> final ou appuyé.....	73
4) <i>ô</i> suivi de <i>l</i> devenant <i>y</i>	74
5) <i>ô</i> suivi de <i>ss</i> ou de <i>s</i> et une autre consonne.....	74

CHAPITRE XVIII

Latin vulgaire <i>ô</i> (latin classique <i>ö, ù</i>).....	75
I. Traitement normal.....	75
1) <i>ô</i> fermé entravé.....	75
2) <i>ô</i> fermé libre.....	76
3) Suffixe <i>-ûsum</i>	79
Le son <i>œ</i> . — Ses trois sources.....	80
II. Éléments perturbateurs.....	80
1) <i>ô</i> (<i>ù</i>) suivi d'une nasale.....	80
2) <i>ô</i> fermé devant une palatale.....	82
α) Diphtongue romane <i>oi</i>	82
β) Diphtongue romane <i>oi</i> + <i>n</i>	83
3) <i>ô</i> (<i>ù</i>) suivi de <i>l</i> vocalisée.....	83
4) <i>ô</i> (<i>ù</i>) suivi de <i>l</i> mouillée.....	84

CHAPITRE XIX

Latin vulgaire <i>û</i> (latin classique <i>û</i>).....	84
--	----

I. Traitement normal.....	84
II. Éléments perturbateurs.....	86
1) <i>û</i> suivi d'une nasale.....	86
2) <i>û</i> devant une palatale.....	87

CHAPITRE XX

Diphthongues <i>au, ae, oe</i>	88
I. Diphtongue <i>au</i>	88
1) Diphtongue latine <i>au</i>	88
2) Diphtongue romane <i>au</i>	89
3) <i>au</i> issu de <i>au</i> + consonne.....	89
4) <i>au</i> devant une nasale.....	89
5) <i>au</i> initial atone devant <i>u, o</i> tonique.....	89
II. Diphtongues <i>ae, oe</i>	89

CHAPITRE XXI

Voyelles atones.....	90
1) Atones précédant la tonique.....	91
2) Atone finale et contre-finale.....	91

CHAPITRE XXII

I. Posttoniques.....	92
1) Finales atones.....	92
2) Proparoxytons.....	94

CHAPITRE XXIII

II. Protoniques non initiales (contre-finales).....	94
1) Contre-finale <i>a</i>	94
2) Contre-finales <i>e, i, o, u</i>	96
3) Influence des groupes de consonnes.....	97

CHAPITRE XXIV

III. Protoniques initiales.....	98
Protonique initiale <i>a</i>	99
I. Traitement normal.....	99
1) <i>a</i> libre initial ou précédé d'une consonne autre que <i>c</i> et <i>j</i> se conserve.....	99

2) <i>a</i> entravé devant les consonnes orales.....	100
3) <i>a</i> au contact de <i>r</i> ou de <i>l</i>	100
II. Éléments perturbateurs.....	101
1) <i>a</i> non entravé précédé d'une palatale et suivi d'une consonne autre que <i>r</i> , <i>l</i>	101
2) <i>a</i> suivi d'une nasale entravée.....	102
3) Diphtongue romane protonique <i>ai</i>	102
4) Diphtongue romane protonique <i>au</i>	103
5) <i>a</i> protonique en hiatus.....	103

CHAPITRE XXV

<i>é</i> protonique initiale (clas. <i>ĕ</i> , <i>ē</i> , <i>ī</i>).....	104
I. Traitement normal.....	104
II. Éléments perturbateurs.....	105
1) <i>é</i> (<i>ĕ</i> , <i>ē</i> , <i>ī</i>) suivi d'une nasale entravée.....	105
2) <i>é</i> suivi de <i>r</i> entravé.....	105
3) <i>é</i> suivi de <i>l</i> non mouillée.....	106
4) Diphtongue romane <i>ei</i>	106
5) <i>é</i> suivi ou précédé d'une labiale.....	107
6) <i>é</i> suivi d'une palatale.....	107
7) <i>é</i> initial + <i>s</i> + consonne.....	107

CHAPITRE XXVI

<i>ī</i> long, protonique initiale.....	108
I. Traitement normal.....	108
II. Éléments perturbateurs.....	109

CHAPITRE XXVII

Protoniques initiales <i>ō</i> , <i>ô</i> , <i>ū</i>	109
I. Traitement normal.....	109
II. Éléments perturbateurs.....	110
1) <i>ō</i> , <i>ô</i> , <i>ū</i> suivis d'une nasale entravée.....	110
2) <i>ō</i> , <i>ô</i> , <i>ū</i> suivis de <i>r</i> entravé.....	111
3) <i>ō</i> , <i>ô</i> , <i>ū</i> suivis de <i>s</i> + consonne.....	111
4) Diphtongue romane <i>oi</i> (<i>ui</i>).....	111
5) Diphtongue romane <i>oi</i> + <i>n</i>	112
III. <i>o</i> (<i>ū</i>) en hiatus.....	112

1) <i>o</i> (<i>ū</i>) latin en hiatus.....	112
2) <i>o</i> roman en hiatus.....	113

CHAPITRE XXVIII

<i>ū</i> protonique initiale.....	113
I. Traitement normal.....	113
II. Éléments perturbateurs.....	113
1) <i>ū</i> suivi d'une nasale.....	113
2) <i>ū</i> en hiatus.....	114

CHAPITRE XXIX

I. <i>au</i> protonique initiale.....	115
II. <i>au</i> protonique initiale devant palatale.....	116
III. <i>ae</i> protonique.....	116

DEUXIÈME SECTION

CONSONNES LATINES

CHAPITRE XXX

I. Consonnes latines en général.....	116
II. Lois générales des consonnes simples initiales.....	118
III. Lois générales des consonnes simples médiales.....	118
IV. Classification des consonnes.....	119

CHAPITRE XXXI

I. Aspirée <i>h</i>	119
II. <i>Ph</i> , <i>th</i> , <i>ch</i>	119

CHAPITRE XXXII

I. Linguo-palatales <i>c</i> (<i>k</i> , <i>q</i>), <i>x</i> (<i>c</i> + <i>s</i>), <i>g</i> , <i>i</i> (<i>j</i>).....	120
II. Prononciation du <i>c</i> et du <i>g</i> latin.....	120
III. Coup d'œil rapide sur les évolutions longues et variées des palatales latines.....	121

CHAPITRE XXXIII

Destinées du <i>c</i> latin.....	122
----------------------------------	-----

I. <i>c</i> devant voyelle	122
I. Traitement ancien	122
1) Devant <i>ō, ô, ŷ</i> .	122
2) Devant <i>e, i</i> non en hiatus.	123
3) Final en roman.	124
4) <i>ce, ci</i> en hiatus.	124
5) <i>c</i> devant <i>a</i> .	124
6) <i>c</i> final.	127
II. Traitement moderne.	128
II. <i>c</i> devant une consonne.	128
1) Groupe <i>cl</i> .	128
<i>cl</i> au milieu d'un groupe.	129
2) Groupe <i>cr</i> .	130
3) Groupe <i>ct</i> .	130
4) Groupe <i>cc</i> .	131
5) <i>c</i> second élément d'un groupe de consonnes latines.	131
6) <i>c</i> en groupe roman autre que le groupe <i>cl</i> .	132

CHAPITRE XXXIV

$x = c + s$.	133
---------------	-----

CHAPITRE XXXV

Histoire de <i>qu</i> .	134
I. Traitement ancien.	135
II. Traitement moderne.	136

CHAPITRE XXXVI

g

I. Devant une voyelle.	136
I. Traitement ancien	136
1) Devant <i>o, ŷ</i> latins.	136
2) Devant <i>a, e, i</i> latins.	137
<i>g</i> en groupes latins ou romans.	138
II. Traitement moderne.	139
II. Devant une consonne.	139
1) Groupe <i>gl</i> initial.	139

2) Groupe <i>gr</i>	140
3) Groupe <i>gn</i>	140

CHAPITRE XXXVII

Les vélaires labialisées <i>kw</i> et <i>gw</i>	140
---	-----

CHAPITRE XXXVIII

<i>i</i> consonne palatale (<i>j</i>).....	141
1) <i>i</i> palatal initial.....	141
2) <i>i</i> palatal médial entre deux voyelles.....	142
3) <i>i</i> palatal final.....	142

CHAPITRE XXXIX

Les palatales actuelles de Chaulgnes étudiées au moyen du palais artificiel.....	143
I. <i>k</i> + voyelle; <i>g</i> + voyelle.....	144
1) <i>ka, ga</i>	144
2) <i>ko, go</i>	146
3) <i>ku, gu</i>	146
4) <i>kw, gw</i>	147
5) <i>k</i> + <i>æ</i> = <i>kæ</i> ; <i>g</i> + <i>æ</i> = <i>gæ</i>	147
6) <i>k</i> + <i>ê</i> = <i>kê</i> ; <i>g</i> + <i>ê</i> = <i>gê</i>	147
7) <i>k</i> + <i>ë</i> = <i>kë</i> ; <i>g</i> + <i>ë</i> = <i>gë</i>	147
8) <i>k</i> + <i>i</i> = <i>ki</i> ; <i>g</i> + <i>i</i> = <i>gi</i>	147
9) <i>k</i> + <i>u</i> = <i>ku, kû</i> ; <i>g</i> + <i>u</i> = <i>g, gû</i>	148
II. <i>k</i> + consonne; <i>g</i> + consonne.....	148
1) <i>k</i> + <i>r</i> = <i>kr</i> ; <i>g</i> + <i>r</i> = <i>gr</i>	148
2) <i>k</i> + <i>l</i> = <i>kl</i> ; <i>g</i> + <i>l</i> = <i>gl</i>	148
III. <i>k</i> ← <i>fl</i> latin.....	150
IV. <i>iû</i> français aboutissant à <i>giû</i>	151
V. <i>ny</i> = <i>v</i>	151
VI. Conclusion.....	151

CHAPITRE XL

Linguales : <i>t, d, s, ç</i>	154
<i>t</i>	154
I. <i>t</i> devant une voyelle.....	155

I. Traitement ancien.....	155
1) Devant <i>a, e, i, o, u</i> latins.....	155
2) <i>t</i> final, second élément d'un groupe de consonnes en roman.....	157
3) Devant <i>e, i</i> latins en hiatus.....	157
II. Traitement moderne.....	158
II. <i>t</i> devant une consonne.....	159
1) Groupe <i>tr</i>	159
2) Groupe <i>t' d</i>	160
3) Groupe <i>t' l</i>	160

CHAPITRE XLI

I. <i>d</i> devant une voyelle.....	160
I. Traitement ancien.....	160
1) Devant <i>a, e, i, o, u</i> latins.....	160
2) Devant <i>e, i</i> latins en hiatus.....	161
II. Traitement moderne.....	162
II. <i>d</i> devant une consonne.....	162
1) Dans un groupe de consonnes latin autre que <i>dr</i>	162
2) Groupe <i>dr</i>	162
3) <i>d</i> dans un groupe de consonnes en roman.....	163

CHAPITRE XLII

I. <i>s</i> devant une voyelle.....	163
1) Cas général (devant <i>a, e, i, o, u</i>).....	163
2) Devant <i>e, i</i> latins en hiatus.....	166
II. <i>s</i> devant une consonne.....	166
III. Particularités du groupe roman <i>sr</i>	168
IV. Groupe <i>sn</i> ou <i>s'n</i>	169

CHAPITRE XLIII

ζ.....	169
--------	-----

CHAPITRE XLIV

Labiales : <i>p, b, v, f</i>	170
I. <i>p</i> devant une voyelle.....	170
1) Devant <i>a, e, i, o, u</i>	170

2) <i>p</i> devant <i>e, i</i> en hiatus.....	171
II. Devant une consonne.....	171
1) Groupe <i>pr</i>	171
2) Groupe <i>pl</i>	172
3) Groupe <i>pt</i>	173
4) <i>p</i> second élément d'un groupe de consonnes latin....	173
5) Devant toute autre consonne que <i>r</i> et <i>l</i>	173

CHAPITRE XLV

I. <i>b</i> devant une voyelle.....	173
1) Devant <i>a, e, i, o, u</i> (<i>e, i</i> non en hiatus).....	173
2) Devant <i>e, i</i> en hiatus.....	174
II. Devant une consonne.....	175
Groupes modernes <i>b's, b'ε</i>	176
Groupe <i>b'l</i>	176

CHAPITRE XLVI

I. <i>v</i> devant une voyelle.....	180
1) Cas général, devant <i>a, o, u, é, i</i> non en hiatus.....	176
2) Devant <i>e, i</i> en hiatus.....	179
3) <i>V</i> premier élément d'un groupe de consonnes.....	179
4) <i>u</i> demi-consonne.....	179

CHAPITRE XLVII

<i>f</i>	180
I. Devant une voyelle.....	180
II. Devant une consonne.....	180
III. Groupe <i>fl</i>	180

CHAPITRE XLVIII

Sonnantes <i>l, r, m, n</i>	181
<i>l</i>	181
I. Devant une voyelle.....	181
I. Traitement ancien.....	181
1) Cas général.....	181
<i>ll</i> double médiale.....	182
2) <i>l</i> final en roman et <i>l</i> précédant une consonne.....	182

3) <i>al</i> devenant <i>o</i>	183
4) <i>el</i> devenant <i>eau</i> <i>yo</i>	184
5) <i>el</i> devenant <i>eu</i> <i>æ</i>	184
6) <i>il</i> final.....	184
7) <i>ol</i> et <i>öl</i> deviennent <i>ou</i> (<i>u</i>).....	184
8) <i>ul</i> devenant <i>u</i>	185
II. Traitement moderne.....	185
1) <i>l</i> mouillée.....	185
2) Devant <i>e</i> , <i>i</i> latins en hiatus.....	186
Groupes.....	186
1) Groupe <i>gl</i>	186
2) Groupe <i>cl</i>	186
3) Groupe <i>tl</i>	186
II. Devant une consonne.....	186
III. <i>l</i> dans un groupe de consonnes roman.....	187

CHAPITRE XLIX

<i>r</i>	188
I. Devant une voyelle.....	188
1) <i>r</i> final tombe.....	188
2) <i>r</i> final s'est conservé.....	189
II. Devant une consonne.....	189
<i>r</i> s'est conservé.....	189
III. Groupes <i>rs</i> , <i>sr</i>	190
IV. Autres groupes.....	190
V. Métathèses de <i>r</i>	191

CHAPITRE L

<i>m</i>	192
I. Devant une voyelle.....	192
II. <i>m</i> dans un groupe de consonnes latin ou roman.....	193

CHAPITRE LI

<i>n</i>	194
I. Devant une voyelle.....	194
1) Mouillement de <i>n</i>	195
2) <i>N</i> mouillé final.....	195

ii. Devant une consonne.....	196
Groupe <i>mn</i> ou <i>m'n</i>	196
Groupe <i>ml</i> , <i>mr</i>	197

CHAPITRE LII

Addition de consonnes.....	197
i. Entre deux consonnes.....	197
ii. Entre deux voyelles.....	198
iii. Au commencement des mots.....	198
Prosthèse de <i>a</i>	199

APPENDICE

Proverbes et dictons.....	200
Contes.....	205

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS
